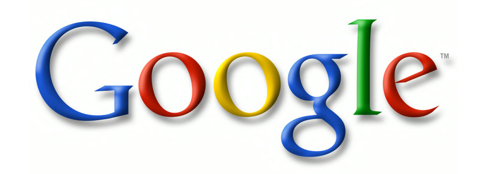






COLLECTION
COMPLETTE
DES
ŒUVRES
DE
M. DE VOLTAIRE.

TOME TROISIÈME.

THÉATRE

COMPLET

DE

M. DE VOLTAIRE.

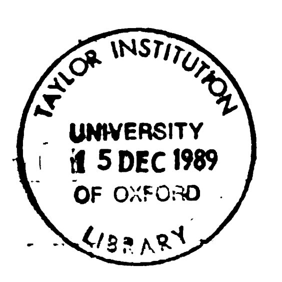
TOME PREMIER.

CONTENANT

ŒDIPE, MARIAMNE, BRUTUS, LA MORT DE CÉSAR, ZAÏRE, ALZIRE, avec toutes les Pièces relatives à ces Drames.

GENÈVE.

M. DCC. LXVIII.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 DEC 1989
OF OXFORD
LIBRARY

AVERTISSEMENT.

NOUS donnons ici toutes les Pièces de Théâtre de M. *de Voltaire*, avec les Variantes que nous avons pu recueillir. Ce ſera la ſeule Edition correcte & complette. Toutes celles qu'on a données à Paris ſont très-informes ; cela ne pouvait être autrement. Il arriva plus d'une fois que le Public, ſéduit par les ennemis de l'Auteur, ſembla rejetter aux premières repréſentations les mêmes morceaux qu'il redemanda enſuite avec empreſſement quand la cabale fut diſſipée.

Quelquefois les Acteurs déroutés par les cris de la cabale, ſe voyaient forcés de changer eux-mêmes les vers qui avaient été le prétexte du murmure; ils leur en ſubſtituaient d'autres au haſard. Preſque tous ſes Ouvrages dramatiques ont été repréſentés & imprimés à Paris dans ſon abſence. De là viennent les fautes dont fourmillent les Editions faites dans cette Capitale.

Par exemple, dans la Pièce de *Gengis* imprimée par nous in-8°. ſous les yeux de l'Auteur, on trouve dans la ſcène où *Gengis-Kan* paraît pour la première fois, les vers ſuivans.

Céſſez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts conſacrés par les tems;
Reſpectez-les; ils ſont le prix de mon courage;

Qu'on cesse de livrer aux flammes, au pillage,
Ces archives des loix, ce vaste amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris.
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'est utile;
Elle occupe ce peuple, & le rend plus docile, &c.

Ce morceau important est tronqué & défiguré dans l'Edition de *Duchesne* & dans les autres. Voici comme il s'y trouve.

Cessez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts consacrés par les tems,
Echappés aux fureurs des flammes, du pillage,
Respectez-les; ils sont le prix de mon courage, &c.

On voit assez que ce qu'on a retranché était absolument nécessaire & très à sa place. Le vers qu'on a substitué, *Echappés aux fureurs des flammes, du pillage*, est un vers indigne de quiconque est instruit des règles de son art, & connaît un peu l'harmonie. *Echappés des fureurs des flammes* est une césure monstrueuse.

Ceux qui se plaisent à étudier l'esprit humain doivent savoir que les ennemis de l'Auteur, pour faire tomber la Pièce, insinuèrent que les meilleurs morceaux étaient dangereux, & qu'il falait les retrancher. Ils eurent la malignité de faire regarder ces vers comme une allusion à la Religion, qui rend le Peuple plus docile. Il est évident que par ce passage on ne peut entendre que les sciences des Chinois méprisées alors des Tartares. On a

représenté cette Pièce en Italie; il y en a trois traductions. Les Inquisiteurs ne se sont jamais avisés de retrancher cette tirade.

La même difficulté fut faite en France à la Tragédie de *Mahomet ;* on suscita contre elle une persécution violente; on fit descendre les représentations : ainsi le fanatisme voulait anéantir la peinture du fanatisme. Rome vengea l'Auteur. Le Pape *Benoît XIV* protégea la Pièce; elle lui fut dédiée; des Académiciens la représentèrent dans plusieurs villes d'Italie, & à Rome même. Il faut avouer qu'il n'y a point de pays au monde où les Gens de Lettres ayent été plus maltraités qu'en France; on ne leur rend justice que bien tard.

La Tragédie de *Tancrède* est défigurée d'un bout à l'autre d'une manière encore plus barbare. Dans les Éditions de France il n'y a presque pas une scène où il ne se trouve des vers qui pèchent également contre la langue, l'harmonie & les règles du Théâtre. Le Libraire de Paris est d'autant plus inexcusable qu'il pouvait consulter notre Edition, à laquelle il devait se conformer.

Les Editeurs de Paris ont porté la négligence jusqu'à répéter les mêmes vers dans plusieurs scènes d'*Adélaïde du Guesclin.* Nous trouvons dans leur Edition, à la scène 7 du second Acte, ces vers qui n'ont pas de sens :

> Gardez d'être réduit au hasard dangereux,
> Que les chefs de l'Etat ne trahissent leurs vœux.

Il y a dans notre Edition :

> Tous les chefs de l'Etat, lassés de ces ravages,
> Cherchent un port tranquille après tant de naufrages.
> Gardez d'être réduit au hasard dangereux
> De vous voir ou trahir, ou prévenir par eux.

Ces vers sont dans les règles de la Syntaxe la plus exacte. Ceux qu'on a substitués dans l'Edition de Paris sont de vrais solécismes, & n'ont aucun sens. *Gardez d'être réduit au hasard que les chefs de l'Etat ne trahissent leurs vœux*; de quels vœux s'agit-il ? que veut dire, *être réduit au hasard qu'un autre ne trahisse ses vœux ?* On s'imagine qu'il n'y a qu'à faire des vers qui riment, que le Public ne s'apperçoit pas s'ils sont bons ou mauvais; & que la rapidité de la déclamation fait disparaître les défauts du style ; mais les connaisseurs remarquent ces fautes : ils sont blessés des barbarismes innombrables qui défigurent presque toutes nos Tragédies. C'est un devoir indispensable de parler purement sa langue.

Nous avons souvent entendu dire à l'Auteur, que la langue était trop négligée au Théâtre, & que c'est là que les règles du langage doivent être observées avec le plus de scrupule, parce que les Etrangers y viennent apprendre le Français. Il disait que ce qui avait nui le plus aux belles-lettres était le succès de plusieurs Pièces, qui à la faveur de quelques beautés ont fait oublier

qu'elles étaient écrites dans un ſtyle barbare. On ſait que *Boileau* en mourant ſe plaignait de cette horrible décadence. Des éloges prodigués à cette barbarie ont achevé de corrompre le goût.

Les Comédiens croyent que les loix de l'art d'écrire, l'élégance, l'harmonie, la pureté de la langue, ſont des choſes inutiles; ils coupent, ils retranchent, ils tranſpoſent tout à leur plaiſir, pour ſe ménager des ſituations qui les faſſent valoir. Ils ſubſtituent à des paſſages néceſſaires des vers ineptes & ridicules; ils en chargent leurs manuſcrits, & c'eſt ſur ces manuſcrits que des Libraires ignorans impriment des choſes qu'ils n'entendent point.

L'extrême abondance des Ouvrages dramatiques a dégradé l'art au lieu de le perfectionner; & les Amateurs des Lettres, accablés ſous l'immenſité des Volumes, n'ont pas eu même le tems de diſtinguer ſi ces Ouvrages imprimés ſont correcs ou non.

Les nôtres du moins le ſeront; & nous pouvons aſſurer les Etrangers qui attendent notre Edition, qu'ils n'y trouveront rien qui offenſe une langue devenue leurs délices, & l'objet conſtant de leurs études.

AVERTISSEMENT
SUR
L'ŒDIPE.

L'AUTEUR *composa cette Pièce à l'âge de dix-huit ans. Elle fut jouée en mil sept cent dix-huit, quarante-cinq fois de suite. Ce fut le Sieur* du Frêne, *célèbre Acteur, de l'âge de l'Auteur, qui joua le rôle d'*Œdipe; *Mademoiselle* des Mares, *très-grande Actrice, joua celui de* Jocaste, *& quitta le Théâtre quelque tems après. On a rétabli dans cette nouvelle Edition le rôle de* Philoctète, *tel qu'il fut joué à la première représentation.*

ŒDIPE,

TRAGÉDIE,

AVEC

DES CHŒURS,

PRÉCÉDÉE d'une Lettre au P. PORÉE, & d'une Préface dans laquelle on combat les ſentimens de M. DE LA MOTTE ſur la Poéſie.

Repréſentée pour la première fois le... Novembre 1718.

LETTRE
DE MONSIEUR DE VOLTAIRE
AU PÈRE PORÉE, JÉSUITE.

JE vous envoye, mon cher père *a*), la nouvelle édition qu'on vient de faire de la tragédie d'*Œdipe*. J'ai eu ſoin d'effacer, autant que je l'ai pu, les couleurs fades d'un amour déplacé, qne j'avais mêlées malgré moi aux traits mâles & terribles que ce ſujet exige.

Je veux d'abord que vous ſachiez, pour ma juſtification, que tout jeune que j'étais quand je fis l'*Œdipe*, je le compoſai à peu près tel que vous le voyez aujourd'hui. J'étais plein de la lecture des anciens & de vos leçons, & je connaiſſais fort peu le théâtre de Paris; je travaillai à peu près comme ſi j'avais été à Athènes. Je conſultai M. *Dacier*, qui était du pays. Il me conſeilla de mettre un chœur dans toutes les ſcènes à la manière des Grecs. C'était me conſeiller de me promener dans les rues de Paris avec la robe de *Platon*. J'eus bien de la peine ſeulement à obtenir que les comédiens de Paris vouluſſent exécuter les chœurs qui paraiſſent trois ou quatre fois dans la pièce; j'en eus bien davantage à faire recevoir une tragédie preſque ſans amour. Les comédiennes ſe moquèrent de moi, quand elles virent qu'il n'y avait point de rôle pour *l'Amoureuſe*. On trouva la ſcène de la double confidence entre *Œdipe* & *Jocaſte*, tirée en partie de *Sophocle*, tout-à-fait inſipide. En un mot, les acteurs, qui étaient dans ce tems là petits-maîtres & grands ſeigneurs, refusèrent de repréſenter l'ouvrage. J'étais extrêmement jeune, je crus qu'ils avaient raiſon. Je gâtai ma pièce pour leur plaire, en affadiſſant par des ſentimens de

a) Cette lettre a été trouvée dans les papiers du père *Porée* après ſa mort.

tendreſſe

tendreſſe un ſujet qui le comporte ſi peu. Quand on vit un peu d'amour, on fut moins mécontent de moi; mais on ne voulut point du tout de cette grande ſcène entre *Jocaſte* & *Œdipe;* on ſe moqua de *Sophocle* & de ſon imitateur. Je tins bon, je dis mes raiſons, j'employai des amis : enfin ce ne fut qu'à force de protection que j'obtins qu'on jouerait *Œdipe.* Il y avait un acteur nommé *Quinault*, qui dit tout haut, que pour me punir de mon opiniâtreté il falait jouer la pièce telle qu'elle était, avec ce mauvais quatrième acte tiré du Grec. On me regardait d'ailleurs comme un téméraire, d'oſer traiter un ſujet où *Pierre Corneille* avait ſi bien réuſſi. On trouvait alors l'*Œdipe* de *Corneille* excellent; je le trouvais un fort mauvais ouvrage, & je n'oſais le dire. Je ne le dis enfin qu'au bout de dix ans, quand tout le monde eſt de mon avis. Il faut ſouvent bien du tems, pour dire que juſtice ſoit exactement rendue. On l'a faite un peu plus tôt aux deux *Œdipes* de M. *de la Motte.* Le revérend père de *Tournemine* a dû vous communiquer la petite préface dans laquelle je lui livre bataille. Monſieur *de la Motte* a bien de l'eſprit; il eſt un peu comme cet athlète Grec, qui quand il était terraſſé, prouvait qu'il avait le deſſus.

Je ne ſuis de ſon avis ſur rien. Mais vous m'avez appris à faire une guerre d'honnête homme. J'écris avec tant de civilité contre lui, que je l'ai demandé lui-même pour examinateur de de cette préface, où je tâche de lui prouver ſon tort à chaque ligne; & il a lui-même approuvé ma petite diſſertation polémique. Voilà comme les gens de lettres devraient ſe combattre; voila comme ils en uſeraient, s'ils avaient été à votre école; mais ils ſont plus mordans d'ordinaire que des Avocats, & plus emportés que des Janſéniſtes. Les lettres humaines ſont devenues très-inhumaines. On injurie, on cabale, on calomnie, on fait des couplets. Il eſt plaiſant, qu'il ſoit permis de dire aux gens par écrit ce qu'on n'oſerait pas leur dire en face. Vous m'avez appris, mon cher père, à fuir ces baſſeſſes, & à ſavoir vivre, comme à ſavoir écrire.

> Les muſes filles du ciel,
> Sont des ſœurs ſans jalouſie;
> Elles vivent d'ambroiſie,

Et non d'abſinthe & de fiel ;
Et quand Jupiter appelle
Leur aſſemblée immortelle
Aux fêtes qu'il donne aux Dieux,
Il défend que le Satyre
Trouble les ſons de leur lyre
Par ſes ſons audacieux.

Adieu, mon cher & révérend père ; je ſuis pour jamais à vous & aux vôtres, avec la tendre reconnaiſſance que je vous dois, & que ceux qui ont été élevés par vous ne conſervent pas toujours.

A Paris, ce 7 Janvier 1729.

PRÉFACE.

L'ŒDIPE, dont on donne cette nouvelle édition, fut représenté pour la première fois à la fin de l'année 1718. Le public le reçut avec beaucoup d'indulgence. Depuis même, cette tragédie s'est toujours soutenue sur le théâtre, & on la reçoit encore avec quelque plaisir malgré ses défauts ; ce que j'attribue en partie à l'avantage qu'elle a toujours eu d'être très-bien représentée, & en partie à la pompe & au pathétique du spectacle même.

Le père *Folard* jésuite, & M. *de la Motte* de l'Académie Française, ont depuis traité tous deux le même sujet, & tous deux ont évité les défauts dans lesquels je suis tombé. Il ne m'appartient pas de parler de leurs pièces ; mes critiques, & même mes louanges, paraîtraient également suspectes. *b*)

Je suis encore plus éloigné de prétendre donner une poétique à l'occasion de cette tragédie ; je suis persuadé que tous ces raisonnemens délicats, tant rebattus depuis quelques années, ne valent pas une scène de génie, & qu'il y a bien plus à apprendre dans *Polyeucte* & dans *Cinna*, que dans tous les préceptes de l'Abbé *d'Aubignac*. *Sévère* & *Pauline* sont les véritables maîtres de l'art. Tant de livres faits sur la peinture par des connaisseurs n'instruiront pas tant un élève, que la seule vue d'une tête de *Raphaël*.

Les principes de tous les arts, qui dépendent de l'imagination, sont tous aisés & simples, tous puisés dans la nature & dans la raison. Les *Pradons* & les *Boyers* les ont connus aussi-bien que les *Corneilles* & les *Racines* ; la différence n'a été & ne sera jamais que dans l'application. Les auteurs d'*Armide* & d'*Issé*, & les plus mauvais compositeurs, ont eu les mêmes règles de musique. Le *Poussin* a travaillé sur les mêmes principes que

b) M. *de la Motte* donna deux *Œdipes* en 1726, l'un en rimes, & l'autre en prose non rimée. L'*Œdipe* en rimes fut joué quatre fois ; l'autre n'a jamais été joué.

Vignon. Il paraît donc auſſi inutile de parler de règles à la tête d'une tragédie, qu'il le ſerait à un peintre de prévenir le public par des diſſertations ſur ſes tableaux, ou à un muſicien de vouloir démontrer que ſa muſique doit plaire.

Mais puiſque M. *de la Motte* veut établir des règles toutes contraires à celles qui ont guidé nos grands maîtres, il eſt juſte de défendre ces anciennes loix, non parce qu'elles ſont anciennes, mais parce qu'elles ſont bonnes & néceſſaires, & qu'elles pourraient avoir dans un homme de ſon mérite un adverſaire redoutable.

DES TROIS UNITÉS.

M. *de la Motte* veut d'abord proſcrire l'unité d'action, de lieu & de tems.

Les Français ſont les premiers d'entre les nations modernes, qui ont fait revivre ces ſages règles du théâtre ; les autres peuples ont été longtems ſans vouloir recevoir un joug qui paraiſſait ſi ſévère ; mais comme ce joug était juſte, & que la raiſon triomphe enfin de tout, ils s'y ſont ſoumis avec le tems. Aujourd'hui même en Angleterre, les auteurs affectent d'avertir au-devant de leurs pièces, que la durée de l'action eſt égale à celle de la repréſentation ; & ils vont plus loin que nous, qui en cela avons été leurs maîtres. Toutes les nations commencent à regarder comme barbares les tems où cette pratique était ignorée des plus grands génies, tels que *Don Lopez de Vega* & *Shakeſpear.* Elles avouent l'obligation qu'elles nous ont de les avoir retirées de cette barbarie. Faut-il qu'un Français ſe ſerve aujourd'hui de tout ſon eſprit pour nous y ramener ?

Quand je n'aurais autre choſe à dire à M. *de la Motte*, ſinon que MM. *Corneille*, *Racine*, *Molière*, *Adiſſon*, *Congreve*, *Maffei*, ont tous obſervé les loix du Théâtre, c'en ſerait aſſez pour devoir arrêter quiconque voudrait les violer : mais M. *de la Motte* mérite qu'on le combatte par des raiſons plus que par des autorités.

Qu'eſt-ce qu'une pièce de théâtre ? La repréſentation d'une action. Pourquoi d'une ſeule, & non de deux ou trois ? C'eſt que l'eſprit humain ne peut embraſſer pluſieurs objets à la fois ;

c'eſt que l'intérêt, qui ſe partage, s'anéantit bientôt; c'eſt que nous ſommes choqués de voir, même dans un tableau, deux événemens; c'eſt qu'enfin la nature ſeule nous a indiqué ce précepte, qui doit être invariable comme elle.

Par la même raiſon l'unité de lieu eſt eſſentielle; car une ſeule action ne peut ſe paſſer en pluſieurs lieux à la fois. Si les perſonnages que je vois ſont à Athènes au premier acte, comment peuvent-ils ſe trouver en Perſe au ſecond? M. *le Brun* a-t-il peint *Alexandre* à Arbelles & dans les Indes ſur la même toile? « Je ne ſerais pas étonné », dit adroitement M. *de la Motte*, « qu'une nation ſenſée, mais moins amie des règles, » s'accommodât de voir *Coriolan* condamné à Rome au premier » acte, reçu chez les *Volſques* au troiſième, & aſſiégeant Rome » au quatrième, &c. » Premièrement, je ne conçois point qu'un peuple ſenſé & éclairé ne fût pas ami des règles, toutes puiſées dans le bon ſens, & toutes faites pour ſon plaiſir. Secondement, qui ne ſent que voilà trois tragédies, & qu'un pareil projet, fût-il exécuté même en beaux vers, ne ſerait jamais qu'une pièce de *Jodelle* ou de *Hardy* verſifiée par un moderne habile?

L'unité de tems eſt jointe naturellement aux deux premières. En voici, je crois, une preuve bien ſenſible. J'aſſiſte à une tragédie, c'eſt-à-dire, à la repréſentation d'une action. Le ſujet eſt l'accompliſſement de cette action unique. On conſpire contre *Auguſte* dans Rome; je veux ſavoir ce qui va arriver d'*Auguſte* & des conjurés. Si le poëte fait durer l'action quinze jours, il doit me rendre compte de ce qui ſe ſera paſſé dans ces quinze jours; car je ſuis là pour être informé de ce qui ſe paſſe, & rien ne doit arriver d'inutile. Or s'il met devant mes yeux quinze jours d'événemens, voilà au moins quinze actions différentes, quelque petites qu'elles puiſſent être. Ce n'eſt plus uniquement cet accompliſſement de la conſpiration, auquel il falait marcher rapidement; c'eſt une longue hiſtoire qui ne ſera plus intéreſſante, parce qu'elle ne ſera plus vive, parce que tout ſe ſera écarté du moment de la déciſion, qui eſt le ſeul que j'attends. Je ne ſuis point venu à la comédie pour entendre l'hiſtoire d'un héros, mais pour voir un ſeul événement de ſa vie. Il y a plus. Le ſpectateur n'eſt que trois heures à la comédie; il ne faut donc pas que l'action dure plus de trois heures. *Cinna*, *Andromaque*, *Bajazet*,

Œdipe, ſoit celui du grand *Corneille*, ſoit celui de M. *de la Motte*, ſoit même le mien, ſi j'oſe en parler, ne durent pas davantage. Si quelques autres pièces exigent plus de tems, c'eſt une licence, qui n'eſt pardonnable qu'en faveur des beautés de l'ouvrage; & plus cette licence eſt grande, plus elle eſt faute.

Nous étendons ſouvent l'unité de tems juſqu'à vingt-quatre heures, & l'unité de lieu à l'enceinte de tout un palais. Plus de ſévérité rendrait quelquefois d'aſſez beaux ſujets impraticables, & plus d'indulgence ouvrirait la carrière à de trop grands abus. Car s'il était une fois établi, qu'une action théatrale pût ſe paſſer en deux jours, bientôt quelque auteur y employerait deux ſemaines, & un autre deux années; & ſi l'on ne réduiſait pas le lieu de la ſcène à un eſpace limité, nous verrions en peu de tems des pièces telles que l'ancien *Jules Céſar* des Anglais, où *Caſſius* & *Brutus* ſont à Rome au premier acte, & en Theſſalie dans le cinquième.

Ces loix obſervées, non ſeulement ſervent à écarter des défauts, mais elles amènent de vraies beautés; de même que les règles de la belle architecture exactement ſuivies compoſent néceſſairement un bâtiment qui plaît à la vue. On voit qu'avec l'unité de tems, d'action & de lieu, il eſt bien difficile qu'une pièce ne ſoit pas ſimple. Auſſi voilà le mérite de toutes les pièces de M. *Racine*, & celui que demandait *Ariſtote*. M. *de la Motte*, en défendant une tragédie de ſa compoſition, préfère à cette noble ſimplicité la multitude des événemens; il croit ſon ſentiment autoriſé par le peu de cas qu'on fait de *Bérénice*, par l'eſtime où eſt encore le *Cid*. Il eſt vrai que le *Cid* eſt plus touchant que *Bérénice*; mais *Bérénice* n'eſt condamnable que parce que c'eſt une élégie plutôt qu'une tragédie ſimple; & le *Cid*, dont l'action eſt véritablement tragique, ne doit point ſon ſuccès à la multiplicité des événemens; mais il plaît malgré cette multiplicité, comme il touche malgré l'Infante, & non pas à cauſe de l'Infante.

M. *de la Motte* croit, qu'on peut ſe mettre au-deſſus de toutes ces règles, en s'en tenant à l'unité d'intérêt, qu'il dit avoir inventée, & qu'il appelle un paradoxe: mais cette unité d'intérêt ne me paraît autre choſe que celle de l'action. *Si pluſieurs perſonnages*, dit-il, *ſont diverſement intéreſſés dans le*

même événement, & s'ils ſont tous dignes que j'entre dans leurs paſſions, il y a alors unité d'action, & non pas unité d'intérêt.

Depuis que j'ai pris la liberté de diſputer contre M. *de la Motte* ſur cette petite queſtion, j'ai relu le diſcours du grand *Corneille* ſur les trois unités; il vaut mieux conſulter ce grand maître que moi. Voici comme il s'exprime : *Je tiens donc, & je l'ai déja dit, que l'unité d'action conſiſte en l'unité d'intrigue & en l'unité de péril.* Que le lecteur liſe en cet endroit de *Corneille*, & il décidera bien vîte entre M. *de la Motte* & moi; & quand je ne ſerais pas fort de l'autorité de ce grand homme, n'ai-je pas encore une raiſon plus convaincante? c'eſt l'expérience. Qu'on liſe nos meilleures tragédies Françaiſes, on trouvera toujours les perſonnages principaux diverſement intéreſſés; mais ces intérêts divers ſe rapportent tous à celui du perſonnage principal, & alors il y a unité d'action. Si au contraire tous ces intérêts différens ne ſe rapportent pas au principal acteur, ſi ce ne ſont pas des lignes qui aboutiſſent à un centre commun, l'intérêt eſt double, & ce qu'on appelle *action* au théâtre, l'eſt auſſi. Tenons-nous en donc, comme le grand *Corneille*, aux trois unités, dans leſquelles les autres règles, c'eſt-à-dire, les autres beautés, ſe trouvent renfermées.

M. *de la Motte* les appelle *des principes de fantaiſie*, & prétend, qu'on peut fort bien s'en paſſer dans nos tragédies, parce qu'elles ſont négligées dans nos opéra. C'eſt, ce me ſemble, vouloir réformer un gouvernement régulier ſur l'exemple d'une anarchie.

DE L'OPÉRA.

L'Opéra eſt un ſpectacle auſſi bizarre que magnifique, où les yeux & les oreilles ſont plus ſatisfaits que l'eſprit, où l'aſſerviſſement à la muſique rend néceſſaires les fautes les plus ridicules, où il faut chanter des *ariettes* dans la deſtruction d'une ville, & danſer autour d'un tombeau; où l'on voit le palais de *Pluton* & celui du *Soleil*, des dieux, des démons, des magiciens, des preſtiges, des monſtres, des palais formés & détruits en un clin d'œil. On tolère ces extravagances, on les aime même, parce qu'on eſt là dans le pays des fées; & pourvu qu'il y ait du ſpectacle, de belles danſes, une belle muſique, quelques

ſcènes intéreſſantes, on eſt content. Il ſerait auſſi ridicule d'exiger dans *Alceſte* l'unité d'action, de lieu & de tems, que de vouloir introduire des danſes & des démons dans *Cinna* ou dans *Rodogune.*

Cependant, quoique les opéra ſoient diſpenſés de ces trois règles, les meilleurs ſont encore où elles ſont le moins violées: on les retrouve même, ſi je ne me trompe, dans pluſieurs, tant elles ſont néceſſaires & naturelles, & tant elles ſervent à intéreſſer le ſpectateur. Comment donc M. *de la Motte* peut-il reprocher à notre nation la légéreté de condamner dans un ſpectacle les mêmes choſes que nous approuvons dans un autre? Il n'y a perſonne qui ne pût répondre à M. *de la Motte.* J'exige avec raiſon beaucoup plus de perfection d'une tragédie, que d'un opéra; parce qu'à une tragédie mon attention n'eſt point partagée, que ce n'eſt ni d'une ſarabande ni d'un pas de deux que dépend mon plaiſir; que c'eſt à mon ame uniquement qu'il faut plaire. J'admire qu'un homme ait ſu amener & conduire dans un ſeul lieu, & dans un ſeul jour, un ſeul événement, que mon eſprit conçoit ſans fatigue, & où mon cœur s'intéreſſe par degrés. Plus je vois combien cette ſimplicité eſt difficile; plus elle me charme; & ſi je veux enſuite me rendre raiſon de mon plaiſir, je trouve que je ſuis de l'avis de M. *Deſpréaux*, qui dit:

> Qu'en un lieu, qu'en un jour, un ſeul fait accompli,
> Tienne juſqu'à la fin le théâtre rempli.

J'ai pour moi encore, pourra-t-il dire, l'autorité du grand *Corneille;* j'ai plus encore, j'ai ſon exemple, & le plaiſir que me font ſes ouvrages à proportion qu'il a plus ou moins obéi à cette règle.

M. *de la Motte* ne s'eſt pas contenté de vouloir ôter du théâtre ſes principales règles, il veut encor lui ôter la poéſie, & nous donner des tragédies en proſe.

DES VERS EN PROSE.

Cet auteur ingénieux & fécond, qui n'a fait que des vers en ſa vie, ou des ouvrages de proſe à l'occaſion de ſes vers, écrit contre

contre ſon art même, & le traite avec le même mépris qu'il a traité *Homère*, que pourtant il a traduit. Jamais *Virgile*, ni *le Taſſe*, ni M. *Deſpréaux*, ni M. *Racine*, ni *Pope*, ne ſe ſont aviſés d'écrire contre l'harmonie des vers, ni M. *de Lully* contre la muſique, ni M. *Newton* contre les mathématiques. On a vu des hommes qui ont eu quelquefois la faibleſſe de ſe croire ſupérieurs à leur profeſſion, ce qui eſt le sûr moyen d'être au-deſſous: mais on n'en avait point encore vu qui vouluſſent l'avilir. Il n'y a que trop de perſonnes qui mépriſent la poéſie faute de la connaître. Paris eſt plein de gens de bon ſens, nés avec des organes inſenſibles à toute harmonie, pour qui de la muſique n'eſt que du bruit, & à qui la poéſie ne paraît qu'une folie ingénieuſe. Si ces perſonnes apprennent qu'un homme de mérite, qui a fait cinq ou ſix volumes de vers, eſt de leur avis, ne ſe croiront-ils pas en droit de regarder tous les autres poëtes comme des fous, & celui-là comme le ſeul à qui la raiſon eſt revenue? Il eſt donc néceſſaire de lui répondre pour l'honneur de l'art, & j'oſe dire pour l'honneur d'un pays, qui doit une partie de ſa gloire chez les étrangers, à la perfection de cet art même.

M. *de la Motte* avance que la rime eſt un uſage barbare inventé depuis peu.

Cependant tous les peuples de la terre, excepté les anciens Romains & les Grecs, ont rimé & riment encore. Le retour des mêmes ſons eſt ſi naturel à l'homme, qu'on a trouvé la rime établie chez les ſauvages, comme elle l'eſt à Rome, à Paris, à Londres, & à Madrid. Il y a dans *Montagne* une chanſon en rimes Américaines traduite en Français; on trouve dans un des *Spectateurs* de M. *Adiſſon* une traduction d'une ode Laponne rimée, qui eſt pleine de ſentiment.

Les Grecs, *quibus dedit ore rotundo Muſa loqui*, nés ſous un ciel plus heureux, & favoriſés par la nature d'organes plus délicats que les autres nations, formèrent une langue dont toutes les ſyllabes pouvaient, par leur longueur ou leur briéveté, exprimer les ſentimens lents ou impétueux de l'ame. De cette variété de ſyllabes & d'intonations, réſultait dans leurs vers, & même auſſi dans leur proſe, une harmonie que les anciens Italiens ſentirent, qu'ils imitèrent, & qu'aucune nation n'a pu ſaiſir

après eux. Mais ſoit rime, ſoit ſyllabes cadencées, la poéſie, contre laquelle M. *de la Motte* ſe révolte, a été & ſera toujours cultivée par tous les peuples.

Avant *Hérodote* l'hiſtoire ne s'écrivait qu'en vers chez les Grecs, qui avaient pris cette coutume des anciens Egyptiens, le peuple le plus ſage de la terre, le mieux policé, & le plus ſavant. Cette coutume était très-raiſonnable: car le but de l'hiſtoire était de conſerver à la poſtérité la mémoire du petit nombre de grands hommes, qui lui devaient ſervir d'exemple. On ne s'était point encore aviſé de donner l'hiſtoire d'un couvent, ou d'une petite ville, en pluſieurs volumes in-folio. On n'écrivait que ce qui en était digne, que ce que les hommes devaient retenir par cœur. Voilà pourquoi on ſe ſervait de l'harmonie des vers pour aider la mémoire. C'eſt pour cette raiſon que les premiers philoſophes, les légiſlateurs, les fondateurs des Religions, & les hiſtoriens, étaient tous poëtes.

Il ſemble que la poéſie dût manquer communément dans de pareils ſujets, ou de préciſion, ou d'harmonie: mais depuis que *Virgile* a réuni ces deux grands mérites qui paraiſſent ſi incompatibles, depuis que MM. *Deſpréaux* & *Racine* ont écrit comme *Virgile*, un homme qui les a lus tous trois, & qui ſait que tous trois ſont traduits dans preſque toutes les langues de l'Europe, peut-il avilir à ce point un talent qui lui a fait tant d'honneur à lui-même? Je placerai nos *Deſpréaux* & nos *Racines* à côté de *Virgile* pour le mérite de la verſification; parce que ſi l'auteur de l'*Enéïde* était né à Paris, il aurait rimé comme eux; & ſi ces deux Français avaient vécu du tems d'*Auguſte*, ils auraient fait le même uſage que *Virgile* de la meſure des vers Latins. Quand donc M. *de la Motte* appelle ſa verſification *un travail méchanique & ridicule*, c'eſt charger de ce ridicule non ſeulement tous nos grands poëtes, mais tous ceux de l'antiquité. *Virgile* & *Horace* ſe ſont aſſervis à un travail auſſi méchanique que nos auteurs. Un arrangement heureux de ſpondées & de dactyles, était bien auſſi pénible que nos rimes & nos hémiſtiches. Il faut que ce travail fût bien laborieux, puiſque l'*Enéïde*, après onze années, n'était pas encore dans ſa perfection.

M. *de la Motte* prétend, qu'au moins une ſcène de tragédie

mise en prose ne perd rien de sa grace ni de sa force. Pour le prouver il tourne en prose la première scène de *Mithridate*, & personne ne peut la lire. Il ne songe pas que le grand mérite des vers est qu'ils soient aussi naturels, aussi corrects que la prose. C'est cette extrême difficulté surmontée qui charme les connaisseurs. Reduisez les vers en prose, il n'y a plus ni mérite ni plaisir.

Mais, dit-il, nos voisins ne riment point dans leurs tragédies. Cela est vrai; mais ces pièces sont en vers, parce qu'il faut de l'harmonie à tous les peuples de la terre. Il ne s'agit donc plus que de savoir si nos vers doivent être rimés ou non. MM. *Corneille* & *Racine* ont employé la rime; craignons que si nous voulons ouvrir une autre carrière, ce ne soit plutôt par l'impuissance de marcher dans celle de ces grands hommes, que par le desir de la nouveauté. Les Italiens & les Anglais peuvent se passer de rime, parce que leur langue a des inversions, & leur poésie mille libertés qui nous manquent. Chaque langue a son génie déterminé par la nature de la construction de ses phrases, par la fréquence de ses voyelles ou de ses consonnes, ses inversions, ses verbes auxiliaires, &c. Le génie de notre langue est la clarté & l'élégance; nous ne permettons nulle licence à notre poésie, qui doit marcher comme notre prose dans l'ordre précis de nos idées. Nous avons donc un besoin essentiel du retour des mêmes sons, pour que notre poésie ne soit pas confondue avec la prose. Tout le monde connaît ces vers :

> Où me cacher? Fuyons dans la nuit infernale.
> Mais que dis-je? Mon père y tient l'urne fatale :
> Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains;
> *Minos* juge aux enfers tous les pâles humains.

Mettez à la place :

> Où me cacher? Fuyons dans la nuit infernale.
> Mais que dis-je? Mon père y tient l'urne funeste;
> Le sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains;
> *Minos* juge aux enfers tous les pâles mortels.

Quelque poétique que soit ce morceau, fera-t-il le même

plaisir, dépouillé de l'agrément de la rime ? Les Anglais & les Italiens diraient également, après les Grecs & les Romains, *les pâles humains* Minos *aux enfers juge*, & enjamberaient avec grace sur l'autre vers. La manière même de réciter des vers en Italien & en Anglais fait sentir des syllabes longues & brèves, qui soutiennent encore l'harmonie sans besoin des rimes. Nous qui n'avons aucun de ces avantages, pourqui voudrions-nous abandonner ceux que la nature de notre langue nous laisse ?

M. *de la Motte* compare nos poëtes, c'est-à-dire, nos *Corneilles*, nos *Racines*, nos *Despréaux*, à des faiseurs d'acrostiches, & à un charlatan, qui fait passer des grains de millet par le trou d'une aiguille; & ajoute, que toutes ces puérilités n'ont d'autre mérite que celui de la difficulté surmontée. J'avoue, que les mauvais vers sont à peu près dans ce cas. Ils ne diffèrent de la mauvaise prose que par la rime, & la rime seule ne fait ni le mérite du poëte ni le plaisir du lecteur. Ce ne sont point seulement des dactyles & des spondées qui plaisent dans *Virgile* & dans *Homère*. Ce qui enchante toute la terre, c'est l'harmonie charmante qui naît de cette mesure difficile. Quiconque se borne à vaincre une difficulté pour le mérite seul de la vaincre, est un fou; mais celui qui tire du fond de ces obstacles mêmes des beautés qui plaisent à tout le monde, est un homme très-sage & presque unique. Il est très-difficile de faire de beaux tableaux, de belles statues, de bonne musique, de bons vers. Aussi les noms des hommes supérieurs qui ont vaincu ces obstacles, dureront-ils beaucoup plus peut-être que les Royaumes où ils sont nés.

Je pourrois prendre encore la liberté de disputer avec M. *de la Motte* sur quelques autres points; mais ce serait peut-être marquer un dessein de l'attaquer personnellement, & faire soupçonner une malignité dont je suis aussi éloigné que de ses sentimens. J'aime beaucoup mieux profiter des réflexions judicieuses & fines qu'il a répandues dans son livre, que m'engager à en réfuter quelques-unes qui me paraissent moins vraies que les autres. C'est assez pour moi d'avoir tâché de défendre un art que j'aime, & qu'il eût dû défendre lui-même.

Je dirai seulement un mot, (si M. *de la Faye* veut bien me

le permettre) à l'occasion de l'ode en faveur de l'harmonie, dans laquelle il combat en beaux vers le systême de M. *de la Motte*, & à laquelle ce dernier n'a répondu qu'en prose. Voici une stance dans laquelle M. *de la Faye* a rassemblé en vers harmonieux & pleins d'imagination, presque toutes les raisons que j'ai alléguées.

De la contrainte rigoureuse
Où l'esprit semble resserré,
Il reçoit cette force heureuse
Qui l'élève au plus haut degré.
Telle dans des canaux pressée,
Avec plus de force ébranlée,
L'onde s'élève dans les airs;
Et la règle qui semble austère,
N'est qu'un art plus certain de plaire,
Inséparable des beaux vers.

Je n'ai jamais vu de comparaison plus juste, plus gracieuse, ni mieux exprimée. M. *de la Motte*, qui n'eût dû y répondre qu'en l'imitant seulement, examine, si ce sont les canaux qui font l'eau qui s'élève, ou si c'est la hauteur dont elle tombe qui fait la mesure de son élévation. Or, *où trouvera-t-on*, continue-t-il, *dans les vers plutôt que dans la prose cette première hauteur des pensées? &c.*

Je crois que M. *de la Motte* se trompe comme physicien; puisqu'il est certain, que sans la gêne de ces canaux dont il s'agit, l'eau ne s'éleverait point du tout, de quelque hauteur qu'elle tombât: mais ne se trompe-t-il pas encore plus comme poëte? comment n'a-t-il pas senti, que comme la gêne de la mesure des vers produit une harmonie agréable à l'oreille, ainsi cette prison où l'eau coule renfermée, produit un jet-d'eau qui plaît à la vue? La comparaison n'est-elle pas aussi juste que riante? M. *de la Faye* a pris sans doute un meilleur parti que moi. Il s'est conduit comme ce philosophe, qui pour toute réponse à un sophiste qui niait le mouvement, se contenta de marcher en sa présence. M. *de la Motte* nie l'harmonie des vers: M. *de la Faye* lui envoie des vers harmonieux; cela seul doit m'avertir de finir ma prose.

ACTEURS.

ŒDIPE, Roi de Thèbes.

JOCASTE, Reine de Thèbes.

PHILOCTETE, Prince d'Eubée.

Le Grand-Prêtre.

ARASPE, confident d'Œdipe.

EGINE, confidente de Jocaste.

DIMAS, ami de Philoctète.

PHORBAS, vieillard Thébain.

ICARE, vieillard de Corinthe.

Chœur de Thébains.

La Scène est à Thèbes.



H. Gravelot del. C. le Vasseur Sculp.

Tremblez malheureux Roi, votre régne est passé.

Œdipe Act. III. Sc. 4.

ŒDIPE, TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PHILOCTETE, DIMAS.

DIMAS.

PHILOCTÈTE, eſt-ce vous? quel coup affreux du ſort
Dans ces lieux empeſtés vous fait chercher la mort?
Venez-vous de nos Dieux affronter la colère?
Nul mortel n'oſe ici mettre un pied téméraire;
Ces climats ſont remplis du céleſte courroux,
Et la mort dévorante habite parmi nous.
Thèbe depuis longtems aux horreurs conſacrée,
Du reſte des vivans ſemble être ſéparée:
Retournez. . . .

PHILOCTETE.

Ce ſéjour convient aux malheureux.
Va, laiſſe-moi le ſoin de mes deſtins affreux,
Et dis-moi ſi des Dieux la colère inhumaine,
En accablant ce peuple, a reſpecté la Reine?

DIMAS.

Oui, Seigneur, elle vit; mais la contagion

Juſqu'au pied de ſon trône apporte ſon poiſon.
Chaque inſtant lui dérobe un ſerviteur fidèle,
Et la mort par degrés ſemble s'approcher d'elle.
On dit, qu'enfin le ciel, après tant de courroux,
Va retirer ſon bras appeſanti ſur nous.
Tant de ſang, tant de morts ont dû le ſatisfaire.

PHILOCTETE.

Eh! quel crime a produit un courroux ſi ſévère?

DIMAS.

Depuis la mort du Roi...

PHILOCTETE.

Q'entens-je? quoi Laïus...

DIMAS.

Seigneur, depuis quatre ans ce héros ne vit plus.

PHILOCTETE.

Il ne vit plus! Quel mot a frappé mon oreille!
Quel eſpoir ſéduiſant dans mon cœur ſe réveille?
Quoi, Jocaſte! les Dieux me feraient-ils plus doux?
Quoi! Philoctète enfin pourrait-il être à vous?
Il ne vit plus!.. quel ſort a terminé ſa vie?

DIMAS.

Quatre ans ſont écoulés depuis qu'en Béotie
Pour la dernière fois le ſort guida vos pas.
A peine vous quittiez le ſein de vos Etats,
A peine vous preniez le chemin de l'Aſie,
Lorſque d'un coup perfide une main ennemie
Ravit à ſes ſujets ce Prince infortuné.

PHILOCTETE.

Quoi! Dimas, votre Maître eſt mort aſſaſſiné?

DIMAS.

DIMAS.

Ce fut de nos malheurs la première origine;
Ce crime a de l'Empire entraîné la ruine.
Du bruit de ſon trépas mortellement frappés,
A répandre des pleurs nous étions occupés,
Quand du courroux des Dieux miniſtre épouvantable,
Funeſte à l'innocent, ſans punir le coupable,
Un monſtre (loin de nous que faiſiez-vous alors ?)
Un monſtre furieux vient ravager ces bords.
Le Ciel induſtrieux dans ſa triſte vengeance,
Avait à le former épuiſé ſa puiſſance.
Né parmi des rochers au pied du Cythéron,
Ce monſtre à voix humaine, aigle, femme & lion,
De la nature entière exécrable aſſemblage,
Uniſſait contre nous l'artifice à la rage.
Il n'était qu'un moyen d'en préſerver ces lieux.
D'un ſens embarraſſé dans des mots captieux,
Le monſtre chaque jour dans Thèbe épouvantée
Propoſait une énigme avec art concertée ;
Et ſi quelque mortel voulait nous ſecourir,
Il devait voir le monſtre, & l'entendre, ou périr.
A cette loi terrible il nous falut ſouſcrire ;
D'une commune voix Thèbe offrit ſon empire
A l'heureux interprète inſpiré par les Dieux,
Qui nous dévoilerait ce ſens myſtérieux.
Nos ſages, nos vieillards, ſéduits par l'eſpérance,
Osèrent, ſur la foi d'une vaine ſcience,
Du monſtre impénétrable affronter le courroux ;
Nul d'eux ne l'entendit, ils expirèrent tous.

Mais Œdipe, héritier du ſceptre de Corinthe,
Au-deſſus de ſon âge, au-deſſus de la crainte,
Guidé par la fortune en ces lieux pleins d'effroi,
Vint, vit ce monſtre affreux, l'entendit & fut Roi.
Il vit, il règne encor; mais ſa triſte puiſſance
Ne voit que des mourans ſous ſon obéiſſance.
Hélas! nous nous flattions que ſes heureuſes mains
Pour jamais à ſon trône enchaînaient les deſtins.
Déja même les Dieux nous ſemblaient plus faciles;
Le monſtre en expirant laiſſait ces murs tranquilles;
Mais la ſtérilité, ſur ce funeſte bord,
Bientôt avec la faim nous rapporta la mort.
Les Dieux nous ont conduit de ſupplice en ſupplice;
La famine a ceſſé, mais non leur injuſtice;
Et la contagion, dépeuplant nos Etats,
Pourſuit un faible reſte échappé du trépas.
Tel eſt l'état horrible où les Dieux nous réduiſent;
Mais vous, heureux guerrier, que ces Dieux favoriſent,
Qui du ſein de la gloire a pu vous arracher?
Dans ce ſéjour affreux que venez-vous chercher?

PHILOCTETE.

J'y viens porter mes pleurs, & ma douleur profonde.
Apprends mon infortune & les malheurs du monde.
Mes yeux ne verront plus ce digne fils des Dieux,
Cet appui de la terre, invincible comme eux.
L'innocent opprimé perd ſon Dieu tutélaire;
Je pleure mon ami, le monde pleure un père.

DIMAS.

Hercule eſt mort?

PHILOCTETE.

Ami, ces malheureuſes mains
Ont mis ſur le bûcher le plus grand des humains.
Je rapporte en ces lieux ces flèches invincibles,
Du fils de Jupiter préſens chers & terribles.
Je rapporte ſa cendre, & viens à ce héros,
Attendant des autels, élever des tombeaux.
Crois-moi, s'il eût vécu, ſi d'un préſent ſi rare
Le ciel pour les humains eût été moins avare,
J'aurais loin de Jocaſte achevé mon deſtin;
Et dût ma paſſion renaître dans mon ſein,
Tu ne me verrais point, ſuivant l'amour pour guide,
Pour ſervir une femme abandonner Alcide.

DIMAS.

J'ai plaint longtems ce feu ſi puiſſant & ſi doux
Il naquit dans l'enfance, il croiſſait avec vous.
Jocaſte par un père à ſon hymen forcée,
Au trône de Laïus à regret fut placée.
Hélas! par cet hymen, qui coûta tant de pleurs,
Les deſtins en ſecret préparaient nos malheurs.
Que j'admirais en vous cette vertu ſuprême,
Ce cœur digne du trône, & vainqueur de ſoi-même!
En vain l'amour parlait à ce cœur agité,
C'eſt le premier tyran que vous avez dompté.

PHILOCTETE.

Il falut fuir pour vaincre; oui, je te le confeſſe;
Je luttai quelque tems, je ſentis ma faibleſſe:
Il falut m'arracher de ce funeſte lieu,
Et je dis à Jocaſte un éternel adieu.

Cependant l'univers tremblant au nom d'Alcide,
Attendait son destin de sa valeur rapide ;
A ses divins travaux j'osai m'associer ;
Je marchai près de lui ceint du même laurier.
C'est alors en effet que mon ame éclairée
Contre les passions se sentit assurée.
L'amitié d'un grand-homme est un bienfait des Dieux ;
Je lisais mon devoir & mon sort dans ses yeux.
Des vertus avec lui je fis l'apprentissage ;
Sans endurcir mon cœur, j'affermis mon courage :
L'inflexible vertu m'enchaîna sous sa loi :
Qu'eussé-je été sans lui ? rien que le fils d'un Roi,
Rien qu'un Prince vulgaire, & je serais peut-être
Esclave de mes sens, dont il m'a rendu maître.

DIMAS.

Ainsi donc désormais, sans plainte & sans courroux,
Vous reverrez Jocaste, & son nouvel époux.

PHILOCTETE.

Comment ? que dites-vous ? un nouvel hyménée ?

DIMAS.

Œdipe à cette Reine a joint sa destinée.

PHILOCTETE.

Œdipe est trop heureux. Je n'en suis point surpris ;
Et qui sauva son peuple est digne d'un tel prix.
Le ciel est juste.

DIMAS.

Œdipe en ces lieux va paraître ;
Tout le peuple avec lui conduit par le grand-prêtre,
Vient des Dieux irrités conjurer les rigueurs.

PHILOCTETE.

Je me ſens attendri, je partage leurs pleurs.
O toi, du haut des cieux, veille ſur ta patrie,
Exauce en ſa faveur un ami qui te prie;
Hercule, ſois le Dieu de tes concitoyens;
Que leurs vœux juſqu'à toi montent avec les miens!

SCENE II.

LE GRAND-PRÊTRE, LE CHŒUR.

(*La porte du Temple s'ouvre, & le Grand-Prêtre paraît au milieu du Peuple.*)

Ier PERSONNAGE DU CHŒUR.

ESPRITS contagieux, tyrans de cet empire,
Qui ſoufflez dans ces murs la mort qu'on y reſpire,
Redoublez contre nous votre lente fureur,
Et d'un trépas trop long épargnez-nous l'horreur.

SECOND PERSONNAGE.

Frappez, Dieux tout-puiſſans, vos victimes ſont prêtes:
O monts, écraſez-nous... Cieux, tombez ſur nos têtes!
O mort, nous implorons ton funeſte ſecours!
O mort, viens nous ſauver, viens terminer nos jours!

LE GRAND-PRÊTRE.

Ceſſez, & retenez ces clameurs lamentables,
Faible ſoulagement aux maux des miſérables;
Fléchiſſons ſous un Dieu qui veut nous éprouver,
Qui d'un mot peut nous perdre, & d'un mot nous ſauver.
Il ſait que dans ces murs la mort nous environne,

Et les cris des Thébains ſont montés vers ſon trône.
Le Roi vient. Par ma voix, le ciel va lui parler ;
Les deſtins à ſes yeux veulent ſe dévoiler ;
Les tems ſont arrivés ; cette grande journée
Va du peuple & du Roi changer la deſtinée.

SCENE III.

ŒDIPE, JOCASTE, le Grand-Prêtre, EGINE, [illegible]
ARASPE, le Chœur.

ŒDIPE.

PEUPLES, qui dans ce temple apportant vos d[illegible]
Préſentez à nos Dieux des offrandes de pleurs, [illegible]
Que ne puis-je ſur moi détournant leurs venge[illegible]
De la mort qui vous ſuit étouffer les ſemences[illegible]
Mais un Roi n'eſt qu'un homme en ce commun[illegible]
Et tout ce qu'il peut faire eſt de le partager.

(*au grand-Prêtre.*)

Vous, miniſtre des Dieux que dans Thèbe on[illegible]
Dédaignent-ils toujours la voix qui les implo[illegible]
Verront-ils ſans pitié finir nos triſtes jours ?
Ces maîtres des humains ſont-ils muets & ſ[illegible]

LE GRAND-PRÊT[illegible]

Roi, peuple, écoutez-moi. Cette nuit à [illegible]
Du ciel ſur nos autels la flamme eſt deſce[illegible]
L'ombre du grand Laïus a paru parmi n[illegible]
Terrible, & reſpirant la haine & le co[illegible]
Une effrayante voix s'eſt fait alors ent[illegible]
« Les Thébains de Laïus n'ont poi[illegible]

» Le meurtrier du Roi reſpire en ces Etats,
» Et de ſon ſouffle impur infecte vos climats.
» Il faut qu'on le connaiſſe, il faut qu'on le puniſſe.
» Peuples, votre ſalut dépend de ſon ſupplice.

ŒDIPE.

Thébains, je l'avouerai, vous ſouffrez juſtement
D'un crime inexcuſable un rude châtiment.
Laïus vous était cher, & votre négligence
De ſes mânes ſacrés a trahi la vengeance.
Tel eſt ſouvent le ſort des plus juſtes des Rois;
Tant qu'ils ſont ſur la terre on reſpecte leurs loix:
On porte juſqu'aux cieux leur juſtice ſuprême:
Adorés de leur peuple, ils ſont des Dieux eux-même;
Mais après leur trépas, que ſont-ils à vos yeux?
Vous éteignez l'encens que vous brûliez pour eux;
Et comme à l'intérêt l'ame humaine eſt liée,
La vertu qui n'eſt plus eſt bientôt oubliée.
Ainſi du ciel vengeur implorant le courroux,
Le ſang de votre Roi s'élève contre vous.
Appaiſons ſon murmure, & qu'au lieu d'hécatombe
Le ſang du meurtrier ſoit verſé ſur ſa tombe.
A chercher le coupable appliquons tous nos ſoins.
Quoi! de la mort du Roi n'a-t-on pas de témoins?
Et n'a-t-on jamais pu, parmi tant de prodiges,
De ce crime impuni retrouver les veſtiges?
On m'avait toujours dit, que ce fut un Thébain
Qui leva ſur ſon Prince une coupable main.

(*à Jocaſte.*)

Pour moi qui de vos mains recevant ſa couronne,

Deux ans après sa mort ai monté sur son trône,
Madame, jusqu'ici respectant vos douleurs,
Je n'ai point rappellé le sujet de vos pleurs;
Et de vos seuls périls chaque jour allarmée,
Mon ame à d'autres soins semblait être fermée.

JOCASTE.

Seigneur, quand le destin me réservant à vous,
Par un coup imprévu m'enleva mon époux;
Lorsque de ses Etats parcourant les frontières,
Ce héros succomba sous des mains meurtrières;
Phorbas en ce voyage était seul avec lui.
Phorbas était du Roi le conseil & l'appui.
Laïus qui connaissait son zèle & sa prudence,
Partageait avec lui le poids de sa puissance.
Ce fut lui qui du Prince à ses yeux massacré
Rapporta dans nos murs le corps défiguré:
Percé de coups lui-même il se traînait à peine:
Il tomba tout sanglant aux genoux de sa Reine.
« Des inconnus, dit-il, ont porté ces grands coups:
» Ils ont devant mes yeux massacré votre époux;
» Ils m'ont laissé mourant, & le pouvoir céleste
» De mes jours malheureux a ranimé le reste.
Il ne m'en dit pas plus, & mon cœur agité
Voyait fuir loin de lui la triste vérité:
Et peut-être le ciel, que ce grand crime irrite,
Déroba le coupable à ma juste poursuite;
Peut-être accomplissant ses décrets éternels,
Afin de nous punir, il nous fit criminels.
Le Sphynx bientôt après désola cette rive:

A ses

A ses seules fureurs Thèbe fut attentive;
Et l'on ne pouvait guère, en un pareil effroi,
Venger la mort d'autrui, quand on tremblait pour soi.

ŒDIPE.

Madame, qu'a-t-on fait de ce sujet fidèle?

JOCASTE.

Seigneur, on paya mal son service & son zèle:
Tout l'Etat en secret était son ennemi:
Il était trop puissant pour n'être point haï;
Et du peuple & des grands la colère insensée
Brûlait de le punir de sa faveur passée.
On l'accusa lui-même, & d'un commun transport,
Thèbe entière à grands cris me demanda sa mort;
Et moi de tous côtés redoutant l'injustice,
Je tremblais d'ordonner sa grace, ou son supplice.
Dans un château voisin conduit secrétement,
Je dérobai sa tête à leur emportement.
Là, depuis quatre hivers ce vieillard vénérable,
De la faveur des Rois exemple déplorable,
Sans se plaindre de moi, ni du peuple irrité,
De sa seule innocence attend sa liberté.

ŒDIPE.

(à sa suite.)

Madame, c'est assez. Courez, que l'on s'empresse;
Qu'on ouvre sa prison, qu'il vienne, qu'il paraisse.
Moi-même devant vous je veux l'interroger.
J'ai tout mon peuple ensemble & Laïus à venger.
Il faut tout écouter, il faut d'un œil sévère
Sonder la profondeur de ce triste mystère.

Et vous, Dieux des Thébains, Dieux qui nous exaucez,
Punissez l'assassin, vous qui le connaissez.
Soleil, cache à ses yeux le jour qui nous éclaire:
Qu'en horreur à ses fils, exécrable à sa mère,
Errant, abandonné, proscrit dans l'univers,
Il rassemble sur lui tous les maux des enfers;
Et que son corps sanglant, privé de sépulture,
Des vautours dévorans devienne la pâture.

LE GRAND-PRÊTRE.

A ces sermens affreux nous nous unissons tous.

ŒDIPE.

Dieux, que le crime seul éprouve enfin vos coups!
Ou si de vos décrets l'éternelle justice
Abandonne à mon bras le soin de son supplice,
Et si vous êtes las enfin de nous haïr,
Donnez en commandant le pouvoir d'obéir.
Si sur un inconnu vous poursuivez un crime,
Achevez votre ouvrage, & nommez la victime.
Vous, retournez au temple, allez, que votre voix
Interroge ces Dieux une seconde fois:
Que vos vœux parmi nous les forcent à descendre;
S'ils ont aimé Laïus, ils vengeront sa cendre;
Et conduisant un Roi, facile à se tromper,
Ils marqueront la place où mon bras doit frapper.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JOCASTE, EGINE, ARASPE, le Chœur.

ARASPE.

Oui, ce peuple expirant, dont je suis l'interprète,
D'une commune voix accuse Philoctète,
Madame, & les destins dans ce triste séjour,
Pour nous sauver sans doute, ont permis son retour.

JOCASTE.

Qu'ai-je entendu, grands Dieux!

EGINE.

Ma surprise est extrême....

JOCASTE.

Qui, lui! qui, Philoctète?

ARASPE

Oui, Madame, lui-même.
A quel autre en effet pourraient-ils imputer
Un meurtre qu'à nos yeux il sembla méditer?
Il haïssait Laïus, on le sait; & sa haine
Aux yeux de votre époux ne se cachait qu'à peine.
La jeunesse imprudente aisément se trahit;
Son front mal déguisé découvrait son dépit.
J'ignore quel sujet animait sa colère:
Mais, au seul nom du Roi, trop prompt, & trop sincère,
Esclave d'un courroux qu'il ne pouvait dompter,
Jusques à la menace il osait s'emporter.

Il partit; & depuis, sa destinée errante
Ramena sur nos bords sa fortune flottante;
Même il était dans Thèbe en ces tems malheureux,
Que le ciel a marqués d'un parricide affreux.
Depuis ce jour fatal, avec quelque apparence,
De nos peuples sur lui tomba la défiance.
Que dis-je? Assez longtems les soupçons des Thébains
Entre Phorbas & lui flottèrent incertains:
Cependant ce grand nom qu'il s'acquit dans la guerre,
Ce titre si fameux de vengeur de la terre,
Ce respect qu'aux héros nous portons malgré nous,
Fit taire nos soupçons, & suspendit nos coups.
Mais les tems sont changés: Thèbe en ce jour funeste,
D'un respect dangereux dépouillera le reste.
En vain sa gloire parle à ces cœurs agités;
Les Dieux veulent du sang, & sont seuls écoutés.

Ier PERSONNAGE DU CHŒUR.

O Reine, ayez pitié d'un peuple qui vous aime;
Imitez de ces Dieux la justice suprême;
Livrez-nous leur victime, adressez-leur nos voeux:
Qui peut mieux les toucher qu'un cœur si digne d'eux?

JOCASTE.

Pour fléchir leur courroux s'il ne faut que ma vie,
Hélas! c'est sans regret que je la sacrifie.
Thébains, qui me croyez encor quelques vertus,
Je vous offre mon sang: n'exigez rien de plus.
Allez....

SCENE II.

JOCASTE, EGINE.

EGINE.

Que je vous plains!

JOCASTE.

Hélas! je porte envie
A ceux qui dans ces murs ont terminé leur vie.
Quel état, quel tourment pour un cœur vertueux!

EGINE.

Il n'en faut point douter, votre sort est affreux.
Ces peuples qu'un faux zèle aveuglément anime,
Vont bientôt à grands cris demander leur victime.
Je n'ose l'accuser; mais quelle horreur pour vous,
Si vous trouvez en lui l'assassin d'un époux!

JOCASTE.

Et l'on ose à tous deux faire un pareil outrage!
Le crime, la bassesse eût été son partage!
Egine, après les nœuds qu'il a falu briser,
Il manquait à mes maux de l'entendre accuser.
Apprends, que ces soupçons irritent ma colère,
Et qu'il est vertueux, puisqu'il m'avait su plaire.

EGINE.

Cet amour si constant....

JOCASTE.

Ne crois pas que mon cœur
De cet amour funeste ait pu nourrir l'ardeur.
Je l'ai trop combattu. Cependant, chère Egine,
Quoi que fasse un grand cœur où la vertu domine;

On ne ſe cache point ces ſecrets mouvemens,
De la nature en nous imdomptables enfans :
Dans les replis de l'ame ils viennent nous ſurprendre.
Ces feux qu'on croit éteints renaiſſent de leur cendre;
Et la vertu ſévère, en de ſi durs combats,
Réſiſte aux paſſions, & ne les détruit pas.

EGINE.

Votre douleur eſt juſte autant que vertueuſe,
Et de tels ſentimens....

JOCASTE.

Que je ſuis malheureuſe!
Tu connais, chère Egine, & mon cœur & mes maux;
J'ai deux fois de l'hymen allumé les flambeaux;
Deux fois de mon deſtin ſubiſſant l'injuſtice,
J'ai changé d'eſclavage, ou plutôt de ſupplice :
Et le ſeul des mortels dont mon cœur fut touché,
A mes vœux pour jamais devait être arraché.
Pardonnez-moi, grand Dieux, ce ſouvenir funeſte;
D'un feu que j'ai dompté c'eſt le malheureux reſte.
Egine, tu nous vis l'un de l'autre charmés;
Tu vis nos nœuds rompus auſſi-tôt que formés.
Mon ſouverain m'aima, m'obtint malgré moi-même;
Mon front chargé d'ennuis fut ceint du diadême;
Il falut oublier, dans ſes embraſſemens,
Et mes premiers amours, & mes premiers ſermens.
Tu ſais qu'à mon devoir toute entière attachée,
J'étouffai de mes ſens la révolte cachée :
Et déguiſant mon trouble, & dévorant mes pleurs,
Je n'oſais à moi-même avouer mes douleurs.

EGINE.

Comment donc pouviez-vous du joug de l'hyménée
Une feconde fois tenter la deftinée ?

JOCASTE.

Hélas!

EGINE.

M'eft-il permis de ne vous rien cacher?

JOCASTE.

Parle.

EGINE.

Œdipe, Madame, a paru vous toucher;
Et votre cœur, du moins, fans trop de réfiftance,
De vos Etats fauvés donna la récompenfe.

JOCASTE.

Ah grand Dieux!

EGINE.

Etait-il plus heureux que Laïus?
Ou Philoctète abfent ne vous touchait-il plus?
Entre ces deux héros étiez-vous partagée?

JOCASTE.

Par un monftre cruel Thèbe alors ravagée,
A fon libérateur avait promis ma foi,
Et le vainqueur du Sphynx était digne de moi.

EGINE.

Vous l'aimiez?

JOCASTE.

Je fentis pour lui quelque tendreffe;
Mais que ce fentiment fut loin de la faibleffe!
Ce n'était point, Egine, un feu tumultueux,
De mes fens enchantés enfant impétueux.
Je ne reconnus point cètte brûlante flamme,

Que le ſeul Philoctète a fait naître en mon ame ;
Et qui ſur mon eſprit répandant ſon poiſon,
De ſon charme fatal a ſéduit ma raiſon.
Je ſentais pour Œdipe une amitié ſévère.
Œdipe eſt vertueux, ſa vertu m'était chère ;
Mon cœur avec plaiſir le voyait élevé
Au trône des Thébains qu'il avait conſervé.
Mais enfin ſur ſes pas aux autels entraînée,
Egine, je ſentis dans mon ame étonnée
Des tranſports inconnus que je ne conçus pas ;
Avec horreur enfin je me vis dans ſes bras.
Cet hymen fut conclu ſous un affreux augure.
Egine, je voyais dans une nuit obſcure,
Près d'Œdipe & de moi je voyais des enfers
Les goufres éternels à mes pieds entr'ouverts ;
De mon premier époux l'ombre pâle & ſanglante
Dans cet abîme affreux paraiſſait menaçante :
Il me montrait mon fils, ce fils, qui dans mon flanc
Avait été formé de ſon malheureux ſang ;
Ce fils dont ma pieuſe & barbare injuſtice
Avait fait à nos Dieux un ſecret ſacrifice.
De les ſuivre tous deux ils ſemblaient m'ordonner ;
Tous deux dans le Tartare ils ſemblaient m'entraîner.
De ſentimens confus mon ame poſſédée
Se préſentait toujours cette effroyable idée ;
Et Philoctète encor trop préſent dans mon cœur,
De ce trouble fatal augmentait la terreur.

EGINE.

J'entends du bruit, on vient, je le vois qui s'avance.

JOCASTE.

JOCASTE.

C'est lui-même : je tremble ; évitons sa présence.

SCENE III.

JOCASTE, PHILOCTETE.

PHILOCTETE.

NE fuyez point, Madame, & cessez de trembler:
Osez me voir, osez m'entendre & me parler ;
Ne craignez point ici, que mes jalouses larmes
De votre hymen heureux troublent les nouveaux charmes.
N'attendez point de moi des reproches honteux,
Ni de lâches soupirs indignes de tous deux :
Je ne vous tiendrai point de ces discours vulgaires
Que dicte la mollesse aux amans ordinaires.
Un cœur qui vous chérit, & (s'il faut dire plus,
S'il vous souvient des nœuds que vous avez rompus)
Un cœur pour qui le vôtre avait quelque tendresse,
N'a point appris de vous à montrer de faiblesse.

JOCASTE.

De pareils sentimens n'appartenaient qu'à nous ;
J'en dois donner l'exemple, ou le prendre de vous.
Si Jocaste avec vous n'a pu se voir unie,
Il est juste avant tout que je m'en justifie.
Je vous aimais, Seigneur : une suprême loi
Toujours malgré moi-même a disposé de moi ;
Et du Sphynx & des Dieux la fureur trop connue
Sans doute à votre oreille est déja parvenue.
Vous savez quels fléaux ont éclaté sur nous,

Et qu'Œdipe....

PHILOCTETE.

Je sais qu'Œdipe est votre époux ;
Je sais qu'il en est digne : & malgré sa jeunesse,
L'Empire des Thébains sauvé par sa sagesse,
Ses exploits, ses vertus, & surtout votre choix,
Ont mis cet heureux Prince au rang des plus grands Rois.
Ah! pourquoi la fortune, à me nuire constante,
Emportait-elle ailleurs ma valeur imprudente ?
Si le vainqueur du Sphynx devait vous conquérir,
Falait-il loin de vous ne chercher qu'à périr ?
Je n'aurais point percé les ténèbres frivoles
D'un vain sens déguisé sous d'obscures paroles.
Ce bras, que votre aspect eût encor animé,
A vaincre avec le fer était accoutumé.
Du monstre à vos genoux j'eusse apporté la tête.
D'un autre cependant Jocaste est la conquête ;
Un autre a pu jouir de cet excès d'honneur.

JOCASTE.

Vous ne connaissez pas quel est votre malheur.

PHILOCTETE.

Je perds Alcide & vous : qu'aurai-je à craindre encore ?

JOCASTE.

Vous êtes dans les lieux qu'un Dieu vengeur abhorre.
Un feu contagieux annonce son courroux ;
Et le sang de Laïus est retombé sur nous.
Du ciel qui nous poursuit la justice outragée
Venge ainsi de ce Roi la cendre négligée ;
On doit sur nos autels immoler l'assassin ;
On le cherche, on vous nomme, on vous accuse enfin.

PHILOCTETE.

Madame, je me tais; une pareille offenſe
Etonne mon courage, & me force au ſilence.
Qui, moi de tels forfaits! moi des aſſaſſinats!
Et que de votre époux... Vous ne le croyez pas.

JOCASTE.

Non, je ne le crois point: & c'eſt vous faire injure
Que daigner un moment combattre l'impoſture.
Votre cœur m'eſt connu, vous avez eu ma foi,
Et vous ne pouvez point être indigne de moi.
Oubliez ces Thébains que les Dieux abandonnent,
Trop dignes de périr, depuis qu'ils vous ſoupçonnent.
Fuyez-moi, c'en eſt fait: nous nous aimions en vain:
Les Dieux vous réſervaient un plus noble deſtin.
Vous étiez né pour eux; leur ſageſſe profonde
N'a pu fixer dans Thèbe un bras utile au monde,
Ni ſouffrir que l'amour rempliſſant ce grand cœur,
Enchaînât près de moi votre obſcure valeur.
Non, d'un lien charmant le ſoin tendre & timide
Ne dut point occuper le ſucceſſeur d'Alcide;
Ce n'eſt qu'aux malheureux que vous devez vos ſoins,
De toutes vos vertus comptable à leurs beſoins.
Déja de tous côtés les tyrans reparaiſſent;
Hercule eſt ſous la tombe, & les monſtres renaiſſent.
Allez, libre des feux dont vous fûtes épris,
Partez, rendez Hercule à l'univers ſurpris.
Seigneur, mon époux vient, ſouffrez que je vous laiſſe:
Non que mon cœur troublé redoute ſa faibleſſe;
Mais j'aurais trop peut-être à rougir devant vous,
Puiſque je vous aimais, & qu'il eſt mon époux.

SCENE IV.

ŒDIPE, PHILOCTETE, ARASPE.

ŒDIPE.

ARASPE, c'eſt donc là le Prince Philoctète!

PHILOCTETE.

Oui, c'eſt lui qu'en ces murs un ſort aveugle jette,
Et que le ciel encor à ſa perte animé,
A ſouffrir des affronts n'a point accoutumé.
Je ſais de quels forfaits on veut noircir ma vie;
Seigneur, n'attendez pas que je m'en juſtifie;
J'ai pour vous trop d'eſtime, & je ne penſe pas
Que vous puiſſiez deſcendre à des ſoupçons ſi bas.
Si ſur les mêmes pas nous marchons l'un & l'autre,
Ma gloire d'aſſez près eſt unie à la vôtre.
Théſée, Hercule & moi, nous vous avons montré
Le chemin de la gloire où vous êtes entré:
Ne déshonorez point par une calomnie
La ſplendeur de ces noms où votre nom s'allie;
Et ſoutenez ſurtout, par un trait généreux,
L'honneur que vous avez d'être placé près d'eux.

ŒDIPE.

Etre utile aux mortels, & ſauver cet Empire,
Voilà, Seigneur, voilà l'honneur ſeul où j'aſpire,
Et ce que m'ont appris en ces extrémités
Les héros que j'admire, & que vous imitez.
Certes je ne veux point vous imputer un crime;
Si le ciel m'eût laiſſé le choix de la victime,
Je n'aurais immolé de victime que moi.

Mourir pour ſon pays, c'eſt le devoir d'un Roi;
C'eſt un honneur trop grand pour le céder à d'autres;
J'aurais donné mes jours, & défendu les vôtres;
J'aurais ſauvé mon peuple une ſeconde fois.
Mais, Seigneur, je n'ai point la liberté du choix.
C'eſt un ſang criminel que nous devons répandre:
Vous êtes accuſé, ſongez à vous défendre;
Paraiſſez innocent, il me ſera bien doux
D'honorer dans ma cour un héros tel que vous;
Et je me tiens heureux s'il faut que je vous traite,
Non comme un accuſé, mais comme Philoctète.

PHILOCTETE.

Je veux bien l'avouer, ſur la foi de mon nom
J'avais oſé me croire au-deſſus du ſoupçon.
Cette main qu'on accuſe, au défaut du tonnerre,
D'infâmes aſſaſſins a délivré la terre;
Hercule à les dompter avait inſtruit mon bras:
Seigneur, qui les punit, ne les imite pas.

ŒDIPE.

Ah! je ne penſe point qu'aux exploits conſacrées
Vos mains par des forfaits ſe ſoient déshonorées,
Seigneur, & ſi Laïus eſt tombé ſous vos coups,
Sans doute avec honneur il expira ſous vous.
Vous ne l'avez vaincu qu'en guerrier magnanime.
Je vous rends trop juſtice.

PHILOCTETE.

Eh! quel ſerait mon crime?
Si ce fer chez les morts eût fait tomber Laïus,
Ce n'eût été pour moi qu'un triomphe de plus.
Un Roi pour ſes ſujets eſt un Dieu qu'on révère;

Pour Hercule & pour moi c'eſt un homme ordinaire.
J'ai défendu des Rois, & vous devez ſonger
Que j'ai pu les combattre, ayant pu les venger.

ŒDIPE.

Je connais Philoctète à ces illuſtres marques.
Des guerriers comme vous ſont égaux aux Monarques :
Je le ſais ; cependant, Prince, n'en doutez pas,
Le vainqueur de Laïus eſt digne du trépas ;
Sa tête répondra des malheurs de l'Empire,
Et vous...

PHILOCTETE.

Ce n'eſt point moi, ce mot doit vous ſuffire :
Seigneur, ſi c'était moi, j'en ferais vanité ;
En vous parlant ainſi je dois être écouté.
C'eſt aux hommes communs, aux ames ordinaires,
A ſe juſtifier par des moyens vulgaires ;
Mais un Prince, un guerrier, tel que vous, tel que moi,
Quand il a dit un mot, en eſt cru ſur ſa foi.
Du meurtre de Laïus Œdipe me ſoupçonne !
Ah ! ce n'eſt point à vous d'en accuſer perſonne.
Son ſceptre & ſon épouſe ont paſſé dans vos bras ;
C'eſt vous qui recueillez le fruit de ſon trépas ;
Ce n'eſt pas moi, ſurtout, de qui l'heureuſe audace
Diſputa ſa dépouille, & demanda ſa place.
Le trône eſt un objet qui n'a pu me tenter.
Hercule à ce haut rang dédaignait de monter.
Toujours libre avec lui, ſans ſujets & ſans maître,
J'ai fait des Souverains, & n'ai point voulu l'être.
Mais c'eſt trop me défendre, & trop m'humilier ;
La vertu s'avilit à ſe juſtifier.

ŒDIPE.

Votre vertu m'eſt chère, & votre orgueil m'offenſe;
On vous jugera, Prince, & ſi votre innocence
De l'équité des loix n'a rien à redouter,
Avec plus de ſplendeur elle en doit éclater.
Demeurez parmi nous...

PHILOCTETE.

J'y reſterai ſans doute,
Il y va de ma gloire, & le ciel qui m'écoute
Ne me verra partir que vengé de l'affront
Dont vos ſoupçons honteux ont fait rougir mon front.

SCENE V.

ŒDIPE, ARASPE.

ŒDIPE.

JE l'avoûrai, j'ai peine à le croire coupable.
D'un cœur tel que le ſien l'audace inébranlable
Ne ſait point s'abaiſſer à des déguiſemens;
Le menſonge n'a point de ſi hauts ſentimens.
Je ne puis voir en lui cette baſſeſſe infâme.
Je te dirai bien plus; je rougiſſais dans l'ame,
De me voir obligé d'accuſer ce grand cœur;
Je me plaignais à moi de mon trop de rigueur.
Néceſſité cruelle, attachée à l'empire!
Dans le cœur des humains les Rois ne peuvent lire;
Souvent ſur l'innocence ils ſont tomber leurs coups,
Et nous ſommes, Araſpe, injuſtes malgré nous.
Mais que Phorbas eſt lent pour mon impatience!
C'eſt ſur lui ſeul enfin que j'ai quelque eſpérance;
Car les Dieux irrités ne nous répondent plus,

Ils ont par leur ſilence expliqué leur refus.

ARASPE.

Tandis que par vos ſoins vous pouvez tout apprendre ;
Quel beſoin que le ciel ici ſe faſſe entendre ?
Ces Dieux dont le pontiſe a promis le ſecours,
Dans leurs temples, Seigneur, n'habitent pas toujours ;
On ne voit point leur bras ſi prodigue en miracles ;
Ces antres, ces trépieds, qui rendent leurs oracles,
Ces organes d'airain que nos mains ont formés,
Toujours d'un ſouffle pur ne ſont pas animés.
Ne nous endormons point ſur la foi de leurs prêtres ;
Au pied du ſanctuaire il eſt ſouvent des traîtres,
Qui nous aſſerviſſant ſous un pouvoir ſacré,
Font parler les deſtins, les ſont taire à leur gré.
Voyez, examinez avec un ſoin extrême
Philoctète, Phorbas, & Jocaſte elle-même.
Ne nous fions qu'à nous, voyons tout par nos yeux,
Ce ſont là nos trépieds, nos oracles, nos Dieux.

ŒDIPE.

Serait-il dans le temple un cœur aſſez perfide ?
Non, ſi le ciel enfin de nos deſtins décide,
On ne le verra point mettre en d'indignes mains
Le dépôt précieux du ſalut des Thébains.
Je vais, je vais moi-même, accuſant leur ſilence,
Par mes vœux redoublés fléchir leur inclémence.
Toi, ſi pour me ſervir tu montres quelque ardeur,
De Phorbas que j'attends cours hâter la lenteur.
Dans l'état déplorable où tu vois que nous ſommes,
Je veux interroger & les Dieux & les hommes.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOCASTE, EGINE.

JOCASTE.

OUI, j'attends Philoctète, & je veux qu'en ces lieux
Pour la dernière fois il paraiſſe à mes yeux.

EGINE.

Madame, vous ſavez juſqu'à quelle inſolence
Le peuple a de ſes cris fait monter la licence.
Ces Thébains, que la mort aſſiége à tout moment,
N'attendent leur ſalut que de ſon châtiment.
Vieillards, femmes, enfans, que leur malheur accable,
Tous ſont intéreſſés à le trouver coupable;
Vous entendez d'ici leurs cris ſéditieux,
Ils demandent ſon ſang de la part de nos Dieux.
Pourrez-vous réſiſter à tant de violence?
Pourrez-vous le ſervir & prendre ſa défenſe?

JOCASTE.

Moi! ſi je la prendrai? duſſent tous les Thébains
Porter juſques ſur moi leurs parricides mains,
Sous ces murs tout fumans duſſé-je être écraſée,
Je ne trahirai point l'innocence accuſée.
Mais une juſte crainte occupe mes eſprits.
Mon cœur de ce héros fut autrefois épris;
On le ſait; on dira que je lui ſacrifie
Ma gloire, mes époux, mes Dieux & ma patrie,

Que mon cœur brûle encor.

EGINE.

Ah! calmez cet effroi;
Cet amour malheureux n'eut de témoin que moi,
Et jamais....

JOCASTE.

Que dis-tu? crois-tu qu'une Princeſſe
Puiſſe jamais cacher ſa haine ou ſa tendreſſe?
Des courtiſans ſur nous les inquiets regards
Avec avidité tombent de toutes parts:
A travers les reſpects, leurs trompeuſes ſoupleſſes
Pénètrent dans nos cœurs, & cherchent nos faibleſſes:
A leur malignité rien n'échappe & ne fuit;
Un ſeul mot, un ſoupir, un coup d'œil nous trahit;
Tout parle contre nous, juſqu'à notre ſilence:
Et quand leur artifice & leur perſévérance
Ont enfin malgré nous arraché nos ſecrets,
Alors avec éclat leurs diſcours indiſcrets
Portant ſur notre vie une triſte lumière,
Vont de nos paſſions remplir la terre entière.

EGINE.

Eh! qu'avez-vous, Madame, à craindre de leurs coups?
Quels regards ſi perçans ſont dangereux pour vous?
Quel ſecret pénétré peut flétrir votre gloire?
Si l'on ſait votre amour, on ſait votre victoire;
On ſait que la vertu fut toujours votre appui.

JOCASTE.

Et c'eſt cette vertu qui me trouble aujourd'hui.
Peut-être à m'accuſer toujours prompte & ſévère,
Je porte ſur moi-même un regard trop auſtère:

Peut-être je me juge avec trop de rigueur ;
Mais enfin Philoctète a régné fur mon cœur.
Dans ce cœur malheureux fon image eft tracée ;
La vertu ni le tems ne l'ont point effacée.
Que dis-je ? Je ne fais, quand je fauve fes jours,
Si la feule équité m'appelle à fon fecours.
Ma pitié me paraît trop fenfible & trop tendre ;
Je fens trembler mon bras tout prêt à le défendre.
Je me reproche enfin mes bontés & mes foins ;
Je le fervirais mieux, fi je l'euffe aimé moins.

EGINE.

Mais voulez-vous qu'il parte ?

JOCASTE.

Oui, je le veux fans doute :
C'eft ma feule efpérance ; & pour peu qu'il m'écoute,
Pour peu que ma prière ait fur lui de pouvoir,
Il faut qu'il fe prépare à ne me plus revoir :
De ces funeftes lieux qu'il s'écarte, qu'il fuie,
Qu'il fauve en s'éloignant & ma gloire & fa vie :
Mais qui peut l'arrêter ? il devrait être ici :
Chère Egine, va, cours.

SCÈNE II.

JOCASTE, PHILOCTETE, EGINE.

JOCASTE.

AH ! Prince, vous voici.
Dans le mortel effroi dont mon ame eft émue,
Je ne m'excufe point de chercher votre vue ;
Mon devoir, il eft vrai, m'ordonne de vous fuir,

Je dois vous oublier, & non pas vous trahir;
Je crois que vous ſavez le ſort qu'on vous apprête.

PHILOCTETE.

Un vain peuple en tumulte a demandé ma tête :
Il ſouffre, il eſt injuſte, il faut lui pardonner.

JOCASTE.

Gardez à ſes fureurs de vous abandonner.
Partez, de votre ſort vous êtes encor maître;
Mais ce moment, Seigneur, eſt le dernier, peut-être,
Où je puis vous ſauver d'un indigne trépas.
Fuyez, & loin de moi précipitant vos pas,
Pour prix de votre vie heureuſement ſauvée,
Oubliez que c'eſt moi qui vous l'ai conſervée.

PHILOCTETE.

Daignez montrer, Madame, à mon cœur agité
Moins de compaſſion, & plus de fermeté;
Préférez comme moi mon honneur à ma vie,
Commandez que je meure, & non pas que je fuie;
Et ne me forcez point, quand je ſuis innocent,
A devenir coupable en vous obéiſſant.
Des biens que m'a ravis la colère céleſte,
Ma gloire, mon honneur eſt le ſeul qui me reſte;
Ne m'ôtez pas ce bien dont je ſuis ſi jaloux,
Et ne m'ordonnez pas d'être indigne de vous.
J'ai vécu, j'ai rempli ma triſte deſtinée,
Madame, à votre époux ma parole eſt donnée;
Quelque indigne ſoupçon qu'il ait conçu de moi,
Je ne ſais point encor comme on manque de foi.

JOCASTE.

Seigneur, au nom des Dieux, au nom de cette flamme

Dont la trifte Jocafte avait touché votre ame,
Si d'une fi parfaite & fi tendre amitié
Vous confervez encor un refte de pitié,
Enfin s'il vous fouvient que, promis l'un à l'autre,
Autrefois mon bonheur a dépendu du vôtre,
Daignez fauver des jours de gloire environnés,
Des jours à qui les miens ont été deftinés.

PHILOCTETE.

Je vous les confacrai, je veux que leur carrière,
De vous, de vos vertus, foit digne toute entière.
J'ai vécu loin de vous; mais mon fort eft trop beau,
Si j'emporte en mourant votre eftime au tombeau.
Qui fait même, qui fait, fi d'un regard propice
Le ciel ne verra point ce fanglant facrifice?
Qui fait, fi fa clémence au fein de vos Etats,
Pour m'immoler à vous, n'a point conduit mes pas?
Peut-être il me devait cette grace infinie
De conferver vos jours aux dépens de ma vie.
Peut-être d'un fang pur il peut fe contenter,
Et le mien vaut du moins qu'il daigne l'accepter.

SCÈNE III.

ŒDIPE, JOCASTE, PHILOCTETE, EGINE, ARASPE, Suite.

ŒDIPE.

PRINCE, ne craignez point l'impétueux caprice
D'un peuple dont la voix preffe votre fupplice;
J'ai calmé fon tumulte, & même contre lui
Je vous viens, s'il le faut, préfenter mon appui.

On vous a soupçonné, le peuple a dû le faire.
Moi qui ne juge point ainsi que le vulgaire,
Je voudrais que, perçant un nuage odieux,
Déja votre innocence éclatât à leurs yeux.
Mon esprit incertain, que rien n'a pu résoudre,
N'ose vous condamner, mais ne peut vous absoudre.
C'est au ciel, que j'implore, à me déterminer.
Ce ciel enfin s'appaise, il veut nous pardonner,
Et bientôt retirant la main qui nous opprime,
Par la voix du grand-prêtre il nomme la victime;
Et je laisse à nos Dieux plus éclairés que nous;
Le soin de décider entre mon peuple & vous.

PHILOCTETE.

Votre équité, Seigneur, est inflexible & pure;
Mais l'extrême justice est une extrême injure,
Il n'en faut pas toujours écouter la rigueur.
Des loix que nous suivons la première est l'honneur.
Je me suis vu réduit à l'affront de répondre
A de vils délateurs que j'ai trop su confondre.
Ah! sans vous abaisser à cet indigne soin,
Seigneur, il suffisait de moi seul pour témoin :
C'était, c'était assez d'examiner ma vie;
Hercule appui des Dieux, & vainqueur de l'Asie,
Les monstres, les tyrans qu'il m'apprit à dompter,
Ce sont là les témoins qu'il me faut confronter.
De vos Dieux cependant interrogez l'organe;
Nous apprendrons de lui si leur voix me condamne.
Je n'ai pas besoin d'eux, & j'attends leur arrêt,
Par pitié pour ce peuple, & non par intérêt.

SCÈNE IV.

ŒDIPE, JOCASTE, le Grand-Prêtre, ARASPE, PHILOCTETE, EGINE, Suite, le Chœur.

ŒDIPE.

EH bien, les Dieux touchés des vœux qu'on leur adresse,
Suspendent-ils enfin leur fureur vengeresse?
Quelle main parricide a pu les offenser?

PHILOCTETE.

Parlez, quel est le sang que nous devons verser?

LE GRAND-PRÊTRE.

Fatal présent du ciel! science malheureuse!
Qu'aux mortels curieux vous êtes dangereuse!
Plût aux cruels destins, qui pour moi sont ouverts,
Que d'un voile éternel mes yeux fussent couverts!

PHILOCTETE.

Eh bien, que venez-vous annoncer de sinistre?

ŒDIPE.

D'une haine éternelle êtes-vous le ministre?

PHILOCTETE.

Ne craignez rien.

ŒDIPE.

Les Dieux veulent-ils mon trépas?

LE GRAND-PRÊTRE.

à Œdipe.

Ah! si vous m'en croyez, ne m'interrogez pas.

ŒDIPE.

Quel que soit le destin que le ciel nous annonce,
Le salut des Thébains dépend de sa réponse.

PHILOCTETE.

Parlez.

ŒDIPE.

Ayez pitié de tant de malheureux;
Songez qu'Œdipe...

LE GRAND-PRÊTRE.

Œdipe eſt plus à plaindre qu'eux.

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Œdipe a pour ſon peuple une amour paternelle;
Nous joignons à ſa voix notre plainte éternelle;
Vous, à qui le ciel parle, entendez nos clameurs.

II. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Nous mourons, ſauvez-nous, détournez ſes fureurs;
Nommez cet aſſaſſin, ce monſtre, ce perfide.

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Nos bras vont dans ſon ſang laver ſon parricide.

LE GRAND-PRÊTRE.

Peuples infortunés, que me demandez-vous?

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Dites un mot, il meurt, & vous nous ſauvez tous.

LE GRAND-PRÊTRE.

Quand vous ſerez inſtruits du deſtin qui l'accable,
Vous frémirez d'horreur au ſeul nom du coupable.
Le Dieu, qui par ma voix vous parle en ce moment,
Commande que l'exil ſoit ſon ſeul châtiment;
Mais bientôt éprouvant un déſeſpoir funeſte,
Ses mains ajouteront à la rigueur céleſte.
De ſon ſupplice affreux vos yeux ſeront ſurpris,
Et vous croirez vos jours trop payés à ce prix.

ŒDIPE.

Obéiſſez.

PHILOCTETE.

Parlez.

ŒDIPE.

ŒDIPE.

C'est trop de résistance.

LE GRAND-PRÊTRE.

à Œdipe.

C'est vous qui me forcez à rompre le silence.

ŒDIPE.

Que ces retardemens allument mon courroux !

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous le voulez... eh bien... c'est...

ŒDIPE.

Achève ; qui ?

LE GRAND-PRÊTRE.

à Œdipe.

Vous.

ŒDIPE.

Moi ?

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous, malheureux Prince.

II. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Ah ! que viens-je d'entendre ?

JOCASTE.

Interprète des Dieux, qu'osez-vous nous apprendre ?
à Œdipe.
Qui ? vous ! de mon époux vous seriez l'assassin ?
Vous à qui j'ai donné sa couronne & ma main ?
Non, Seigneur, non, des Dieux l'oracle nous abuse ;
Votre vertu dément la voix qui vous accuse.

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

O ciel, dont le pouvoir préside à notre sort,
Nommez une autre tête, ou rendez-nous la mort.

PHILOCTETE.

N'attendez point, Seigneur, outrage pour outrage ;

Je ne tirerai point un indigne avantage
Du revers inoui qui vous presse à mes yeux ;
Je vous crois innocent malgré la voix des Dieux.
Je vous rends la justice enfin qui vous est due,
Et que ce peuple & vous ne m'avez point rendue.
Contre vos ennemis je vous offre mon bras ;
Entre un Pontife & vous je ne balance pas.
Un prêtre, quel qu'il soit, quelque Dieu qui l'inspire,
Doit prier pour ses Rois, & non pas les maudire.

ŒDIPE.

Quel excès de vertu ! mais quel comble d'horreur !
L'un parle en demi-Dieu, l'autre en prêtre imposteur.

au grand-Prêtre.

Voilà donc des autels quel est le privilège !
Grace à l'impunité, ta bouche sacrilège,
Pour accuser ton Roi d'un forfait odieux,
Abuse insolemment du commerce des Dieux !
Tu crois que mon courroux doit respecter encore
Le ministère saint que ta main déshonore.
Traître, aux pieds des autels il faudrait t'immoler,
A l'aspect de tes Dieux que ta voix fait parler.

LE GRAND-PRÊTRE.

Ma vie est en vos mains, vous en êtes le maître :
Profitez des momens que vous avez à l'être.
Aujourd'hui votre arrêt vous sera prononcé.
Tremblez, malheureux Roi, votre règne est passé.
Une invisible main suspend sur votre tête
Le glaive menaçant que la vengeance apprête.
Bientôt de vos forfaits vous-même épouvanté,
Fuyant loin de ce trône où vous êtes monté,

Privé des feux ſacrés & des eaux ſalutaires,
Rempliſſant de vos cris les antres ſolitaires,
Partout d'un Dieu vengeur vous ſentirez les coups:
Vous chercherez la mort, la mort fuira de vous.
Le ciel, ce ciel témoin de tant d'objets funèbres,
N'aura plus pour vos yeux que d'horribles ténèbres.
Au crime, au châtiment malgré vous deſtiné,
Vous ſeriez trop heureux de n'être jamais né.

ŒDIPE.

J'ai forcé juſqu'ici ma colère à t'entendre;
Si ton ſang méritait qu'on daignât le répandre,
De ton juſte trépas mes regards ſatisfaits,
De ta prédiction préviendraient les effets.
Va, fuis, n'excite plus le tranſport qui m'agite,
Et reſpecte un courroux que ta préſence irrite;
Fuis, d'un menſonge indigne abominable auteur.

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous me traitez toujours de traître & d'impoſteur;
Votre père autrefois me croyait plus ſincère.

ŒDIPE.

Arrête : que dis-tu? qui? Polibe? mon père?

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous apprendrez trop tôt votre funeſte ſort;
Ce jour va vous donner la naiſſance & la mort.
Vos deſtins ſont comblés; vous allez vous connaître.
Malheureux! ſavez-vous quel ſang vous donna l'être?
Entouré de forfaits à vous ſeul réſervés,
Savez-vous ſeulement avec qui vous vivez?
O Corinthe! ô Phocide! exécrable hyménée!
Je vois naître une race impie, infortunée,

Digne de ſa naiſſance, & de qui la fureur
Remplira l'univers d'épouvante & d'horreur.
Sortons.

SCÈNE V.

ŒDIPE, PHILOCTETE, JOCASTE.

ŒDIPE.

Ces derniers mots me rendent immobile.
Je ne ſais où je ſuis, ma fureur eſt tranquile :
Il me ſemble qu'un Dieu deſcendu parmi nous,
Maître de mes tranſports, enchaîne mon courroux,
Et prêtant au pontiſe une force divine,
Par ſa terrible voix m'annonce ma ruine.

PHILOCTETE.

Si vous n'aviez, Seigneur, à craindre que des Rois,
Philoctète avec vous combattrait ſous vos loix ;
Mais un prêtre eſt ici d'autant plus redoutable,
Qu'il vous perce à nos yeux par un trait reſpectable.
Fortement appuyé ſur des oracles vains,
Un Pontiſe eſt ſouvent terrible aux Souverains ;
Et dans ſon zèle aveugle un peuple opiniâtre,
De ſes liens ſacrés imbécille idolâtre,
Foulant par piété les plus ſaintes des loix,
Croit honorer les Dieux en trahiſſant ſes Rois ;
Surtout quand l'intérêt, père de la licence,
Vient de leur zèle impie enhardir l'inſolence.

ŒDIPE.

Ah ! Seigneur, vos vertus redoublent mes douleurs ;
La grandeur de votre ame égale mes malheurs ;

Accablé ſous le poids du ſoin qui me dévore,
Vouloir me ſoulager, c'eſt m'accabler encore.
Quelle plaintive voix crie au fond de mon cœur!
Quel crime ai-je commis? Eſt-il vrai, Dieu vengeur?

JOCASTE.

Seigneur, c'en eſt aſſez, ne parlons plus de crime:
A ce peuple expirant il faut une victime;
Il faut ſauver l'Etat, & c'eſt trop différer:
Epouſe de Laïus, c'eſt à moi d'expirer;
C'eſt à moi de chercher ſur l'infernale rive
D'un malheureux époux l'ombre errante & plaintive.
De ſes mânes ſanglans j'appaiſerai les cris;
J'irai... Puiſſent les Dieux ſatisfaits à ce prix,
Contens de mon trépas n'en point exiger d'autre,
Et que mon ſang verſé puiſſe épargner le vôtre!

ŒDIPE.

Vous mourir, vous, Madame! ah! n'eſt-ce point aſſez
De tant de maux affreux ſur ma tête amaſſés?
Quittez Reine, quittez ce langage terrible;
Le ſort de votre époux eſt déja trop horrible,
Sans que de nouveaux traits venant me déchirer,
Vous me donniez encor votre mort à pleurer.
Suivez mes pas, rentrons; il faut que j'éclairciſſe
Un ſoupçon que je forme avec trop de juſtice.
Venez.

JOCASTE.

Comment, Seigneur, vous pourriez...

ŒDIPE.

Suivez moi,
Et venez diſſiper, ou combler mon effroi.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

ŒDIPE, JOCASTE.

ŒDIPE.

Non, quoi que vous difiez, mon ame inquiétée
De foupçons importuns n'eft pas moins agitée.
Le grand prêtre me gêne, & prêt à l'excufer,
Je commence en fecret moi-même à m'accufer.
Sur tout ce qu'il m'a dit, plein d'une horreur extrême,
Je me fuis en fecret interrogé moi-même,
Et mille événemens de mon ame effacés
Se font offerts en foule à mes efprits glacés.
Le paffé m'interdit, & le préfent m'accable;
Je lis dans l'avenir un fort épouvantable,
Et le crime partout femble fuivre mes pas.

JOCASTE.

Et quoi? votre vertu ne vous raffure pas?
N'êtes-vous pas enfin sûr de votre innocence?

ŒDIPE.

On eft plus criminel quelquefois qu'on ne penfe.

JOCASTE.

Ah! d'un prêtre indifcret dédaignant les fureurs,
Ceffez de l'excufer par ces lâches terreurs.

ŒDIPE.

Au nom du grand Laïus, & du courroux célefte,
Quand Laïus entreprit ce voyage funefte,
Avait-il près de lui des gardes, des foldats?

JOCASTE.

Je vous l'ai déja dit, un ſeul ſuivait ſes pas.

ŒDIPE.

Un ſeul homme?

JOCASTE.

Ce Roi, plus grand que ſa fortune,
Dédaignait comme vous une pompe importune:
On ne voyait jamais marcher devant ſon char
D'un bataillon nombreux le faſtueux rempart:
Au milieu des ſujets ſoumis à ſa puiſſance,
Comme il était ſans crainte, il marchait ſans défenſe;
Par l'amour de ſon peuple il ſe croyait gardé.

ŒDIPE.

O héros, par le Ciel aux mortels accordé,
Des véritables Rois exemple auguſte & rare!
Œdipe a-t-il ſur toi porté ſa main barbare?
Dépeignez-moi du moins ce Prince malheureux.

JOCASTE.

Puiſque vous rappellez un ſouvenir fâcheux;
Malgré le froid des ans, dans ſa mâle vieilleſſe,
Ses yeux brillaient encor du feu de ſa jeuneſſe;
Son front cicatriſé ſous ſes cheveux blanchis
Imprimait le reſpect aux mortels interdits;
Et ſi j'oſe, Seigneur, dire ce que j'en penſe,
Laïus eut avec vous aſſez de reſſemblance,
Et je m'applaudiſſais de retrouver en vous,
Ainſi que les vertus, les traits de mon époux.
Seigneur, qu'a ce diſcours qui doive vous ſurprendre?

ŒDIPE.

J'entrevois des malheurs que je ne puis comprendre;

Je crains que par les Dieux le Pontife inſpiré
Sur mes deſtins affreux ne ſoit trop éclairé.
Moi, j'aurais maſſacré!.. Dieux! ſerait-il poſſible?

JOCASTE.

Cet organe des Dieux eſt-il donc infaillible?
Un miniſtère ſaint les attache aux autels:
Ils approchent des Dieux; mais ils ſont des mortels.
Penſez-vous qu'en effet, au gré de leur demande,
Du vol de leurs oiſeaux la vérité dépende?
Que ſous un fer ſacré des taureaux gémiſſans
Dévoilent l'avenir à leurs regards perçans,
Et que de leurs feſtons ces victimes ornées
Des humains dans leurs flancs portent les deſtinées?
Non, non, chercher ainſi l'obſcure vérité,
C'eſt uſurper les droits de la Divinité.
Nos prêtres ne ſont point ce qu'un vain peuple penſe;
Notre crédulité fait toute leur ſcience.

ŒDIPE.

Ah Dieux! s'il était vrai, quel ſerait mon bonheur!

JOCASTE.

Seigneur, il eſt trop vrai, croyez-en ma douleur;
Comme vous autrefois pour eux préoccupée,
Hélas! pour mon malheur je ſuis bien détrompée,
Et le Ciel me punit d'avoir trop écouté
D'un oracle impoſteur la fauſſe obſcurité.
Il m'en coûta mon fils. Oracles que j'abhorre,
Sans vos ordres, ſans vous, mon fils vivrait encore.

ŒDIPE.

Votre fils! par quels coups l'avez-vous donc perdu?
Quel oracle ſur vous les Dieux ont-ils rendu?

JOCASTE.

JOCASTE.

Apprenez, apprenez, dans ce péril extrême,
Ce que j'aurais voulu me cacher à moi-même,
Et d'un oracle faux ne vous allarmez plus.
 Seigneur, vous le ſavez, j'eus un fils de Laïus.
Sur le ſort de mon fils ma tendreſſe inquiète
Conſulta de nos Dieux la fameuſe interprète.
Quelle fureur, hélas! de vouloir arracher
Des ſecrets que le ſort a voulu nous cacher!
Mais enfin j'étais mère, & pleine de faibleſſe,
Je me jettai craintive aux pieds de la prêtreſſe;
Voici ſes propres mots, j'ai dû les retenir;
Pardonnez ſi je tremble à ce ſeul ſouvenir.
« Ton fils tuera ſon père, & ce fils ſacrilège,
» Inceſte & parricide... O Dieux! acheverai-je?

ŒDIPE.

Eh bien, Madame?

JOCASTE.

Enfin, Seigneur, on me prédit
Que mon fils, que ce monſtre entrerait dans mon lit;
Que je le recevrais, moi, ſeigneur, moi ſa mère,
Dégouttant dans mes bras du meurtre de ſon père,
Et que tous deux unis par ces liens affreux,
Je donnerais des fils à mon fils malheureux.
Vous vous troublez, Seigneur, à ce récit funeſte;
Vous craignez de m'entendre & d'écouter le reſte.

ŒDIPE.

Ah! Madame, achevez. Dites, que fîtes-vous
De cet enfant, l'objet du céleſte courroux?

JOCASTE.

Je crus les Dieux, Seigneur; & ſaintement cruelle,
J'étouffai pour mon fils mon amour maternelle.
En vain de cet amour l'impérieuſe voix
S'oppoſait à nos Dieux, & condamnait leurs loix:
Il falut dérober cette tendre victime
Au fatal aſcendant qui l'entraînait au crime;
Et penſant triompher des horreurs de ſon ſort,
J'ordonnai par pitié qu'on lui donnât la mort.
O pitié criminelle autant que malheureuſe!
O d'un oracle faux obſcurité trompeuſe!
Quel fruit me revient-il de mes barbares ſoins?
Mon malheureux époux n'en expira pas moins;
Dans le cours triomphant de ſes deſtins proſpères,
Il fut aſſaſſiné par des mains étrangères.
Ce ne fut point ſon fils qui lui porta ces coups,
Et j'ai perdu mon fils ſans ſauver mon époux.
Que cet exemple affreux puiſſe au moins vous inſtruire!
Banniſſez cet effroi qu'un prêtre vous inſpire;
Profitez de ma faute, & calmez vos eſprits.

ŒDIPE.

Après le grand ſecret que vous m'avez appris,
Il eſt juſte à mon tour que ma reconnaiſſance
Faſſe de mes deſtins l'horrible confidence.
Lorſque vous aurez ſu, par ce triſte entretien,
Le rapport effrayant de votre ſort au mien,
Peut-être ainſi que moi frémirez-vous de crainte.
  Le deſtin m'a fait naître au trône de Corinthe,
Cependant de Corinthe, & du trône éloigné,

Je vois avec horreur les lieux où je ſuis né.
Un jour, ce jour affreux, préſent à ma penſée,
Jette encor la terreur dans mon ame glacée,
Pour la première fois, par un don ſolemnel,
Mes mains jeunes encor enrichiſſaient l'autel :
Du temple tout-à-coup les combles s'entr'ouvrirent ;
De traits affreux de ſang les marbres ſe couvrirent ;
De l'autel ébranlé par de longs tremblemens
Une inviſible main repouſſait mes préſens ;
Et les vents au milieu de la foudre éclatante,
Portèrent juſqu'à moi cette voix effrayante :
« Ne viens plus des lieux ſaints ſouiller la pureté ;
» Du nombre des vivans les Dieux t'ont rejetté ;
» Ils ne reçoivent point tes offrandes impies ;
» Va porter tes préſens aux autels des Furies ;
» Conjure leurs ſerpens prêts à te déchirer ;
» Va, ce ſont là les Dieux que tu dois implorer ».
Tandis qu'à la frayeur j'abandonnais mon ame,
Cette voix m'annonça, le croirez-vous, Madame ?
Tout l'aſſemblage affreux des forfaits inouis
Dont le ciel autrefois menaça votre fils ;
Me dit que je ſerais l'aſſaſſin de mon père.

JOCASTE.

Ah Dieux !

ŒDIPE.

Que je ſerais le mari de ma mère.

JOCASTE.

Où ſuis-je ? Quel démon en uniſſant nos cœurs,
Cher Prince, a pu dans nous raſſembler tant d'horreurs ?

ŒDIPE.

Il n'eſt pas encor tems de répandre des larmes,
Vous apprendrez bientôt d'autres ſujets d'allarmes.
Ecoutez-moi, Madame, & vous allez trembler.
Du ſein de ma patrie il falut m'exiler.
Je craignis que ma main, malgré moi criminelle,
Aux deſtins ennemis ne fût un jour fidelle;
Et ſuſpect à moi-même, à moi-même odieux,
Ma vertu n'oſa point lutter contre les Dieux.
Je m'arrachai des bras d'une mère éplorée:
Je partis, je courus de contrée en contrée:
Je déguiſai partout ma naiſſance & mon nom:
Un ami de mes pas fut le ſeul compagnon.
Dans plus d'une aventure, en ce fatal voyage,
Le Dieu qui me guidait ſeconda mon courage:
Heureux ſi j'avais pu, dans l'un de ces combats,
Prévenir mon deſtin par un noble trépas!
Mais je ſuis réſervé ſans doute au parricide.
Enfin, je me ſouviens qu'aux champs de la Phocide,
(Et je ne conçois pas par quel enchantement
J'oubliais juſqu'ici ce grand événement,
La main des Dieux ſur moi ſi longtems ſuſpendue
Semble ôter le bandeau qu'ils mettaient ſur ma vue,)
Dans un chemin étroit je trouvai deux guerriers
Sur un char éclatant que traînaient deux courſiers.
Il falut diſputer, dans cet étroit paſſage,
Des vains honneurs du pas le frivole avantage.
J'étais jeune & ſuperbe, & nourri dans un rang
Où l'on puiſa toujours l'orgueil avec le ſang:

Inconnu, dans le ſein d'une terre étrangère,
Je me croyais encor au trône de mon père;
Et tous ceux qu'à mes yeux le ſort venait offrir,
Me ſemblaient mes ſujets, & faits pour m'obéir.
Je marche donc vers eux, & ma main furieuſe
Arrête des courſiers la fougue impétueuſe.
Loin du char à l'inſtant ces guerriers élancés
Avec fureur ſur moi fondent à coups preſſés.
La victoire entre nous ne fut point incertaine.
Dieux puiſſans! je ne ſais ſi c'eſt faveur ou haine,
Mais ſans doute pour moi contr'eux vous combattiez,
Et l'un & l'autre enfin tombèrent à mes pieds.
L'un d'eux, il m'en ſouvient, déja glacé par l'âge,
Couché ſur la pouſſière, obſervait mon viſage;
Il me tendit les bras, il voulut me parler;
De ſes yeux expirans je vis des pleurs couler;
Moi-même en le perçant, je ſentis dans mon ame,
Tout vainqueur que j'étais.... Vous frémiſſez, Madame.

JOCASTE.

Seigneur, voici Phorbas, on le conduit ici.

ŒDIPE.

Hélas! mon doute affreux va donc être éclairci.

SCÈNE II.

ŒDIPE, JOCASTE, PHORBAS, Suite.

ŒDIPE.

VIENS, malheureux vieillard, viens, approche... A ſa vue,
D'un trouble renaiſſant je ſens mon ame émue:

Un confus ſouvenir vient encor m'affliger.
Je tremble de le voir & de l'interroger.

PHORBAS.

Eh bien! eſt-ce aujourd'hui qu'il faut que je périſſe?
Grande Reine, avez-vous ordonné mon ſupplice?
Vous ne fûtes jamais injuſte que pour moi.

JOCASTE.

Raſſurez-vous, Phorbas, & répondez au Roi.

PHORBAS.

Au Roi!

JOCASTE.

C'eſt devant lui que je vous vois paraître.

PHORBAS.

O Dieux! Laïus eſt mort, & vous êtes mon maître!
Vous, Seigneur?

ŒDIPE.

Epargnons les diſcours ſuperflus:
Tu fus le ſeul témoin du meurtre de Laïus;
Tu fus bleſſé, dit-on, en voulant le défendre.

PHORBAS.

Seigneur, Laïus eſt mort, laiſſez en paix ſa cendre,
N'inſultez pas du moins au malheureux deſtin
D'un fidèle ſujet bleſſé de votre main.

ŒDIPE.

Je t'ai bleſſé? qui? moi?

PHORBAS.

Contentez votre envie;
Achevez de m'ôter une importune vie.
Seigneur, que votre bras, que les Dieux ont trompé,
Verſe un reſte de ſang qui vous eſt échapé;
Et puiſqu'il vous ſouvient de ce ſentier funeſte,

Où mon Roi...

ŒDIPE.

Malheureux, épargne-moi le reſte.
J'ai tout fait, je le vois, c'en eſt aſſez. O Dieux!
Enfin après quatre ans vous deſſillez mes yeux.

JOCASTE.

Hélas! il eſt donc vrai!

ŒDIPE.

Quoi! c'eſt toi que ma rage
Attaqua vers Daulis en cet étroit paſſage?
Oui, c'eſt toi: vainement je cherche à m'abuſer;
Tout parle contre moi, tout ſert à m'accuſer;
Et mon œil étonné ne peut te méconnaître.

PHORBAS.

Il eſt vrai, ſous vos coups j'ai vu tomber mon maître;
Vous avez fait le crime, & j'en fus ſoupçonné;
J'ai vécu dans les fers, & vous avez régné.



ŒDIPE.

Va, bientôt à mon tour je me rendrai juſtice.
Va, laiſſe-moi du moins le ſoin de mon ſupplice;
Laiſſe-moi, ſauve-moi de l'affront douloureux
De voir un innocent que j'ai fait malheureux.

SCÈNE III.

ŒDIPE, JOCASTE.

ŒDIPE.

JOCASTE... car enfin la fortune jalouſe
M'interdit à jamais le tendre nom d'épouſe.
Vous voyez mes forfaits: libre de votre foi,

Frappez, délivrez-vous de l'horreur d'être à moi.

JOCASTE.

Hélas !

ŒDIPE.

Prenez ce fer, instrument de ma rage,
Qu'il vous serve aujourd'hui pour un plus juste usage;
Plongez-le dans mon sein.

JOCASTE.

Que faites-vous, Seigneur?
Arrêtez, modérez cette aveugle douleur,
Vivez.

ŒDIPE.

Quelle pitié pour moi vous intéresse?
Je dois mourir.

JOCASTE.

Vivez, c'est moi qui vous en presse;
Ecoutez ma prière.

ŒDIPE.

Ah! je n'écoute rien;
J'ai tué votre époux.

JOCASTE.

Mais vous êtes le mien.

ŒDIPE.

Je le suis par le crime.

JOCASTE.

Il est involontaire.

ŒDIPE.

N'importe, il est commis.

JOCASTE.

O comble de misère!

ŒDIPE.

O trop funeste hymen ! ô feux jadis si doux !

JOCASTE.

JOCASTE.

Ils ne ſont point éteints ; vous êtes mon époux.

ŒDIPE.

Non, je ne le ſuis plus ; & ma main ennemie
N'a que trop bien rompu le ſaint nœud qui nous lie.
Je remplis ces climats du malheur qui me ſuit.
Redoutez-moi, craignez le Dieu qui me pourſuit ;
Ma timide vertu ne ſert qu'à me confondre,
Et de moi déſormais je ne puis plus répondre.
Peut-être de ce Dieu partageant le courroux,
L'horreur de mon deſtin s'étendrait juſqu'à vous.
Ayez du moins pitié de tant d'autres victimes ;
Frappez, ne craignez rien, vous m'épargnez des crimes.

JOCASTE.

Ne vous accuſez point d'un deſtin ſi cruel ;
Vous êtes malheureux, & non pas criminel.
Dans ce fatal combat que Daulis vous vit rendre,
Vous ignoriez quel ſang vos mains allaient répandre ;
Et ſans trop rappeller cet affreux ſouvenir,
Je ne puis que me plaindre, & non pas vous punir.
Vivez...

ŒDIPE.

Moi que je vive ! il faut que je vous fuie.
Hélas ! où traînerai-je une mourante vie ?
Sur quels bords malheureux, dans quels triſtes climats
Enſevelir l'horreur qui s'attache à mes pas ?
Irai-je errant encor, & me fuyant moi-même,
Mériter par le meurtre un nouveau diadême ?
Irai-je dans Corinthe, où mon triſte deſtin

A des crimes plus grands réſerve encor ma main?
Corinthe, que jamais ta déteſtable rive......

SCÈNE IV.

ŒDIPE, JOCASTE, DIMAS.

DIMAS.

SEIGNEUR, en ce moment, un étranger arrive;
Il ſe dit de Corinthe, & demande à vous voir.

ŒDIPE.

Allons, dans un moment je vais le recevoir.

à Jocaſte.

Adieu, que de vos pleurs la ſource ſe diſſipe;
Vous ne reverrez plus l'inconſolable Œdipe:
C'en eſt fait, j'ai régné, vous n'avez plus d'époux;
En ceſſant d'être Roi, je ceſſe d'être à vous.
Je pars: je vais chercher, dans ma douleur mortelle,
Des pays où ma main ne ſoit point criminelle;
Et vivant loin de vous, ſans Etats, mais en Roi,
Juſtifier les pleurs que vous verſez pour moi.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ŒDIPE, ARASPE, DIMAS, Suite.

ŒDIPE.

Finissez vos regrets, & retenez vos larmes.
Vous plaignez mon exil, il a pour moi des charmes.
Ma fuite à vos malheurs assure un prompt secours;
En perdant votre Roi vous conservez vos jours.
Du sort de tout ce peuple il est tems que j'ordonne.
J'ai sauvé cet Empire en arrivant au trône;
J'en descendrai du moins comme j'y suis monté;
Ma gloire me suivra dans mon adversité.
Mon destin fut toujours de vous rendre la vie:
Je quitte mes enfans, mon trône, ma patrie:
Ecoutez-moi du moins pour la dernière fois;
Puisqu'il vous faut un Roi, consultez-en mon choix.
Philoctète est puissant, vertueux, intrépide;
Un Monarque est son père *a*), il fut l'ami d'Alcide;
Que je parte & qu'il règne. Allez chercher Phorbas,
Qu'il paraisse à mes yeux, qu'il ne me craigne pas.
Il faut de mes bontés lui laisser quelque marque,
Et descendre du moins de mon trône en Monarque.
Que l'on fasse approcher l'étranger devant moi.
Vous, demeurez.

a) Il était fils du Roi d'Eubée, aujourd'hui Négrepont.

SCÈNE II.

ŒDIPE, ARASPE, ICARE, Suite.

ŒDIPE.

Icare, eſt-ce vous que je voi?
Vous de mes premiers ans ſage dépoſitaire,
Vous digne favori de Polibe mon père?
Quel ſujet important vous conduit parmi nous?

ICARE.

Seigneur, Polibe eſt mort.

ŒDIPE.

Ah! que m'apprenez-vous?
Mon père....

ICARE.

A ſon trépas vous deviez vous attendre.
Dans la nuit du tombeau les ans l'ont fait deſcendre;
Ses jours étaient remplis, il eſt mort à mes yeux.

ŒDIPE.

Qu'êtes-vous devenus, oracles de nos Dieux!
Vous, qui faiſiez trembler ma vertu trop timide,
Vous, qui me prépariez l'horreur d'un parricide?
Mon père eſt chez les morts, & vous m'avez trompé.
Malgré vous dans ſon ſang mes mains n'ont point trempé.
Ainſi de mon erreur eſclave volontaire,
Occupé d'écarter un mal imaginaire,
J'abandonnais ma vie à des malheurs certains,
Trop crédule artiſan de mes triſtes deſtins.
O ciel! & quel eſt donc l'excès de ma misère?
Si le trépas des miens me devient néceſſaire,

Si trouvant dans leur perte un bonheur odieux,
Pour moi la mort d'un père eſt un bienfait des Dieux?
Allons, il faut partir; il faut que je m'acquite
Des funèbres tributs que ſa cendre mérite.
Partons. Vous vous taiſez, je vois vos pleurs couler;
Que ce ſilence....

ICARE.

O ciel! oſerai-je parler.

ŒDIPE.

Vous reſte-t-il encor des malheurs à m'apprendre?

ICARE.

Un moment ſans témoins daignerez-vous m'entendre?

ŒDIPE *à ſa ſuite.*

Allez, retirez-vous.... Que va-t-il m'annoncer?

ICARE.

A Corinthe, Seigneur, il ne faut plus penſer.
Si vous y paraiſſez, votre mort eſt jurée.

ŒDIPE.

Eh! qui de mes Etats me défendrait l'entrée?

ICARE.

Du ſceptre de Polibe un autre eſt l'héritier.

ŒDIPE.

Eſt-ce aſſez? & ce trait ſera-t-il le dernier?
Pourſuis, deſtin, pourſuis, tu ne pourras m'abattre.
Eh bien, j'allais régner; Icare, allons combattre.
A mes lâches ſujets courons me préſenter.
Parmi ces malheureux prompts à ſe révolter,
Je puis trouver du moins un trépas honorable.
Mourant chez les Thébains je mourrais en coupable.
Je dois périr en Roi. Quels ſont mes ennemis?
Parle, quel étranger ſur mon trône eſt aſſis?

ICARE.

Le gendre de Polibe; & Polibe lui-même
Sur ſon front en mourant a mis le diadême.
A ſon maître nouveau tout le peuple obéit.

ŒDIPE.

Eh quoi! mon père auſſi, mon père me trahit?
De la rebellion mon père eſt le complice?
Il me chaſſe du trône!

ICARE.

Il vous a fait juſtice;
Vous n'étiez point ſon fils.

ŒDIPE.

Icare....

ICARE.

Avec regret
Je révèle en tremblant ce terrible ſecret:
Mais il le faut, Seigneur, & toute la province...

ŒDIPE.

Je ne ſuis point ſon fils?

ICARE.

Non, Seigneur; & ce Prince
A tout dit en mourant, de ſes remords preſſé;
Pour le ſang de nos Rois il vous a renoncé;
Et moi de ſon ſecret confident & complice,
Craignant du nouveau Roi la ſévère juſtice,
Je venais implorer votre appui dans ces lieux.

ŒDIPE.

Je n'étais point ſon fils! & qui ſuis-je, grands Dieux?

ICARE.

Le ciel, qui dans mes mains a remis votre enfance,
D'une profonde nuit couvre votre naiſſance;

Et je ſais ſeulement, qu'en naiſſant condamné,
Et ſur un mont déſert à périr deſtiné,
La lumière ſans moi vous eût été ravie.

ŒDIPE.

Ainſi donc mon malheur commence avec ma vie;
J'étais dès le berceau l'horreur de ma maiſon.
Où tombai-je en vos mains?

ICARE.

Sur le mont Cythéron.

ŒDIPE.

Près de Thèbe?

ICARE.

Un Thébain, qui ſe dit votre père,
Expoſa votre enfance en ce lieu ſolitaire.
Quelque Dieu bienfaiſant guida vers vous mes pas;
La pitié me ſaiſit, je vous prends dans mes bras;
Je ranime dans vous la chaleur preſque éteinte:
Vous vivez, & bientôt je vous porte à Corinthe.
Je vous préſente au Prince: admirez votre ſort;
Le Prince vous adopte au lieu de ſon fils mort;
Et par ce coup adroit, ſa politique heureuſe
Affermit pour jamais ſa puiſſance douteuſe.
Sous le nom de ſon fils vous fûtes élevé
Par cette même main qui vous avait ſauvé.
Mais le Trône en effet n'était point votre place,
L'intérêt vous y mit, le remords vous en chaſſe.

ŒDIPE.

O vous, qui préſidez aux fortunes des Rois,
Dieux! faut-il en un jour m'accabler tant de fois?
Et préparant vos coups par vos trompeurs oracles,

Contre un faible mortel épuiser les miracles?
Mais ce vieillard, ami, de qui tu m'as reçu,
Depuis ce tems fatal ne l'as-tu jamais vu ?

ICARE.

Jamais; & le trépas vous a ravi peut-être
Le seul qui vous eût dit quel sang vous a fait naître;
Mais longtems de ses traits mon esprit occupé,
De son image encor est tellement frappé,
Que je le connaîtrais, s'il venait à paraître.

ŒDIPE.

Malheureux! eh pourquoi chercher à le connaître?
Je devrais bien plutôt, d'accord avec les Dieux,
Chérir l'heureux bandeau qui me couvre les yeux.
J'entrevois mon destin; ces recherches cruelles
Ne me découvriront que des horreurs nouvelles.
Je le sais; mais malgré les maux que je prévoi
Un desir curieux m'entraîne loin de moi.
Je ne puis demeurer dans cette incertitude;
Le doute en mon malheur est un tourment trop rude;
J'abhorre le flambeau dont je veux m'éclairer,
Je crains de me connaître, & ne puis m'ignorer.

SCÈNE III.

ŒDIPE, ICARE, PHORBAS.

ŒDIPE.

AH! Phorbas, approchez.

ICARE.

Ma surprise est extrême,
Plus je le vois, & plus.... Ah! Seigneur, c'est lui-même,

C'est

C'eſt lui.

PHORBAS *à Icare.*

Pardonnez-moi, ſi vos traits inconnus......

ICARE.

Quoi! du mont Cythéron ne vous ſouvient-il plus?

PHORBAS.

Comment?

ICARE.

Quoi! cet enfant qu'en mes mains vous remîtes,
Cet enfant qu'au trépas.....

PHORBAS.

Ah, qu'eſt-ce que vous dites?
Et de quel ſouvenir venez-vous m'accabler?

ICARE.

Allez, ne craignez rien, ceſſez de vous troubler.
Vous n'avez en ces lieux que des ſujets de joie;
Œdipe eſt cet enfant.

PHORBAS.

Que le Ciel te foudroie!
Malheureux, qu'as-tu dit?

ICARE *à Œdipe.*

Seigneur, n'en doutez pas;
Quoi que ce Thébain diſe, il vous mit dans mes bras:
Vos deſtins ſont connus, & voilà votre père.

ŒDIPE.

O ſort, qui me confond! ô comble de miſère!

à Phorbas.

Je ſerais né de vous, le Ciel aurait permis
Que votre ſang verſé.

PHORBAS.

Vous n'êtes point mon fils.

ŒDIPE.

Eh quoi! n'avez-vous pas expofé mon enfance?

PHORBAS.

Seigneur, permettez-moi de fuir votre préfence,
Et de vous épargner cet horrible entretien.

ŒDIPE.

Phorbas, au nom des Dieux, ne me déguife rien.

PHORBAS.

Partez, Seigneur, fuyez vos enfans & la Reine.

ŒDIPE.

Réponds-moi feulement, la réfiftance eft vaine.
Cet enfant par toi-même à la mort deftiné,
en montrant Icare,
Le mis-tu dans fes bras?

PHORBAS.

Oui, je le lui donnai.
Que ce jour ne fût-il le dernier de ma vie!

ŒDIPE.

Quel était fon pays?

PHORBAS.

Thèbe était fa patrie.

ŒDIPE.

Tu n'étais point fon père?

PHORBAS.

Hélas! il était né
D'un fang plus glorieux & plus infortuné.

ŒDIPE.

Quel était-il enfin?

PHORBAS *fe jette aux genoux du Roi.*

Seigneur, qu'allez-vous faire?

ŒDIPE.

Achève, je le veux.

PHORBAS.

Jocaste était sa mère.

ICARE.

Et voilà donc le fruit de mes généreux soins ?

PHORBAS.

Qu'avons-nous fait tous deux ?

ŒDIPE.

Je n'attendais pas moins.

ICARE.

Seigneur....

ŒDIPE.

Sortez, cruels, sortez de ma présence ;
De vos affreux bienfaits craignez la récompense ;
Fuyez ; à tant d'horreurs par vous seuls réservé,
Je vous punirais trop de m'avoir conservé.

SCENE IV.

ŒDIPE *seul.*

LE voilà donc rempli cet oracle exécrable,
Dont ma crainte a pressé l'effet inévitable ;
Et je me vois enfin, par un mélange affreux,
Inceste & parricide, & pourtant vertueux.
Misérable vertu, nom stérile & funeste,
Toi par qui j'ai réglé des jours que je déteste,
A mon noir ascendant tu n'as pu résister :
Je tombais dans le piége, en voulant l'éviter.
Un Dieu plus fort que moi m'entraînait vers le crime ;
Sous mes pas fugitifs il creusait un abîme ;
Et j'étais, malgré moi, dans mon aveuglement,
D'un pouvoir inconnu l'esclave & l'instrument.

Voilà tous mes forfaits, je n'en connais point d'autres.
Impitoyables Dieux, mes crimes sont les vôtres,
Et vous m'en punissez.... Où suis-je? quelle nuit
Couvre d'un voile affreux la clarté qui nous luit!
Ces murs sont teints de sang; je vois les Euménides
Secouer leurs flambeaux vengeurs des parricides.
Le tonnerre en éclats semble fondre sur moi;
L'enfer s'ouvre... O Laïus, ô mon père! est-ce toi?
Je vois, je reconnais la blessure mortelle
Que te fit dans le flanc cette main criminelle.
Punis-moi, venge-toi d'un monstre détesté,
D'un monstre qui souilla les flancs qui l'ont porté.
Approche, entraîne-moi dans les demeures sombres;
J'irai de mon supplice épouvanter les ombres.
Viens, je te suis.

SCENE V.

ŒDIPE, JOCASTE, EGINE, le Chœur.

JOCASTE.

Seigneur, dissipez mon effroi,
Vos redoutables cris ont été jusqu'à moi.

ŒDIPE.

Terre, pour m'engloutir entr'ouvre tes abîmes.

JOCASTE.

Quel malheur imprévu vous accable?

ŒDIPE.

Mes crimes.

JOCASTE.

Seigneur.

ŒDIPE.

Fuyez, Jocaſte.

JOCASTE.

Ah trop cruel époux!

ŒDIPE.

Malheureuſe! arrêtez, quel nom prononcez-vous?
Moi votre époux! quittez ce titre abominable,
Qui nous rend l'un à l'autre un objet exécrable.

JOCASTE.

Qu'entends-je?

ŒDIPE.

C'en eſt fait, nos deſtins ſont remplis.
Laïus était mon père, & je ſuis votre fils.

Il ſort.

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

O crime!

II. PERSONNAGE DU CHŒUR.

O jour affreux! jour à jamais terrible!

JOCASTE.

Egine, arrache-moi de ce palais horrible.

EGINE.

Hélas!

JOCASTE.

Si tant de maux ont de quoi te toucher,
Si ta main ſans frémir peut encor m'approcher,
Aide-moi, ſoutiens-moi, prends pitié de ta Reine.

I. PERSONNAGE DU CHŒUR.

Dieux! eſt-ce donc ainſi que finit votre haine?
Reprenez, reprenez vos funeſtes bienfaits,
Cruels, il valait mieux nous punir à jamais.

SCENE VI.

JOCASTE, EGINE, le Grand-Prêtre, le Chœur.

LE GRAND-PRÊTRE.

PEUPLES, un calme heureux écarte les tempêtes,
Un Soleil plus ferein fe lève fur vos têtes;
Les feux contagieux ne font plus allumés;
Vos tombeaux qui s'ouvraient font déja refermés;
La mort fuit, & le Dieu du ciel & de la terre
Annonce fes bontés par la voix du tonnerre.

Ici on entend gronder la foudre, & on voit briller les éclairs.

JOCASTE.

Quels éclats! Ciel! où fuis-je, & qu'eft-ce que j'entends?
Barbares!...

LE GRAND-PRÊTRE.

C'en eft fait, & les Dieux font contens.
Laïus du fein des morts ceffe de vous pourfuivre,
Il vous permet encor de régner & de vivre;
Le fang d'Œdipe enfin fuffit à fon courroux.

LE CHŒUR.

Dieux!

JOCASTE.

O mon fils! hélas! dirai-je mon époux?
O des noms les plus chers affemblage effroyable!
Il eft donc mort?

LE GRAND-PRÊTRE.

Il vit, & le fort qui l'accable
Des morts & des vivans femble le féparer;

Il s'eſt privé du jour avant que d'expirer.
Je l'ai vu dans ſes yeux enfoncer cette épée,
Qui du ſang de ſon père avait été trempée ;
Il a rempli ſon ſort, & ce moment fatal
Du ſalut des Thébains eſt le premier ſignal.
Tel eſt l'ordre du Ciel, dont la fureur ſe laſſe ;
Comme il veut, aux mortels il fait juſtice ou grace ;
Ses traits ſont épuiſés ſur ce malheureux fils.
Vivez, il vous pardonne.

JOCASTE.

Et moi je me punis.

Elle ſe frappe.

Par un pouvoir affreux réſervée à l'inceſte,
La mort eſt le ſeul bien, le ſeul Dieu qui me reſte.
Laïus, reçois mon ſang, je te ſuis chez les morts :
J'ai vécu vertueuſe, & je meurs ſans remords.

LE CHŒUR.

O malheureuſe Reine ! ô deſtin que j'abhorre !

JOCASTE.

Ne plaignez que mon fils, puiſqu'il reſpire encore.
Prêtres, & vous Thébains, qui fûtes mes ſujets,
Honorez mon bûcher, & ſongez à jamais,
Qu'au milieu des horreurs du deſtin qui m'opprime,
J'ai fait rougir les Dieux qui m'ont forcée au crime.

Fin du cinquième & dernier Acte.

LETTRES

*Ecrites en 1719, qui contiennent la critique de l'Œ*DIPE *de* Sophocle, *de celui de* Corneille, *& de celui de l'Auteur.*

LETTRE PREMIERE.

JE vous envoie, Monſieur, ma Tragédie d'*Œdipe*, que vous avez vu naître. Vous ſavez que j'ai commencé cette pièce à dix-neuf ans. Si quelque choſe pouvait faire pardonner la médiocrité d'un ouvrage, ma jeuneſſe me ſervirait d'excuſe. Du moins, malgré les défauts dont cette Tragédie eſt pleine, & que je ſuis le premier à reconnaître, j'oſe me flatter que vous verrez quelque différence entre cet ouvrage & ceux que l'ignorance & la malignité m'ont imputés. Je ſens combien il eſt dangereux de parler de ſoi : mais mes malheurs ayant été publics, il faut que ma juſtification le ſoit auſſi. La réputation d'honnête homme m'eſt plus chère que celle d'auteur : ainſi je crois que perſonne ne trouvera mauvais qu'en donnant au public un ouvrage pour lequel il a eu tant d'indulgence, j'eſſaye de mériter entièrement ſon eſtime, en détruiſant l'impoſture qui pourrait me l'ôter.

Je ſais que tous ceux avec qui j'ai vécu ſont perſuadés de mon innocence : mais auſſi bien des gens qui ne connaiſſent ni la poéſie, ni moi, m'imputent encore les ouvrages les plus indignes d'un honnête homme & d'un poete.

Il y a peu d'écrivains célèbres qui n'ayent eſſuyé de pareilles diſgraces ; preſque tous les poetes qui ont réuſſi ont été calomniés ; & il eſt bien triſte pour moi de ne leur reſſembler que par mes malheurs.

Vous n'ignorez pas que la cour & la ville ont de tout tems été remplies de critiques obſcènes, qui, à la faveur des nuages qui

qui les couvrent, lancent, ſans être aperçus, les traits les plus envenimés contre les femmes & contre les Puiſſances, & qui n'ont que la ſatisfaction de bleſſer adroitement, ſans goûter le plaiſir dangereux de ſe faire connaître. Leurs épigrammes & leurs vaudevilles ſont toujours des enfans ſuppoſés, dont on ne connaît point les vrais parens : ils cherchent à charger de ces indignités quelqu'un qui ſoit aſſez connu pour que le monde puiſſe l'en ſoupçonner, & qui ſoit aſſez peu protégé pour ne pouvoir ſe défendre. Telle était la ſituation où je me ſuis trouvé en entrant dans le monde. Je n'avais pas plus de dix-huit ans. L'imprudence, attachée d'ordinaire à la jeuneſſe, pouvait aiſément autoriſer les ſoupçons que l'on faiſait naître ſur moi. J'étais d'ailleurs ſans appui, & je n'avais jamais ſongé à me faire des protecteurs, parce que je ne croyais pas que je duſſe jamais avoir des ennemis.

Il parut à la mort de *Louis XIV* une petite pièce imitée des *J'ai vu* de l'Abbé *Regnier*. C'était un ouvrage où l'auteur paſſait en revue tout ce qu'il avait vu dans ſa vie. Cette pièce eſt auſſi négligée aujourd'hui, qu'elle était alors recherchée. C'eſt le ſort de tous les ouvrages qui n'ont d'autre mérite que celui de la ſatyre. Cette pièce n'en avait point d'autre ; elle n'était remarquable que par les injures groſſières qui y étaient indignement répandues, & c'eſt ce qui lui donna un cours prodigieux : on oublia la baſſeſſe du ſtyle en faveur de la malignité de l'ouvrage. Elle finiſſait ainſi : *J'ai vu ces maux, & je n'ai pas vingt ans.*

Comme je n'avais pas vingt ans alors, pluſieurs perſonnes crurent que j'avais mis par-là mon cachet à cet indigne ouvrage ; on ne me fit pas l'honneur de croire que je puſſe avoir aſſez de prudence pour me déguiſer. L'auteur de cette miſérable ſatyre ne contribua pas peu à la faire courir ſous mon nom, afin de mieux cacher le ſien. Quelques-uns m'imputèrent cette pièce par malignité, pour me décrier & pour me perdre. Quelques autres qui l'admiraient bonnement, me l'attribuèrent pour m'en faire honneur. Ainſi un ouvrage que je n'avais point fait, & même que je n'avais point encore vu alors, m'attira de tous côtés des malédictions & des louanges.

Je me ſouviens que paſſant alors par une petite ville de

province, les beaux eſprits du lieu me prièrent de leur réciter cette pièce, qu'ils diſaient être un chef-d'œuvre. J'eus beau leur répondre que je n'en étais point l'auteur, & que la pièce était miſérable, ils ne m'en crurent point ſur ma parole; ils admirèrent ma retenue, & j'acquis ainſi auprès d'eux ſans y penſer, la réputation d'un grand poète & d'un homme fort modeſte.

Cependant ceux qui m'avaient attribué ce malheureux ouvrage, continuaient à me rendre reſponſable de toutes les ſottiſes qui ſe débitaient dans Paris, & que moi-même je dédaignais de lire. Quand un homme a eu le malheur d'être calomnié une fois, il eſt sûr de l'être toujours, juſqu'à ce que ſon innocence éclate, ou que la mode de le perſécuter ſoit paſſée; car tout eſt mode en ce pays-là, & on ſe laſſe de tout à la fin, même de faire du mal.

Heureuſement ma juſtification eſt venue, quoiqu'un peu tard; celui qui m'avait calomnié, & qui avait cauſé ma diſgrace, m'a ſigné lui-même, les larmes aux yeux, le déſaveu de ſa calomnie, en préſence de deux perſonnes de conſidération qui ont ſigné après lui. M. le Marquis de la V * * * a eu la bonté de faire voir ce certificat à Monſeigneur le Régent.

Ainſi il ne manquait à ma juſtification que de la faire connaître au public. Je le fais aujourd'hui, parce que je n'ai pas eu occaſion de le faire plutôt, & je le fais avec d'autant plus de confiance, qu'il n'y a perſonne en France qui puiſſe avancer que je ſois l'auteur d'aucune des choſes dont j'ai été accuſé, ni que j'en aye débité aucune, ni même que j'en aye jamais parlé, que pour marquer le mépris ſouverain que je fais de ces indignités.

Je m'attends bien que pluſieurs perſonnes, accoutumées à juger de tout ſur le rapport d'autrui, ſeront étonnées de me trouver ſi innocent, après m'avoir cru ſi criminel ſans me connaître. Je ſouhaite que mon exemple puiſſe leur apprendre à ne plus précipiter leurs jugemens ſur les apparences les plus frivoles, & à ne plus condamner ce qu'ils ne connaiſſent pas. On rougirait bientôt de ſes déciſions, ſi on voulait réfléchir ſur les raiſons par leſquelles on ſe détermine. Il s'eſt trouvé des gens qui ont cru ſérieuſement que l'auteur de la tragédie

d'*Atrée* était un méchant homme, parce qu'il avait rempli la coupe d'*Atrée* du sang du fils de *Thyeste ;* & aujourd'hui il y a des consciences timorées qui prétendent que je n'ai point de religion, parce que *Jocaste* se défie des oracles d'*Apollon*. Voilà comme on décide presque toujours dans le monde ; & ceux qui sont accoutumés à juger de la sorte, ne se corrigeront pas par la lecture de cette lettre, peut-être même ne la liront-ils point.

Je ne prétends donc point ici faire taire la calomnie ; elle est trop inséparable des succès : mais du moins il m'est permis de souhaiter, que ceux qui ne sont en place que pour rendre justice ne fassent point des malheureux sur le rapport vague & incertain du premier calomniateur. Faudra-t-il donc qu'on regarde désormais comme un malheur, d'être connu par les talens de l'esprit, & qu'un homme soit persécuté dans sa patrie, uniquement parce qu'il court une carrière dans laquelle il peut faire honneur à sa patrie même ?

Ne croyez pas, Monsieur, que je compte parmi les preuves de mon innocence le présent dont Monseigneur le Régent a daigné m'honorer : cette bonté pourrait n'être qu'une marque de sa clémence ; il est au nombre des Princes qui, par des bienfaits, savent lier à leur devoir ceux mêmes qui s'en sont écartés. Une preuve plus sûre de mon innocence, c'est qu'il a daigné dire que je n'étais point coupable, & qu'il a reconnu la calomnie, lorsque le tems a permis qu'il pût la découvrir.

Je ne regarde point non plus cette grace que Monseigneur le Duc d'Orléans m'a faite comme une récompense de mon travail, qui ne méritait tout au plus que son indulgence. Il a moins voulu me récompenser que m'engager à mériter sa protection : l'envie de lui plaire me tiendra lieu désormais de génie.

Sans parler de moi, c'est un grand bonheur pour les lettres, que nous vivions sous un Prince qui aime les beaux-arts autant qu'il hait la flatterie, & dont on peut obtenir la protection, plutôt par de bons ouvrages que par des louanges, pour lesquelles il a un dégoût peu ordinaire dans ceux qui, par leur naissance & par leur rang, sont destinés à être loués toute leur vie.

M 2

LETTRE II.

MONSIEUR, avant que de vous faire lire ma tragédie, souffrez que je vous prévienne sur le succès qu'elle a eu, non pas pour m'en applaudir, mais pour vous assurer combien je m'en défie.

Je sais que les premiers applaudissemens du public ne sont pas toujours de sûrs garans de la bonté d'un ouvrage. Souvent un auteur doit le succès de sa pièce, ou à l'art des acteurs qui la jouent, ou à la décision de quelques amis accrédités dans le monde, qui entraînent pour un tems les suffrages de la multitude; & le public est étonné quelques mois après, de s'ennuyer à la lecture du même ouvrage qui lui arrachait des larmes dans la représentation. Je me garderai donc bien de me prévaloir d'un succès peut-être passager, & dont les comédiens ont plus à s'applaudir que moi-même.

On ne voit que trop d'auteurs dramatiques qui impriment à la tête de leurs ouvrages des préfaces pleine de vanité, *qui comptent les Princes & les Princesses qui sont venus pleurer aux représentations, qui ne donnent d'autres réponses à leurs censeurs que l'approbation du public;* & qui enfin, après s'être placés à côté de *Corneille* & de *Racine,* se retrouvent confondus dans la foule des mauvais auteurs, dont ils sont les seuls qui s'exceptent.

J'éviterai du moins ce ridicule: je vous parlerai de ma pièce plus pour avouer mes défauts que pour les excuser: mais aussi je traiterai *Sophocle* & *Corneille* avec autant de liberté que je me traiterai avec justice.

J'examinerai les trois *Œdipes* avec une égale exactitude. Le respect que j'ai pour l'antiquité de *Sophocle* & pour le mérite de *Corneille*, ne m'aveuglera pas sur leurs défauts; l'amour-propre ne m'empêchera pas non plus de trouver les miens. Au reste, ne regardez point ces dissertations comme les décisions d'un critique orgueilleux, mais comme les doutes d'un jeune homme qui cherche à s'éclairer. La décision ne convient ni à mon âge, ni à mon peu de génie; & si la chaleur de la com-

position m'arrache quelques termes peu mesurés, je les désavoue d'avance, & je déclare que je ne prétends parler affirmativement que sur mes fautes.

LETTRE III.

*Contenant la critique de l'*Œdipe *de* Sophocle.

Monsieur, mon peu d'érudition ne me permet pas d'examiner *si la tragédie de a)* Sophocle *fait son imitation par le discours, le nombre & l'harmonie; ce qu'*Aristote *appelle expressément un discours agréablement assaisonné.* Je ne discuterai pas non plus *si c'est une pièce du premier genre simple & implexe; simple, parce qu'elle a la reconnaissance avec la péripétie.*

Je vous rendrai seulement compte, avec simplicité, des endroits qui m'ont révolté, & sur lesquels j'ai besoin des lumières de ceux qui, connaissant mieux que moi les anciens, peuvent mieux excuser tous leurs défauts.

La scène ouvre dans *Sophocle* par un chœur de Thébains prosternés au pied des autels, & qui par leurs larmes & par leurs cris demandent aux Dieux la fin de leurs calamités. *Œdipe* leur libérateur & leur Roi paraît au milieu d'eux.

Je suis Œdipe, leur dit-il, *si vanté par tout le monde.* Il y a quelque apparence que les Thébains n'ignoraient pas qu'il s'appellait *Œdipe.*

A l'égard de cette grande réputation dont il se vante, M. *Dacier* dit que c'est une adresse de *Sophocle,* qui veut fonder par-là le caractère d'*Œdipe* qui est orgueilleux.

Mes enfans, dit Œdipe, *quel est le sujet qui vous amène ici?* Le grand prêtre lui répond: *Vous voyez devant vous des jeunes gens & des vieillards. Moi qui vous parle, je suis le grand prêtre de Jupiter. Votre ville est comme un vaisseau battu de la tempête, elle est prête d'être abîmée, & n'a pas la force de surmonter les flots qui fondent sur elle.* De-là le grand prêtre prend occa-

a) M. *Dacier*, préface sur l'*Œdipe* de *Sophocle*.

ſion de faire une deſcription de la peſte, dont *Œdipe* était auſſi-bien informé que du nom & de la qualité du grand prêtre de *Jupiter.*

Tout cela n'eſt guère une preuve de cette perfection où on prétendait, il y a quelques années, que *Sophocle* avait pouſſé la tragédie; & il ne paraît pas qu'on ait ſi grand tort dans ce ſiècle de refuſer ſon admiration à un poëte qui n'emploie d'autre artifice pour faire connaître ſes perſonnages, que de faire dire à l'un : *Je m'appelle Œdipe, ſi vanté par tout le monde;* & à l'autre : *Je ſuis le grand prêtre de Jupiter.* Cette groſſièreté n'eſt plus regardée aujourd'hui commme une noble ſimplicité.

La deſcription de la peſte eſt interrompue par l'arrivée de *Créon*, frère de *Jocaſte*, que le Roi avait envoyé conſulter l'oracle, & qui commence par dire à *Œdipe :*

Seigneur, nous avons eu autrefois un Roi qui s'appellait Laïus.

ŒDIPE.

Je le ſais, quoique je ne l'aye jamais vû.

CRÉON.

Il a été aſſaſſiné, & Apollon veut que nous puniſſions ſes meurtriers.

ŒDIPE.

Fut-ce dans ſa maiſon ou à la campagne que Laïus fut tué?

Il eſt déja contre la vraiſemblance, qu'*Œdipe*, qui règne depuis ſi longtems, ignore comment ſon prédéceſſeur eſt mort: mais qu'il ne ſache pas même ſi c'eſt aux champs ou à la ville que ce meurtre a été commis, & qu'il ne donne pas la moindre raiſon, ni la moindre excuſe de ſon ignorance, j'avoue que je ne connais point de terme pour exprimer une pareille abſurdité.

C'eſt une faute du ſujet, dit-on, & non de l'auteur, comme ſi ce n'était pas à l'auteur à corriger ſon ſujet, lorſqu'il eſt défectueux. Je ſais qu'on peut me reprocher à peu près la même faute : mais auſſi je ne me ferai pas plus de grace qu'à *Sophocle*, & j'eſpère que la ſincérité avec laquelle j'avouerai mes défauts, juſtifiera la hardieſſe que je prends de relever ceux d'un ancien.

Ce qui ſuit me paraît également éloigné du ſens commun.

Œdipe demande s'il ne revint perſonne de la ſuite de *Laïus* à qui on puiſſe en demander des nouvelles. On lui répond, qu'*un de ceux qui accompagnaient ce malheureux Roi s'étant ſauvé, vint dire dans Thèbes que Laïus avait été aſſaſſiné par des voleurs, qui n'étaient pas en petit, mais en grand nombre.*

Comment ſe peut-il faire qu'un témoin de la mort de *Laïus* diſe que ſon maître a été accablé ſous le nombre, lorſqu'il eſt pourtant vrai que c'eſt un homme ſeul qui a tué *Laïus* & toute ſa ſuite ?

Pour comble de contradiction, *Œdipe* dit, au ſecond acte, qu'il a oui dire que *Laïus* avoit été tué par des voyageurs; mais qu'il n'y a perſonne qui diſe l'avoir vu : & *Jocaſte*, au troiſième acte, en parlant de la mort de ce Roi, s'explique ainſi à *Œdipe :*

Soyez bien perſuadé, Seigneur, que celui qui accompagnait Laïus a rapporté que ſon maître avait été aſſaſſiné par des voleurs; il ne ſaurait changer préſentement, ni parler d'une autre manière : toute la ville l'a entendu comme moi.

Les Thébains auraient été bien plus à plaindre, ſi l'énigme du Sphynx n'avait pas été plus aiſée à deviner que tout ce galimathias.

Mais ce qui eſt encore plus étonnant, ou plutôt ce qui ne l'eſt point, après de telles fautes contre la vraiſemblance, c'eſt qu'*Œdipe*, lorſqu'il apprend que *Phorbas* vit encore, ne ſonge pas ſeulement à le faire chercher; il s'amuſe à faire des imprécations & à conſulter les oracles, ſans donner ordre qu'on amène devant lui le ſeul homme qui pouvait lui donner des lumières. Le chœur lui-même, qui eſt ſi intéreſſé à voir finir les malheurs de Thèbes, & ce qui donne toujours des conſeils à *Œdipe*, ne lui donne pas celui d'interroger ce témoin de la mort du feu Roi; il le prie ſeulement d'envoyer chercher *Tiréſie.*

Enfin *Phorbas* arrive au quatrième acte. Ceux qui ne connaiſſent point *Sophocle*, s'imaginent ſans doute qu'*Œdipe*, impatient de connaître le meurtrier de *Laïus* & de rendre la vie au Thébains, va l'interroger avec empreſſement ſur la mort du feu Roi. Rien de tout cela. *Sophocle* oublie que la ven-

geance de la mort de *Laïus* eſt le ſujet de ſa pièce. On ne dit pas un mot *à Phorbas* de cette aventure, & la tragédie finit ſans que *Phorbas* ait ſeulement ouvert la bouche ſur la mort du Roi ſon maître. Mais continuons à examiner de ſuite l'ouvrage de *Sophocle.*

Lorſque *Créon* a appris à *Œdipe* que *Laïus* a été aſſaſſiné par des voleurs, qui n'étaient pas en petit, mais en grand nombre, *Œdipe* répond, au ſens de pluſieurs interprêtes : *Comment des voleurs auraient-ils pu entreprendre cet attentat, puiſque* Laïus *n'avait point d'argent ſur lui ?* La plûpart des autres Scholiaſtes entendent autrement ce paſſage, & font dire à *Œdipe : Comment des voleurs auraient-ils pu entreprendre cet attentat, ſi on ne leur avait donné de l'argent.* Mais ce ſens-là n'eſt guères plus raiſonnable que l'autre. On ſait que des voleurs n'ont pas beſoin qu'on leur promette de l'argent pour les engager à faire un mauvais coup.

Et puiſqu'il dépend ſouvent des Scholiaſtes de faire dire tout ce qu'ils veulent à leurs auteurs, que leur coûterait-il de leur donner un peu de bon ſens ?

Œdipe, au commencement de ſon ſecond acte, au lieu de mander *Phorbas*, fait venir devant lui *Tiréſie.* Le Roi & le Devin commencent par ſe mettre en colère l'un contre l'autre; *Tiréſie* finit par lui dire :

C'eſt vous qui êtes le meurtrier de Laïus ; *vous vous croyez fils de* Polybe, *Roi de Corinthe : vous ne l'êtes point, vous êtes Thébain. La malédiction de votre père & de votre mère vous a autrefois éloigné de cette terre ; vous y êtes revenu, vous avez tué votre père, vous avez épouſé votre mère, vous êtes l'auteur d'un inceſte & d'un parricide ; & ſi vous trouvez que je mente, dites que je ne ſuis pas prophête.*

Tout cela ne reſſemble guères à l'ambiguité ordinaire des oracles. Il était difficile de s'expliquer moins obſcurément : & ſi vous joignez aux paroles de *Tiréſie* le reproche qu'un ivrogne a fait autrefois à *Œdipe*, qu'il n'était pas fils de *Polybe*, & l'oracle d'*Apollon* qui lui prédit qu'il tuerait ſon père & qu'il épouſerait ſa mère, vous trouverez que la pièce eſt entièrement finie au commencement de ſon ſecond acte.

Nouvelle preuve que *Sophocle* n'avait pas perfectionné ſon art,

art, puiſqu'il ne ſavait pas même préparer les événemens, ni cacher ſous le voile le plus mince la cataſtrophe de ſes pièces.

Allons plus loin. *Œdipe* traite *Tiréſie de ſou & de vieux enchanteur.* Cependant, à moins que l'eſprit ne lui ait tourné, il doit le regarder comme un véritable prophête. Eh! de quel étonnement & de quelle horreur ne doit-il point être frappé, en apprenant de la bouche de *Tiréſie* tout ce qu'*Apollon* lui a prédit autrefois? Quel retour ne doit-il point faire ſur lui-même, en apprenant ce rapport fatal qui ſe trouve entre les reproches qu'on lui a faits à Corinthe, qu'il était un fils ſuppoſé, & les oracles de *Thèbes* qui lui diſent qu'il eſt Thébain? entre *Apollon* qui lui a prédit qu'il épouſerait ſa mère & qu'il tuerait ſon père, & *Tiréſie* qui lui apprend que ſes deſtins affreux ſont remplis? Cependant, comme s'il avait perdu la mémoire de ces événemens épouvantables, il ne lui vient d'autre idée que de ſoupçonner *Créon, ſon fidèle & ancien ami*, (comme il l'appelle) d'avoir tué *Laïus;* & cela ſans aucune raiſon, ſans aucun fondement, ſans que le moindre jour puiſſe autoriſer ſes ſoupçons, & (puiſqu'il faut appeller les choſes par leur nom) avec une extravagance dont il n'y a guères d'exemple parmi les modernes, ni même parmi les anciens.

Quoi! tu oſes paraître devant moi? dit-il à Créon: *Tu as l'audace d'entrer dans ce palais, toi qui es aſſurément le meurtrier de* Laïus, *& qui as manifeſtement conſpiré contre moi pour me ravir ma couronne?*

Voyons, dis-moi, au nom des Dieux, as-tu remarqué en moi de la lâcheté ou de la folie, pour que tu ayes entrepris un ſi hardi deſſein? N'eſt-ce pas la plus folle de toutes les entrepriſes, que d'aſpirer à la Royauté ſans troupes & ſans amis, comme ſi, ſans ce ſecours, il était aiſé de monter au trône?

CRÉON lui répond:

Vous changerez de ſentiment, ſi vous me donnez le tems de parler. Penſez-vous qu'il y ait un homme au monde qui préférât d'être Roi avec toutes les frayeurs & toutes les craintes qui accompagnent la Royauté, à vivre dans le ſein du repos avec

toute la sûreté d'un particulier, qui ſous un autre nom, poſſéderait la même puiſſance?

Un Prince qui ſerait accuſé d'avoir conſpiré contre ſon Roi, & qui n'aurait d'autre preuve de ſon innocence que le verbiage de *Créon*, aurait beſoin de la clémence de ſon Maître. Après tous ces grands diſcours étrangers au ſujet, *Créon* demande à *Œdipe :*

Voulez-vous me chaſſer du Royaume? a)

ŒDIPE.

Ce n'eſt pas ton exil que je veux; je te condamne à la mort.

CRÉON.

Il faut que vous faſſiez voir auparavant ſi je ſuis coupable.

ŒDIPE.

Tu parles en homme réſolu de ne pas obéir.

CRÉON.

C'eſt parce que vous êtes injuſte.

ŒDIPE.

Je prends mes ſûretés.

CRÉON.

Je dois prendre auſſi les miennes.

ŒDIPE.

O Thèbes! Thèbes!

CRÉON.

Il m'eſt permis de crier auſſi : Thèbes! Thèbes!

Jocaſte vient pendant ce beau diſcours, & le chœur la prie d'emmener le Roi : propoſition très-ſage; car, après toutes les folies qu'*Œdipe* vient de faire, on ne ferait point mal de l'enfermer.

a) On avertit qu'on a ſuivi par-tout la traduction de M. *Dacier*.

JOCASTE.

J'emmenerai mon mari, quand j'aurai appris la cause de ce désordre.

LE CHŒUR.

Œdipe & Créon ont eu ensemble des paroles sur des rapports fort incertains. On se pique souvent sur des soupçons très-injustes.

JOCASTE.

Cela est-il venu de l'un & de l'autre?

LE CHŒUR.

Oui, Madame.

JOCASTE.

Quelles paroles ont-ils donc eues?

LE CHŒUR.

C'est assez, Madame; les Princes n'ont pas poussé la chose plus loin, & cela suffit.

Effectivement, comme si cela suffisait, *Jocaste* n'en demande pas davantage au chœur.

C'est dans cette scène qu'*Œdipe* raconte à *Jocaste*, qu'un jour, à table, un homme ivre lui reprocha qu'il était un fils supposé : *J'allai*, continue-t-il, *trouver le Roi & la Reine; je les interrogeai sur ma naissance; ils furent tous deux très-fâchés du reproche qu'on m'avait fait. Quoique je les aimasse avec beaucoup de tendresse, cette injure, qui était devenue publique, ne laissa pas de me demeurer sur le cœur, & de me donner des soupçons. Je partis donc, à leur insçu, pour aller à Delphes :* Apollon *ne daigna pas répondre précisément à ma demande; mais il me dit les choses les plus affreuses & les plus épouvantables dont on ait jamais ouï parler; que j'épouserais infailliblement ma propre mère; que je ferais voir aux hommes une race malheureuse qui les remplirait d'horreur; & que je serais le meurtrier de mon père.*

Voilà encore la pièce finie. On avait prédit à *Jocaste* que son fils tremperait ses mains dans le sang de *Laïus*, & porterait ses crimes jusqu'au lit de sa mère. Elle avait fait exposer ce

fils ſur le mont Cithéron, & lui avait fait percer les talons, (comme elle l'avoue dans cette même ſcène :) *Œdipe* porte encore les cicatrices de cette bleſſure; il ſait qu'on lui a reproché qu'il n'était point fils de *Polybe* : tout cela n'eſt-il pas pour *Œdipe* & pour *Jocaſte* une démonſtration de leurs malheurs? & n'y a-t-il pas aveuglement ridicule à en douter?

Je ſais que *Jocaſte* ne dit point dans cette ſcène qu'elle dût un jour épouſer ſon fils : mais cela même eſt une nouvelle faute.

Car lorſqu'*Œdipe* dit à *Jocaſte* : *On m'a prédit que je ſouillerais le lit de ma mère, & que mon père ſerait maſſacré par mes mains*, Jocaſte doit répondre ſur le champ, *on en avait prédit autant à mon fils;* ou du moins elle doit faire ſentir au ſpectateur qu'elle eſt convaincue dans ce moment de ſon malheur.

Tant d'ignorance dans *Œdipe* & dans *Jocaſte* n'eſt qu'un artifice groſſier du poète qui, pour donner à ſa pièce une juſte étendue, fait filer juſqu'au cinquième acte une reconnaiſſance déja manifeſtée au ſecond, & qui viole les règles du ſens commun, pour ne point manquer en apparence à celles du théâtre.

Cette même faute ſubſiſte dans tout le cours de la pièce.

Cet *Œdipe* qui expliquait les énigmes, n'entend pas les choſes les plus claires. Lorſque le paſteur de Corinthe lui apporte la nouvelle de la mort de *Polybe*, & qu'il lui apprend que *Polybe* n'était pas ſon père, qu'il a été expoſé par un Thébain ſur le mont Cithéron, que ſes pieds avaient été percés & liés avec des courroies, *Œdipe* ne ſoupçonne rien encore. Il n'a d'autre crainte que d'être né d'une famille obſcure : & le chœur toujours préſent dans le cours de la pièce, ne prête aucune attention à tout ce qui aurait dû inſtruire *Œdipe* de ſa naiſſance; le chœur, qu'on donne pour une aſſemblée de gens éclairés, montre auſſi peu de pénétration qu'*Œdipe;* & dans le tems que les Thébains devraient être ſaiſis de pitié & d'horreur à la vue des malheurs dont ils ſont témoins, ils s'écrient : *Si je puis juger de l'avenir, & ſi je ne me trompe dans mes conjectures, Cithéron, le jour de demain ne ſe paſſera pas que vous ne nous faſſiez connaître la patrie & la mère d'*Œdipe*, & que nous ne menions des danſes en votre honneur, pour vous rendre graces du plaiſir que vous aurez fait à nos Princes. Et vous Prince, duquel des Dieux êtes-vous donc fils? Quelle nymphe vous a eu de* Pan, *Dieu*

*des montagnes ? Etes-vous le fruit des amours d'*Apollon*? car* Apollon *se plaît aussi sur les montagnes. Est-ce* Mercure, *ou* Bacchus *qui se tient aussi sur les sommets des montagnes ? &c.*

Enfin celui qui a autrefois exposé *Œdipe*, arrive sur la scène. *Œdipe* l'interroge sur sa naissance. Curiosité que M. *Dacier* condamne après *Plutarque*, & qui me paraîtrait la seule chose raisonnable qu'*Œdipe* eût faite dans toute la pièce, si cette juste envie de se connaître n'était pas accompagnée d'une ignorance ridicule de lui-même.

Œdipe sait donc enfin tout son sort au quatrième acte. Voilà donc encore la pièce finie.

M. *Dacier*, qui a traduit l'*Œdipe* de *Sophocle*, prétend que le spectateur attend avec beaucoup d'impatience le parti que prendra *Jocaste*, & la manière dont *Œdipe* accomplira sur lui-même les malédictions qu'il a prononcées contre le meurtrier de *Laïus*. J'avais été séduit là-dessus par le respect que j'ai pour ce savant homme, & j'étais de son sentiment lorsque je lus sa traduction. La représentation de ma pièce m'a bien détrompé, & j'ai reconnu qu'on peut sans péril louer tant qu'on veut les Poètes Grecs, mais qu'il est dangereux de les imiter.

J'avais pris dans *Sophocle* une partie du récit de la mort de *Jocaste* & de la catastrophe d'*Œdipe*. J'ai senti que l'attention du spectateur diminuait avec son plaisir au récit de cette catastrophe; les esprits remplis de terreur au moment de la reconnaissance n'écoutaient plus qu'avec dégoût la fin de la pièce. Peut-être que la médiocrité des vers en était la cause; peut-être que le spectateur, à qui cette catastrophe est connue, regrettait de n'entendre rien de nouveau; peut-être aussi que la terreur ayant été poussée à son comble, il était impossible que le reste ne parût languissant. Quoi qu'il en soit, j'ai été obligé de retrancher ce récit, qui n'était pas de plus de quarante vers, & dans *Sophocle* il tient tout le cinquième acte. Il y a grande apparence qu.on ne doit point passer à un ancien deux ou trois cent vers inutiles, lorsqu'on n'en passe pas quarante à un moderne.

M. *Dacier* avertit dans ses notes que la pièce de *Sophocle* n'est point finie au quatrième acte. N'est-ce pas avouer qu'elle est finie, que d'être obligé de prouver qu'elle ne l'est pas ? On ne se trouve pas dans la nécessité de faire de pareilles notes sur

les tragédies de *Racine* & de *Corneille ;* Il n'y a que les *Horaces* qui auraient beſoin d'un tel commentaire : mais le cinquième acte des *Horaces* n'en paraîtrait pas moins défectueux.

Je ne puis m'empêcher de parler ici d'un endroit du cinquième acte de *Sophocle* que *Longin* a admiré, & que *Deſpréaux* a traduit.

> Hymen, funeſte hymen, tu m'as donné la vie ;
> Mais dans ces mêmes flancs où je fus renfermé,
> Tu fais rentrer ce ſang dont tu m'avais formé ;
> Et par-là tu produis & des fils & des pères,
> Des frères, des maris, des femmes & des mères,
> Et tout ce que du ſort la maligne fureur
> Fit jamais voir au jour & de honte & d'horreur.

Premièrement, il falait exprimer que c'eſt dans la même perſonne qu'on trouve ces mères & ces maris ; car il n'y a point de mariage qui ne produiſe de tout cela. En ſecond lieu, on ne paſſerait point aujourd'hui à *Œdipe* de faire une ſi curieuſe recherche des circonſtances de ſon crime, & d'en combiner ainſi tous les horreurs ; tant d'exactitude à compter tous ſes titres inceſtueux, loin d'ajouter à l'atrocité de l'action, ſemble plutôt l'affaiblir.

Ces deux vers de *Corneille* diſent beaucoup plus.

> Ce ſont eux qui m'ont fait l'aſſaſſin de mon père ;
> Ce ſont eux qui m'ont fait le mari de ma mère.

Les vers de *Sophocle* ſont d'un déclamateur, & ceux de *Corneille* ſont d'un poëte.

Vous voyez que dans la critique de l'*Œdipe* de *Sophocle*, je ne me ſuis attaché à relever que les défauts qui ſont de tous les tems & de tous les lieux; les contradictions, les abſurdités, les vaines déclamations ſont des fautes par tout pays.

Je ne ſuis point étonné que, malgré tant d'imperfections, *Sophocle* ait ſurpris l'admiration de ſon ſiècle. L'harmonie de ſes vers, & le pathétique qui règne dans ſon ſtyle, ont pu ſéduire

les Athéniens, qui avec tout leur esprit & toute leur politesse, ne pouvaient avoir une juste idée de la perfection d'un art qui était encore dans son enfance.

Sophocle touchait au tems où la tragédie fut inventée. *Eschyle*, contemporain de *Sophocle*, était le premier qui s'était avisé de mettre plusieurs personnages sur la scène. Nous sommes aussi touchés de l'ébauche la plus grossière dans les premières découvertes d'un art, que des beautés les plus achevées, lorsque la perfection nous est une fois connue. Ainsi *Sophocle* & *Euripide*, tout imparfaits qu'ils sont, ont autant réussi chez les Athéniens que *Corneille* & *Racine* parmi nous. Nous devons nous-mêmes, en blâmant les tragédies des Grecs, respecter le génie de leurs auteurs; leurs fautes sont sur le compte de leur siècle; leurs beautés n'appartiennent qu'à eux; & il est à croire que s'ils étaient nés de nos jours, ils auraient perfectionné l'art qu'ils ont presque inventé de leur tems.

Il est vrai qu'ils sont bien déchus de cette haute estime où ils étaient autrefois; leurs ouvrages sont aujourd'hui ou ignorés ou méprisés : mais je crois que cet oubli & ce mépris sont au nombre des injustices dont on peut accuser notre siècle ; leurs ouvrages méritent d'être lus sans doute, & s'ils sont trop défectueux pour qu'on les approuve, ils sont aussi trop pleins de beautés pour qu'on les méprise entièrement.

Euripide sur-tout, qui me paraît si supérieur à *Sophocle*, & qui serait le plus grand des poètes, s'il était né dans un tems plus éclairé, a laissé des ouvrages qui décèlent un génie parfait, malgré les imperfections de ses tragédies.

Eh! quelle idée ne doit-on point avoir d'un poète qui a prêté des sentimens à *Racine* même? Les endroits que ce grand homme a traduits d'*Euripide* dans son inimitable tragedie de *Phèdre*, ne sont pas les moins beaux de son ouvrage.

> Dieux, que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!
> Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussière,
> Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière?
> . . . . . Insensée, où suis-je, & qu'ai-je dit?
> Où laissai-je égarer mes vœux & mon esprit?

> Je l'ai perdu, les Dieux m'en ont ravi l'uſage.
> Œnone, la rougeur me couvre le viſage;
> Je te laiſſe trop voir mes honteuſes douleurs,
> Et mes yeux, malgré moi, ſe rempliſſent de pleurs.

Preſque toute cette ſcène eſt traduite mot pour mot d'*Euripide*. Il ne faut pas cependant que le lecteur ſéduit par cette traduction, s'imagine que la pièce d'*Euripide* ſoit un bon ouvrage. Voilà le ſeul bel endroit de ſa tragédie, & même le ſeul raiſonnable; car c'eſt le ſeul que *Racine* ait imité : & comme on ne s'aviſera jamais d'approuver l'*Hippolyte de Sénèque*, quoique *Racine* ait pris dans cet auteur toute la déclaration de *Phèdre*, auſſi ne doit-on pas admirer l'*Hippolyte* d'*Euripide*, pour trente ou quarante vers qui ſe ſont trouvés dignes d'être imités par le plus grand de nos poètes.

Molière prenait quelquefois des ſcènes entières dans *Cyrano de Bergerac*, & diſait pour ſon excuſe : *Cette ſcène eſt bonne, elle m'appartiend de droit; je reprends mon bien par-tout où je le trouve.*

Racine pouvait à peu près en dire autant d'*Euripide*.

Pour moi, après vous avoir dit bien du mal de *Sophocle*, je ſuis obligé de vous en dire le peu de bien que j'en ſais; tout différent en cela des médiſans, qui commencent toujours par louer un homme, qui finiſſent par le rendre ridicule.

J'avoue que peut-être, ſans *Sophocle*, je ne ſerais jamais venu à bout de mon *Œdipe*. Je lui dois l'idée de la première ſcène de mon quatrième acte. Celle du grand-prêtre qui accuſe le Roi, eſt entièrement de lui; la ſcène des deux vieillards lui appartient encore. Je voudrais lui avoir d'autres obligations, je les avouerais avec la même bonne foi. Il eſt vrai que comme je lui dois des beautés, je lui dois auſſi des fautes, & j'en parlerai dans l'examen de ma pièce, où j'eſpère vous rendre compte des miennes.

LETTRE.

LETTRE IV,

*Contenant la critique de l'Œ*DIPE *de* Corneille.

MONSIEUR, après vous avoir fait part de mes ſentimens ſur l'*Œdipe* de *Sophocle*, je vous dirai ce que je penſe de celui de *Corneille.* Je reſpecte beaucoup plus, ſans doute, ce tragique Français, que le Grec : mais je reſpecte encore plus la vérité, à qui je dois les premiers égards. Je crois même que quiconque ne ſait pas connaître les fautes des grands hommes, eſt incapable de ſentir le prix de leurs perfections. J'oſe donc critiquer l'*Œdipe* de *Corneille;* & je le ferai avec d'autant plus de liberté, que je ne crains point que vous me ſoupçonniez de jalouſie, ni que vous me reprochiez de vouloir m'égaler à lui. C'eſt en l'admirant que je haſarde ma cenſure ; & je crois avoir une eſtime plus véritable pour ce fameux poëte, que ceux qui jugent de l'*Œdipe* par le nom de l'auteur, & non par l'ouvrage même, & qui euſſent mépriſé dans tout autre ce qu'ils admirent dans l'auteur de *Cinna.*

Corneille ſentit bien que la ſimplicité, ou plutôt la ſécherеſſe de la tragédie de *Sophocle*, ne pouvait fournir toute l'étendue qu'exigent nos pièces de théâtre. On ſe trompe fort, lorſqu'on penſe que tous ces ſujets, traités autrefois avec ſuccès par *Sophocle* & par *Euripide;* l'*Œdipe*, le *Philoctète*, l'*Electre*, l'*Iphigénie en Tauride*, ſont des ſujets heureux & aiſés à manier ; ce ſont les plus ingrats & les plus impraticables ; ce ſont des ſujets d'une ou deux ſcènes tout au plus, & non pas d'une tragédie. Je ſais qu'on ne peut guères voir ſur le théâtre des événemens plus affreux ni plus attendriſſans ; & c'eſt cela même qui rend le ſuccès plus difficile. Il faut joindre à ces événemens des paſſions qui les préparent : ſi ces paſſions ſont trop fortes, elles étouffent le ſujet ; ſi elles ſont trop faibles, elles languiſſent. Il falait que *Corneille* marchât entre ces deux extrémités, & qu'il ſuppléât, par la fécondité de ſon génie, à l'aridité de la matière. Il choiſit donc l'épiſode de *Théſée* & de *Dircé;* & quoique cet épiſode

ait été univerſellement condamné, quoique *Corneille* eût pris dès longtems la glorieuſe habitude d'avouer ſes fautes, il ne reconnut point celle-ci; & parce que cet épiſode était tout entier de ſon invention, il s'en applaudit dans ſa préface; tant il eſt difficile aux plus grands hommes, & même aux plus modeſtes, de ſe ſauver des illuſions de l'amour propre.

Il faut avouer que *Théſée* joue un étrange rôle pour un héros, au milieu des maux les plus horribles dont un peuple puiſſe être accablé; il débute par dire que,

> Quelque ravage affreux que faſſe ici la peſte,
> L'abſence aux vrais amans eſt encor plus funeſte.

Et parlant dans la ſeconde ſcène à *Œdipe:*

> Il veut lui faire voir un beau feu dans ſon ſein,
> Et tâcher d'obtenir un aveu favorable,
> Qui peut faire un heureux d'un amant miſérable.
> . . . . Il eſt vrai, j'aime en votre palais;
> Chez vous eſt la beauté qui fait tous mes ſouhaits.
> Vous l'aimez à l'égal d'Antigone & d'Iſmène;
> Elle tient même rang chez vous & chez la Reine;
> En un mot, c'eſt leur ſœur, la Princeſſe Dircé,
> Dont les yeux. . . .

Œdipe répond:

> . . . . Quoi! ſes yeux, Prince, vous ont bleſſé!
> Je ſuis fâché pour vous, que la Reine ſa mère
> Ait ſu vous prévenir pour un fils de ſon frère.
> Ma parole eſt donnée, & je n'y puis plus rien:
> Mais je crois qu'après tout ſes ſœurs la valent bien.

THÉSÉE.

> Antigone eſt parfaite, Iſmène eſt admirable;
> Dircé, ſi voulez, n'a rien de comparable;
> Elles ſont, l'une & l'autre, un chef-d'œuvre des cieux:

Mais. . . .

Ce n'eſt pas offenſer deux ſi charmantes ſœurs,
Que voir en leur aînée auſſi quelques douceurs.

Cependant l'ombre de *Laïus* demande un Prince ou une Princeſſe de ſon ſang pour victime ; *Dircé*, ſeul reſte du ſang de ce Roi, eſt prête à s'immoler ſur le tombeau de ſon père : *Théſée* qui veut mourir pour elle, lui fait accroire qu'il eſt ſon frère, & ne laiſſe pas de lui parler d'amour, malgré la nouvelle parenté.

J'ai mêmes yeux encor ; & vous, mêmes appas.
Mon cœur n'écoute point ce que le ſang veut dire ;
C'eſt d'amour qu'il gémit, c'eſt d'amour qu'il ſoupire ;
Et pour pouvoir ſans crime en goûter la douceur,
Il ſe révolte exprès contre le nom de ſœur.

Cependant, qui le croirait ? *Théſée* dans cette même ſcène, ſe laſſe de ſon ſtratagême. Il ne peut plus ſoutenir davantage le perſonnage de frère ; & ſans attendre que le frère de *Dircé* ſoit connu, il lui avoue toute la feinte, & la remet par-là dans le péril dont il voulait la tirer, en lui diſant pourtant :

Que l'amour, pour défendre une ſi chère vie,
Peut faire vanité d'un peu de tromperie.

Enfin, lorſqu'*Œdipe* reconnaît qu'il eſt le meurtrier de *Laïus*, *Théſée*, au lieu de plaindre ce malheureux Roi, lui propoſe un duel pour le lendemain ; il épouſe *Dircé* à la fin de la pièce, & ainſi la paſſion de *Théſée* fait tout le ſujet de la tragédie, & les malheurs d'*Œdipe* n'en ſont que l'épiſode.

Dircé, perſonnage plus défectueux que *Théſée*, paſſe tout ſon tems à dire des injures à *Œdipe* & à ſa mère ; elle dit à *Jocaſte*, ſans détour, qu'elle eſt indigne de vivre.

Votre ſecond hymen peut avoir d'autres cauſes ;
Mais j'oſerai vous dire, à bien juger des choſes,
Que pour avoir puiſé la vie en votre flanc,
J'y dois avoir ſucé fort peu de votre ſang.

> Celui du grand Laïus, dont je m'y suis formée,
> Trouve bien qu'il est doux d'aimer & d'être aimée;
> Mais il ne trouve pas qu'on soit digne du jour,
> Lorsqu'aux soins de sa gloire on préfère l'amour.

Il est étonnant que *Corneille*, qui a senti ce défaut, ne l'ait connu que pour l'excuser. *Ce manque de respect*, dit-il, *de* Dircé *envers sa mère, ne peut être une faute de théâtre, puisque nous ne sommes pas obligés de rendre parfaits ceux que nous y faisons voir.* Non sans doute, on n'est pas obligé de faire des gens de bien de tous ses personnages : mais les bienséances exigent du moins qu'une Princesse, qui a assez de vertu pour vouloir sauver son peuple aux dépens de sa vie, en ait assez pour ne point dire des injures atroces à sa mère.

Pour *Jocaste*, dont le rôle devait être intéressant, puisqu'elle partage tous les malheurs d'*Œdipe*, elle n'en est pas même le témoin; elle ne paraît point au cinquième acte, lorsqu'*Œdipe* apprend qu'il est son fils : en un mot, c'est un personnage absolument inutile, qui ne sert qu'à raisonner avec *Théſée*, & à excuser les insolences de sa fille, qui agit, dit-elle,

> En amante à bon titre, en Princesse avisée.

Finissons par examiner le rôle d'*Œdipe*, & avec lui la contexture du poëme.

Il commence par vouloir marier une de ses filles, avant que de s'attendrir sur les malheurs des Thébains; bien plus condamnable en cela que *Théſée*, qui n'étant point chargé comme lui du salut de tout ce peuple, peut sans crime écouter sa passion.

Cependant comme il falait bien dire au premier acte quelque chose du sujet de la pièce, on en touche un mot dans la cinquième scène. *Œdipe* soupçonne que les Dieux sont irrités contre les Thébains, parce que *Jocaste* avait autrefois fait exposer son fils, & trompé par-là les oracles des Dieux, qui prédisaient que ce fils tuerait son père & épouserait sa mère.

Il me semble qu'il doit croire plutôt que les Dieux sont satisfaits que *Jocaste* ait étouffé un monstre au berceau; & vraisemblablement ils n'ont prédit les crimes de ce fils qu'afin qu'on l'empêchât de les commettre.

Jocaste soupçonne, avec aussi peu de fondement, que les Dieux punissent les Thébains de n'avoir pas vengé la mort de *Laïus ;* elle prétend qu'on n'a jamais pû venger cette mort. Comment donc peut-elle croire que les Dieux la punissent de n'avoir pas fait l'impossible ?

Avec moins de fondement encore *Œdipe* répond :

> Pourrons-nous en punir des brigands inconnus,
> Que peut-être jamais en ces lieux on n'a vus ?
> Si vous m'avez dit vrai, peut-être ai-je moi-même
> Sur trois de ces brigands vengé le diadême.
> . . . .
> Au lieu même, au tems même, attaqué seul par trois,
> J'en laissai deux sans vie, & mis l'autre aux abois.

Œdipe n'a aucune raison de croire que ces trois voyageurs fussent des brigands, puisqu'au quatrième acte, lorsque *Phorbas* paraît devant lui, il lui dit :

> Et tu fus un des trois que je fus arrêter,
> Dans ce passage étroit qu'il falut disputer ?

S'il les a arrêtés lui-même, & s'il ne les a combattus que parce qu'ils ne voulaient pas lui céder le pas, il n'a point dû les prendre pour des voleurs, qui font ordinairement très-peu de cas des cérémonies, & qui songent plutôt à détrousser les gens, qu'à leur disputer le haut du pavé.

Mais il me semble qu'il y a dans cet endroit une faute encore plus grande. *Œdipe* avoue à *Jocaste* qu'il s'est battu contre trois inconnus au tems même & au lieu même où *Laïus* n'avait avec lui que deux compagnons de voyage. Ne devait-elle donc pas soupçonner que *Laïus* est peut-être mort de la main d'*Œdipe ?* Cependant elle ne fait nulle attention à cet aveu ; & de peur que la pièce ne finisse au premier acte, elle ferme les yeux sur les lumières qu'*Œdipe* lui donne ; & jusqu'à la fin du quatrième acte, il n'est pas dit un mot de la mort de *Laïus*, qui pourtant est le sujet de la pièce. Les amours de *Thésée* & de *Dircé* occupent toute la scène.

C'eſt au quatrième acte qu'*Œdipe*, en voyant *Phorbas*, s'écrie :

> C'eſt un de mes brigands à la mort échapé,
> Madame, & vous pouvez lui choiſir des ſupplices :
> S'il n'a tué *Laïus*, il fut un des complices.

Pourquoi prendre *Phorbas* pour un brigand ? & pourquoi affirmer avec tant de certitude qu'il eſt complice de la mort de *Laïus?* il me paraît que *l'Œdipe* de *Corneille* accuſe *Phorbas* avec autant de légéreté que l'*Œdipe* de *Sophocle* accuſe *Créon.*

Je ne parle point de l'acte giganteſque d'*Œdipe* qui tue trois hommes tout ſeul dans *Corneille*, & qui en tue ſept dans *Sophocle.* Mais il eſt bien étrange qu'*Œdipe* ſe ſouvienne, après ſeize ans, de tous les traits de ces trois hommes; *que l'un avait le poil noir, la mine aſſez farouche, le front cicatriſé, & le regard un peu louche; que l'autre avait le teint frais & l'œil perçant, qu'il était chauve ſur le devant, & mêlé ſur le derrière;* & pour rendre la choſe encore moins vraiſemblable, il ajoute :

> On en peut voir en moi la taille & quelques traits.

Ce n'était point à *Œdipe* à parler de cette reſſemblance; c'était à *Jocaſte*, qui ayant vécu avec l'un & avec l'autre, pouvait en être bien mieux informée qu'*Œdipe*, qui n'a jamais vu *Laïus* qu'un moment en ſa vie. Voilà comme *Sophocle* a traité cet endroit : mais il falait que *Corneille*, ou n'eût point lu du tout *Sophocle*, ou le mépriſât beaucoup, puiſqu'il n'a rien emprunté de lui, ni beautés ni défauts.

Cependant, comment ſe peut-il faire qu'*Œdipe* ait ſeul tué *Laïus*, & que *Phorbas*, qui a été bleſſé à côté de ce Roi, diſe pourtant qu'il a été tué par des voleurs ? Il était difficile de concilier cette contradiction; & *Jocaſte*, pour toute réponſe, dit que,

> C'eſt un conte,
> Dont Phorbas, au retour, voulut cacher ſa honte.

Cette petite tromperie de *Phorbas* devait-elle être le nœud de la tragédie d'*Œdipe?* Il s'eſt pourtant trouvé des gens qui

ont admiré cette puérilité; & un homme distingué à la cour par son esprit, m'a dit que c'était là le plus bel endroit de *Corneille*.

Au cinquième acte, *Œdipe*, honteux d'avoir épousé la veuve d'un Roi qu'il a massacré, dit qu'il veut se bannir & retourner à Corinthe; & cependant il envoye chercher *Thésée* & *Dircé*,

Pour lire dans leur ame,
S'ils prêteroient la main à quelque sourde trame.

Et que lui importent les sourdes trames de *Dircé*, & les prétentions de cette Princesse sur une couronne à laquelle il renonce pour jamais?

Enfin, il me paraît qu'*Œdipe* apprend avec trop de froideur son affreuse aventure. Je sais qu'il n'est point coupable, & que sa vertu peut le consoler d'un crime involontaire : mais s'il a assez de fermeté dans l'esprit pour sentir qu'il n'est que malheureux, doit-il se punir de son malheur? Et s'il est assez désespéré pour se crever les yeux, doit-il être assez froid pour dire à *Dircé* dans un moment si terrible :

Votre frère est connu, le savez-vous, Madame?
Votre amour pour Thésée est dans un plein repos.
. . . .
Aux crimes, malgré moi, l'ordre du Ciel m'attache;
Pour m'y faire tomber à moi-même il me cache;
Il offre, en m'aveuglant sur ce qu'il a prédit,
Mon père à mon épée, & ma mère à mon lit.
Hélas! qu'il est bien vrai qu'en vain on s'imagine
Dérober notre vie à ce qu'il nous destine!
Les soins de l'éviter font courir au-devant,
Et l'adresse à le fuir y plonge plus avant.

Doit-il rester sur le théâtre à débiter plus de quatre-vingts vers avec *Dircé* & *Thésée*, qui sont deux étrangers pour lui, tandis que *Jocaste*, sa femme & sa mère, ne sait encore rien de son aventure, & ne paraît pas même sur la scène?

Voilà à peu près les principaux défauts que j'ai cru appercevoir dans l'*Œdipe* de *Corneille.* Je m'abuſe peut-être : mais je parle de ſes fautes avec la même ſincérité que j'admire les beautés qui y ſont répandues; & quoique les beaux morceaux de cette pièce me paraiſſent très-inférieurs aux grands traits de ſes autres tragédies, je déſeſpère pourtant de les égaler jamais : car ce grand homme eſt toujours au-deſſus des autres, lors même qu'il n'eſt pas entièrement égal à lui-même.

Je ne parle point de la verſification ; on ſait qu'il n'a jamais fait des vers ſi faibles & ſi indignes de la tragédie. En effet, *Corneille* ne connaiſſait guères la médiocrité, & il tombait dans le bas avec la même facilité qu'il s'élevait au ſublime.

J'eſpère que vous me pardonnerez, Monſieur, la témérité avec laquelle je parle; ſi pourtant c'en eſt une de trouver mauvais ce qui eſt mauvais, & de reſpecter le nom de l'auteur ſans en être l'eſclave.

Et quelles fautes voudrait-on que l'on relevât ? Serait-ce celles des auteurs médiocres dont on ignore tout juſqu'aux défauts ? C'eſt ſur les imperfections des grands hommes qu'il faut attacher ſa critique; car ſi le préjugé nous faiſait admirer leurs fautes, bientôt nous les imiterions, & il ſe trouverait peut-être que nous n'aurions pris de ces célèbres écrivains que l'exemple de mal faire.

LETTRE V,

Qui contient la critique du nouvel ŒDIPE.

MONSIEUR, me voilà enfin parvenu à la partie de ma diſſertation la plus aiſée, c'eſt-à-dire, à la critique de mon ouvrage; & pour ne point perdre de tems, je commencerai par le premier défaut, qui eſt celui du ſujet. Régulièrement, la pièce d'*Œdipe* devrait finir au premier acte. Il n'eſt pas naturel qu'*Œdipe* ignore comment ſon prédéceſſeur eſt mort. *Sophocle* ne s'eſt point mis du tout en peine de corriger cette faute. *Corneille*, en voulant la ſauver, a fait encore plus mal que *Sophocle*,

Sophocle, & je n'ai pas mieux réussi qu'eux. *Œdipe*, chez moi, parle ainsi à *Jocaste* :

> On m'avait toujours dit que ce fut un Thébain
> Qui leva sur son Prince une coupable main.
> Pour moi qui, sur son trône élevé par vous-même,
> Deux ans après sa mort, ai ceint le diadême,
> Madame, jusqu'ici respectant vos douleurs,
> Je n'ai point rappellé le sujet de vos pleurs ;
> Et de vos seuls périls chaque jour allarmée,
> Mon ame à d'autres soins semblait être formée.

Ce compliment ne me paraît point une excuse valable de l'ignorance d'*Œdipe*. La crainte de déplaire à sa femme en lui parlant de son premier mari, ne doit point du tout l'empêcher de s'informer des circonstances de la mort de son prédécesseur. C'est avoir trop de discrétion & trop peu de curiosité ; il ne lui est pas permis non plus de ne point savoir l'histoire de *Phorbas*. Un ministre d'État ne saurait jamais être un homme assez obscur pour être en prison plusieurs années, sans qu'on en sache rien. *Jocaste* a beau dire :

> Dans un château voisin conduit secrettement,
> Je dérobai sa tête à leur emportement.

on voit bien que ces deux vers ne sont mis que pour prévenir la critique ; c'est une faute qu'on tâche de déguiser, mais qui n'en est pas moins faute.

Voici un défaut plus considérable qui n'est pas du sujet, & dont je suis seul responsable. C'est le personnage de *Philoctète*. Il semble qu'il ne soit venu à Thèbes que pour y être accusé ; encor est-il soupçonné peut-être un peu légèrement. Il arrive au premier acte, & s'en retourne au troisième. On ne parle de lui que dans les trois premiers actes, & on n'en dit pas un seul mot dans les derniers. Il contribue un peu au nœud de la pièce, & le dénouement se fait absolument sans lui : ainsi il paraît que ce sont deux tragédies, dont l'une roule sur *Philoctète*, & l'autre sur *Œdipe*.

J'ai voulu donner à *Philoctète* le caractère d'un héros, & j'ai bien peur d'avoir poussé la grandeur d'ame jusqu'à la fanfaronade. Heureusement j'ai lu dans Madame *Dacier*, qu'un homme peut parler avantageusement de soi, lorsqu'il est calomnié : voilà le cas où se trouve *Philoctète*. Il est réduit par la calomnie à la nécessité de dire du bien de lui-même. Dans une autre occasion, j'aurais tâché de lui donner plus de politesse que de fierté ; & s'il s'était trouvé dans les mêmes circonstances que *Sertorius* & *Pompée*, j'aurais pris la conversation héroïque de ces deux grands hommes pour modèle, quoique je n'eusse pas espéré de l'atteindre. Mais comme il est dans la situation de *Nicomède*, j'ai cru devoir le faire parler à peu près comme ce jeune Prince, & qu'il lui était permis de dire, *un homme tel que moi*, lorsqu'on l'outrage. Quelques personnes s'imaginent que *Philoctète* était un pauvre écuyer d'*Hercule*, qui n'avait d'autre mérite que d'avoir porté ses flèches, & qui veut s'égaler à son maître dont il parle toujours. Cependant il est certain que *Philoctète* était un Prince de la Grèce, fameux par ses exploits, compagnon d'*Hercule*, & de qui même les Dieux avaient fait dépendre le destin de Troye. Je ne sais si je n'en ai point fait en quelques endroits un fanfaron ; mais il est certain que c'était un héros.

Pour l'ignorance où il est, en arrivant, sur les affaires de *Thèbes*, je ne la trouve pas moins condamnable que celle d'*Œdipe*. Le mont Œta où il avait vu mourir *Hercule*, n'était pas si éloigné de Thèbes, qu'il ne pût savoir aisément ce qui se passait dans cette ville. Heureusement cette ignorance vicieuse de *Philoctète* m'a fourni une exposition du sujet qui m'a paru assez bien reçue ; & c'est ce qui me persuade que les beautés d'un ouvrage naissent quelquefois d'un défaut.

Dans toutes les tragédies, on tombe dans un écueil tout contraire. L'exposition du sujet se fait ordinairement à un personnage qui en est aussi bien informé que celui qui lui parle. On est obligé, pour mettre les auditeurs au fait, de faire dire aux principaux acteurs ce qu'ils ont dû vraisemblablement déjà dire mille fois. Le point de perfection serait de combiner tellement les événemens, que l'acteur qui parle n'eût jamais dû dire ce qu'on met dans sa bouche que dans le tems même où il le

dit. Telle eſt, entre autres exemples de cette perfection, la première ſcène de la tragédie de *Bajazet. Acomat* ne peut être inſtruit de ce qui ſe paſſe dans l'armée. *Oſmin* ne peut ſavoir de nouvelles du Sérail. Ils ſe font l'un à l'autre des confidences réciproques, qui inſtruiſent & qui intéreſſent également le ſpectateur; & l'artifice de cette expoſition eſt conduit avec un ménagement dont je crois que *Racine* ſeul était capable.

Il eſt vrai qu'il y a des ſujets de tragédie où l'on eſt tellement gêné par la bizarrerie des événemens, qu'il eſt preſque impoſſible de réduire l'expoſition de ſa pièce à ce point de ſageſſe & de vraiſemblance. Je crois, pour mon bonheur, que le ſujet d'*Œdipe* eſt de ce genre; & il me ſemble que lorſqu'on ſe trouve ſi peu maître du terrein, il faut toujours ſonger à être intéreſſant plutôt qu'exact; car le ſpectateur pardonne tout, hors la longueur; & lorſqu'il eſt une fois ému, il examine rarement s'il a raiſon de l'être.

A l'égard de l'amour de *Jocaſte* & de *Philoctète*, j'oſe encore dire que c'eſt un défaut néceſſaire; le ſujet ne me fourniſſait rien par lui-même pour remplir les trois premiers actes; à peine même avais-je de la matière pour les deux derniers. Ceux qui connaiſſent le théâtre, c'eſt-à-dire ceux qui ſentent les difficultés de la compoſition auſſi-bien que les fautes, conviendront de ce que je dis. Il faut toujours donner des paſſions aux principaux perſonnages. Eh! quel rôle inſipide aurait joué *Jocaſte*, ſi elle n'avait eu du moins le ſouvenir d'un amour légitime, & ſi elle n'avait craint pour les jours d'un homme qu'elle avait autrefois aimé?

Il eſt ſurprenant que *Philoctète* aime encore *Jocaſte*, après une ſi longue abſence: il reſſemble aſſez aux Chevaliers errans, dont la profeſſion était d'être toujours fidèles à leurs maîtreſſes. Mais je ne puis être de l'avis de ceux qui trouvent *Jocaſte* trop âgée pour faire naître encore des paſſions; elle a pu être mariée ſi jeune, & il eſt ſi ſouvent répété dans la pièce qu'*Œdipe* eſt dans une grande jeuneſſe, que ſans trop preſſer les tems, il eſt aiſé de voir qu'elle n'a pas plus de trente-cinq ans. Les femmes ſeraient bien malheureuſes, ſi on n'inſpirait plus de ſentiment à cet âge.

Je veux que *Jocaſte* ait plus de ſoixante ans dans *Sophocle* &

dans *Corneille*. La construction de leur fable n'est pas une règle pour la mienne. Je ne suis pas obligé d'adopter leurs fictions; & s'il leur a été permis de faire revivre dans plusieurs de leurs pièces des personnes mortes depuis longtems, & d'en faire mourir d'autres qui étaient encore vivantes, on doit bien me passer d'ôter à *Jocaste* quelques années.

Mais je m'aperçois que je fais l'apologie de ma pièce, au lieu de la critique que j'en avais promise. Revenons vîte à la censure.

Le troisième acte n'est point fini; on ne sait pourquoi les acteurs sortent de la scène. *Œdipe* dit à *Jocaste* :

> Suivez mes pas, rentrons; il faut que j'éclaircisse
> Un soupçon que je forme avec trop de justice.
> . . . . Suivez-moi,
> Et venez dissiper ou combler mon effroi.

Mais il n'y a pas de raison pour éclaircir son doute plutôt derrière le théâtre que sur la scène : aussi *Œdipe* après avoir dit à *Jocaste* de le suivre, revient avec elle le moment d'après, & il n'y a nulle distinction entre le troisième & le quatrième acte, que le coup d'archet qui les sépare.

La première scène du quatrième acte est celle qui a le plus réussi : mais je ne me reproche pas moins d'avoir fait dire dans cette scène à *Jocaste* & à *Œdipe* tout ce qu'ils avaient dû s'apprendre depuis longtems. L'intrigue n'est fondée que sur une ignorance bien peu vraisemblable. J'ai été obligé de recourir à un miracle pour couvrir ce défaut du sujet. Je mets dans la bouche d'*Œdipe* :

> Enfin je me souviens qu'aux champs de la Phocide
> (Et je ne conçois pas par quel enchantement
> J'oubliais jusqu'ici ce grand événement,
> La main des Dieux sur moi si longtems suspendue,
> Semble ôter le bandeau qu'ils mettaient sur ma vue)
> Dans un chemin étroit je trouvai deux guerriers, &c.

Il est manifeste que c'était au premier acte qu'*Œdipe* devait

raconter cette aventure de la Phocide ; car dès qu'il apprend par la bouche du grand-Prêtre que les Dieux demandent la punition du meurtrier de *Laïus*, ſon devoir eſt de s'informer ſcrupuleuſement & ſans délai de toutes les circonſtances de ce meurtre. On doit lui répondre que *Laïus* a été tué en Phocide, dans un chemin étroit, par deux étrangers ; & lui qui ſait que dans ce tems-là même il s'eſt battu contre deux étrangers en Phocide, doit ſoupçonner dès ce moment que *Laïus* a été tué de ſa main. Il eſt triſte d'être obligé, pour cacher cette faute, de ſuppoſer que la vengeance des Dieux ôte dans un tems la mémoire à *Œdipe*, & la lui rend dans un autre.

La ſcène ſuivante d'*Œdipe* & de *Phorbas* me paraît bien moins intéreſſante chez moi que dans *Corneille*. *Œdipe*, dans ma pièce, eſt déja inſtruit de ſon malheur, avant que *Phorbas* achève de l'en perſuader. *Phorbas* ne laiſſe l'eſprit du ſpectateur dans aucune incertitude, il ne lui inſpire aucune ſurpriſe, & ainſi il ne doit point l'intéreſſer : au contraire, dans *Corneille*, *Œdipe*, loin de ſe douter d'être le meurtrier de *Laïus*, croit en être le vengeur, & il ſe convainc lui-même en voulant convaincre *Phorbas*. Cet artifice de *Corneille* ſerait admirable, ſi *Œdipe* avait quelque lieu de croire que *Phorbas* eſt coupable, & ſi le nœud de la pièce n'était pas fondé ſur un menſonge puéril.

C'eſt un conte ;
Dont Phorbas, au retour, voulut cacher ſa honte.

Je ne pouſſerai pas plus loin la critique de mon ouvrage ; il me ſemble que j'en ai reconnu les défauts les plus importans. On ne doit pas en exiger davantage d'un auteur, & peut-être un cenſeur ne m'aurait-il pas plus maltraité. Si on me demande pourquoi je n'ai pas corrigé ce que je condamne, je répondrai qu'il y a ſouvent dans un ouvrage des défauts qu'on eſt obligé de laiſſer malgré ſoi ; & d'ailleurs il y a peut-être autant d'honneur à avouer ſes fautes qu'à les corriger. J'ajouterai encore que j'en ai ôté autant qu'il en reſte. Chaque repréſentation de mon *Œdipe* était pour moi un examen ſévère, où je recueillais les ſuffrages & les cenſures du public, & j'étudiais ſon goût pour former le mien. Il faut que j'avoue que Monſeigneur le Prince

de *Conti* eſt celui qui m'a fait les critiques les plus judicieuſes & les plus fines. S'il n'était qu'un particulier, je me contenterais d'admirer ſon diſcernement : mais puiſqu'il eſt élevé au-deſſus des autres par ſon rang autant que par ſon eſprit, j'oſe ici le ſupplier d'accorder ſa protection aux belles-lettres dont il a tant de connaiſſance.

J'oubliais de dire que j'ai pris deux vers dans l'*Œdipe* de *Corneille*. L'un eſt au premier acte :

> Ce monſtre à voix humaine, aigle, femme & lion :

L'autre eſt au dernier acte. C'eſt une traduction de *Sénèque* : *Nec vivis miſtus, nec ſepultis :*

> Et le ſort qui l'accable,
> Des morts & des vivans ſemble le ſéparer.

Je n'ai point fait ſcrupule de voler ces deux vers, parce qu'ayant préciſément la même choſe à dire que *Corneille*, il m'était impoſſible de l'exprimer mieux, & j'ai mieux aimé donner deux bons vers de lui, que d'en donner deux mauvais de moi.

Il me reſte à parler de quelques rimes que j'ai haſardées dans ma tragédie. J'ai fait rimer *frein* à *rien*; *héros* à *tombeaux*; *contagion* à *poiſon*, &c. Je ne défends point ces rimes, parce que je les ai employées : mais je ne m'en ſuis ſervi que parce que je les ai crues bonnes. Je ne puis ſouffrir qu'on ſacrifie à la richeſſe de la rime toutes les autres beautés de la poéſie, & qu'on cherche plutôt à plaire à l'oreille qu'au cœur & à l'eſprit. On pouſſe même la tyrannie juſqu'à exiger qu'on rime pour les yeux encore plus que pour les oreilles : *je ferais, j'aimerais*, &c. ne ſe prononcent point autrement que *traits* & *attraits :* cependant on prétend que ces mots ne riment point enſemble, parce qu'un mauvais uſage veut qu'on les écrive différemment. M. *Racine* avait mis dans ſon *Andromaque :*

> M'en croirez-vous? Laſſé de ſes trompeurs attraits,
> Au lieu de l'enlever, Seigneur, je la fuirois.

Le ſcrupule lui prit, & il ôta la rime *fuirois*, qui me paraît (à ne conſulter que l'oreille) beaucoup plus juſte que celle de *jamais*, qu'il lui ſubſtitua.

La bizarrerie de l'uſage, ou plutôt des hommes qui l'établiſſent, eſt étrange ſur ce ſujet comme ſur bien d'autres. On permet que le mot *abhorre*, qui a deux *r*, rime avec *encore*, qui n'en a qu'une. Par la même raiſon, *tonnerre* & *terre* devraient rimer avec *père* & *mère* : cependant on ne le ſouffre pas, & perſonne ne réclame contre cette injuſtice.

Il me paraît que la poéſie Françaiſe y gagnerait beaucoup, ſi on voulait ſecouer le joug de cet uſage déraiſonnable & tyrannique. Donner aux auteurs de nouvelles rimes, ce ſerait leur donner de nouvelles penſées ; car l'aſſujettiſſement à la rime fait que ſouvent on ne trouve dans la langue qu'un ſeul mot qui puiſſe finir un vers : on ne dit preſque jamais ce qu'on voulait dire ; on ne peut ſe ſervir du mot propre ; on eſt obligé de chercher une penſée pour la rime, parce qu'on ne peut trouver de rime pour exprimer ce qu'on penſe. C'eſt à cet eſclavage qu'il faut imputer pluſieurs impropriétés qu'on eſt choqué de rencontrer dans nos poètes les plus exacts. Les auteurs ſentent encore mieux que les lecteurs la dureté de cette contrainte, & ils n'oſent s'en affranchir.

Pour moi, dont l'exemple ne tire point à conſéquence, j'ai tâché de regagner un peu de liberté ; & ſi la poéſie occupe encore mon loiſir, je préférerai toujours les choſes aux mots, & la penſée à la rime.

LETTRE VI,

Qui contient une diſſertation ſur les Chœurs.

MONSIEUR, il ne me reſte plus qu'à parler du chœur que j'introduis dans ma pièce. J'en ai fait un perſonnage qui paraît à ſon rang comme les autres acteurs, & qui ſe montre quelquefois ſans parler, ſeulement pour jetter plus d'intérêt dans la ſcène, & pour ajouter plus de pompe au ſpectacle.

Comme on croit d'ordinaire que la route qu'on a tenue était la ſeule qu'on devait prendre, je m'imagine que la manière dont j'ai hazardé les chœurs, eſt la ſeule qui pouvait réuſſir parmi nous.

Chez les anciens, le chœur rempliſſait l'intervalle des actes, & paraiſſait toujours ſur la ſcène. Il y avait à cela plus d'un inconvénient; car ou il parlait dans les entr'actes de ce qui s'était paſſé dans les actes précédens, & c'était une répétition fatigante; ou il prévenait ce qui devait arriver dans les actes ſuivans, & c'était une annonce qui pouvait dérober le plaiſir de la ſurpriſe; ou enfin il était étranger au ſujet, & par conſéquent il devait ennuyer.

La préſence continuelle du chœur dans la tragédie, me paraît encore plus impraticable : l'intrigue d'une pièce intéreſſante exige d'ordinaire que les principaux acteurs ayent des ſecrets à ſe confier. Eh! le moyen de dire ſon ſecret à tout un peuple? C'eſt une choſe plaiſante de voir *Phèdre* dans *Eurypide* avouer à une troupe de femmes un amour inceſtueux, qu'elle doit craindre de s'avouer à elle-même. On demandera peut-être comment les anciens pouvaient conſerver ſi ſcrupuleuſement un uſage ſi ſujet au ridicule; c'eſt qu'ils étaient perſuadés que le chœur était la baſe & le fondement de la tragédie. Voilà bien les hommes, qui prennent preſque toujours l'origine d'une choſe pour l'eſſence de la choſe même. Les anciens ſavaient que ce ſpectacle avait commencé par une troupe de payſans ivres qui chantaient les louanges de *Bacchus*, & ils voulaient que le théâtre fût toujours rempli d'une troupe d'acteurs, qui en chantant les louanges des Dieux, rappellaſſent l'idée que le peuple avait de l'origine de la tragédie. Longtems même le poëme dramatique ne fut qu'un ſimple chœur, & les perſonnages qu'on y ajouta, ne furent regardés que comme des épiſodes; & il y a encore aujourd'hui des ſavans qui ont le courage d'aſſurer que nous n'avons aucune idée de la véritable tragédie, depuis que nous avons banni les chœurs : c'eſt comme ſi, dans une même pièce, on voulait que nous miſſions Paris, Londres & Madrid ſur le théâtre, parce que nos pères en uſaient ainſi, lorſque la comédie fut établie en France.

M. *Racine* qui a introduit des chœurs dans *Athalie* & dans *Eſther*,

Esther, s'y est pris avec plus de précaution que les Grecs; il ne les a guères fait paraître que dans les entr'actes; encore a-t-il eu bien de la peine à le faire avec la vraisemblance qu'exige toujours l'art du théâtre.

A quel propos faire chanter une troupe de Juives, lorsqu'*Esther* a raconté ses aventures à *Elise?* Il faut nécessairement, pour amener cette musique, qu'*Esther* leur ordonne de lui chanter quelque air.

Mes filles, chantez-nous quelqu'un de ces cantiques....

Je ne parle pas du bizarre assortiment du chant & de la déclamation dans une même scène : mais du moins il faut avouer que des moralités mises en musique doivent paraître bien froides, après ces dialogues pleins de passion qui font le caractère de la tragédie. Un chœur serait bien mal venu, après la déclaration de *Phèdre*, ou après la conversation de *Sévère* & de *Pauline.*

Je croirai donc toujours, jusqu'à ce que l'événement me détrompe, qu'on ne peut hasarder le chœur dans une tragédie, qu'avec la précaution de l'introduire à son rang, & seulement lorsqu'il est nécessaire pour l'ornement de la scène : encore n'y a-t-il que très-peu de sujets où cette nouveauté puisse être reçue. Le chœur serait absolument déplacé dans *Bajazet*, dans *Mithridate*, dans *Britannicus*, & généralement dans toutes les pièces dont l'intrigue n'est fondée que sur les intérêts de quelques particuliers; il ne peut convenir qu'à des pièces où il s'agit du salut de tout un peuple.

Les Thébains sont les premiers intéressés dans le sujet de ma tragédie; c'est de leur mort ou de leur vie dont il s'agit; & il ne paraît pas hors des bienséances de faire paraître quelquefois sur la scène ceux qui ont le plus d'intérêt de s'y trouver.

LETTRE VII.

A l'occaſion de pluſieurs critiques qu'on a faites d'Œdipe.

MONSIEUR, on vient de me montrer une critique de mon *Œdipe*, qui, je crois, ſera imprimée avant que cette ſeconde édition puiſſe paraître. J'ignore quel eſt l'auteur de cet ouvrage. Je ſuis fâché qu'il me prive du plaiſir de le remercier des éloges qu'il me donne avec bonté, & des critiques qu'il fait de mes fautes avec autant de diſcernement que de politeſſe.

J'avais déja reconnu, dans l'examen que j'ai fait de ma tragédie, une bonne partie des défauts que l'obſervateur relève; mais je me ſuis aperçu qu'un auteur s'épargne toujours, quand il ſe critique lui-même, & que le cenſeur veille, lorſque l'auteur s'endort. Celui qui me critique a vu ſans doute mes fautes d'un œil plus éclairé que moi. Cependant je ne ſais ſi, comme j'ai été un peu trop indulgent, il n'eſt pas quelquefois un peu trop ſévère. Son ouvrage m'a confirmé dans l'opinion où je ſuis que le ſujet d'*Œdipe* eſt un des plus difficiles qu'on ait jamais mis au théâtre. Mon cenſeur me propoſe un plan, ſur lequel il voudrait que j'euſſe compoſé ma pièce; c'eſt au public à en juger. Mais je ſuis perſuadé que ſi j'avais travaillé ſur le modèle qu'il me préſente, on ne m'aurait pas fait même l'honneur de me critiquer. J'avoue qu'en ſubſtituant, comme il le veut, *Créon* à *Philoctète*, j'aurais peut-être donné plus d'exactitude à mon ouvrage; mais *Créon* aurait été un perſonnage bien froid, & j'aurais trouvé par-là le ſecret d'être à la fois ennuyeux & irrépréhenſible.

On m'a parlé de quelques autres critiques. Ceux qui ſe donnent la peine de les faire me feront toujours beaucoup d'honneur, même de plaiſir, quand ils daigneront me les montrer. Si je ne puis à préſent profiter de leurs obſervations, elles m'éclaireront du moins pour les premiers ouvrages que je pourrai compoſer, & me feront marcher d'un pas plus sûr dans cette carrière dangereuſe.

On m'a fait apercevoir que plusieurs vers de ma pièce se trouvaient dans d'autres pièces de théâtre. Je dis qu'on m'en a fait apercevoir; car, soit qu'ayant la tête remplie des vers d'autrui, j'aye cru travailler d'imagination, quand je ne travaillais que de mémoire; soit qu'on se rencontre quelquefois dans les mêmes pensées & dans les mêmes tours, il est certain que j'ai été plagiaire sans le savoir, & que hors ces deux beaux vers de *Corneille*, que j'ai pris hardiment & dont je parle dans mes lettres, je n'ai eu dessein de voler personne.

Il y a dans les *Horaces :*

Est-ce vous, Curiace? en croirai-je mes yeux?

Et dans ma pièce il y avait :

Est-ce vous, Philoctète? en croirai-je mes yeux?

J'espère qu'on me fera l'honneur de croire que j'aurais bien trouvé tout seul un pareil vers. Je l'ai changé cependant, aussi-bien que plusieurs autres, & je voudrais que tous les défauts de mon ouvrage fussent aussi aisés à corriger que celui-là.

On m'apporte dans ce moment une nouvelle critique de mon *Œdipe :* celle-ci me paraît moins instructive que l'autre, mais beaucoup plus maligne. La première est d'un Religieux, à ce qu'on vient de me dire : la seconde est d'un homme de lettres; & ce qui est assez singulier, c'est que le Religieux possède mieux le théâtre, & l'autre la raillerie. Le premier a voulu m'éclairer, & y a réussi. Le second a voulu m'outrager, mais il n'en est point venu à bout. Je lui pardonne sans peine ses injures, en faveur de quelques traits ingénieux & plaisans dont son ouvrage m'a paru semé. Ses railleries m'ont plus diverti qu'elles ne m'ont offensé; & même de tous ceux qui ont vu cette satyre en manuscrit, je suis celui qui en ai jugé le plus avantageusement. Peut-être ne l'ai-je trouvée bonne que par la crainte où j'étais de succomber à la tentation de la trouver mauvaise. Ce sera au public à juger de son prix.

Ce censeur assure, dans son ouvrage, que ma tragédie languira tristement dans la boutique de *Ribou,* lorsque sa lettre aura dessillé les yeux du public; heureusement il empêche lui-

même le mal qu'il me veut faire. Si sa satyre est bonne, tous ceux qui la liront, auront quelque curiosité de voir la tragédie qui en est l'objet ; & au lieu que les pièces de théâtre font vendre d'ordinaire leurs critiques, cette critique fera vendre mon ouvrage. Je lui aurai la même obligation qu'*Escobar* eut à *Paschal.* Cette comparaison me paraît assez juste ; car ma poésie pourrait bien être aussi relâchée que la morale d'*Escobar ;* & il y a quelques traits dans la satyre de ma pièce, qui sont peut-être dignes des lettres provinciales, du moins par la malignité.

Je reçois une troisième critique ; celle-ci est si misérable, que je n'en puis moi-même soutenir la lecture. J'en attends encore deux autres. Voilà bien des ennemis ; mais je souhaite donner bientôt une tragédie qui m'en attire encore davantage.

MARIAMNE,

TRAGÉDIE,

Représentée pour la première fois le 6 Mars 1724.

Revue & corrigée par l'Auteur en 1762.

PRÉFACE

De la première Edition.

JE ne donne cette édition qu'en tremblant. Tant d'ouvrages, que j'ai vus applaudis au théâtre & méprisés à la lecture, me font craindre pour le mien le même sort. Une ou deux situations, l'art des acteurs, la docilité que j'ai fait paraître, ont pu m'attirer des suffrages aux représentations ; mais il faut un autre mérite pour soutenir le grand jour de l'impression. C'est peu d'une conduite régulière ; ce serait peu même d'intéresser. Tout ouvrage en vers, quelque beau qu'il soit d'ailleurs, sera nécessairement ennuyeux, si tous les vers ne sont pas pleins de force & d'harmonie, si on n'y trouve pas une élégance continue, si la pièce n'a point ce charme inexprimable de la poésie que le génie seul peut donner, où l'esprit ne saurait jamais atteindre, & sur lequel on raisonne si mal & si inutilement depuis la mort de M. *Despréaux.*

C'est une erreur bien grossière de s'imaginer que les vers soient la dernière partie d'une pièce de théâtre, & celle qui doit le moins coûter. M. *Racine*, c'est-à-dire, l'homme de la terre, qui après *Virgile* a mieux connu l'art des vers, ne pensait pas ainsi. Deux années entières lui suffirent à peine pour écrire sa *Phèdre. Pradon* se vante d'avoir composé la sienne en moins de trois mois. Comme le succès passager des représentations d'une tragédie ne dépend point du style, mais des acteurs & des situations, il arriva que les deux *Phèdres* semblèrent d'abord avoir une égale destinée ; mais l'impression régla bientôt le rang de l'une & de l'autre. *Pradon*, selon sa coutume des mauvais auteurs, eut beau faire une préface insolente, dans laquelle il traitait ses critiques de malhonnêtes gens ; sa pièce, tant vantée par sa cabale & par lui, tomba dans le mépris qu'elle mérite ; & sans la *Phèdre* de M. *Racine*, on ignorerait aujourd'hui que *Pradon* en a composé une.

Mais d'où vient enfin cette diſtance ſi prodigieuſe entre ces deux ouvrages ? La conduite en eſt à peu près la même. *Phèdre* eſt mourante dans l'une & dans l'autre. *Théſée* eſt abſent dans les premiers actes : il paſſe pour avoir été aux enfers avec *Pyrithoüs*. *Hippolyte* ſon fils veut quitter *Trézène* ; il veut fuir *Aricie*, qu'il aime. Il déclare ſa paſſion à *Aricie*, & reçoit avec horreur celle de *Phèdre* : il meurt du même genre de mort, & ſon gouverneur fait le récit de ſa mort. Il y a plus. Les perſonnages des deux pièces ſe trouvant dans les mêmes ſituations, diſent preſque les mêmes choſes ; mais c'eſt-là qu'on diſtingue le grand homme, & le mauvais poète. C'eſt lorſque *Racine* & *Pradon* penſent de même, qu'il ſont le plus différens. En voici un exemple bien ſenſible, dans la déclaration d'*Hippolyte* à *Aricie*. M. *Racine* fait ainſi parler *Hippolyte*.

Moi qui contre l'amour fiérement révolté,
Aux fers de ſes captifs ai longtems inſulté,
Qui des faibles mortels déplorant les naufrages,
Penſais toujours du bord contempler les orages,
Aſſervi maintenant ſous la commune loi,
Par quel trouble me vois-je emporté loin de moi ?
Un moment a vaincu mon audace imprudente ;
Cette ame ſi ſuperbe eſt enfin dépendante.
Depuis près de ſix mois honteux, déſeſpéré,
Portant partout le trait dont je ſuis déchiré,
Contre vous, contre moi, vainement je m'éprouve ;
Préſente je vous fuis, abſente je vous trouve.
Dans le fond des forêts votre image me ſuit ;
La lumière du jour, les ombres de la nuit,
Tout retrace à mes yeux les charmes que j'évite ;
Tout vous livre à l'envi le rebelle Hippolyte.
Moi-même pour tout fruit de mes ſoins ſuperflus,
Maintenant je me cherche, & ne me trouve plus.
Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune.
Je ne me ſouviens plus des leçons de Neptune.

Mes

Mes ſeuls gémiſſemens font retentir les bois,
Et mes courſiers oiſifs ont oublié ma voix.

Voici comment *Hippolyte* s'exprime dans *Pradon*,

Aſſez & trop longtems, d'une bouche profane,
Je mépriſai l'amour, & j'adorai Diane.
Solitaire, farouche, on me voyait toujours
Chaſſer dans nos forêts les lions & les ours.
Mais un ſoin plus preſſant m'occupe & m'embarraſſe.
Depuis que je vous vois j'abandonne la chaſſe;
Elle fit autrefois mes plaiſirs les plus doux,
Et quand j'y vais, ce n'eſt que pour penſer à vous.

On ne ſaurait lire ces deux pièces de comparaiſon, ſans admirer l'une & ſans rire de l'autre. C'eſt pourtant dans toutes les deux le même fonds de ſentimens & de penſées; car quand il s'agit de faire parler les paſſions, tous les hommes ont preſque les mêmes idées; mais la façon de les exprimer diſtingue l'homme d'eſprit d'avec celui qui n'en a point, l'homme de génie d'avec celui qui n'a que de l'eſprit, & le poète d'avec celui qui veut l'être.

Pour parvenir à écrire comme M. *Racine*, il faudrait avoir ſon génie, & polir autant que lui ſes ouvrages. Quelle défiance ne dois-je donc point avoir, moi qui, né avec des talens ſi faibles, & accablé par des maladies continuelles, n'ai ni le don de bien imaginer, ni la liberté de corriger par un travail aſſidu les défauts de mes ouvrages? Je ſens avec déplaiſir toutes les fautes qui ſont dans la contexture de cette pièce, auſſi-bien que dans la diction. J'en aurais corrigé quelques-unes, ſi j'avais pu retarder cette édition; mais j'en aurais encore laiſſé beaucoup. Dans tous les arts il y a un terme par-delà lequel on ne peut plus avancer. On eſt reſſerré dans les bornes de ſon talent; on voit la perfection au-delà de ſoi, & on fait des efforts impuiſſans pour y atteindre.

Je ne ferai point une critique détaillée de cette pièce: les lecteurs la feront aſſez ſans moi. Mais je crois qu'il eſt néceſſaire que je parle ici d'une critique générale qu'on a faite ſur le choix

du sujet de *Mariamne.* Comme le génie des Français est de saisir vivement le côté ridicule des choses les plus sérieuses, on disait que le sujet de *Mariamne* n'était autre chose qu'*un vieux mari amoureux & brutal, à qui sa femme refuse avec aigreur le devoir conjugal;* & on ajoutait, qu'une querelle de ménage ne pouvait jamais faire une tragédie. Je supplie qu'on fasse avec moi quelques réflexions sur ce préjugé.

Les pièces tragiques sont fondées ou sur les intérêts de toute une nation, ou sur ses intérêts particuliers de quelques Princes. De ce premier genre sont l'*Iphigénie en Aulide*, où la Grèce assemblée demande le sang de la fille d'*Agamemnon:* les *Horaces*, où trois combattans ont entre les mains le sort de Rome: l'*Œdipe,* où le salut des Thébains dépend de la découverte du meurtrier de *Laïus.* Du second genre sont *Britannicus, Phèdre, Mithridate*, *&c.*

Dans ces trois dernières tout l'intérêt est renfermé dans la famille du héros de la pièce: tout roule sur des passions que des bourgeois ressentent comme les Princes; & l'intrigue de ces ouvrages est aussi propre à la comédie qu'à la tragédie. Otez les noms, Mithridate *n'est qu'un vieillard amoureux d'une jeune fille: ses deux fils en sont amoureux aussi; & il se sert d'une ruse assez basse pour découvrir celui des deux qui est aimé.* Phèdre *est une belle-mère, qui enhardie par une intrigante, fait des propositions à son beau-fils, lequel est occupé ailleurs.* Néron *est un jeune homme impétueux, qui devient amoureux tout d'un coup, qui dans le moment veut se séparer d'avec sa femme, & qui se cache derrière une tapisserie pour écouter les discours de sa maîtresse.* Voilà des sujets que *Molière* a pu traiter comme *Racine.* Aussi l'intrigue de *l'Avare* est-elle précisément la même que celle de *Mithridate. Harpagon* & le Roi de Pont sont deux vieillards amoureux; l'un & l'autre ont leur fils pour rival; l'un & l'autre se servent du même artifice pour découvrir l'intelligence qui est entre leur fils & leur maîtresse; & les deux pièces finissent par le mariage du jeune homme.

Molière & *Racine* ont également réussi, en traitant ces deux intrigues: L'un a amusé, a réjoui, a fait rire les honnêtes gens; l'autre a attendri, a effrayé, a fait verser des larmes. *Molière* a joué l'amour ridicule d'un vieil avare: *Racine* a représenté

les faibleſſes d'un grand Roi, & les a rendues reſpectables.

Que l'on donne une noce à peindre à *Vateau* & à *le Brun*. L'un repréſentera ſous une treille des payſans pleins d'une joie naïve, groſſière & effrénée, autour d'une table ruſtique, où l'ivreſſe, l'emportement, la débauche, le rire immodéré règneront. L'autre peindra les noces de *Pélée* & de *Thétis*, les feſtins des Dieux, leur joie majeſtueuſe. Et tous deux ſeront arrivés à la perfection de leur art par des chemins différens.

On peut appliquer tous ces exemples à *Mariamne*. La mauvaiſe humeur d'une femme, l'amour d'un vieux mari, les tracaſſeries d'une belle-ſœur, ſont de petits objets comiques par eux-mêmes. Mais un Roi, à qui la Terre a donné le nom de *Grand*, éperduement amoureux de la plus belle femme de l'univers; la paſſion furieuſe de ce Roi ſi fameux par ſes vertus & par ſes crimes, ſes cruautés paſſées, ſes remords préſens: ce paſſage ſi continuel & ſi rapide de l'amour à la haine, & de la haine à l'amour: l'ambition de ſa ſœur, les intrigues de ſes miniſtres, la ſituation cruelle d'une Princeſſe, dont la vertu & la beauté ſont célèbres encore dans le monde, qui avait vu ſon père & ſon frère livrés à la mort par ſon mari, & qui pour comble de douleur ſe voyait aimée du meurtrier de ſa famille: quel champ! quelle carrière pour un autre génie que le mien! Peut-on dire qu'un tel ſujet ſoit indigne de la tragédie? C'eſt-là ſurtout que *ſelon ce que l'on peut-être, les choſes changent de nom*.

ACTEURS.

HÉRODE, Roi de Palestine.

MARIAMNE, femme d'Hérode.

SALOME, sœur d'Hérode.

SOHÊME, Prince de la race des Asmonéens.

MAZAEL, } ministres d'Hérode.
IDAMAS, }

NARBAS, ancien officier des Rois Asmonéens.

AMMON, confident de Sohême.

ELISE, confidente de Mariamne.

Un garde d'Hérode parlant.

Suite d'Hérode.

Suite de Sohême.

Une suivante de Mariamne, *personnage muet.*

La Scène est à Jérusalem dans le Palais d'Hérode.



H. Gravelot inv. N. De Launay Sculp. 1769.

Quoi, Citoyens perfides,
Vous arrachez ce fer à mes mains paricides!

Mariamne Act. V. Sc. dern.

MARIAMNE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

OUI, cette autorité qu'Hérode vous confie,
Jusques à son retour est du moins affermie.
J'ai volé vers Azor, & repassé soudain
Des champs de Samarie aux sources du Jourdain.
Madame, il était tems que du moins ma présence
Des Hébreux inquiets confondît l'espérance.
Hérode votre frère à Rome retenu,
Déja dans ses Etats n'était plus reconnu.
Le peuple pour ses Rois toujours plein d'injustices,
Hardi dans ses discours, aveugle en ses caprices,
Publiait hautement qu'à Rome condamné,
Hérode à l'esclavage était abandonné,
Et que la Reine assise au rang de ses ancêtres,
Ferait régner sur nous le sang de nos grands-prêtres.
Je l'avoue à regret; j'ai vu dans tous les lieux
Mariamne adorée, & son nom précieux.
Israël aime encor avec idolâtrie

Le ſang de ces héros dont elle tient la vie.
Sa beauté, ſa naiſſance, & ſurtout ſes malheurs,
D'un peuple qui nous hait ont ſéduit tous les cœurs;
Et leurs vœux indiſcrets la nommant ſouveraine,
Semblaient vous annoncer une chute certaine.
J'ai vu par ces faux bruits tout un peuple ébranlé :
Mais j'ai parlé, Madame, & ce peuple a tremblé.
Je leur ai peint Hérode avec plus de puiſſance,
Rentrant dans ſes Etats ſuivi de la vengeance;
Son nom ſeul a partout répandu la terreur;
Et les Juifs en ſilence ont pleuré leur erreur.

SALOME.

Mazael, il eſt vrai qu'Hérode va paraître;
Et ces peuples & moi, nous aurons tous un maître.
Ce pouvoir dont à peine on me voyait jouir,
N'eſt qu'une ombre qui paſſe & va s'évanouir.
Mon frère m'était cher, & ſon bonheur m'opprime;
Mariamne triomphe, & je ſuis ſa victime.

MAZAEL.

Ne craignez point un frère.

SALOME.

Eh que deviendrons-nous,
Quand la Reine à ſes pieds reverra ſon époux?
De mon autorité cette fière rivale,
Auprès d'un Roi ſéduit nous fut toujours fatale:
Son eſprit orgueilleux, qui n'a jamais plié,
Conſerve encor pour nous la même inimitié.
Elle nous outragea, je l'ai trop offenſée;
A notre abaiſſement elle eſt intéreſſée.
Eh! ne craignez-vous plus ces charmes tout-puiſſans,

Du malheureux Hérode impérieux tyrans ?
Depuis près de cinq ans qu'un fatal hyménée
D'Hérode & de la Reine unit la destinée,
L'amour prodigieux, dont ce Prince est épris,
Se nourrit par la haine, & croît par le mépris.
Vous avez vu cent fois ce Monarque inflexible
Déposer à ses pieds sa majesté terrible,
Et chercher dans ses yeux irrités ou distraits
Quelques regards plus doux qu'il ne trouvait jamais.
Vous l'avez vu frémir, soupirer & se plaindre,
La flatter, l'irriter, la menacer, la craindre ;
Cruel dans son amour, soumis dans ses fureurs ;
Esclave en son palais, héros partout ailleurs.
Que dis-je ! en punissant une ingrate famille,
Fumant du sang du père, il adorait la fille :
Le fer encor sanglant, & que vous excitiez,
Etait levé sur elle, & tombait à ses pieds.

MAZAEL.

Mais songez que dans Rome éloigné de sa vue,
Sa chaîne de si loin semble s'être rompue.

SALOME.

Croyez-moi, son retour en resserre les nœuds,
Et les trompeurs appas sont toujours dangereux.

MAZAEL.

Oui, mais cette ame altière à soi-même inhumaine,
Toujours de son époux a recherché la haine.
Elle l'irritera par de nouveaux dédains,
Et vous rendra les traits qui tombent de vos mains.
La paix n'habite point entre deux caractères
Que le ciel a formés l'un à l'autre contraires.

Hérode en tous les tems sombre, chagrin, jaloux;
Contre son amour même aura besoin de vous.

SALOME.

Mariamne l'emporte, & je suis confondue.

MAZAEL.

Au trône d'Ascalon vous êtes attendue;
Une retraite illustre, une nouvelle cour,
Un hymen préparé par les mains de l'amour,
Vous mettront aisément à l'abri des tempêtes
Qui pourraient dans Solime éclater sur nos têtes.
Sohême est d'Ascalon paisible Souverain,
Reconnu, protégé par le peuple Romain,
Indépendant d'Hérode, & cher à sa province;
Il sait penser en sage, & gouverner en Prince.
Je n'apperçois pour vous que des destins meilleurs;
Vous gouvernez Hérode, ou vous régnez ailleurs.

SALOME.

Ah! connais mon malheur & mon ignominie:
Mariamne en tout tems empoisonne ma vie;
Elle m'enlève tout, rang, dignités, crédit,
Et pour elle, en un mot, Sohême me trahit.

MAZAEL.

Lui! qui pour cet hymen attendait votre frère?
Lui dont l'esprit rigide, & la sagesse austère,
Parut tant mépriser ces folles passions,
De nos vains courtisans vaines illusions?
Au Roi son allié ferait-il cette offense?

SALOME.

Croyez qu'avec la Reine il est d'intelligence.

MAZAEL.

Le sang & l'amitié les unissent tous deux;

Ma

Mais je n'ai jamais vu....

SALOME.

Vous n'avez pas mes yeux;
Sur mon malheur nouveau je ſuis trop éclairée:
De ce trompeur hymen la pompe différée,
Les froideurs de Sohême, & ſes diſcours glacés,
M'ont expliqué ma honte, & m'ont inſtruite aſſez.

MAZAEL.

Vous penſez en effet qu'une femme ſévère,
Qui pleure encor ici ſon ayeul & ſon frère,
Et dont l'eſprit hautain (qu'aigriſſent ſes malheurs)
Se nourrit d'amertume, & vit dans les douleurs,
Recherche imprudemment le funeſte avantage
D'enlever un amant qui ſous vos loix s'engage!
L'amour eſt-il connu de ſon ſuperbe cœur?

SALOME.

Elle l'inſpire, au moins, & c'eſt là mon malheur.

MAZAEL.

Ne vous trompez-vous point? Cette ame impérieuſe,
Par excès de fierté ſemble être vertueuſe;
A vivre ſans reproche elle a mis ſon orgueil.

SALOME.

Cet orgueil ſi vanté trouve enfin ſon écueil.
Que m'importe, après tout, que ſon ame hardie
De mon parjure amant flatte la perfidie,
Ou qu'exerçant ſur lui ſon dédaigneux pouvoir,
Elle ait fait mes tourmens, ſans même le vouloir?
Qu'elle chériſſe, ou non, le bien qu'elle m'enlève,
Je le perds, il ſuffit; ſa fierté s'en élève;
Ma honte fait ſa gloire; elle a dans mes douleurs

Le plaisir insultant de jouir de mes pleurs.
Enfin, c'est trop languir dans cette indigne gêne;
Je veux voir à quel point on mérite ma haine.
Sohême vient : allez : mon sort va s'éclaircir.

SCÈNE II.

SALOME, SOHÊME, AMMON.

SALOME.

Approchez; votre cœur n'est point né pour trahir,
Et le mien n'est pas fait pour souffrir qu'on l'abuse.
Le Roi revient enfin, vous n'avez plus d'excuse.
Ne consultez ici que vos seuls intérêts,
Et ne me cachez plus vos sentimens secrets.
Parlez; je ne crains point l'aveu d'une inconstance
Dont je mépriserais la vaine & faible offense.
Je ne sais point descendre à des transports jaloux,
Ni rougir d'un affront dont la honte est pour vous.

SOHÊME.

Il faut donc m'expliquer, il faut donc vous apprendre
Ce que votre fierté ne craindra point d'entendre.
J'ai beaucoup, je l'avoue, à me plaindre du Roi;
Il a voulu, Madame, étendre jusqu'à moi
Le pouvoir que César lui laisse en Palestine;
En m'accordant sa sœur il cherchait ma ruine.
Au rang de ses vassaux il osait me compter.
J'ai soutenu mes droits, il n'a pu l'emporter.
J'ai trouvé comme lui des amis près d'Auguste :
Je ne crains point Hérode, & l'Empereur est juste.

Mais je ne peux souffrir (je le dis hautement)
L'alliance d'un Roi dont je suis mécontent.
D'ailleurs, vous connaissez cette cour orageuse.
Sa famille avec lui fut toujours malheureuse;
De tout ce qui l'approche il craint des trahisons:
Son cœur de toutes parts est ouvert aux soupçons.
Au frère de la Reine il en couta la vie;
De plus d'un attentat cette mort fut suivie.
Mariamne a vécu, dans ce triste séjour,
Entre la barbarie, & les transports d'amour.
Tantôt sous le couteau, tantôt idolâtrée,
Toujours baignant de pleurs une couche abhorrée,
Craignant & son époux, & de vils délateurs,
De leur malheureux Roi lâches adulateurs.

SALOME.

Vous parlez beaucoup d'elle.

SOHÊME.

Ignorez-vous, Princesse,
Que son sang est le mien, que son sort m'intéresse?

SALOME.

Je ne l'ignore pas.

SOHÊME.

Apprenez encor plus:
J'ai craint longtems pour elle, & je ne tremble plus.
Hérode chérira le sang qui la fit naître,
Il l'a promis, du moins, à l'Empereur son maître.
Pour moi, loin d'une cour, objet de mon courroux,
J'abandonne Solime, & votre frère & vous;
Je pars: ne pensez pas qu'une nouvelle chaîne
Me dérobe à la vôtre, & loin de vous m'entraîne.

Je renonce à la fois à ce Prince, à sa cour,
A tout engagement, & surtout à l'amour.
Epargnez le reproche à mon esprit sincère,
Quand je ne m'en fais point, nul n'a droit de m'en faire.

SALOME.

Non, n'attendez de moi ni courroux, ni dépit;
J'en savais beaucoup plus que vous n'en avez dit.
Cette cour, il est vrai, Seigneur, a vu des crimes;
Il en est quelquefois où des cœurs magnanimes
Par le malheur des tems se laissent emporter,
Que la vertu répare, & qu'il faut respecter.
Il en est de plus bas, & de qui la faiblesse
Se pare arrogamment du nom de la sagesse.
Vous m'entendez peut-être? En vain vous déguisez,
Pour qui je suis trahie, & qui vous séduisez.
Votre fausse vertu ne m'a jamais trompée;
De votre changement mon ame est peu frappée;
Mais si de ce palais, qui vous semble odieux,
Les orages passés ont indigné vos yeux,
Craignez d'en exciter qui vous suivraient peut-être
Jusqu'aux faibles Etats dont vous êtes le maître.

(*elle sort.*)

SCÈNE III.

SOHÊME, AMMON.

SOHÊME.

OU tendait ce discours? que veut-elle? & pourquoi
Pense-t-elle en mon cœur pénétrer mieux que moi?
Qui? moi, que je soupire! & que pour Mariamne

Mon auſtère amitié ne ſoit qu'un feu profane !
Aux faibleſſes d'amour moi j'irais me livrer,
Lorſque de tant d'attraits je cours me ſéparer !

AMMON.

Salome eſt outragée, il faut tout craindre d'elle.
La jalouſie éclaire, & l'amour ſe décelle.

SOHÊME.

Non, d'un coupable amour je n'ai point les erreurs ;
La ſecte dont je ſuis forme en nous d'autres mœurs.
Ces durs Eſſéniens, ſtoïques de Judée,
Ont eu de la morale une plus noble idée.
Nos maîtres, les Romains, vainqueurs des nations,
Commandent à la terre, & nous aux paſſions.
Je n'ai point, grace au ciel, à rougir de moi-même.
Le ſang unit de près Mariamne & Sohême.
Je la voyais gémir ſous un affreux pouvoir ;
J'ai voulu la ſervir ; j'ai rempli mon devoir.

AMMON.

Je connais votre cœur & juſte, & magnanime ;
Il ſe plaît à venger la vertu qu'on opprime.
Puiſſiez-vous écouter, dans cet affreuſe cour,
Votre noble pitié, plutôt que votre amour !

SOHÊME

Ah ! faut-il donc l'aimer pour prendre ſa défenſe ?
Qui n'aurait comme moi chéri ſon innocence ?
Quel cœur indifférent n'irait à ſon ſecours ?
Et qui pour la ſauver n'eût prodigué ſes jours ?
Ami, mon cœur eſt pur, & tu connais mon zèle.
Je n'habitais ces lieux que pour veiller ſur elle,
Quand Hérode partit, incertain de ſon ſort,
Quand il chercha dans Rome ou le ſceptre ou la mort.

Plein de ſa paſſion forcenée & jalouſe,
Il tremblait qu'après lui ſa malheureuſe épouſe,
Du trône deſcendue, eſclave des Romains,
Ne fût abandonnée à de moins dignes mains.
Il voulut qu'une tombe à tous deux préparée
Enfermât avec lui cette épouſe adorée.
Phérore fut chargé du miniſtère affreux
D'immoler cet objet de ſes horribles feux.
Phérore m'inſtruiſit de ces ordres coupables.
J'ai veillé ſur des jours ſi chers, ſi déplorables,
Toujours armé, toujours prompt à la protéger,
Et ſurtout à ſes yeux dérobant ſon danger;
J'ai voulu la ſervir ſans lui cauſer d'allarmes;
Ses malheurs me touchaient encor plus que ſes charmes.
L'amour ne règne point ſur mon cœur agité;
Il ne m'a point vaincu, c'eſt moi qui l'ai dompté;
Et plein du noble feu que ſa vertu m'inſpire,
J'ai voulu la venger, & non pas la ſéduire.
Enfin l'heureux Hérode a fléchi les Romains:
Le ſceptre de Judée eſt remis en ſes mains.
Il revient triomphant ſur ce ſanglant théâtre;
Il revole à l'objet dont il eſt idolâtre,
Qu'il opprima ſouvent, qu'il adora toujours.
Leurs déſaſtres communs ont terminé leur cours;
Un nouveau jour va luire à cette cour affreuſe;
Je n'ai plus qu'à partir —— Mariamne eſt heureuſe.
Je ne la verrai plus —— mais à d'autres attraits,
Mon cœur, mon triſte cœur eſt fermé pour jamais.
Tout hymen à mes yeux eſt horrible & funeſte;
Qui connaît Mariamne, abhorre tout le reſte.

La retraite a pour moi des charmes aſſez grands ;
J'y vivrais vertueux, loin des yeux des tyrans :
Préférant mon partage au plus beau diadême,
Maître de ma fortune, & maître de moi-même.

SCENE. IV.

SOHÊME, ELISE, AMMON.

ELISE.

LA mère de la Reine en proie à ſes douleurs,
Vous conjure, Sohême, au nom de tant de pleurs,
De vous rendre près d'elle, & d'y calmer la crainte
Dont pour ſa fille encor elle a reçu l'atteinte.

SOHÊME.

Quelle horreur jettez-vous dans mon cœur étonné ?

ELISE.

Elle a ſu l'ordre affreux qu'Hérode avait donné.
Par les ſoins de Salome elle en eſt informée.

SOHÊME.

Ainſi cette ennemie au trouble accoutumée,
Par des troubles nouveaux penſe encor maintenir
Le pouvoir emprunté qu'elle veut retenir !
Quelle odieuſe cour ! & combien d'artifices !
On ne marche en ces lieux que ſur des précipices.
Hélas ! Alexandra, par des coups inouis,
Vit périr autrefois ſon époux & ſon fils.
Mariamne lui reſte, elle tremble pour elle ;
La crainte eſt bien permiſe à l'amour maternelle.
Eliſe, je vous ſuis, je marche ſur vos pas.——
——Grand Dieu, qui prenez ſoin de ces triſtes climats,
De Mariamne encore écartez cet orage ;
Conſervez, protégez votre plus digne ouvrage !

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

CE nouveau coup porté, ce terrible myſtère
Dont vous faites inſtruire & la fille & la mère,
Ce ſecret révélé, cet ordre ſi cruel,
Eſt déſormais le ſceau d'un divorce éternel.
Le Roi ne croira point que pour votre ennemie
Sa confiance en vous ſoit en effet trahie;
Il n'aura plus que vous dans ſes perplexités,
Pour adoucir les traits par vous-même portés.
Vous ſeule aurez fait naître & le calme & l'orage.
Diviſez pour régner; c'eſt là votre partage.

SALOME.

Que ſert la politique au défaut du pouvoir?
Tous mes ſoins m'ont trahi, tout fait mon deſeſpoir,
Le Roi m'écrit: il veut, par ſa lettre fatale,
Que ſa ſœur ſe rabaiſſe aux pieds de ſa rivale.
J'eſpérais de Sohême un noble & sûr appui,
Hérode était le mien; tout me manque aujourd'hui.
Je vois crouler ſur moi le fatal édifice
Que mes mains élevaient avec tant d'artifice,
Je vois qu'il eſt des tems où tout l'effort humain
Tombe ſous la fortune, & ſe débat en vain,

Où

Où la prudence échoue, où l'art nuit à ſoi-même;
Et je ſens ce pouvoir invincible & ſuprême,
Qui ſe joue à ſon gré, dans nos climats voiſins,
De leurs ſables mouvans comme de nos deſtins.

MAZAEL.

Obéiſſez au Roi, cédez à la tempête;
Sous ſes coups paſſagers il faut courber la tête.
Le tems peut tout changer.

SALOME.

Trop vains ſoulagemens!
Malheureux qui n'attend ſon bonheur que du tems!
Sur l'avenir trompeur tu veux que je m'appuye,
Et tu vois cependant les affronts que j'eſſuye.

MAZAEL.

Sohême part au moins; votre juſte courroux
Ne craint plus Mariamne, & n'en eſt plus jaloux.

SALOME.

Sa conduite, il eſt vrai, paraît inconcevable;
Mais m'en trahit-il moins? en eſt-il moins coupable?
Suis-je moins outragée? ai-je moins d'ennemis,
Et d'envieux ſecrets, & de lâches amis?
Il faut que je combatte, & ma chute prochaine,
Et cet affront ſecret, & la publique haine.
Déja de Mariamne adorant la faveur,
Le peuple à ma diſgrace inſulte avec fureur.
Je verrai tout plier ſous ſa grandeur nouvelle,
Et mes faibles honneurs éclipſés devant elle.
Mais c'eſt peu que ſa gloire irrite mon dépit;
Ma mort va ſignaler ma chute & ſon crédit.

Je ne me flatte point : je sais comme en sa place,
De tous mes ennemis je confondrais l'audace.
Ce n'est qu'en me perdant qu'elle pourra régner ;
Et son juste courroux ne doit point m'épargner.
Cependant, ô contrainte ! ô comble d'infamie !
Il faut donc qu'à ses yeux ma fierté s'humilie !
Je viens avec respect essuyer ses hauteurs,
Et la féliciter sur mes propres malheurs.

MAZAEL.

Elle vient en ces lieux.

SALOME.

Faut-il que je la voie ?

SCENE II.

MARIAMNE, ELISE, SALOME, MAZAEL, NARBAS.

SALOME.

JE viens auprès de vous partager votre joie.
Rome me rend un frère, & vous rend un époux,
Couronné, tout-puissant, & digne enfin de vous.
Ses triomphes passés, ceux qu'il prépare encore,
Ce titre heureux de *Grand*, dont l'univers l'honore,
Les droits du Sénat même à ses soins confiés,
Sont autant de présens qu'il va mettre à vos pieds.
Possédez désormais son ame & son empire,
C'est ce qu'à vos vertus mon amitié désire ;
Et je vais par mes soins serrer l'heureux lien
Qui doit joindre à jamais votre cœur & le sien.

MARIAMNE.

Je ne prétends de vous, ni n'attends ce ſervice:
Je vous connais, Madame, & je vous rends juſtice.
Je ſais par quels complots, je ſais par quels détours,
Votre haine impuiſſante a pourſuivi mes jours.
Jugeant de moi par vous, vous me craignez peut-être :
Mais vous deviez du moins apprendre à me connaître.
Ne me redoutez point; je ſais également
Dédaigner votre crime & votre châtiment.
J'ai vu tous vos deſſeins, & je vous les pardonne;
C'eſt à vos ſeuls remords que je vous abandonne;
Si toutefois, après de ſi lâches efforts,
Un cœur comme le vôtre écoute des remords.

SALOME.

C'eſt porter un peu loin votre injuſte colère.
Ma conduite, mes ſoins, & l'aveu de mon frère,
Peut-être ſuffiront pour me juſtifier.

MARIAMNE.

Je vous l'ai déja dit, je veux tout oublier;
Dans l'état où je ſuis, c'eſt aſſez pour ma gloire;
Je puis vous pardonner, mais je ne puis vous croire.

MAZAEL.

J'oſe ici, grande Reine, atteſter l'Eternel,
Que mes ſoins à regret....

MARIAMNE.

Arrêtez, Mazael.
Vos excuſes pour moi ſont un nouvel outrage.
Obéiſſez au Roi, voilà votre partage.
A mes tyrans vendu ſervez bien leur courroux;
Je ne m'abaiſſe pas à me plaindre de vous.

(*à Salome.*)

Je ne vous retiens point, & vous pouvez, Madame,
Aller apprendre au Roi les ſecrets de mon ame;
Dans ſon cœur aiſément vous pouvez ranimer
Un courroux que mes yeux dédaignent de calmer.
De tous vos délateurs armez la calomnie.
J'ai laiſſé juſqu'ici leur audace impunie,
Et je n'oppoſe encor à mes vils ennemis,
Qu'une vertu ſans tache, & qu'un juſte mépris.

SALOME.

Ah! c'en eſt trop, enfin : vous auriez dû peut-être
Ménager un peu plus la ſœur de votre Maître.
L'orgueil de vos attraits penſe tout aſſervir :
Vous me voyez tout perdre, & croyez tout ravir.
Votre victoire un jour peut vous être fatale.
Vous triomphez, — tremblez, imprudente rivale.

SCENE III.

MARIAMNE, ELISE, NARBAS.

ELISE.

AH! Madame, à ce point pouvez-vous irriter
Des ennemis ardens à vous perſécuter?
La vengeance d'Hérode un moment ſuſpendue,
Sur votre tête encor eſt peut-être étendue;
Et loin d'en détourner les redoutables coups,
Vous appellez la mort qui s'éloignait de vous.
Vous n'avez plus ici de bras qui vous appuie.
Ce défenſeur heureux de votre illuſtre vie,

Sohême, dont le nom ſi craint, ſi reſpecté,
Longtems de vos tyrans contint la cruauté;
Sohême va partir, nul eſpoir ne vous reſte.
Auguſte à votre époux laiſſe un pouvoir funeſte.
Qui ſait dans quels deſſeins il revient aujourd'hui?
Tout, juſqu'à ſon amour, eſt à craindre de lui;
Vous le voyez trop bien; ſa ſombre jalouſie
Au-delà du tombeau portait ſa frénéſie;
Cet ordre qu'il donna me fait encor trembler.
Avec vos ennemis daignez diſſimuler.
La vertu ſans prudence, hélas! eſt dangereuſe.

MARIAMNE.

Oui, mon ame, il eſt vrai, fut trop impérieuſe.
Je n'ai point connu l'art, & j'en avais beſoin.
De mon ſort à Sohême abandonnons le ſoin;
Qu'il vienne, je l'attends; qu'il règle ma conduite.
Mon projet eſt hardi, je frémis de la ſuite.
Faites venir Sohême.

(*Eliſe ſort.*)

SCENE IV.

MARIAMNE, NARBAS.

MARIAMNE.

Et vous, mon cher Narbas,
De mes vœux incertains appaiſez les combats.
Vos vertus, votre zèle, & votre expérience,
Ont acquis dès longtems toute ma confiance.
Mon cœur vous eſt connu, vous ſavez mes deſſeins.

Et les maux que j'éprouve, & les maux que je crains.
Vous avez vu ma mère au déſeſpoir réduite,
Me preſſer en pleurant d'accompagner ſa fuite.
Son eſprit accablé d'une juſte terreur,
Croit à tous les momens voir Hérode en fureur,
Encor tout dégouttant du ſang de ſa famille,
Venir à ſes yeux même aſſaſſiner ſa fille.
Elle veut à mes fils menacés du tombeau,
Donner Céſar pour père, & Rome pour berceau.
On dit que l'infortune à Rome eſt protégée;
Rome eſt le tribunal où la terre eſt jugée.
Je vais me préſenter aux Rois des Souverains.
Je ſais qu'il eſt permis de fuir ſes aſſaſſins,
Que c'eſt le ſeul parti que le deſtin me laiſſe.
Toutefois en ſecret, ſoit vertu, ſoit faibleſſe,
Prête à fuir un époux, mon cœur frémit d'effroi,
Et mes pas chancelans s'arrêtent malgré moi.

NARBAS.

Cet effroi généreux n'a rien que je n'admire;
Tout injuſte qu'il eſt, la vertu vous l'inſpire.
Ce cœur indépendant des outrages du ſort,
Craint l'ombre d'une faute, & ne craint point la mort.
Banniſſez toutefois ces allarmes ſecrètes :
Ouvrez les yeux, Madame, & voyez où vous êtes.
C'eſt là que, répandu par les mains d'un époux,
Le ſang de votre père a rejailli ſur vous.
Votre frère en ces lieux a vu trancher ſa vie.
En vain de ſon trépas le Roi ſe juſtifie;
En vain Céſar trompé l'en abſout aujourd'hui;

L'Orient révolté n'en accuſe que lui.
Regardez, conſultez les pleurs de votre mère,
L'affront fait à vos fils, le ſang de votre père,
La cruauté du Roi, la haine de ſa ſœur,
Et (ce que je ne puis prononcer ſans horreur,
Mais dont votre vertu n'eſt point épouvantée)
La mort plus d'une fois à vos yeux préſentée.
Enfin, ſi tant de maux ne vous étonnent pas,
Si d'un front aſſuré vous marchez au trépas,
Du moins de vos enfans embraſſez la défenſe.
Le Roi leur a du trône arraché l'eſpérance;
Et vous connaiſſez trop ces oracles affreux,
Qui depuis ſi longtems vous font trembler pour eux.
Le ciel vous a prédit qu'une main étrangère
Devait un jour unir vos fils à votre père.
Un Arabe implacable a déja ſans pitié
De cet oracle obſcur accompli la moitié.
Madame, après l'horreur d'un eſſai ſi funeſte,
Sa cruauté, ſans doute, accomplirait le reſte.
Dans ſes emportemens rien n'eſt ſacré pour lui:
Eh! qui vous répondra, que lui-même aujourd'hui
Ne vienne exécuter ſa ſanglante menace,
Et des Aſmonéens anéantir la race?
Il eſt tems déſormais de prévenir ſes coups,
Il eſt tems d'épargner un meurtre à votre époux,
Et d'éloigner du moins de ces tendres victimes
Le fer de vos tyrans, & l'exemple des crimes.
Nourri dans ce palais près des Rois vos ayeux,
Je ſuis prêt à vous ſuivre en tout tems, en tous lieux.

Partez, rompez vos fers, allez dans Rome même
Implorer du Sénat la justice suprême,
Remettre de vos fils la fortune en sa main,
Et les faire adopter par le peuple Romain.
Qu'une vertu si pure aille étonner Auguste.
Si l'on vante à bon droit son règne heureux & juste,
Si la terre avec joie embrasse ses genoux,
S'il mérite sa gloire, il fera tout pour vous.

MARIAMNE.

Je vois qu'il n'est plus tems que mon cœur délibère;
Je cède à vos conseils, aux larmes de ma mère,
Au danger de mes fils, au sort, dont les rigueurs
Vont m'entraîner peut-être en de plus grands malheurs.
Retournez chez ma mère, allez; quand la nuit sombre
Dans ces lieux criminels aura porté son ombre,
Qu'au fond de mon palais on me vienne avertir :
On le veut, il le faut, je suis prête à partir.

SCENE V.

MARIAMNE, SOHÊME, ELISE.

SOHÊME.

JE viens m'offrir, Madame, à votre ordre suprême.
Vos volontés pour moi sont les loix du ciel même.
Faut-il armer mon bras contre vos ennemis?
Commandez, j'entreprends, parlez, & j'obéis.

MARIAMNE.

Je vous dois tout, Seigneur, & dans mon infortune,
Ma douleur ne craint point de vous être importune,

Ni de folliciter, par d'inutiles vœux,
Les fecours d'un héros, l'appui des malheureux.
Lors qu'Hérode attendait le trône ou l'efclavage,
Moi-même des Romains j'ai brigué le fuffrage.
Malgré fes cruautés, malgré mon défefpoir,
Malgré mes intérêts, j'ai fuivi mon devoir.
J'ai fervi mon époux; je le ferais encore.
Il faut que pour moi-même enfin je vous implore;
Il faut que je dérobe à d'inhumaines loix
Les reftes malheureux du pur fang de nos Rois.
J'aurais dû dès longtems, loin d'un lieu fi coupable,
Demander au Sénat un afyle honorable:
Mais, Seigneur, je n'ai pu, dans les troubles divers
Dont la guerre civile a rempli l'univers,
Chercher parmi l'effroi, la guerre & les ravages,
Un port aux mêmes lieux d'où partaient les orages.
Augufte au monde entier donne aujourd'hui la paix;
Sur toute la nature il répand fes bienfaits.
Après les longs travaux d'une guerre odieufe,
Ayant vaincu la terre, il veut la rendre heureufe.
Du haut du Capitole il juge tous les Rois,
Et de ceux qu'on opprime il prend en main les droits.
Qui peut à fes bontés plus juftement prétendre,
Que mes faibles enfans, que rien ne peut défendre,
Et qu'une mère en pleurs amène auprès de lui,
Du bout de l'univers, implorer fon appui?
Pour conferver les fils, pour confoler la mère,
Pour finir tous mes maux, c'eft en vous que j'efpère:
Je m'adreffe à vous feul, à vous, à ce grand cœur,

De la ſimple vertu généreux protecteur;
A vous, à qui je dois ce jour que je reſpire.
Seigneur, éloignez-moi de ce fatal empire.
Ma mère, mes enfans, je mets tout en vos mains;
Enlevez l'innocence au fer des aſſaſſins.
Vous ne répondez rien. Que faut-il que je penſe
De ces ſombres regards, & de ce long ſilence?
Je vois que mes malheurs excitent vos refus.

SOHÊME.

Non,... je reſpecte trop vos ordres abſolus.
Mes gardes vous ſuivront juſques dans l'Italie;
Diſpoſez d'eux, de moi, de mon cœur, de ma vie.
Fuyez le Roi; rompez vos nœuds infortunés;
Il eſt aſſez puni, ſi vous l'abandonnez.
Il ne vous verra plus, grace à ſon injuſtice;
Et je ſens qu'il n'eſt point de ſi cruel ſupplice.....
Pardonnez-moi ce mot, il m'échappe à regret;
La douleur de vous perdre a trahi mon ſecret.
J'ai parlé, c'en eſt fait : mais malgré ma faibleſſe,
Songez que mon reſpect égale ma tendreſſe.
Sohême en vous aimant ne veut que vous ſervir,
Adorer vos vertus, vous venger & mourir.

MARIAMNE.

Je me flattais, Seigneur, & j'avais lieu de croire,
Qu'avec mes intérêts, vous chériſſiez ma gloire.
Quand Sohême en ces lieux a veillé ſur mes jours,
J'ai cru qu'à ſa pitié je devais ſon ſecours.
Je ne m'attendais pas qu'une flamme coupable
Dût ajouter ce comble à l'horreur qui m'accable,

Ni que dans mes périls il me falût jamais
Rougir de vos bontés, & craindre vos bienfaits.
Ne penſez pas pourtant, qu'un diſcours qui m'offenſe
Vous ait rien dérobé de ma reconnaiſſance.
Tout eſpoir m'eſt ravi, je ne vous verrai plus.
J'oublîrai votre flamme, & non pas vos vertus.
Je ne veux voir en vous qu'un héros magnanime,
Qui juſqu'à ce moment mérita mon eſtime.
Un plus long entretien pourrait vous en priver,
Seigneur, & je vous fuis pour vous la conſerver.

SOHÊME.

Arrêtez, & ſachez que je l'ai méritée.
Quand votre gloire parle, elle eſt ſeule écoutée;
A cette gloire, à vous, ſoigneux de m'immoler,
Epris de vos vertus, je les ſais égaler.
Je ne fuyais que vous, je veux vous fuir encore.
Je quittais pour jamais une cour que j'abhorre;
J'y reſte, s'il le faut, pour vous déſabuſer,
Pour vous reſpecter plus, pour ne plus m'expoſer
Au reproche accablant que m'a fait votre bouche.
Votre intérêt, Madame, eſt le ſeul qui me touche;
J'y ſacrifîrai tout; mes amis, mes ſoldats,
Vous conduiront aux bords où s'adreſſent vos pas.
J'ai dans ces murs encor un reſte de puiſſance.
D'un tyran ſoupçonneux je crains peu la vengeance;
Et s'il me faut périr des mains de votre époux,
Je périrai du moins en combattant pour vous.
Dans mes derniers momens je vous aurai ſervie,
Et j'aurai préféré votre honneur à ma vie.

MARIAMNE.

Il ſuffit, je vous crois : d'indignes paſſions
Ne doivent point ſouiller les nobles actions.
Oui, je vous devrai tout; mais moi je vous expoſe;
Vous courez à la mort, & j'en ſerai la cauſe.
Comment puis-je vous ſuivre? & comment demeurer?
Je n'ai de ſentiment que pour vous admirer.

SOHÊME.

Venez prendre conſeil de votre mère en larmes,
De votre fermeté plus que de ſes allarmes,
Du péril qui vous preſſe, & non de mon danger;
Avec votre tyran rien n'eſt à ménager.
Il eſt Roi, je le ſais; mais Céſar eſt ſon juge:
Tout vous menace ici; Rome eſt votre refuge;
Mais ſongez que Sohême, en vous offrant ſes vœux,
S'il oſe être ſenſible, en eſt plus vertueux;
Que le ſang de nos Rois nous unit l'un & l'autre,
Et que le ciel m'a fait un cœur digne du vôtre.

MARIAMNE.

Je n'en veux point douter : & dans mon déſeſpoir,
Je vais conſulter Dieu, l'honneur & le devoir.

SOHÊME.

C'eſt eux que j'en atteſte; ils ſont tous trois mes guides;
Ils vous arracheront aux mains des parricides.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SOHÊME, NARBAS, AMMON, Suite.

NARBAS.

LE tems eſt précieux, Seigneur, Hérode arrive;
Du fleuve de Judée il a revu la rive.
Salome qui ménage un reſte de crédit,
Déja par ſes conſeils aſſiége ſon eſprit.
Ses courtiſans en foule auprès de lui ſe rendent;
Les palmes dans les mains nos Pontifes l'attendent;
Idamas le devance, & vous le connaiſſez.



SOHÊME.

Je ſais qu'on paya mal ſes ſervices paſſés.
C'eſt ce même Idamas, cet Hébreu plein de zèle,
Qui toujours à la Reine eſt demeuré fidèle,
Qui ſage courtiſan d'un Roi plein de fureur,
A quelquefois d'Hérode adouci la rigueur.

NARBAS.

Bientôt vous l'entendrez. Cependant Mariamne
Au moment de partir s'arrête, ſe condamne;
Ce grand projet l'étonne, & prête à le tenter,
Son auſtère vertu craint de l'exécuter.
Sa mère eſt à ſes pieds, & le cœur plein d'allarmes,
Lui préſente ſes fils, la baigne de ſes larmes,
La conjure en tremblant de preſſer ſon départ.

La Reine flotte, héſite, & partira trop tard.
C'eſt vous dont la bonté peut hâter ſa ſortie.
Vous avez dans vos mains la fortune & la vie
De l'objet le plus rare & le plus précieux,
Que jamais à la terre aient accordé les cieux.
Protégez, conſervez une auguſte famille;
Sauvez de tant de Rois la déplorable fille.
Vos gardes ſont-ils prêts? Puis-je enfin l'avertir?

SOHÊME.

Oui, j'ai tout ordonné, la Reine peut partir.

NARBAS.

Souffrez donc qu'à l'inſtant un ſerviteur fidelle
Se prépare, Seigneur, à marcher après elle.

SOHÊME.

Allez, loin de ces lieux je conduirai vos pas.
Ce ſéjour odieux ne la méritait pas.
Qu'un dépôt ſi ſacré ſoit reſpecté des ondes;
Que le ciel attendri par ſes douleurs profondes,
Faſſe lever ſur elle un ſoleil plus ſerein.
Et vous, vieillard heureux, qui ſuivez ſon deſtin,
Des ſerviteurs des Rois ſage & parfait modèle,
Votre ſort eſt trop beau : vous vivrez auprès d'elle.

SCENE II.

SOHÊME, AMMON, Suite de Sohême.

SOHÊME.

MAIS déja le Roi vient; déja dans ce ſéjour,
Le ſon de la trompette annonce ſon retour.

Quel retour, justes Dieux ! Que je crains sa présence !
Le cruel peut d'un coup assurer sa vengeance.
Plût au ciel que la Reine eût déja pour jamais
Abandonné ces lieux consacrés aux forfaits !
Oserai-je moi-même accompagner sa suite ?
Peut-être en la servant il faut que je l'évite.
Est-ce un crime, après tout, de sauver tant d'appas ?
De venger sa vertu ? .... mais je vois Idamas.

SCÈNE III.

SOHÊME, IDAMAS, AMMON, Suite.

SOHÊME.

AMI, j'épargne au Roi de frivoles hommages,
De l'amitié des grands importuns témoignages,
D'un peuple curieux trompeur amusement,
Qu'on étale avec pompe, & que le cœur dément.
Mais parlez ; Rome enfin vient de vous rendre un Maître :
Hérode est Souverain, est-il digne de l'être ?
Vient-il dans un esprit de fureur ou de paix ?
Craint-on des cruautés ? attend-on des bienfaits ?

IDAMAS.

Veuille le juste ciel, formidable au parjure,
Ecarter loin de lui l'erreur & l'imposture !
Salome & Mazaël s'empressent d'écarter
Quiconque a le cœur juste & ne sait point flatter.
Ils révèlent, dit-on, des secrets redoutables ;
Hérode en a pâli : des cris épouvantables
Sont sortis de sa bouche ; & ses yeux en fureur

A tout ce qui l'entoure inſpirent la terreur.
Vous le ſavez aſſez, leur cabale attentive
Tint toujours près de lui la vérité captive.
Ainſi ce Conquérant, qui fit trembler les Rois,
Ce Roi dont Rome même admira les exploits,
De qui la renommée allarme encor l'Aſie,
Dans ſa propre maiſon voit ſa gloire avilie.
Haï de ſon épouſe, abuſé par ſa ſœur,
Déchiré de ſoupçons, accablé de douleur,
J'ignore en ce moment le deſſein qui l'entraîne.
On le plaint, on murmure, on craint tout pour la Reine.
On ne peut pénétrer ſes ſecrets ſentimens,
Et de ſon cœur troublé les ſoudains mouvemens.
Il obſerve avec nous un ſilence farouche;
Le nom de Mariamne échappe de ſa bouche.
Il menace, il ſoupire, il donne en frémiſſant
Quelques ordres ſecrets, qu'il révoque à l'inſtant.
D'un ſang qu'il déteſtait Mariamne eſt formée;
Il voulut la punir de l'avoir trop aimée.
Je tremble encor pour elle.

SOHÊME.

Il ſuffit, Idamas.
La Reine eſt en danger; Ammon, ſuivez mes pas;
Venez, c'eſt à moi ſeul de ſauver l'innocence.

IDAMAS.

Seigneur, ainſi du Roi vous fuirez la préſence?
Vous de qui la vertu, le rang, l'autorité,
Impoſeraient ſilence à la perverſité?

SOHÊME,

SOHÊME.

Un intérêt plus grand, un autre ſoin m'anime;
Et mon premier devoir eſt d'empêcher le crime.

(Il ſort.)

IDAMAS.

Quels orages nouveaux! quel trouble je prévoi!
Puiſſant Dieu des Hébreux, changez le cœur du Roi.

SCÈNE IV.

HÉRODE, MAZAEL, IDAMAS, ſuite d'Hérode.

HÉRODE.

EH quoi, Sohême auſſi ſemble éviter ma vue!
Quelle horreur devant moi s'eſt partout répandue!
Ciel! ne puis-je inſpirer que la haine ou l'effroi?
Tous les cœurs des humains ſont-ils fermés pour moi?
En horreur à la Reine, à mon peuple, à moi-même,
A regret ſur mon front je vois le diadême.
Hérode en arrivant, recueille avec terreur
Les chagrins dévorans qu'a ſemés ſa fureur.
Ah Dieu!

MAZAEL.

Daignez calmer ces injuſtes allarmes.

HÉRODE.

Malheureux, qu'ai-je fait?

MAZAEL.

Quoi! vous verſez des larmes!
Vous, ce Roi fortuné, ſi ſage en ſes deſſeins!
Vous, la terreur du Parthe, & l'ami des Romains!
Songez, Seigneur, ſongez à ces noms pleins de gloire,

Que vous donnaient jadis Antoine & la victoire.
Songez que, près d'Auguste appellé par son choix,
Vous marchiez distingué de la foule des Rois.
Revoyez à vos loix Jérusalem rendue,
Jadis par vous conquise, & par vous défendue,
Reprenant aujourd'hui sa première splendeur,
En contemplant son Prince au faîte du bonheur.
Jamais Roi plus heureux dans la paix, dans la guerre.

HÉRODE.

Non, il n'est plus pour moi de bonheur sur la terre :
Le destin m'a frappé de ses plus rudes coups ;
Et pour comble d'horreur je les mérite tous.

IDAMAS.

Seigneur, m'est-il permis de parler sans contrainte ?
Ce trône auguste & saint, qu'environne la crainte,
Serait mieux affermi, s'il l'était par l'amour.
En faisant des heureux, un Roi l'est à son tour.
A d'éternels chagrins votre ame abandonnée,
Pourrait tarir d'un mot leur source empoisonnée.
Seigneur, ne souffrez plus que d'indignes discours
Osent troubler la paix & l'honneur de vos jours,
Ni que de vils flatteurs écartent de leur Maître
Des cœurs infortunés qui vous cherchaient peut-être.
Bientôt de vos vertus tout Israël charmé......

HÉRODE.

Eh! croyez-vous encor que je puisse être aimé ?
Qu'Hérode est aujourd'hui différent de lui-même!

MAZAEL.

Tout adore à l'envi votre grandeur suprême.

IDAMAS.

Un ſeul cœur vous réſiſte, & l'on peut le gagner.

HÉRODE.

Non: je ſuis un barbare indigne de régner.

IDAMAS.

Votre douleur eſt juſte, & ſi pour Mariamne....

HÉRODE.

Et c'eſt ce nom fatal, hélas, qui me condamne;
C'eſt ce nom qui reproche à mon cœur agité
L'excès de ma faibleſſe & de ma cruauté.

MAZAEL.

Elle ſera toujours inflexible en ſa haine.
Elle fuit votre vue.

HÉRODE.

Ah! j'ai cherché la ſienne.

MAZAEL.

Qui? vous, Seigneur?

HÉRODE.

Eh quoi! mes tranſports furieux,
Ces pleurs que mes remords arrachent de mes yeux,
Ce changement ſoudain, cette douleur mortelle,
Tout ne te dit-il pas que je viens d'auprès d'elle?
Toujours troublé, toujours plein de haine & d'amour,
J'ai trompé, pour la voir, une importune cour.
Quelle entrevue, ô cieux! quels combats! quel ſupplice!
Dans ſes yeux indignés j'ai lu mon injuſtice.
Ses regards inquiets n'oſaient tomber ſur moi,
Et tout, juſqu'à mes pleurs, augmentait ſon effroi.

MAZAEL.

Seigneur, vous le voyez; ſa haine envenimée
Jamais par vos bontés ne ſera déſarmée:

Vos respects dangereux nourrissent sa fierté.

HÉRODE.

Elle me hait! ah Dieu! je l'ai trop mérité.
Je lui pardonne, hélas! dans le sort qui l'accable,
De haïr à ce point un époux si coupable.

MAZAEL.

Vous coupable? Seigneur, pouvez-vous oublier
Ce que la Reine a fait pour vous justifier?
Ses mépris outrageans, sa superbe colère,
Ses desseins contre vous, les complots de son père?
Le sang, qui la forma, fut un sang ennemi:
Le dangereux Hircan vous eût toujours trahi;
Et des Asmonéens la brigue était si forte,
Que sans un coup d'état vous n'auriez pu....

HÉRODE.

N'importe.
Hircan était son père, il falait l'épargner;
Mais je n'écoutai rien que la soif de régner.
Ma politique affreuse a perdu sa famille:
J'ai fait périr le père, & j'ai proscrit la fille:
J'ai voulu la haïr, j'ai trop su l'opprimer;
Le ciel pour m'en punir me condamne à l'aimer.

IDAMAS.

Seigneur, daignez m'en croire, une juste tendresse
Devient une vertu, loin d'être une faiblesse:
Digne de tant de biens que le ciel vous a faits,
Mettez votre amour même au rang des ses bienfaits.

HÉRODE.

Hircan, mânes sacrés, fureurs que je déteste!

IDAMAS.

Perdez-en pour jamais le souvenir funeste.

MAZAEL.

Puisse la Reine aussi l'oublier comme vous!

HÉRODE.

O père infortuné! plus malheureux époux!
Tant d'horreurs, tant de sang, le meurtre de son père,
Les maux que je lui fais me la rendent plus chère.
Si son cœur,... si sa foi,... mais c'est trop différer,
Idamas, en un mot, je veux tout réparer.
Va la trouver; dis-lui, que mon ame asservie
Met à ses pieds mon trône, & ma gloire, & ma vie.
Je veux dans ses enfans choisir un successeur.
Des maux qu'elle a soufferts elle accuse ma sœur;
C'en est assez; ma sœur aujourd'hui renvoyée,
'A ce cher intérêt sera sacrifiée.
Je laisse à Mariamne un pouvoir absolu.

MAZAEL.

Quoi! Seigneur, vous voulez......

HÉRODE.

Oui, je l'ai résolu.
Oui; mon cœur désormais la voit, la considère,
Comme un présent des cieux qu'il faut que je révère.
Que ne peut point sur moi l'amour qui m'a vaincu!
'A Mariamne enfin je devrai ma vertu.
Il le faut avouer, on m'a vu dans l'Asie
Régner avec éclat, mais avec barbarie.
Craint, respecté du peuple, admiré, mais haï,
J'ai des adorateurs, & n'ai pas un ami.
Ma sœur, que trop longtems mon cœur a daigné croire,

Ma sœur n'aima jamais ma véritable gloire.
Plus cruelle que moi dans ses sanglans projets,
Sa main faisait couler le sang de mes sujets,
Les accablait du poids de mon sceptre terrible,
Tandis qu'à leurs douleurs Mariamne sensible,
S'occupant de leur peine, & s'oubliant pour eux,
Portait à son époux les pleurs des malheureux.
C'en est fait. Je prétends, plus juste & moins sévère,
Par le bonheur public essayer de lui plaire.
L'Etat va respirer sous un règne plus doux;
Mariamne a changé le cœur de son époux.
Mes mains loin de mon trône écartant les allarmes,
Des peuples opprimés vont essuyer les larmes.
Je veux sur mes sujets régner en citoyen,
Et gagner tous les cœurs, pour mériter le sien.
Va la trouver, te dis-je, & surtout à sa vue
Peins bien le repentir de mon ame éperdue :
Dis lui que mes remords égalent ma fureur.
Va, cours, vole, & reviens. Que vois-je? c'est ma sœur.
à Mazaël.
Sortez... A quels chagrins ma vie est condamnée!

SCENE V.

HÉRODE, SALOME.

SALOME.

JE les partage tous : mais je suis étonnée
Que la Reine & Sohême évitant votre aspect,
Montrent si peu de zèle, & si peu de respect.

HÉRODE.

L'un m'offenſe, il eſt vrai, — mais l'autre eſt excuſable;
N'en parlons plus.

SALOME.

Sohême à vos yeux condamnable,
A toujours de la Reine allumé le courroux.

HÉRODE.

Ah! trop d'horreurs enfin ſe repandent ſur nous;
Je cherche à les finir. Ma rigueur implacable,
En me rendant plus craint, m'a fait plus miſérable.
Aſſez & trop longtems ſur ma triſte maiſon
La vengeance & la haine ont verſé leur poiſon.
De la Reine & de vous les diſcordes cruelles
Seraient de mes tourmens les ſources éternelles.
Ma ſœur, pour mon repos, pour vous, pour toutes deux,
Séparons-nous, quittez ce palais malheureux;
Il le faut.

SALOME.

Ciel, qu'entends-je? Ah fatale ennemie!

HÉRODE.

Un Roi vous le commande, un frère vous en prie.
Que puiſſe déſormais ce frère malheureux
N'avoir point à donner d'ordre plus rigoureux,
N'avoir plus ſur les miens de vengeances à prendre,
De ſoupçons à former, ni de ſang à répandre!
Ne perſécutez plus mes jours trop agités.
Murmurez: plaignez-vous, plaignez-moi; mais partez.

SALOME.

Moi, Seigneur, je n'ai point de plaintes à vous faire.
Vous croyez mon exil & juſte & néceſſaire;

A vos moindres désirs instruite à consentir,
Lorsque vous commandez, je ne sais qu'obéir.
Vous ne me verrez point, sensible à mon injure,
Attester devant vous le sang & la nature;
Sa voix trop rarement se fait entendre aux Rois,
Et près des passions le sang n'a point de droits.
Je ne vous vante plus cette amitié sincère,
Dont le zèle aujourd'hui commence à vous déplaire.
Je rappelle encor moins mes services passés;
Je vois trop qu'un regard les a tous effacés.
Mais avez-vous pensé que Mariamne oublie
Cet ordre d'un époux donné contre sa vie?
Vous qu'elle craint toujours, ne la craignez-vous plus?
Ses vœux, ses sentimens, vous sont-ils inconnus?
Qui préviendra jamais, par des avis utiles,
De son cœur outragé les vengeances faciles,
Quels yeux intéressés à veiller sur vos jours
Pourront de ses complots démêler les détours?
Son courroux aura-t-il quelque frein qui l'arrête?
Et pensez-vous enfin, que lorsque votre tête
Sera par vos soins même exposée à ses coups,
L'amour qui vous séduit lui parlera pour vous?
Quoi donc, tant de mépris, cette horreur inhumaine...

HÉRODE.

Ah! laissez moi douter un moment de sa haine;
Laissez moi me flatter de regagner son cœur;
Ne me détournez point, respectez mon erreur.
Je veux croire, & je crois, que votre haine altière
Entre la Reine & moi mettait une barrière;

Que

Que par vos cruautés ſon cœur s'eſt endurci,
Et que ſans vous enfin j'euſſe été moins haï.

SALOME.

Si vous pouviez ſavoir, ſi vous pouviez comprendre
A quel point...

HÉRODE

Non, ma ſœur, je ne veux rien entendre.
Mariamne a ſon gré peut menacer mes jours;
Ils me ſont odieux; qu'elle en tranche le cours.
Je périrai du moins d'une main qui m'eſt chère.

SALOME.

Ah! c'eſt trop l'épargner, vous tromper & me taire.
Je m'expoſe à me perdre, & cherche à vous ſervir:
Et je vais vous parler, duſſiez-vous m'en punir.
Epoux infortuné! qu'un vil amour ſurmonte,
Connaiſſez Mariamne, & voyez votre honte.
C'eſt peu des fiers dédains dont ſon cœur eſt armé;
C'eſt peu de vous haïr;... un autre en eſt aimé.

HÉRODE.

Un autre en eſt aimé! Pouvez-vous bien, barbare,
Soupçonner devant moi la vertu la plus rare?
Ma ſœur, c'eſt donc ainſi que vous m'aſſaſſinez?
Laiſſez-vous pour adieux ces traits empoiſonnés,
Ces flambeaux de diſcorde, & la honte & la rage,
Qui de mon cœur jaloux ſont l'horrible partage?
Mariamne... mais non, je ne veux rien ſavoir;
Vos conſeils ſur mon ame ont eu trop de pouvoir.
Je vous ai longtems crue, & les cieux m'en puniſſent.
Mon ſort était d'aimer des cœurs qui me haïſſent.
Oui, c'eſt moi ſeul ici que vous perſécutez.

SALOME.

Hé bien donc, loin de vous....

HÉRODE.

Non, Madame, arrêtez.

Un autre en est aimé! montrez-moi donc, cruelle,
Le sang que doit verser ma vengeance nouvelle;
Poursuivez votre ouvrage; achevez mon malheur.

SALOME.

Puisque vous le voulez...

HÉRODE.

Frappe : voilà mon cœur.

Dis-moi qui m'a trahi; mais quoi qu'il en puisse être,
Songe que cette main t'en punira peut-être.
Oui, je te punirai de m'ôter mon erreur.
Parle à ce prix.

SALOME.

N'importe.

HÉRODE.

Eh bien!

SALOME.

C'est...

SCENE VI.

HÉRODE, SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

AH! Seigneur,
Venez, ne souffrez pas que ce crime s'achève:
Votre épouse vous fuit, Sohême vous l'enlève.

HÉRODE.

Mariamne! Sohême! Où suis-je? justes cieux!

MAZAEL.

Sa mère, ſes enfans quittaient déja ces lieux.
Sohême a préparé cette indigne retraite ;
Il place auprès des murs une eſcorte ſecrète :
Mariamne l'attend pour ſortir du palais :
Et vous allez, Seigneur, la perdre pour jamais.

HÉRODE.

Ah! le charme eſt rompu ; le jour enfin m'éclaire.
Venez ; à ſon courroux connaiſſez votre frère.
Surprenons l'infidèle, & vous allez juger,
S'il eſt encor Hérode, & s'il ſait ſe venger.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

Quoi! lorſque ſans retour Mariamne eſt perdue,
Quand la faveur d'Hérode à vos vœux eſt rendue,
Dans ces ſombres chagrins qui peut donc vous plonger?
Madame, en ſe vengeant le Roi va vous venger.
Sa fureur eſt au comble; & moi-même je n'oſe
Regarder ſans effroi lès malheurs que je cauſe.
Vous avez vu tantôt ce ſpectacle inhumain,
Ces eſclaves tremblans égorgés de ſa main,
Près de leurs corps ſanglans la Reine évanouie,
Le Roi le bras levé, prêt à trancher ſa vie;
Ses fils baignés de pleurs, embraſſant ſes genoux,
Et préſentant leur tête au-devant de ſes coups.
Que vouliez-vous de plus? que craignez-vous encore?

SALOME.

Je crains le Roi; je crains ces charmes qu'il adore,
Ce bras prompt à punir, prompt à ſe déſarmer,
Cette colère enfin, facile à s'enflammer,
Mais qui toujours douteuſe, & toujours aveuglée,
En ſes tranſports ſoudains s'eſt peut-être exhalée.
Quel fruit me revient-il de ſes emportemens?
Sohême a-t-il pour moi de plus doux ſentimens?
Il me hait encor plus; & mon malheureux frère,

Forcé de se venger d'une épouse adultère,
Semble me reprocher sa honte & son malheur.
Il voudrait pardonner dans le fond de son cœur:
Il gémit en secret de perdre ce qu'il aime;
Il voudrait, s'il se peut, ne punir que moi-même.
Mon funeste triomphe est encor incertain.
J'ai deux fois en un jour vu changer mon destin;
Deux fois j'ai vu l'amour succéder à la haine;
Et nous sommes perdus, s'il voit encor la Reine.

SCENE II.

HÉRODE, SALOME, MAZAEL, Gardes.

MAZAEL.

IL vient: de quelle horreur il paraît agité!

SALOME.

Seigneur, votre vengeance est-elle en sûreté?

MAZAEL.

Me préserve le ciel que ma voix téméraire,
D'un Roi clément & sage irritant la colère,
Ose se faire entendre entre la Reine & lui!
Mais, Seigneur, contre vous Sohême est son appui.
Non, ne vous vengez point; mais veillez sur vous-même.
Redoutez ses complots & la main de Sohême.

HÉRODE.

Ah! je ne le crains point.

MAZAEL.

Seigneur, n'en doutez pas.
De l'adultère au meurtre il n'est souvent qu'un pas.

HÉRODE.

Que dites-vous ?

MAZAEL.

Sohême incapable de feindre,
Fut de vos ennemis toujours le plus à craindre.
Ceux dont il s'aſſura le coupable ſecours,
Ont parlé hautement d'attenter à vos jours.

HÉRODE.

Mariamne me hait, c'eſt là ſon plus grand crime.
Ma ſœur, vous approuvez la fureur qui m'anime ;
Vous voyez mes chagrins, vous en avez pitié :
Mon cœur n'attend plus rien que de votre amitié.
Hélas! plein d'une erreur trop fatale & trop chère,
Je vous ſacrifiais au ſeul ſoin de lui plaire :
Je vous comptais déja parmi mes ennemis ;
Je puniſſais ſur vous ſa haine & ſes mépris.
Ah! j'atteſte à vos yeux ma tendreſſe outragée,
Qu'avant la fin du jour vous en ſerez vengée.
Je veux ſurtout, je veux, dans ma juſte fureur,
La punir du pouvoir qu'elle avait ſur mon cœur.
Hélas! jamais ce cœur ne brûla que pour elle ;
J'aimai, je déteſtai, j'adorai l'infidelle.
Et toi, Sohême, & toi, ne crois pas m'échapper,
Avant le coup mortel dont je dois te frapper.
Va, je te punirai dans un autre toi-même.
Tu verras cet objet, qui m'abhorre, & qui t'aime,
Cet objet à mon cœur jadis ſi précieux,
Dans l'horreur des tourmens expirant à mes yeux.
Que ſur toi, ſous mes coups, tout ſon ſang rejailliſſe.
Tu l'aimes, il ſuffit, ſa mort eſt ton ſupplice.

MAZAEL.

Ménagez, croyez-moi, des momens précieux ;
Et tandis que Sohême eſt abſent de ces lieux,
Que par lui, loin des murs, ſa garde eſt diſperſée,
Saiſiſſez, achevez une vengeance aiſée.

SALOME.

Mais au peuple, ſurtout, cachez votre douleur.
D'un ſpectacle funeſte épargnez-vous l'horreur.
Loin de ces triſtes lieux témoins de votre outrage,
Fuyez de tant d'affronts la douloureuſe image.

HÉRODE.

Je vois quel eſt ſon crime, & quel fut ſon projet.
Je vois pour qui Sohême ainſi vous outrageait.

SALOME.

Laiſſez mes intérêts ; ſongez à votre offenſe.

HÉRODE.

Elle avait juſqu'ici vécu dans l'innocence ;
Je ne lui reprochais que ſes emportemens,
Cette audace oppoſée à tous mes ſentimens,
Ses mépris pour ma race, & ſes altiers murmures.
Du ſang Aſmonéen j'eſſuyai trop d'injures.
Mais a-t-elle en effet voulu mon déshonneur ?

SALOME.

Ecartez cette idée : oubliez-la, Seigneur,
Calmez-vous.

HÉRODE.

Non, je veux la voir & la confondre ;
Je veux l'entendre ici, la forcer à répondre ;
Qu'elle tremble en voyant l'appareil du trépas ;
Qu'elle demande grace, & ne l'obtienne pas.

SALOME.

Quoi, Seigneur, vous voulez vous montrer à ſa vue ?

HÉRODE.

Ah ! ne redoutez rien ; ſa perte eſt réſolue.
Vainement l'infidèle eſpère en mon amour ;
Mon cœur à la clémence eſt fermé ſans retour.
Loin de craindre ces yeux qui m'avaient trop ſu plaire,
Je ſens que ſa préſence aigrira ma colère.
Gardes, que dans ces lieux on la faſſe venir ;
Je ne veux que la voir, l'entendre, & la punir.
Ma ſœur, pour un moment, ſouffrez que je reſpire.
Qu'on appelle la Reine. Et vous, qu'on ſe retire.

SCENE III.

HÉRODE *ſeul.*

TU veux la voir, Hérode, à quoi te réſous-tu ?
Conçois-tu les deſſeins de ton cœur éperdu ?
Quoi ! ſon crime à tes yeux n'eſt-il pas manifeſte ?
N'es-tu pas outragé ? que t'importe le reſte ?
Qnel fruit eſpères-tu de ce triſte entretien ?
Ton cœur peut-il douter des ſentimens du ſien ?
Hélas ! tu ſais aſſez combien elle t'abhorre.
Tu prétends te venger ! pourquoi vit-elle encore ?
Tu veux la voir ! ah ! lâche, indigne de régner,
Va ſoupirer près d'elle, & cours lui pardonner.
Va voir cette beauté ſi longtems adorée.
Non, elle périra ; non, ſa mort eſt jurée.
Vous ſerez répandu, ſang de mes ennemis,

Sang

Sang des Asmonéens dans ses veines transmis,
Sang qui me haïssez, & que mon cœur déteste.
Mais la voici, grand Dieu! quel spectacle funeste!

SCÈNE IV.

MARIAMNE, HÉRODE, ELISE, Gardes.

ELISE.

REPRENEZ vos esprits, Madame, c'est le Roi.

MARIAMNE.

Où suis-je? où vais-je? ô Dieu! je me meurs, je le voi.

HÉRODE.

D'où vient qu'à son aspect mes entrailles frémissent?

MARIAMNE.

Elise, soutiens-moi, mes forces s'affaiblissent.

ELISE.

Avançons.

MARIAMNE.

Quel tourment!

HÉRODE.

Que lui dirai-je, ô Cieux!

MARIAMNE.

Pourquoi m'ordonnez-vous de paraître à vos yeux?
Voulez-vous de vos mains m'ôter ce faible reste
D'une vie à tous deux également funeste?
Vous le pouvez : frappez, le coup m'en sera doux,
Et c'est l'unique bien que je tiendrai de vous.

HÉRODE.

Oui, je me vengerai, vous serez satisfaite.
Mais parlez, défendez votre indigne retraite.

Pourquoi, lorſque mon cœur ſi longtems offenſé,
Indulgent pour vous ſeule, oubliait le paſſé,
Lorſque vous partagiez mon empire & ma gloire,
Pourquoi prépariez-vous cette fuite ſi noire?
Quel deſſein, quelle haine a pu vous poſſéder?

MARIAMNE.

Ah! Seigneur, eſt-ce à vous à me le demander?
Je ne veux point vous faire un reproche inutile:
Mais ſi loin de ces lieux j'ai cherché quelque aſile,
Si Mariamne enfin, pour la première fois,
Du pouvoir d'un époux méconnaiſſant les droits,
A voulu ſe ſouſtraire à ſon obéiſſance;
Songez à tous ces Rois dont je tiens la naiſſance,
A mes périls préſens, à mes malheurs paſſés,
Et condamnez ma fuite après, ſi vous l'oſez.

HÉRODE.

Quoi! lorſqu'avec un traître un fol amour vous lie;
Quand Sohême....

MARIAMNE.

Arrêtez; il ſuffit de ma vie.
D'un ſi cruel affront ceſſez de me couvrir;
Laiſſez-moi chez les morts deſcendre ſans rougir.
N'oubliez pas du moins, qu'attachés l'un à l'autre,
L'hymen qui nous unit joint mon honneur au vôtre.
Voilà mon cœur: Frappez. Mais en portant vos coups,
Reſpectez Mariamne, & même ſon époux.

HÉRODE.

Perfide! il vous ſied bien de prononcer encore
Ce nom qui vous condamne & qui me déshonore!

Vos coupables dédains vous accusent assez,
Et je crois tout de vous, si vous me haïssez.

MARIAMNE.

Quand vous me condamnez, quand ma mort est certaine,
Que vous importe, hélas! ma tendresse, ou ma haine?
Et quel droit désormais avez-vous sur mon cœur,
Vous, qui l'avez rempli d'amertume & d'horreur?
Vous, qui depuis cinq ans insultez à mes larmes,
Qui marquez sans pitié mes jours par mes allarmes?
Vous, de tous mes parens destructeur odieux?
Vous, teint du sang d'un père expirant à mes yeux?
Cruel! ah! si du moins votre fureur jalouse
N'eût jamais attenté qu'aux jours de votre épouse,
Les cieux me sont témoins, que mon cœur tout à vous
Vous chérirait encor, en mourant par vos coups:
Mais qu'au moins mon trépas calme votre furie;
N'étendez point mes maux au-delà de ma vie;
Prenez soin de mes fils, respectez votre sang;
Ne les punissez pas d'être nés dans mon flanc.
Hérode, ayez pour eux des entrailles de père;
Peut-être un jour, hélas! vous connaîtrez leur mère.
Vous plaindrez, mais trop tard, ce cœur infortuné,
Que seul dans l'univers vous avez soupçonné;
Ce cœur qui n'a point su, trop superbe peut-être,
Déguiser ses douleurs, & ménager un maître;
Mais qui jusqu'au tombeau conserva sa vertu,
Et qui vous eût aimé, si vous l'aviez vonlu.

HÉRODE.

Qu'ai-je entendu? quel charme, & quel pouvoir suprême

Commande à ma colère, & m'arrache à moi-même?
Mariamne...

MARIAMNE.

Cruel!

HÉRODE.

...O faibleſſe! ô fureur!

MARIAMNE.

De l'état où je ſuis voyez du moins l'horreur.
Otez-moi par pitié cette odieuſe vie.

HÉRODE.

Ah! la mienne à la vôtre eſt pour jamais unie.
C'en eſt fait : je me rends : banniſſez votre effroi;
Puiſque vous m'avez vu, vous triomphez de moi.
Vous n'avez plus beſoin d'excuſe & de défenſe.
Ma tendreſſe pour vous vous tient lieu d'innocence.
En eſt-ce aſſez, ô ciel! en eſt-ce aſſez, amour?
C'eſt moi qui vous implore, & qui tremble à mon tour.
Serez-vous aujourd'hui la ſeule inexorable?
Quand j'ai tout pardonné, ſerais-je encor coupable?
Mariamne, ceſſons de nous perſécuter;
Nos cœurs ne ſont-ils faits que pour ſe déteſter?
Nous faudra-t-il toujours redouter l'un & l'autre?
Finiſſons à la fois ma douleur & la vôtre.
Commençons ſur nous-même à régner en ce jour;
Rendez-moi votre main, rendez-moi votre amour.

MARIAMNE.

Vous demandez ma main! Juſte Ciel que j'implore,
Vous ſavez de quel ſang la ſienne fume encore.

HÉRODE.

Eh bien, j'ai fait périr & ton père & mon Roi;

J'ai répandu ſon ſang pour régner avec toi.
Ta haine en eſt le prix, ta haine eſt légitime :
Je n'en murmure point, je connais tout mon crime.
Que dis-je? ſon trépas, l'affront fait à tes fils,
Sont les moindres forfaits que mon cœur ait commis.
Hérode à juſqu'à toi porté ſa barbarie ;
Durant quelques momens je t'ai même haïe ;
J'ai fait plus, ma fureur a pu te ſoupçonner ;
Et l'effort des vertus eſt de me pardonner.
D'un trait ſi généreux ton cœur ſeul eſt capable :
Plus Hérode à tes yeux doit paraître coupable,
Plus ta grandeur éclate à reſpecter en moi
Ces nœuds infortunés qui m'uniſſent à toi.
Tu vois où je m'emporte, & quelle eſt ma faibleſſe ;
Garde-toi d'abuſer du trouble qui me preſſe.
Cher & cruel objet d'amour & de fureur,
Si du moins la pitié peut entrer dans ton cœur,
Calme l'affreux déſordre où mon ame s'égare.
Tu détournes les yeux ... Mariamne ...

MARIAMNE.

Ah barbare !
Un juſte repentir produit-il vos tranſports ?
Et pourrai-je en effet compter ſur vos remords ?

HÉRODE.

Oui, tu peux tout ſur moi, ſi j'amollis ta haine.
Hélas ! ma cruauté, ma fureur inhumaine,
C'eſt toi qui dans mon cœur as ſu la rallumer ;
Tu m'as rendu barbare en ceſſant de m'aimer.
Que ton crime & le mien ſoient noyés dans mes larmes.
Je te jure....

SCENE V.

HÉRODE, MARIAMNE, ELISE, un Garde.

LE GARDE.

SEIGNEUR, tout le peuple eſt en armes.
Dans le ſang des bourreaux il vient de renverſer
L'échafaut que Salome a déja fait dreſſer.
Au peuple, à vos ſoldats, Sohême parle en maître :
Il marche vers ces lieux, il vient, il va paraître.

HÉRODE.

Quoi! dans le moment même où je ſuis à vos pieds,
Vous auriez pu, perfide!...

MARIAMNE.

Ah! Seigneur, vous croiriez....

HÉRODE.

Tu veux ma mort! eh bien, je vais remplir ta haine.
Mais au moins dans ma tombe il faut que je t'entraîne,
Et qu'unis malgré toi.... Qu'on la garde, ſoldats.

SCENE VI.

HÉRODE, MARIAMNE, SALOME, MAZAEL, ELISE, Gardes.

SALOME.

AH mon frère, aux Hébreux ne vous préſentez pas.
Le peuple ſoulevé demande votre vie ;
Le nom de Mariamne excite leur furie ;
De vos mains, de ces lieux, ils viennent l'arracher.

HÉRODE.

Allons. Ils me verront, & je cours les chercher.

De l'horreur où je ſuis tu répondras, cruelle.
Ne l'abandonnez pas, ma ſœur, veillez ſur elle.

MARIAMNE.

Je ne crains point la mort ; mais j'atteſte les cieux...

MAZAEL.

Seigneur, vos ennemis ſont déja ſous vos yeux.

HÉRODE.

Courons... Mais quoi! laiſſer la coupable impunie !
Ah ! je veux dans ſon ſang laver ſa perfidie ;
Je veux, j'ordonne,... hélas! dans mon funeſte ſort,
Je ne puis rien réſoudre, & vais chercher la mort.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIERE.

MARIAMNE, ELISE, Gardes.

MARIAMNE.

ELOIGNEZ-VOUS, ſoldats, daignez laiſſer du moins
Votre Reine un moment reſpirer ſans témoins.

(Les gardes ſe retirent au coin du théâtre.)

Voilà donc, juſte Dieu, quelle eſt ma deſtinée !
La ſplendeur de mon ſang, la pourpre où je ſuis née,
Enfin ce qui ſemblait promettre à mes beaux jours
D'un bonheur aſſuré l'inaltérable cours,
Tout cela n'a donc fait que verſer ſur ma vie
Le funeſte poiſon dont elle fut remplie.
O naiſſance ! ô jeuneſſe ! & toi, triſte beauté
Dont l'éclat dangereux enfla ma vanité,
Flatteuſe illuſion dont je fus occupée,
Vaine ombre de bonheur, que vous m'avez trompée !
Sous ce trône coupable, un éternel ennui
M'a creuſé le tombeau que l'on m'ouvre aujourd'hui.
Dans les eaux du Jourdain j'ai vu périr mon frère ;
Mon époux à mes yeux a maſſacré mon père ;
Par ce cruel époux condamnée à périr,
Ma vertu me reſtait, on oſe la flétrir.
Grand Dieux ! dont les rigueurs éprouvent l'innocence,
Je ne demande point ton aide ou ta vengeance.

J'appris

J'appris de mes ayeux, que je ſais imiter,
A voir la mort ſans crainte, & ſans la mériter.
Je t'offre tout mon ſang; défends au moins ma gloire;
Commande à mes tyrans d'épargner ma mémoire;
Que le menſonge impur n'oſe plus m'outrager.
Honorer la vertu c'eſt aſſez la venger.
Mais quel tumulte affreux! quels cris! quelles allarmes!
Ce palais retentit du bruit confus des armes.
Hélas! j'en ſuis la cauſe, & l'on périt pour moi.
On enfonce la porte. Ah! qu'eſt-ce que je vois?

SCÈNE II.

MARIAMNE, SOHÊME, ELISE, AMMON, ſoldats d'Hérode, ſoldats de Sohême.

SOHÊME.

FUYEZ, vils ennemis qui gardez votre Reine,
Lâches, diſparaiſſez. Soldats qu'on les enchaîne.
(*Les gardes & les ſoldats d'Hérode s'en vont.*)
Venez, Reine, venez, ſecondez nos efforts:
Suivez mes pas, marchons dans la foule des morts.
A vos perſécuteurs vous n'êtes plus livrée:
Ils n'ont pu de ces lieux me défendre l'entrée.
Dans ſon perfide ſang Mazaël eſt plongé,
Et du moins à demi mon bras vous a vengé.
D'un inſtant précieux ſaiſiſſez l'avantage;
Mettez ce front auguſte à l'abri de l'orage:
Avançons.

MARIAMNE.

Non, Sohême, il ne m'eſt plus permis
D'accepter vos bontés contre mes ennemis;
Après l'affront cruel, & la tache trop noire,
Dont les ſoupçons d'Hérode ont offenſé ma gloire;
Je les mériterais, ſi je pouvais ſouffrir
Cet appui dangereux que vous venez m'offrir.
Je crains votre ſecours, & non ſa barbarie.
Il eſt honteux pour moi de vous devoir la vie;
L'honneur m'en fait un crime; il le faut expier;
Et j'attends le trépas pour me juſtifier.

SOHÊME.

Que faites-vous, hélas! malheureuſe Princeſſe?
Un moment peut vous perdre. On combat. Le tems preſſe.
Craignez encor Hérode, armé du déſeſpoir.

MARIAMNE.

Je ne crains que la honte, & je ſais mon devoir.

SOHÊME.

Faut-il qu'en vous ſervant, toujours je vous offenſe?
Je vais donc, malgré vous, ſervir votre vengeance.
Je cours à ce Tyran qu'en vain vous reſpectez.
Je revole au combat, & mon bras....

MARIAMNE.

Arrêtez:
Je déteſte un triomphe à mes yeux ſi coupable;
Seigneur, le ſang d'Hérode eſt pour moi reſpectable.
C'eſt lui de qui les droits...

SOHÊME.

L'ingrat les a perdus.

MARIAMNE.

Par les nœuds les plus ſaints...

SOHÊME.

Tous vos nœuds ſont rompus.

MARIAMNE.

Le devoir nous unit.

SOHÊME.

Le crime vous ſépare.

N'arrêtez plus mes pas. Vengez-vous d'un barbare.

Sauvez tant de vertus...

MARIAMNE.

Vous les déshonorez.

SOHÊME.

Il va trancher vos jours.

MARIAMNE.

Les ſiens me ſont ſacrés.

SOHÊME.

Il a ſouillé ſa main du ſang de votre père.

MARIAMNE.

Je ſais ce qu'il a fait, & ce que je dois faire.
De ſa fureur ici j'attends les derniers traits,
Et ne prends point de lui l'exemple des forfaits.

SOHÊME.

O courage! ô conſtance! ô cœur inébranlable!
Dieux! que tant de vertu rend Hérode coupable!
Plus vous me commandez de ne point vous ſervir,
Et plus je vous promets de vous déſobéir.
Votre honneur s'en offenſe, & le mien me l'ordonne.
Il n'eſt rien qui m'arrête, il n'eſt rien qui m'étonne;
Et je cours réparer, en cherchant votre époux,
Ce tems que j'ai perdu ſans combattre pour vous.

MARIAMNE.

Seigneur. . .

SCÈNE III.

MARIAMNE, ELISE, Gardes.

MARIAMNE.

Mais il m'échappe, il ne veut point m'entendre.
Ciel! ô ciel! épargnez le ſang qu'on va répandre :
Epargnez mes ſujets, épuiſez tout ſur moi :
Sauvez le Roi lui-même.

SCÈNE IV.

MARIAMNE, ELISE, NARBAS, Gardes.

MARIAMNE.

Ah! Narbas, eſt-ce toi?
Qu'as-tu fait de mes fils, & que devient ma mère?

NARBAS.

Le Roi n'a point ſur eux étendu ſa colère.
Unique & triſte objet de ſes tranſports jaloux,
Dans ces extrémités ne craignez que pour vous.
Le ſeul nom de Sohême augmente ſa furie.
Si Sohême eſt vaincu, c'eſt fait de votre vie.
Déja même, déja, le barbare Zarès
A marché vers ces lieux, chargé d'ordres ſecrets.
Oſez paraître, oſez vous ſecourir vous-même.
Jettez-vous dans les bras d'un peuple qui vous aime.
Faites voir Mariamne à ce peuple abattu;

Vos regards lui rendront ſon antique vertu.
Appellons à grands cris nos Hébreux & nos prêtres ;
Tout Juda défendra le pur ſang de ſes maîtres.
Madame, avec courage il faut vaincre ou périr.
Daignez...

MARIAMNE.

Le vrai courage eſt de ſavoir ſouffrir,
Non d'aller exciter une foule rebelle
A lever ſur ſon Prince une main criminelle.
Je rougirais de moi, ſi, craignant mon malheur,
Quelques vœux pour ſa mort avaient ſurpris mon cœur,
Si j'avais un moment ſouhaité ma vengeance,
Et fondé ſur ſa perte un reſte d'eſpérance.
Narbas, en ce moment le ciel met dans mon ſein
Un déſeſpoir plus noble, un plus digne deſſein.
Le Roi, qui me ſoupçonne, enfin va me connaître.
Au milieu du combat on me verra paraître.
De Sohême & du Roi j'arrêterai les coups ;
Je remettrai ma tête aux mains de mon époux.
Je fuyais ce matin ſa vengeance cruelle ;
Ses crimes m'exilaient, ſon danger me rappelle.
Ma gloire me l'ordonne, & prompte à l'écouter,
Je vais ſauver au Roi le jour qu'il veut m'ôter.

NARBAS.

Hélas ! où courez-vous ? dans quel déſordre extrême...

MARIAMNE.

Je ſuis perdue, hélas ! c'eſt Hérode lui-même.

SCENE V.

HÉRODE, MARIAMNE, ELISE, NARBAS, IDAMAS, Gardes.

HÉRODE.

Ils se sont vus ! Ah Dieu !... Perfide, tu mourras.

MARIAMNE.

Pour la dernière fois, Seigneur, ne souffrez pas...

HÉRODE.

Sortez... Vous, qu'on la suive.

NARBAS.

O justice éternelle !

SCENE VI.

HÉRODE, IDAMAS, Gardes.

HÉRODE.

Que je n'entende plus le nom de l'infidelle.
Eh bien, braves soldats, n'ai-je plus d'ennemis ?

IDAMAS.

Seigneur, ils sont défaits ; les Hébreux sont soumis.
Sohême tout sanglant vous laisse la victoire.
Ce jour vous a comblé d'une nouvelle gloire.

HÉRODE.

Quelle gloire !

IDAMAS.

Elle est triste ; & tant de sang versé,
Seigneur, doit satisfaire à votre honneur blessé.
Sohême a de la Reine attesté l'innocence.

HÉRODE.

De la coupable, enfin, je vais prendre vengeance.
Je perds l'indigne objet que je n'ai pu gagner,
Et de ce ſeul momènt je commence à régner.
J'étais trop aveuglé; ma fatale tendreſſe
Etait ma ſeule tache, & ma ſeule faibleſſe.
Laiſſons mourir l'ingrate : oublions ſes attraits;
Que ſon nom dans ces lieux s'efface pour jamais;
Que dans mon cœur ſurtout ſa mémoire périſſe.
Enfin tout eſt-il prêt pour ce juſte ſupplice?

IDAMAS.

Oui, Seigneur.

HÉRODE.

Quoi! ſi-tôt on a pu m'obéir?
Infortuné Monarque! elle va donc périr?
Tout eſt prêt, Idamas?

IDAMAS.

Vos gardes l'ont ſaiſie;
Votre vengeance, hélas! ſera trop bien ſervie.

HÉRODE.

Elle a voulu ſa perte, elle a ſu m'y forcer.
Que l'on me venge. Allons, il n'y faut plus penſer.
Hélas! j'aurais voulu vivre & mourir pour elle.
A quoi m'as-tu réduit, épouſe criminelle?

SCENE DERNIERE.

HÉRODE, IDAMAS, NARBAS.

HÉRODE.

Narbas, où courez-vous? Juste ciel! vous pleurez!
De crainte, en le voyant, mes sens sont pénétrés.

NARBAS.

Seigneur...

HÉRODE.

Ah! malheureux, que venez-vous me dire?

NARBAS.

Ma voix, en vous parlant, sur mes lèvres expire.

HÉRODE.

Mariamne...

NARBAS.

O douleur! ô regrets superflus!

HÉRODE.

Quoi? c'en est fait?

NARBAS.

Seigneur, Mariamne n'est plus.

HÉRODE.

Elle n'est plus? grand Dieu!

NARBAS.

Je dois à sa mémoire,
A sa vertu trahie, à vous, à votre gloire,
De vous montrer le bien que vous avez perdu,
Et le prix de ce sang par vos mains répandu.
Non, Seigneur, non, son cœur n'était point infidelle.
Hélas! lorsque Sohême a combattu pour elle,
Votre épouse à mes yeux détestant son secours,

Volait

Volait pour vous défendre au péril de ses jours.

HÉRODE.

Qu'entends-je? ah malheureux! ah désespoir extrême!
Narbas, que m'as-tu dit?

NARBAS.

C'est dans ce moment même,
Où son cœur se faisait ce généreux effort,
Que vos ordres cruels l'ont conduite à la mort.
Salome avait pressé l'instant de son supplice.

HÉRODE.

O monstre, qu'à regret épargna ma justice!
Monstre, quels châtimens sont pour toi réservés?
Que ton sang, que le mien... Ah! Narbas, achevez,
Achevez mon trépas par ce récit funeste.

NARBAS.

Comment pourrai-je hélas! vous apprendre le reste?
Vos gardes de ces lieux ont osé l'arracher.
Elle a suivi leurs pas sans vous rien reprocher,
Sans affecter d'orgueil, & sans montrer de crainte.
La douce majesté sur son front était peinte.
La modeste innocence, & l'aimable pudeur,
Régnaient dans ses beaux yeux, ainsi que dans son cœur.
Son malheur ajoutait à l'éclat de ses charmes.
Nos prêtres, nos Hébreux, dans les cris, dans les larmes,
Conjuraient vos soldats, levaient les mains vers eux,
Et demandaient la mort avec des cris affreux.
Hélas! de tous côtés, dans ce désordre extrême,
En pleurant Mariamne, on vous plaignait vous-même.
On disait hautement, qu'un arrêt si cruel

Accablerait vos jours d'un remords éternel.

HÉRODE.

Grand Dieu! que chaque mot me porte un coup terrible!

NARBAS.

Aux larmes des Hébreux Mariamne ſenſible,
Conſolait tout ce peuple, en marchant au trépas.
Enfin vers l'échafau on a conduit ſes pas.
C'eſt là qu'en ſoulevant ſes mains appeſanties,
Du poids affreux des fers indignement flétries,
« Cruel, a-t-elle dit, & malheureux époux!
» Mariamne en mourant ne pleure que ſur vous.
» Puiſſiez-vous par ma mort finir vos injuſtices!
» Vivez, régnez heureux ſous de meilleurs auſpices;
» Voyez d'un œil plus doux mes peuples & mes fils;
» Aimez-les; je mourrai trop contente à ce prix.
En achevant ces mots, votre épouſe innocente
Tend au fer des bourreaux cette tête charmante
Dont la terre admirait les modeſtes appas.
Seigneur, j'ai vu lever le parricide bras;
J'ai vu tomber...

HÉRODE.

Tu meurs, & je reſpire encore!
Mânes ſacrés, chère ombre, épouſe que j'adore,
Reſte pâle & ſanglant de l'objet le plus beau,
Je te ſuivrai du moins dans la nuit du tombeau.
Quoi! vous me retenez? Quoi, citoyens perfides,
Vous arrachez ce fer à mes mains parricides?
Ma chère Mariamne, arme-toi, punis-moi,
Viens déchirer ce cœur qui brûle encor pour toi.

Je me meurs.

Il tombe dans un fauteuil.

NARBAS.

De ſes ſens il a perdu l'uſage ;
Il ſuccombe à ſes maux.

HÉRODE.

Quel funeſte nuage
S'eſt répandu ſoudain ſur mes eſprits troublés ?
D'un ſombre & noir chagrin mes ſens ſont accablés.
D'où vient qu'on m'abandonne au trouble qui me gêne ?
Je ne vois point ma ſœur, je ne vois point la Reine.
Vous pleurez ; vous n'oſez vous approcher de moi !
Triſte Jéruſalem, tu fuis devant ton Roi !
Qu'ai-je donc fait ? Pourquoi ſuis-je en horreur au monde ?
Qui me délivrera de ma douleur profonde ?
Par qui ce long tourment ſera-t-il adouci ?
Qu'on cherche Mariamne, & qu'on l'amène ici ?

NARBAS.

Mariamne, Seigneur !

HÉRODE.

Oui : je ſens que ſa vue
Va rendre un calme heureux à mon ame éperdue ;
Toujours devant ſes yeux, que j'aime & que je crains,
Mon cœur eſt moins troublé, mes jours ſont plus ſereins.
Déja même à ſon nom mes douleurs s'affaibliſſent ;
Déja de mon chagrin les ombres s'éclairciſſent.
Qu'elle vienne.

NARBAS.

Seigneur...

HÉRODE.

Je veux la voir.

NARBAS.

Hélas !

Avez-vous pu, Seigneur, oublier ſon trépas ?

HÉRODE.

Cruel ! que dites-vous ?

NARBAS.

La douleur le tranſporte ;

Il ne ſe connaît plus.

HÉRODE.

Quoi, Mariamne eſt morte ?

Ah ! funeſte raiſon, pourquoi m'éclaires-tu ?
Jour triſte, jour affreux, pourquoi m'es-tu rendu ?
Lieux teints de ce beau ſang que l'on vient de répandre,
Murs que j'ai relevés, palais, tombez en cendres,
Cachez ſous les débris de vos ſuperbes tours,
La place où Mariamne a vu trancher ſes jours.
Quoi ! Mariamne eſt morte, & j'en ſuis l'homicide !
Puniſſez, déchirez ce monſtre parricide,
Armez-vous contre moi, ſujets qui la perdez,
Tonnez, écraſez-moi, cieux qui la poſſédez.

Fin du cinquième & dernier Acte.

On a beaucoup regretté de très-beaux vers que M. de Voltaire a ſupprimés dans les changemens qu'il a faits en dernier lieu à ſa tragédie de MARIAMNE; *on a cru devoir les reſtituer ici, en y joignant les principales Variantes, &c.*

N. B. Dans la MARIAMNE corrigée, telle qu'on vient de la lire, *Sohéme*, Prince de la race des Aſmonéens, a été ſubſtitué à *Varus*, Préteur Romain, Gouverneur de Syrie; & *Ammon*, confident de *Sohéme*, à *Albin*, confident de *Varus*.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

. . . .

. . . .

SALOME.

Vous ne vous trompiez point ; Hérode va paraître ;
L'indocile Sion va trembler ſous ſon Maître.
Il enchaîne à jamais la fortune à ſon char ;
Le favori d'Antoine eſt l'ami de Céſar ;
Sa politique habile, égale à ſon courage,
De ſa chûte imprévue a réparé l'outrage.
Le Sénat le couronne.

MAZAEL.

. . . .

. . . .

Mais c'en eſt fait, Madame, il rentre en ſes Etats.
Il l'aimait, il verra ſes dangereux appas ;
Ces yeux toujours puiſſans, toujours sûrs de lui plaire,
Reprendront malgré vous leur empire ordinaire ;
Et tous ſes ennemis bientôt humiliés,
A ſes moindres regards ſeront ſacrifiés.
Otons-lui, croyez-moi, l'intérêt de nous nuire ;
Songeons à la gagner, n'ayant pu la détruire ;

Et par de vains respects, par des soins assidus...

SALOME.

Il est d'autres moyens de ne la craindre plus.

MAZAEL.

Quel est donc ce dessein? Que prétendez-vous dire?

SALOME.

Peut-être en ce moment notre ennemie expire.

MAZAEL.

D'un coup si dangereux osez-vous vous charger,
Sans que le Roi....

SALOME.

Le Roi consent à me venger.
Zarès est arrivé, Zarès est dans Solime;
Ministre de ma haine, il attend sa victime;
Le lieu, le tems, le bras, tout est choisi par lui.
Il vint hier de Rome, & nous venge aujourd'hui.

MAZAEL.

Quoi! vous avez enfin gagné cette victoire?
Quoi! malgré son amour, Hérode a pu vous croire?
Il vous la sacrifie! Il prend de vous des loix?

SALOME.

Je puis encor sur lui bien moins que tu ne crois.
Pour arracher de lui cette lente vengeance,
Il m'a falu choisir le tems de son absence.
Tant qu'Hérode en ces lieux demeurait exposé
Aux charmes dangereux qui l'ont tyrannisé,
Mazael, tu m'as vue avec inquiétude,
Traîner de mon destin la triste incertitude.
Quand par mille détours assurant mes succès,

De ſon cœur ſoupçonneux j'avais trouvé l'accès,
Quand je croyais ſon ame à moi ſeule rendue,
Il voyait Mariamne, & j'étais confondue.
Un coup d'œil renverſait ma brigue & mes deſſeins.
La Reine a vu cent fois mon ſort entre ſes mains;
Et ſi ſa politique avait avec adreſſe
D'un époux amoureux ménagé la tendreſſe,
Cet ordre, cet arrêt prononcé par ſon Roi,
Ce coup que je lui porte aurait tombé ſur moi.
Mais ſon farouche orgueil a ſervi ma vengeance:
J'ai ſu mettre à profit ſa fatale imprudence.
Elle a voulu ſe perdre, & je n'ai fait enfin
Que lui lancer les traits qu'a préparés ſa main.
Tu te ſouviens aſſez de ce tems plein d'allarmes,
Lorſqu'un bruit ſi funeſte à l'eſpoir de nos armes,
Apprit à l'Orient étonné de ſon ſort,
Qu'Auguſte était vainqueur, & qu'Antoine était mort.
Tu ſais, comme à ce bruit nos peuples ſe troublèrent.
De l'Orient vaincu les Monarques tremblèrent.
Mon frère enveloppé dans ce commun malheur,
Crut perdre ſa couronne avec ſon protecteur.
Il falut, ſans s'armer d'une inutile audace,
Au vainqueur de la terre aller demander grace.
Rappelle en ton eſprit ce jour infortuné;
Songe à quel déſeſpoir Hérode abandonné,
Vit ſon épouſe altière, abhorrant ſes approches,
Déteſtant ſes adieux, l'accablant de reproches,
Redemander encor, en ce moment cruel,
Et le ſang de ſon frère, & le ſang paternel.

Hérode

Hérode auprès de moi vint déplorer sa peine.
Je saisis cet instant précieux à ma haine :
Dans son cœur déchiré je repris mon pouvoir ;
J'enflammai son courroux, j'aigris son désespoir ;
J'empoisonnai le trait dont il sentait l'atteinte.
Tu le vis plein de trouble & d'horreur & de crainte,
Jurer d'exterminer les restes dangereux
D'un sang toujours trop cher aux perfides Hébreux ;
Et dès ce même instant sa facile colère
Déshérita les fils, & condamna la mère.
Mais sa fureur encor flattait peu mes souhaits :
L'amour qui la causait en repoussait les traits.
De ce fatal objet tel était la puissance ;
Un regard de l'ingrate arrêtait sa vengeance.
Je pressai son départ ; il partit, & depuis
Mes lettres chaque jour ont nourri ses ennuis.
Ne voyant plus la Reine, il vit mieux son outrage :
Il eut honte en secret de son peu de courage :
De moment en moment ses yeux se sont ouverts,
J'ai levé le bandeau qui les avait couverts.
Zarès, étudiant le moment favorable,
A peint à son esprit cette Reine implacable,
Son crédit, ses amis, ces Juifs séditieux,
Du sang Asmonéen partisans factieux.
J'ai fait plus ; j'ai moi-même armé sa jalousie.
Il a craint pour sa gloire, il a craint pour sa vie.
Tu sais que dès longtems en bute aux trahisons,
Son cœur de toutes parts est ouvert aux soupçons.
Il croit ce qu'il redoute ; & dans sa défiance,

Il confond quelquefois le crime & l'innocence.
Enfin j'ai su fixer son courroux incertain ;
Il a signé l'arrêt, & j'ai conduit sa main.

MAZAEL.

Il n'en faut point douter, ce coup est nécessaire :
Mais avez-vous prévu, si ce Préteur austère,
Qui sous les loix d'Auguste a remis cet Etat,
Verrait d'un œil tranquille un pareil attentat ?
Varus, vous le savez, est ici votre maître.
En vain le peuple Hébreu, prompt à vous reconnaître,
Tremble encor sous le poids de ce trône ébranlé :
Votre pouvoir n'est rien, si Rome n'a parlé.
Avant qu'en ce palais, des mains de Varus même,
Votre frère ait repris l'autorité suprême,
Il ne peut sans blesser l'orgueil du nom Romain,
Dans ses Etats encor agir en Souverain.
Varus souffrira-t-il, que l'on ose à sa vue
Immoler une Reine en sa garde reçue ?
Je connais les Romains ; leur esprit irrité
Vengera le mépris de leur autorité.
Vous allez sur Hérode attirer la tempête ;
Dans leurs superbes mains la foudre est toujours prête.
Ces vainqueurs soupçonneux sont jaloux de leurs droits,
Et surtout leur orgueil aime à punir les Rois.

SALOME.

Non, non, l'heureux Hérode à César a su plaire ;
Varus en est instruit, Varus le considère.
Croyez-moi, ce Romain voudra le ménager ;
Mais, quoi qu'il fasse enfin, songeons à nous venger.

Je touche à ma grandeur, & je crains ma disgrace;
Demain, dès aujourd'hui, tout peut changer de face.
Qui sait même, qui sait, si passé ce moment
Je pourrai satisfaire à mon ressentiment?
Qui nous a répondu, qu'Hérode en sa colère,
D'un esprit si constant jusqu'au bout persévère?
Je connais sa tendresse; il la faut prévenir,
Et ne lui point laisser le tems du repentir.
Qu'après Rome menace, & que Varus foudroie;
Leur courroux passager troublera peu ma joie.
Mes plus grands ennemis ne sont pas les Romains;
Mariamne en ces lieux est tout ce que je crains.
Il faut que je périsse, ou que je la prévienne;
Et si je n'ai sa tête, elle obtiendra la mienne.
Mais Varus vient à nous: il le faut éviter.
Zarès à mes regards devait se présenter:
Je vais l'attendre; allez, & qu'aux moindres allarmes
Mes soldats en secret puissent prendre les armes.

SCENE II.

VARUS, ALBIN, MAZAEL, suite de Varus.

VARUS.

SALOME & Mazaël semblent fuir devant moi;
Dans leurs yeux étonnés je lis leur juste effroi.
Le crime à mes regards doit craindre de paraître.
Mazaël, demeurez, mandez à votre Maître
Que ses cruels desseins sont déja découverts;
Que son Ministre infame est ici dans les fers,

Et que Varus peut-être, au milieu des supplices,
Eût dû faire expirer ce monstre... & ses complices.
Mais je respecte Hérode assez pour me flatter
Qu'il connaîtra le piége où l'on veut l'arrêter;
Qu'un jour il punira les traîtres qui l'abusent,
Et vengera sur eux la vertu qu'ils accusent.
Vous, si vous m'en croyez, pour lui, pour son honneur,
Calmez de ses chagrins la honteuse fureur:
Ne l'empoisonnez plus de vos lâches maximes:
Songez que les Romains sont les vengeurs des crimes,
Que Varus vous connaît, qu'il commande en ces lieux,
Et que sur vos complots il ouvrira les yeux:
Allez, que Mariamne en Reine soit servie,
Et respectez ses loix, si vous aimez la vie.

MAZAEL.

Seigneur...

VARUS.

Vous entendez mes ordres absolus;
Obéissez, vous dis-je, & ne répliquez plus.

SCENE III.

VARUS, ALBIN.

VARUS.

Ainsi donc sans tes soins, sans ton avis fidelle,
Mariamne expirait sous cette main cruelle?

ALBIN.

Le retour de Zarès n'était que trop suspect;
Le soin mystérieux d'éviter votre aspect,
Son trouble, son effroi, fut mon premier indice.

VARUS.

Que ne te dois-je point pour un ſi grand ſervice !
C'eſt par toi qu'elle vit : c'eſt par toi que mon cœur
A goûté, cher Albin, ce ſolide bonheur,
Ce bien ſi précieux pour un cœur magnanime,
D'avoir pu ſecourir la vertu qu'on opprime.

ALBIN.

Je reconnais Varus à ces ſoins généreux.
Votre bras fut toujours l'appui des malheureux :
Quand de Rome en vos mains vous portiez le tonnerre,
Vous étiez occupé du bonheur de la terre.
Puiſſiez-vous ſeulement écouter en ce jour &c.

. . . .

ALBIN.

Ainſi l'amour trompeur, dont vous ſentez la flamme,
Se déguiſe en vertu, pour mieux vaincre votre ame ;
Et ce feu malheureux...

VARUS.

Je ne m'en défends pas.
L'infortuné Varus adore ſes appas.
Je l'aime ; il eſt trop vrai, mon ame toute nue
Ne craint point, cher Albin, de paraître à ta vue :
Juge ſi ſon péril a dû troubler mon cœur ;
Moi, qui borne à jamais mes vœux à ſon bonheur ;
Moi, qui rechercherais la mort la plus affreuſe,
Si ma mort un moment pouvait la rendre heureuſe.

ALBIN.

Seigneur, que dans ces lieux ce grand cœur eſt changé !
Qu'il venge bien l'amour qu'il avait outragé !
Je ne reconnais plus ce Romain ſi ſévère,

Qui parmi tant d'objets empreſſés à lui plaire,
N'a jamais abaiſſé ſes ſuperbes regards
Sur ces beautés que Rome enferme en ſes remparts.

VARUS.

Ne t'en étonne point ; tu ſais que mon courage
A la ſeule vertu réſerva ſon hommage.
Dans nos murs corrompus ces coupables beautés
Offraient de vains attraits à mes yeux révoltés.
Je fuyais leurs complots, leurs brigues éternelles,
Leurs amours paſſagers, leurs vengeances cruelles.
Je voyais leur orgueil, accru du déshonneur,
Se montrer triomphant ſur leur front ſans pudeur ;
L'altière ambition, l'intérêt, l'artifice,
La folle vanité, le frivole caprice,
Chez les Romains ſéduits prenant le nom d'amour,
Gouverner Rome entière, & régner tour-à-tour.
J'abhorrais, il eſt vrai, leur indigne conquête ;
A leur joug odieux je dérobais ma tête ;
L'amour dans l'Orient fut enfin mon vainqueur.
De la triſte Syrie établi Gouverneur,
J'arrivai dans ces lieux, quand le droit de la guerre
Eut au pouvoir d'Auguſte abandonné la terre ;
Et qu'Hérode à ſes pieds, au milieu de cent Rois,
De ſon ſort incertain vint attendre des loix.
Lieu funeſte à mon cœur ! malheureuſe contrée !
C'eſt là que Mariamne à mes yeux s'eſt montrée.
L'univers était plein du bruit de ſes malheurs ;
Son parricide époux faiſait couler ſes pleurs.
Ce Roi ſi redoutable au reſte de l'Aſie,

Fameux par ſes exploits & par ſa jalouſie,
Prudent, mais ſoupçonneux, vaillant, mais inhumain,
Au ſang de ſon beau-père avait trempé ſa main.
Sur ce trône ſanglant il laiſſait en partage
A la fille des Rois la honte & l'eſclavage.
Du ſort qui la pourſuit tu connais la rigueur;
Sa vertu, cher Albin, ſurpaſſe ſon malheur.
Loin de la cour des Rois la vérité proſcrite,
L'aimable vérité ſur ſes lèvres habite.
Son unique artifice eſt le ſoin généreux
D'aſſurer des ſecours aux jours des malheureux.
Son devoir eſt ſa loi, ſa tranquille innocence
Pardonne à ſon tyran, mépriſe ſa vengeance
Et près d'Auguſte encor implore mon appui,
Pour ce barbare époux qui l'immole aujourd'hui.
Tant de vertus enfin, de malheurs & de charmes,
Contre ma liberté ſont de trop fortes armes.
Je l'aime, cher Albin, mais non d'un fol amour,
Que le caprice enfante & détruiſe en un jour;
Non d'une paſſion que mon ame troublée
Reçoive avidement, par les ſens aveuglée.
Ce cœur qu'elle a vaincu, ſans l'avoir amolli,
Par un amour honteux ne s'eſt point avili;
Et plein du noble feu que ſa vertu m'inſpire,
Je prétends la venger, & non pas la ſéduire.

ALBIN.

Mais ſi le Roi, Seigneur, a fléchi les Romains,
S'il rentre en ſes Etats?...

VARUS.

Et c'eſt ce que je crains.
Hélas! près du Sénat je l'ai ſervi moi-même.
Sans doute il a déja reçu ſon diadême;
Et cet indigne arrêt, que ſa bouche a dicté,
Eſt le premier eſſai de ſon autorité.
Ah! ſon retour ici lui peut-être funeſte.
Mon pouvoir va finir, mais mon amour me reſte.
Reine, pour vous défendre on me verra périr.
L'univers doit vous plaindre, & je dois vous ſervir.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

SALOME.

ENFIN vous le voyez, ma haine eſt confondue.
Mariamne triomphe, & Salome eſt perdue.
Zarès fut ſur les eaux trop longtems arrêté;
La mer alors tranquille à regret l'a porté.
Mais Hérode en partant pour ſon nouvel Empire,
Revole avec les vents vers l'objet qui l'attire;
Et les mers, & l'amour, & Varus, & le Roi,
Le ciel, les élémens, ſont armés contre moi.
Fatale ambition, que j'ai trop écoutée,
Dans quel abîme affreux m'as-tu précipitée!

Je

Je vous l'avais bien dit, que dans le fond du cœur
Le Roi se repentait de sa juste rigueur.
De son fatal penchant l'ascendant ordinaire
A révoqué l'arrêt dicté dans sa colère.
J'en ai déja reçu les funestes avis,
Et Zarès à son Roi renvoyé par mépris,
Ne me laisse en ces lieux qu'une douleur stérile,
Et le danger qui suit un éclat inutile.

. . . .

MAZAEL.

Contr'elle encor, Madame, il vous reste des armes.
J'ai toujours redouté le pouvoir de ses charmes;
J'ai toujours craint du Roi les sentimens secrets;
Mais si je m'en rapporte aux avis de Zarès,
La colère d'Hérode autrefois peu durable,
Est enfin devenue une haine implacable.
Il déteste la Reine, il a juré sa mort;
Et s'il suspend le coup qui terminait son sort,
C'est qu'il veut ménager sa nouvelle puissance,
Et lui-même en ces lieux assurer sa vengeance.
Mais soit qu'enfin son cœur, en ce funeste jour,
Soit aigri par la haine, ou fléchi par l'amour,
C'est assez qu'une fois il ait proscrit sa tête.
Mariamne aisément grossira la tempête:
La foudre gronde encor: un arrêt si cruel
Va mettre entr'eux, Madame, un divorce éternel.
Vous verrez Mariamne à soi-même inhumaine,
Forcer le cœur d'Hérode à ranimer sa haine,
Irriter son époux par de nouveaux dédains,

Et vous rendre les traits qui tombent de vos mains.
De sa perte, en un mot, reposez-vous sur elle.

SALOME.

Non, cette incertitude est pour moi trop cruelle.
Non, c'est par d'autres coups que je veux la frapper :
Dans un piége plus sûr il faut l'envelopper.
Contre mes ennemis mon intérêt m'éclaire.
Si j'ai bien de Varus observé la colère,
Ce transport violent de son cœur agité
N'est point un simple effet de générosité.
La tranquille pitié n'a point ce caractère.
La Reine a des appas, Varus a pu lui plaire.
Ce n'est pas que mon cœur, injuste en son dépit,
Dispute à sa beauté cet éclat qui la suit ;
Que j'envie à ses yeux le pouvoir de leurs armes,
Ni ce flatteur encens qu'on prodigue à ses charmes.
Elle peut payer cher ce bonheur dangereux ;
Et soit que de Varus elle écoute les vœux,
Soit que sa vanité de ce pompeux hommage
Tire indiscrétement un frivole avantage,
Il suffit ; c'est par là que je peux maintenir
Ce pouvoir qui m'échappe, & qu'il faut retenir.
Faites veiller surtout les regards mercénaires
De tous ces délateurs aujourd'hui nécessaires,
Qui vendent les secrets de leurs concitoyens,
Et dont cent fois les yeux ont éclairé les miens.
Mais la voici. Pourquoi faut-il que je la voye ?

SCÈNE II.

MARIAMNE, ELISE, SALOME, MAZAEL, NABAL.

SALOME.

. . . .

Son amour méprisé, son trop de défiance,
Avait contre vos jours allumé sa vengeance :
Mais ce feu violent s'est bientôt consumé ;
L'amour arma son bras, l'amour l'a désarmé.

. . . .

. . . .

MAZAEL.

Quel orgueil !

SALOME.

Il aura sa juste récompense :
Viens, c'est à l'artifice à punir l'imprudence.

SCÈNE III.

MARIAMNE, ELISE, NABAL.

ELISE.

AH ! Madame, à ce point pouvez-vous irriter
Des ennemis ardens à vous persécuter ?
La vengeance d'Hérode un moment suspendue,
Sur votre tête encor est peut-être étendue :

. . . .

Varus, aux nations, qui bornent cet Etat,
Ira porter bientôt les ordres du Sénat.

Hélas ! grace à ses soins, grace à vos bontés même,
Rome à votre Tyran donne un pouvoir suprême ;
Il revient plus terrible & plus fier que jamais :
Vous le verrez armé de vos propres bienfaits ;
Vous dépendrez ici de ce superbe Maître,
D'autant plus dangereux qu'il vous aime peut-être ;
Et que cet amour même aigri par vos refus....

MARIAMNE.

Chère Elise, en ces lieux faites venir Varus.
Je conçois vos raisons, j'en demeure frapée :
Mais d'un autre intérêt mon ame est occupée ;
Par de plus grands objets mes vœux sont attirés ;
Que Varus vienne ici ; vous, Nabal, demeurez.

SCENE IV.

MARIAMNE, NABAL.

MARIAMNE.

. . . .

Elle veut que mes fils portés entre nos bras,
S'éloignent avec nous de ces affreux climats.
Les vaisseaux des Romains, des bords de la Syrie,
Nous ouvrent sur les eaux les chemins d'Italie.
J'attends tout de Varus, d'Auguste, des Romains.

. . . .

. . . .

SCENE V.

MARIAMNE, VARUS, ELISE.

MARIAMNE.

. . . .

. . . .

Loin de ces lieux ſanglans que le crime environne,
Je mettrai leur enfance à l'ombre de ſon trône;
Ses généreuſes mains pourront ſécher nos pleurs.
Je ne demande point qu'il venge mes malheurs,
Que ſur mes ennemis ſon bras s'appeſantiſſe:
C'eſt aſſez que mes fils, témoins de ſa juſtice,
Formés par ſon exemple, & devenus Romains,
Apprennent à régner des Maîtres des humains.

. . . .

Donnez-moi dans la nuit des guides aſſurés,
Juſques ſur vos vaiſſeaux dans Sidon préparés.

. . . .

Je ne m'attendais pas que vous duſſiez vous-même
Mettre aujourd'hui le comble à ma douleur extrême.

. . . .

Ma conſtante amitié reſpecte encor Varus.

. . . .

SCÈNE VI.

VARUS, ALBIN.

ALBIN.

Vous vous troublez ; Seigneur, & changez de visage.

VARUS.

J'ai senti, je l'avoue, ébranler mon courage.
Ami, pardonne au feu, dont je suis consumé,
Ces faiblesses d'un cœur qui n'avait point aimé.
Je ne connaissais pas tout le poids de ma chaîne,
Je la sens à regret, je la romps avec peine.
Avec quelle douceur, avec quelle bonté,
Elle imposait silence à ma témérité !
Sans trouble & sans courroux, sa tranquille sagesse
M'apprenait mon devoir, & plaignait ma faiblesse.
J'adorais, cher Albin, jusques à ses refus.
J'ai perdu l'espérance, & je l'aime encor plus.
A quelle épreuve ; ô Dieux ! ma constance est réduite !

ALBIN.

Êtes-vous résolu de préparer sa fuite ?

VARUS.

Quel emploi !

ALBIN.

Pourrez-vous respecter ses rigueurs
Jusques à vous charger du soin de vos malheurs ?
Quel est votre dessein ?

VARUS.

Moi, que je l'abandonne !

Que je désobéisse aux loix qu'elle me donne !
Non, non, mon cœur encor est trop digne du sien ;
Mariamne a parlé, je n'examine rien.
Que loin de ses tyrans elle aille auprès d'Auguste ;
Sa fuite est raisonnable, & ma douleur injuste.
L'amour me parle en vain, je vole à mon devoir.
Je servirai la Reine, & même sans la voir.
Elle me laisse, au moins, la douceur éternelle
D'avoir tout entrepris, d'avoir tout fait pour elle.
Je brise ses liens, je lui sauve le jour ; . . . .
Je fais plus, je lui veux immoler mon amour,
Et fuyant sa beauté, qui me séduit encore,
Egaler, s'il se peut, sa vertu que j'adore.

ACTE III.

SCENE III.

VARUS, IDAMAS, ALBIN, suite de Varus.

IDAMAS.

Avant que dans ces lieux mon Roi vienne lui-même
Recevoir de vos mains le sacré diadême,
Et vous soumettre un rang qu'il doit à vos bontés,
Seigneur, souffrirez-vous ?...

VARUS.

Idamas, arrêtez.

. . . .

La Reine en ce moment est-elle en sûreté ?

Et le sang innocent sera-t-il respecté?

IDAMAS.

. . . .

Le perfide Zarès par votre ordre arrêté,
Et par votre ordre enfin remis en liberté,
Artisan de la fraude, & de la calomnie,
De Salome avec soin servira la furie.
Mazaël en secret leur prête son secours.
Le soupçonneux Hérode écoute leurs discours :

. . . .

VARUS.

Je sais qu'en ce palais je dois le recevoir ;
Le Sénat me l'ordonne, & tel est mon devoir.

SCENE IV.

HÉRODE, MAZAEL, IDAMAS, suite d'Hérode.

. . . .

. . . .

MAZAEL.

SEIGNEUR, à vos desseins Zarès toujours fidèle,
Renvoyé près de vous, & plein d'un même zèle,
De la part de Salome attend pour vous parler.

HÉRODE.

Quoi! tous deux sans relâche ils veulent m'accabler!
Que jamais devant moi ce monstre ne paraisse.
Je l'ai trop écouté. Sortez tous, qu'on me laisse.
Ciel, qui pourra calmer un trouble si cruel?...
Demeurez, Idamas ; demeurez, Mazaël.

SCENE

SCENE V.

HÉRODE, MAZAEL, IDAMAS.

HÉRODE.

EH bien! voilà ce Roi si fier & si terrible!
Ce Roi dont on craignait le courage inflexible,
Qui sut vaincre & régner, qui sut briser ses fers,
Et dont la politique étonna l'univers.

. . . .

. . . .

A Mazaël.

Sortez. Termine, ô ciel, les chagrins de ma vie.

SCENE VI.

HÉRODE, SALOME.

SALOME.

HÉ bien, vous avez vu votre chère ennemie.
Avez-vous essuyé des outrages nouveaux?

HÉRODE.

Madame, il n'est plus tems d'appesantir mes maux;

. . . .

. . . .

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SALOME, MAZAEL.

MAZAEL.

Jamais, je l'avoûrai, plus heureuse apparence
N'a d'un mensonge adroit soutenu la prudence.
Ma bouche, auprès d'Hérode, avec dextérité,
Confondait l'artifice avec la vérité.

. . . .

. . . .

SCENE II.

HÉRODE, SALOME, MAZAEL, Gardes.

MAZAEL.

Non, ne vous vengez point; mais sauvez votre vie;
Prévenez de Varus l'indiscrète furie :
Ce superbe Préteur, ardent à tout tenter,
Se fait une vertu de vous persécuter.

HÉRODE.

Ah! ma sœur, à quel point ma flamme était trahie!
Venez contre une ingrate animer ma furie.

. . . .

Et toi, Varus, & toi, faudra-t-il que ma main
Respecte ici ton crime, & le sang d'un Romain?

. . . .

Mais . . . Croyez-vous qu'Auguste approuve ma rigueur?

SALOME.

Il la conseillerait; n'en doutez point, Seigneur.
Auguste a des autels où le Romain l'adore;
Mais de ses ennemis le sang y fume encore.
Auguste à tous les Rois a pris soin d'enseigner
Comme il faut qu'on les craigne, & comme il faut régner.
Imitez son exemple, assurez votre vie.
Tout condamne la Reine, & tout vous justifie.

. . . .

Ne montrez qu'à des yeux éclairés & discrets
Un cœur encor percé de ces indignes traits.

ACTE V.

SCENE SIXIEME.

HÉRODE, IDAMAS, Gardes.

. . . .

. . . .

IDAMAS.

MAIS le sang de Varus, répandu par vos mains,
Peut attirer sur vous le courroux des Romains.
Songez-y bien, Seigneur, & qu'une telle offense...

AVERTISSEMENT.

CETTE *tragédie de* BRUTUS *fut jouée pour la première fois en 1730. C'eſt de toutes les pièces de notre auteur celle qui eut en France le moins de ſuccès aux repréſentations ; elle ne fut jouée que ſeize fois, & c'eſt celle qui a été traduite en plus de langues, & que les nations étrangères aiment le mieux. Elle eſt ici fort différente des premières éditions.*

BRUTUS,

TRAGÉDIE,

Représentée pour la première fois le 11 Décembre 1730.

DISCOURS SUR LA TRAGÉDIE.

A MILORD BOLINGBROOKE.

De la rime, & de la difficulté de la verſification Françaiſe. Tragédies en proſe. Exemples de la difficulté des vers Français. La rime plaît aux Français, même dans les comédies. Caractère du théâtre Anglais. Défaut du théâtre Français. Exemple du Caton *Anglais. Comparaiſon du* Manlius *de M.* de la Foſſe, *avec la* Veniſe *de M.* Otway. *Examen du* Jules Céſar *de* Shakeſpeare. *Spectacles horribles chez les Grecs. Bienſéances & unités. Cinquième acte de* Rodogune. *Pompe & dignité du ſpectacle dans la tragédie. Conſeils d'un excellent critique. De l'amour.*

SI je dédie à un Anglais un ouvrage repréſenté à Paris, ce n'eſt pas, Milord, qu'il n'y ait auſſi dans ma patrie des juges très-éclairés, & d'excellens eſprits auxquels j'euſſe pu rendre cet hommage. Mais vous ſavez que la tragédie de *Brutus* eſt née en Angleterre. Vous vous ſouvenez que lorſque j'étais retiré à Wandsworth, chez mon ami M. *Fakener*, ce digne & vertueux citoyen, je m'occupai chez lui à écrire en proſe Anglaiſe le premier acte de cette pièce, à peu près tel qu'il eſt aujourd'hui en vers Français. Je vous en parlais quelquefois, & nous nous étonnions qu'aucun Anglais n'eût traité ce ſujet, qui de tous

eſt peut-être le plus convenable à votre théâtre *a*). Vous m'encouragiez à continuer un ouvrage ſuſceptible de ſi grands ſentimens. Souffrez donc que je vous préſente *Brutus*, quoiqu'écrit dans une autre langue, *docte ſermonis utriuſque linguæ*, à vous qui me donneriez des leçons de Français auſſi-bien que d'Anglais, à vous qui m'apprendriez du moins à rendre à ma langue cette force & cette énergie qu'inſpire la noble liberté de penſer; car les ſentimens vigoureux de l'ame paſſent toujours dans le langage; & qui penſe fortement, parle de même.

Je vous avoue, Milord, qu'à mon retour d'Angleterre, où j'avais paſſé près de deux années dans une étude continuelle de votre langue, je me trouvai embarraſſé, lorſque je voulus compoſer une tragédie Françaiſe. Je m'étais preſque accoutumé à penſer en Anglais : je ſentais que les termes de ma langue ne venaient plus ſe préſenter à mon imagination avec la même abondance qu'auparavant; c'était comme un ruiſſeau dont la ſource avait été détournée ; il me falut du tems & de la peine pour le faire couler dans ſon premier lit. Je compris bien alors que pour réuſſir dans un art, il le faut cultiver toute ſa vie.

Ce qui m'effraya le plus en rentrant dans cette carrière, ce fut la ſévérité de notre poéſie, & l'eſclavage de la rime. Je regrettais cette heureuſe liberté que vous avez d'écrire vos tragédies en vers non rimés, d'allonger, & ſurtout d'accourcir preſque tous vos mots, de faire enjamber les vers les uns ſur les autres, & & de créer dans le beſoin des termes nouveaux, qui ſont toujours adoptés chez vous, lorſqu'ils ſont ſonores, intelligibles & néceſſaires. Un poète Anglais, diſais-je, eſt un homme libre, qui aſſervit ſa langue à ſon génie ; le Français eſt un eſclave de la rime, obligé de faire quelquefois quatre vers, pour exprimer une penſée qu'un Anglais peut rendre en une ſeule ligne. L'Anglais dit tout ce qu'il veut, le Français ne dit que ce qu'il peut. L'un court dans une carrière vaſte, & l'autre marche avec des entraves dans un chemin gliſſant & étroit.

Malgré toutes ces réflexions & toutes ces plaintes, nous ne

a) Il y a un *Brutus* d'un auteur nommé *Lée;* mais c'eſt un ouvrage ignoré, qu'on ne repréſente jamais à Londres.

pourrons jamais secouer le joug de la rime ; elle est essentielle à la poésie Française. Notre langue ne comporte que peu d'inversions : nos vers ne souffrent point d'enjambement, du moins cette liberté est très-rare : nos syllabes ne peuvent produire une harmonie sensible par leurs mesures longues ou brèves : nos césures & un certain nombre de pieds ne suffiraient pas pour distinguer la prose d'avec la versification ; la rime est donc nécessaire aux vers Français. De plus, tant de grands maîtres qui ont fait des vers rimés, tels que les *Corneilles*, les *Racines*, les *Despréaux*, ont tellement accoutumé nos oreilles à cette harmonie, que nous n'en pourrions pas supporter d'autres ; & je le répète encore, quiconque voudrait se délivrer d'un fardeau qu'a porté le grand *Corneille*, serait regardé avec raison, non pas comme un génie hardi qui s'ouvre une route nouvelle, mais comme un homme très-faible qui ne peut marcher dans l'ancienne carrière.

On a tenté de nous donner des tragédies en prose ; mais je ne crois pas que cette entreprise puisse désormais réussir ; qui a le plus, ne saurait se contenter du moins. On sera toujours mal venu à dire au public, je viens diminuer votre plaisir. Si au milieu des tableaux de *Rubens* ou de *Paul Veronese*, quelqu'un venait placer ses desseins au crayon, n'aurait-il pas tort de s'égaler à ces peintres ? On est accoutumé dans les fêtes, à des danses & à des chants ; serait-ce assez de marcher & de parler, sous prétexte qu'on marcherait & qu'on parlerait bien, & que cela serait plus aisé & plus naturel ?

Il y a grande apparence qu'il faudra toujours des vers sur tous les théâtres tragiques, & de plus toujours des rimes sur le nôtre. C'est même à cette contrainte de la rime, & à cette sévérité extrême de notre versification, que nous devons ces excellens ouvrages que nous avons dans notre langue. Nous voulons que la rime ne coûte jamais rien aux pensées, qu'elle ne soit ni triviale ni trop recherchée ; nous exigeons rigoureusement dans un vers la même pureté, la même exactitude que dans la prose. Nous ne permettons pas la moindre licence ; nous demandons qu'un auteur porte sans discontinuer toutes ces chaînes, & cependant qu'il paraisse toujours libre : & nous ne reconnaissons pour poètes que ceux qui ont rempli toutes ces conditions.

Voilà

Voilà pourquoi il eſt plus aiſé de faire cent vers en toute autre langue, que quatre vers en Français. L'exemple de notre Abbé *Regnier Deſmarais*, de l'Académie Françaiſe, & de celle de *la Cruſca*, en eſt une preuve bien évidente. Il traduiſit *Anacréon* en Italien avec ſuccès ; & ſes vers Français ſont, à l'exception de deux ou trois quatrains, au rang des plus médiocres. Notre *Ménage* était dans le même cas. Combien de nos beaux eſprits ont fait de très-beaux vers Latins, & n'ont pu être ſupportables en leur langue !

Je ſais combien de diſputes j'ai eſſuyées ſur notre verſification en Angleterre, & quels reproches me fait ſouvent le ſavant Evêque de Rocheſter ſur cette contrainte puérile, qu'il prétend que nous nous impoſons de gaieté de cœur. Mais ſoyez perſuadé, Milord, que plus un étranger connaîtra notre langue, & plus il ſe réconciliera avec cette rime qui l'effraye d'abord. Non ſeulement elle eſt néceſſaire à notre tragédie, mais elle embellit nos comédies mêmes. Un bon mot en vers en eſt retenu plus aiſément : les portraits de la vie humaine ſeront toujours plus frappans en vers qu'en proſe ; & qui dit *Vers* en Français, dit néceſſairement des vers rimés : en un mot, nous avons des comédies en proſe du célèbre *Molière*, que l'on a été obligé de mettre en vers après ſa mort, & qui ne ſont plus jouées que de cette manière nouvelle.

Ne pouvant, Milord, haſarder ſur le théâtre Français des vers non rimés tels qu'ils ſont en uſage en Italie & en Angleterre, j'aurais du moins voulu tranſporter ſur notre ſcène certaines beautés de la vôtre. Il eſt vrai, & je l'avoue, que le théâtre Anglais eſt bien défectueux. J'ai entendu de votre bouche, que vous n'aviez pas une bonne tragédie ; mais en récompenſe, dans ces pièces ſi monſtrueuſes, vous avez des ſcènes admirables. Il a manqué juſqu'à préſent à preſque tous les auteurs tragiques de votre nation, cette pureté, cette conduite régulière, ces bienſéances de l'action & du ſtyle, cette élégance, & toutes ces fineſſes de l'art, qui ont établi la réputation du théâtre Français depuis le grand *Corneille*. Mais vos pièces les plus irrégulières ont un grand mérite, c'eſt celui de l'action.

Nous avons en France des tragédies eſtimées, qui ſont plutôt des converſations qu'elles ne ſont la repréſentation d'un événe-

ment. Un auteur Italien m'écrivait dans une lettre ſur les théâtres : *Un Critico del noſtro Paſtor fido diſſe che quel componimento era un riaſſunto di belliſſimi Madrigali, credo, ſe viveſſe, che direbbe delle tragedie Franceſe che ſono un riaſſunto di belle elegie e ſontuoſi epitalami.* J'ai bien peur que cet Italien n'ait trop raiſon. Notre délicateſſe exceſſive nous force quelquefois à mettre en récit ce que nous voudrions expoſer aux yeux. Nous craignons de haſarder ſur la ſcène des ſpectacles nouveaux devant une nation accoutumée à tourner en ridicule tout ce qui n'eſt pas *d'uſage.*

L'endroit où l'on joue la comédie, & les abus qui s'y ſont gliſſés, ſont encore une cauſe de cette ſéchereſſe qu'on peut reprocher à quelques-unes de nos pièces. Les bancs qui ſont ſur le théâtre deſtinés aux ſpectateurs, rétréciſſent la ſcène, & rendent toute action preſque impraticable. *b)* Ce défaut eſt cauſe que les décorations tant recommandées par les anciens, ſont rarement convenables à la pièce. Il empêche ſurtout que les acteurs ne paſſent d'un appartement dans un autre aux yeux des ſpectateurs, comme les Grecs & les Romains le pratiquaient ſagement, pour conſerver à la fois l'unité de lieu & la vraiſemblance.

Comment oſerions-nous ſur nos théâtres faire paraître, par exemple, l'ombre de *Pompée*, ou le génie de *Brutus*, au milieu de tant de jeunes gens qui ne regardent jamais les choſes les plus ſérieuſes que comme l'occaſion de dire un bon mot? Comment apporter au milieu d'eux ſur la ſcène, le corps de *Marcus*, devant *Caton* ſon père, qui s'écrie : « Heureux jeune » homme, tu es mort pour ton pays ! O mes amis, laiſſez-moi » compter ces glorieuſes bleſſures ! Qui ne voudrait mourir ainſi » pour la patrie? Pourquoi n'a-t-on qu'une vie à lui ſacrifier ?.... » Mes amis, ne pleurez point ma perte, ne regrettez point » mon fils ; pleurez Rome ; la maîtreſſe du monde n'eſt plus : » ô liberté ! ô ma patrie ! ô vertu ! &c. » Voilà ce que feu M. *Addiſſon* ne craignit point de faire repréſenter à Londres ; voilà ce qui fut joué, traduit en Italien, dans plus d'une ville d'Italie. Mais ſi nous haſardions à Paris un tel ſpectacle, n'entendez-

b) Enfin ces plaintes réitérées de M. *de Voltaire* ont opéré la réforme du Théâtre en France, & ces abus ne ſubſiſtent plus.

vous pas déja le parterre qui se récrie ? & ne voyez-vous pas nos femmes qui détournent la tête ?

Vous n'imagineriez pas à quel point va cette délicatesse. L'auteur de notre tragédie de *Manlius* prit son sujet de la pièce Anglaise de M. *Otway*, intitulée *Venise sauvée*. Le sujet est tiré de l'histoire de la conjuration du Marquis de *Bedemar*, écrite par l'Abbé de *St. Réal*; & permettez-moi de dire en passant, que ce morceau d'histoire, égal peut-être à *Salluste*, est fort au-dessus de la pièce d'*Otway* & de notre *Manlius*. Premièrement, vous remarquerez le préjugé qui a forcé l'auteur Français à déguiser sous des noms Romains une aventure connue, que l'Anglais a traitée naturellement sous les noms véritables. On n'a point trouvé ridicule au théâtre de Londres, qu'un Ambassadeur Espagnol s'appellât *Bedemar*, & que des conjurés eussent le nom de *Jaffier*, de *Jacques-Pierre*, d'*Elliot*; cela seul en France eût pu faire tomber la pièce.

Mais voyez qu'*Otway* ne craint point d'assembler tous les conjurés. *Renaud* prend leur serment, assigne à chacun son poste, prescrit l'heure du carnage, & jette de tems en tems des regards inquiets & soupçonneux sur *Jaffier* dont il se défie. Il leur fait à tous ce discours pathétique, traduit mot pour mot de l'Abbé de *St. Réal*. *Jamais repos si profond ne précéda un trouble si grand. Notre bonne destinée a aveuglé les plus clairvoyans de tous les hommes, rassuré les plus timides, endormi les plus soupçonneux, confondu les plus subtils : nous vivons encore, mes chers amis, nous vivons, & notre vie sera bientôt funeste aux tyrans de ces lieux, &c.*

Qu'a fait l'auteur Français ? Il a craint de hasarder tant de personnages sur la scène ; il se contente de faire réciter par *Renaud* sous le nom de *Rutile*, une faible partie de ce même discours qu'il vient, dit-il, de tenir aux conjurés. Ne sentez-vous pas par ce seul exposé combien cette scène Anglaise est au-dessus de la Française, la pièce d'*Otway* fût-elle d'ailleurs monstrueuse ?

Avec quel plaisir n'ai-je point vu à Londres votre tragédie de *Jules-César*, qui depuis cent cinquante années fait les délices de votre nation ? Je ne prétends pas assurément approuver les irrégularités barbares dont elle est remplie. Il est seulement étonnant qu'il ne s'en trouve pas davantage dans un ouvrage

composé dans un siècle d'ignorance, par un homme qui même ne savait pas le Latin, & qui n'eut de maître que son génie; mais au milieu de tant de fautes grossières, avec quel ravissement je voyais *Brutus* tenant encore un poignard teint du sang de *César*, assembler le peuple Romain, & lui parler ainsi du haut de la tribune aux harangues!

Romains, compatriotes, amis, s'il est quelqu'un de vous qui ait été attaché à César, *qu'il sache que* Brutus *ne l'était pas moins : Oui, je l'aimais, Romains; & si vous me demandez pourquoi j'ai versé son sang, c'est que j'aimais Rome davantage. Voudriez-vous voir* César *vivant, & mourir ses esclaves, plutôt que d'acheter votre liberté par sa mort?* César *était mon ami, je le pleure; il était heureux, j'applaudis à ses triomphes; il était vaillant, je l'honore; mais il était ambitieux, je l'ai tué. Y a-t-il quelqu'un parmi vous assez lâche pour regretter la servitude? S'il en est un seul, qu'il parle, qu'il se montre; c'est lui que j'ai offensé : Y a-t-il quelqu'un assez infame pour oublier qu'il est Romain? Qu'il parle; c'est lui seul qui est mon ennemi.*

CHŒUR DES ROMAINS.

Personne, non, Brutus, *personne.*

BRUTUS.

Ainsi donc je n'ai offensé personne. Voici le corps du Dictateur qu'on vous apporte; les derniers devoirs lui seront rendus par Antoine, *par cet* Antoine, *qui n'ayant point eu de part au châtiment de* César, *en retirera le même avantage que moi : & que chacun de vous sente le bonheur inestimable d'être libre. Je n'ai plus qu'un mot à vous dire : J'ai tué de cette main mon meilleur ami pour le salut de Rome; je garde ce même poignard pour moi, quand Rome demandera ma vie.*

LE CHŒUR.

Vivez, Brutus, *vivez à jamais.*

Après cette scène, *Antoine* vient émouvoir de pitié ces mêmes Romains, à qui *Brutus* avait inspiré sa rigueur & sa barbarie.

Antoine, par un discours artificieux, ramène insensiblement ces esprits superbes; & quand il les voit radoucis, alors il leur montre le corps de *César*, & se servant des figures les plus pathétiques, il les excite au tumulte & à la vengeance. Peut-être les Français ne souffriraient pas que l'on fît paraître sur leurs théâtre un chœur composé d'artisans & de plébéïens Romains: que le corps sanglant de *César* y fût exposé aux yeux du peuple, & qu'on excitât ce peuple à la vengeance du haut de la tribune aux harangues; c'est à la coutume, qui est la reine de ce monde, à changer le goût des nations, & à tourner en plaisir les objets de notre aversion.

Les Grecs ont hasardé des spectacles non moins révoltans pour nous. *Hippolyte* brisé par sa chûte, vient compter ses blessures & pousser des cris douloureux. *Philoctète* tombe dans ses accès de souffrance; un sang noir coule de sa plaie. *Œdipe* couvert du sang qui dégoutte encore des restes de ses yeux qu'il vient d'arracher, se plaint des Dieux & des hommes. On entend les cris de *Clytemnestre*, que son propre fils égorge; & *Electre* crie sur le théâtre : *Frappez, ne l'épargnez pas, elle n'a pas épargnez notre père. Prométhée* est attaché sur un rocher avec des clous qu'on lui enfonce dans l'estomac & dans les bras. Les Furies répondent à l'ombre sanglante de *Clytemnestre* par des hurlemens sans aucune articulation. Beaucoup de tragédies Grecques, en un mot, sont remplies de cette terreur portée à l'excès.

Je sais bien que les tragiques Grecs, d'ailleurs supérieurs aux Anglais, ont erré en prenant souvent l'horreur pour la terreur, & le dégoûtant & l'incroyable pour le tragique & le merveilleux. L'art était dans son enfance du tems d'*Eschile*, comme à Londres du tems de *Shakespeare;* mais parmi les grandes fautes des poètes Grecs, & même des vôtres, on trouve un vrai pathétique & de singulières beautés; & si quelques Français, qui ne connaissent les tragédies & les mœurs étrangères que par des traductions, & sur des ouï-dire, les condamnent sans aucune restriction, ils sont, ce me semble, comme des aveugles qui assureraient qu'une rose ne peut avoir de couleurs vives, parce qu'ils en compteraient les épines à tâtons. Mais si les Grecs & vous, vous passez les bornes de la bienséance, & si surtout les Anglais ont donné des spectacles effroyables, voulant en donner

de terribles ; nous autres Français, aussi scrupuleux que vous avez été téméraires, nous nous arrêtons trop, de peur de nous emporter, & quelquefois nous n'arrivons pas au tragique, dans la crainte d'en passer les bornes.

Je suis bien loin de proposer que la scène devienne un lieu de carnage, comme elle l'est dans *Shakespeare* & dans ses successeurs qui, n'ayant pas son génie, n'ont imité que ses défauts ; mais j'ose croire qu'il y a des situations qui ne paraissent encore que dégoûtantes & horribles aux Français, qui bien ménagées, représentées avec art, & surtout adoucies par le charme des beaux vers, pourraient nous faire une sorte de plaisir dont nous ne doutons pas.

> Il n'est point de serpent ni de monstre odieux,
> Qui par l'art imité ne puisse plaire aux yeux.

Du moins, que l'on me dise pourquoi il est permis à nos héros & à nos héroïnes de théâtre de se tuer & qu'il leur est défendu de tuer personne ? La scène est-elle moins ensanglantée par la mort d'*Atalide* qni se poignarde pour son amant, qu'elle ne le serait par le meurtre de *César ?* Et si le spectacle du fils de *Caton*, qui paraît mort aux yeux de son père, est l'occasion d'un discours admirable de ce vieux Romain ; si ce morceau a été applaudi en Angleterre & en Italie par ceux qui sont les plus grands partisans de la bienséance Française ; si les femmes plus délicates n'en ont point été choquées, pourquoi les Français ne s'y accoutumeraient-ils pas ? La nature n'est-elle pas la même dans tous les hommes ?

Toutes ces loix, de ne point ensanglanter la scène, de ne point faire parler plus de trois interlocuteurs, &c. sont des loix qui, ce me semble, pourraient avoir quelques exceptions parmi nous, comme elles en ont eu chez les Grecs. Il n'en est pas des règles de la bienséance, toujours un peu arbitraires, comme des règles fondamentales du théâtre, qui sont les trois unités. Il y aurait de la faiblesse & de la stérilité à étendre une action au-delà de l'espace du tems & du lieu convenables. Demandez à quiconque aura inséré dans une pièce trop d'événemens, la raison de cette faute : s'il est de bonne foi, il vous dira, qu'il n'a pas

eu assez de génie pour remplir sa pièce d'un seul fait; & s'il prend deux jours & deux villes pour son action, croyez que c'est parce qu'il n'aurait pas eu l'adresse de la resserrer dans l'espace de trois heures, & dans l'enceinte d'un palais, comme l'exige la vraisemblance. Il en est tout autrement de celui qui hasarderait un spectacle horrible sur le théâtre; il ne choquerait point la vraisemblance; & cette hardiesse, loin de supposer de la faiblesse dans l'auteur, demanderait au contraire un grand génie, pour mettre par ses vers de la véritable grandeur dans une action, qui, sans un style sublime, ne serait qu'atroce & dégoûtante.

Voilà ce qu'a osé tenter une fois notre grand *Corneille* dans sa *Rodogune*. Il fait paraître une mère, qui en présence de la Cour & d'un Ambassadeur, veut empoisonner son fils & sa belle-fille, après avoir tué son autre fils de sa propre main; elle leur présente la coupe empoisonnée, & sur leur refus & leurs soupçons, elle la boit elle-même, & meurt du poison qu'elle leur destinait. Des coups aussi terribles ne doivent pas être prodigués, & il n'appartient pas à tout le monde d'oser les frapper. Ces nouveautés demandent une grande circonspection, & une exécution de maître. Le Anglais eux-mêmes avouent que *Shakespeare*, par exemple, a été le seul parmi eux qui ait pu faire évoquer & parler des ombres avec succès.

Within that circle none durst move but he.

Plus une action théâtrale est majestueuse ou effrayante, plus elle deviendrait insipide, si elle était souvent répétée; à-peu-près comme les détails de batailles, qui étant par eux-mêmes ce qu'il y a de plus terrible, deviennent froids & ennuyeux, à force de reparaître souvent dans les histoires. La seule pièce où M. *Racine* ait mis du spectacle, c'est son chef-d'œuvre d'*Athalie*. On y voit un enfant sur un trône, sa nourrice & des prêtres qui l'environnent, une Reine qui commande à ses soldats de le massacrer, des Lévites armés qui accourent pour le défendre. Toute cette action est pathétique; mais si le style ne l'était aussi, elle n'était que puérile.

Plus on veut frapper les yeux par un appareil éclatant, plus on s'impose la nécessité de dire de grandes choses; autrement on ne serait qu'un décorateur, & non un poète tragique. Il y

a près de trente années qu'on repréſenta la tragédie de *Monteſume* à Paris ; la ſcène ouvrait par un ſpectacle nouveau ; c'était un palais d'un goût magnifique & barbare ; *Monteſume* paraiſſait avec un habit ſingulier ; des eſclaves armés de flèches étaient dans le fond ; autour de lui étaient huit Grands de ſa Cour, proſternés le viſage contre terre : *Monteſume* commençait la pièce en leur diſant :

> Levez-vous, votre Roi vous permet aujourd'hui
> Et de l'enviſager, & de parler à lui.

Ce ſpectacle charma : mais voilà tout ce qu'il y eut de beau dans cette tragédie.

Pour moi, j'avoue que ce n'a pas été ſans quelque crainte que j'ai introduit ſur la ſcène Françaiſe le ſénat de Rome en robes rouges, allant aux opinions. Je me ſouvenais que lorſque j'introduiſis autrefois dans *Œdipe* un chœur de Thébains, qui diſait :

> O mort, nous implorons ton funeſte ſecours ;
> O mort, viens nous ſauver, viens terminer nos jours :

le parterre, au lieu d'être frappé du pathétique qui pouvait être en cet endroit, ne ſentit d'abord que le prétendu ridicule d'avoir mis ces vers dans la bouche d'acteurs peu accoutumés, & il fit un éclat de rire. C'eſt ce qui m'a empêché dans *Brutus* de faire parler les *Sénateurs*, quand *Titus* eſt accuſé devant eux, & d'augmenter la terreur de la ſituation, en exprimant l'étonnement & la douleur de ces Pères de Rome, qui ſans doute devraient marquer leur ſurpriſe autrement que par un jeu muet, qui même n'a pas été exécuté.

Les Anglais donnent beaucoup plus à l'action que nous, ils parlent plus aux yeux : les Français donnent plus à l'élégance, à l'harmonie, aux charmes des vers. Il eſt certain qu'il eſt plus difficile de bien écrire que de mettre ſur le théâtre des aſſaſſinats, des roues, des potences, des ſorciers & des revenans. Auſſi, la tragédie de *Caton*, qui fait tant d'honneur à M. *Addiſſon* votre ſucceſſeur dans le Miniſtère, cette tragédie, la ſeule bien écrite d'un bout à l'autre chez votre nation, à ce que je vous ai entendu dire à vous-même, ne doit ſa grande réputation qu'à ſes beaux vers,

vers, c'est-à-dire, à des pensées fortes & vraies, exprimées en vers harmonieux. Ce sont les beautés de détail qui soutiennent les ouvrages en vers, qui les font passer à la postérité. C'est souvent la manière singulière de dire des choses communes; c'est cet art d'embellir par la diction ce que pensent & ce que sentent tous les hommes, qui fait les grands poètes. Il n'y a ni sentimens recherchés, ni aventure romanesque dans le quatrième livre de *Virgile;* il est tout naturel, & c'est l'effort de l'esprit humain. M. *Racine* n'est si au-dessus des autres qui ont tous dit les mêmes choses que lui, que parce qu'il les a mieux dites. *Corneille* n'est véritablement grand, que quand il s'exprime aussi-bien qu'il pense. Souvenons-nous de ce précepte de *Despréaux :*

> Et que tout ce qu'il dit facile à retenir,
> De son ouvrage en vous laisse un long souvenir.

Voilà ce que n'ont point tant d'ouvrages dramatiques, que l'art d'un acteur, & la figure & la voix d'une actrice, ont fait valoir sur nos théâtres. Combien de pièces mal écrites ont eu plus de représentations que *Cinna* & *Britannicus;* mais on n'a jamais retenu deux vers de ces faibles poèmes, au lieu qu'on sait une partie de *Britannicus* & *Cinna* par cœur. En vain le *Regulus* de *Pradon* a fait verser des larmes par quelques situations touchantes; l'ouvrage & tous ceux qui lui ressemblent sont méprisés, tandis que leurs auteurs s'applaudissent dans leurs préfaces.

Des critiques judicieux pourraient me demander pourquoi j'ai parlé d'amour dans une tragédie dont le titre est JUNIUS BRUTUS? pourquoi j'ai mêlé cette passion avec l'austère vertu du Sénat Romain, & la politique d'un Ambassadeur?

On reproche à notre nation d'avoir amolli le théâtre par trop de tendresse; & les Anglais méritent bien le même reproche depuis près d'un siècle; car vous avez toujours un peu pris nos modes & nos vices. Mais me permettez-vous de vous dire mon sentiment sur cette matière?

Vouloir de l'amour dans toutes les tragédies me paraît un goût efféminé; l'en proscrire toujours est une mauvaise humeur bien déraisonnable.

Le théâtre, soit tragique, soit comique, est la peinture

vivante des passions humaines ; l'ambition d'un Prince est représentée dans la tragédie ; la comédie tourne en ridicule la vanité d'un bourgeois. Ici vous riez de la coquetterie & des intrigues d'une citoyenne ; là vous pleurez la malheureuse passion de *Phèdre ;* de même l'amour vous amuse dans un roman, & il vous transporte dans la *Didon* de *Virgile*. L'amour dans une tragédie n'est pas plus un défaut essentiel que dans l'*Enéïde ;* il n'est à reprendre que quand il est amené mal-à-propos, ou traité sans art.

Les Grecs ont rarement hasardé cette passion sur le théâtre d'Athènes ; premièrement, parce que leurs tragédies n'ayant roulé d'abord que sur des sujets terribles, l'esprit des spectateurs était plié à ce genre de spectacles ; secondement, parce que les femmes menaient une vie beaucoup plus retirée que les nôtres, & qu'ainsi le langage de l'amour n'étant pas comme aujourd'hui le sujet de toutes les conversations, les poètes en étaient moins invités à traiter cette passion, qui de toutes est la plus difficile à représenter, par les ménagemens délicats qu'elle demande. Une troisième raison qui me paraît assez forte, c'est que l'on n'avait point de comédiennes ; les rôles des femmes étaient joués par des hommes masqués. Il semble que l'amour eût été ridicule dans leur bouche.

C'est tout le contraire à Londres & à Paris ; & il faut avouer que les auteurs n'auraient guère entendu leurs intérêts, ni connu leur auditoire, s'ils n'avaient jamais fait parler les *Oldfields*, ou les *Duclos*, & les *Le Couvreur*, que d'ambition & de politique.

Le mal est que l'amour n'est souvent chez nos héros de théâtre que de la galanterie, & que chez les vôtres il dégénère quelquefois en débauche. Dans notre *Alcibiade*, pièce très-suivie, mais faiblement écrite, & ainsi peu estimée, on a admiré longtems ces mauvais vers que récitait d'un ton séduisant l'*Esopus c)* du dernier siècle.

> Ah ! lorsque pénétré d'un amour véritable,
> Et gémissant aux pieds d'un objet adorable,

c) Le comédien *Baron*.

J'ai connu dans ses yeux timides ou distraits,
Que mes soins de son cœur ont pu troubler la paix :
Que par l'aveu secret d'une ardeur mutuelle,
La mienne a pris encor une force nouvelle;
Dans ces momens si doux j'ai cent fois éprouvé
Qu'un mortel peut goûter un bonheur achevé.

Dans votre *Venise sauvée*, le vieux *Renaud* veut violer la femme de *Jaffier*, & elle s'en plaint en termes assez indécens, jusqu'à dire qu'il est venu à elle *vn' buton'd.*, déboutonné.

Pour que l'amour soit digne du théâtre tragique, il faut qu'il soit le nœud nécessaire de la pièce, & non qu'il soit amené par force pour remplir le vuide de vos tragédies & des nôtres, qui sont toutes trop longues; il faut que ce soit une passion véritablement tragique, regardée comme une faiblesse, & combattue par des remords : il faut ou que l'amour conduise aux malheurs & aux crimes, pour faire voir combien il est dangereux, ou que la vertu en triomphe, pour montrer qu'il n'est pas invincible; sans cela ce n'est plus qu'un amour d'églogue ou de comédie.

C'est à vous, Milord, à décider si j'ai rempli quelques-unes de ces conditions; mais que vos amis daignent surtout ne point juger du génie & du goût de notre nation par ce discours, & par cette tragédie que je vous envoie. Je suis peut-être un de ceux qui cultivent les lettres en France avec moins de succès; & si les sentimens, que je soumets ici à votre censure, sont désapprouvés, c'est à moi seul qu'en appartient le blâme.

ACTEURS.

JUNIUS BRUTUS, } Consuls.
VALERIUS PUBLICOLA, }

TITUS, fils de Brutus.

TULLIE, fille de Tarquin.

ALGINE, confidente de Tullie.

ARONS, Ambaſſadeur de Porſenna.

MESSALA, ami de Titus.

PROCULUS, Tribun militaire.

ALBIN, confident d'Arons.

Sénateurs.

Licteurs.

La Scène eſt à Rome.



H. Gravelot inv.

J. F. Rousseau Sculp.

Sur ton Autel ſacré, Mars, reçois nos ſermens

BRUTUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

BRUTUS, les SÉNATEURS.

(Le théâtre repréſente une partie de la maiſon des Conſuls ſur le mont Tarpéïen; le temple du Capitole ſe voit dans le fond. Les Sénateurs ſont aſſemblés entre le temple & la maiſon, devant l'autel de Mars. Brutus *&* Valerius Publicola, *Conſuls, préſident à cette aſſemblée : les* Sénateurs *ſont rangés en demi-cercle. Des* Licteurs *avec leurs faiſceaux ſont debout derrière les* Sénateurs.)

BRUTUS.

DESTRUCTEURS des tyrans, vous qui n'avez pour Rois
Que les Dieux de Numa, vos vertus & nos loix;
Enfin notre ennemi commence à nous connaître.
Ce ſuperbe Toſcan qui ne parlait qu'en maître,
Porſenna, de Tarquin ce formidable appui,
Ce Tyran, protecteur d'un Tyran comme lui,
Qui couvre de ſon camp les rivages du Tibre,
Reſpecte le Sénat, & craint un peuple libre.
Aujourd'hui devant vous abaiſſant ſa hauteur,
Il demande à traiter par un Ambaſſadeur.

Arons, qu'il nous députe, en ce moment s'avance;
Aux Sénateurs de Rome il demande audience;
Il attend dans ce temple, & c'eſt à vous de voir
S'il le faut refuſer, s'il le faut recevoir.

VALERIUS PUBLICOLA.

Quoi qu'il vienne annoncer, quoi qu'on puiſſe en attendre,
Il le faut à ſon Roi renvoyer ſans l'entendre;
Tel eſt mon ſentiment. Rome ne traite plus
Avec ſes ennemis que quand ils ſont vaincus.
Votre fils, il eſt vrai, vengeur de ſa patrie,
A deux fois repouſſé le Tyran d'Etrurie;
Je ſais tout ce qu'on doit à ſes vaillantes mains;
Je ſais qu'à votre exemple il ſauva les Romains:
Mais ce n'eſt point aſſez. Rome aſſiégée encore,
Voit dans les champs voiſins ces Tyrans qu'elle abhorre.
Que Tarquin ſatisfaſſe aux ordres du Sénat,
Exilé par nos loix, qu'il ſorte de l'Etat;
De ſon coupable aſpect qu'il purge nos frontières,
Et nous pourrons enſuite écouter ſes prières.
Ce nom d'Ambaſſadeur a paru vous frapper;
Tarquin n'a pu nous vaincre, il cherche à nous tromper.
L'Ambaſſadeur d'un Roi m'eſt toujours redoutable.
Ce n'eſt qu'un ennemi, ſous un titre honorable,
Qui vient, rempli d'orgueil ou de dextérité,
Inſulter ou trahir avec impunité.
Rome, n'écoute point leur ſéduiſant langage;
Tout art t'eſt étranger; combattre eſt ton partage;
Confonds tes ennemis de ta gloire irrités;
Tombe, ou punis les Rois; ce ſont là tes traités.

BRUTUS.

Rome ſait à quel point ſa liberté m'eſt chère :
Mais, plein du même eſprit, mon ſentiment diffère.
Je vois cette ambaſſade, au nom des Souverains,
Comme un premier hommage aux citoyens Romains.
Accoutumons des Rois la fierté deſpotique
A traiter en égale avec la République ;
Attendant que du ciel rempliſſant les décrets,
Quelque jour avec elle ils traitent en ſujets,
Arons vient voir ici Rome encor chancelante,
Découvrir les reſſorts de ſa grandeur naiſſante,
Epier ſon génie, obſerver ſon pouvoir ;
Romains, c'eſt pour cela qu'il le faut recevoir.
L'ennemi du Sénat connaîtra qui nous ſommes :
Et l'eſclave d'un Roi va voir enfin des hommes.
Que dans Rome à loiſir il porte ſes regards ;
Il la verra dans vous : vous êtes ſes remparts.
Qu'il révère en ces lieux le Dieu qui nous raſſemble ;
Qu'il paraiſſe au Sénat, qu'il écoute & qu'il tremble.

Les Sénateurs ſe lèvent, & s'approchent un moment, pour donner leurs voix.

VALERIUS PUBLICOLA.

Je vois tout le Sénat paſſer à votre avis.
Rome & vous l'ordonnez : A regret j'y ſouſcris.
Licteurs, qu'on l'introduiſe ; & puiſſe ſa préſence
N'apporter en ces lieux rien dont Rome s'offenſe.

A Brutus.

C'eſt ſur vous ſeul ici que nos yeux ſont ouverts :
C'eſt vous qui le premier avez rompu nos fers :

De notre liberté soutenez la querelle;
Brutus en est le père, & doit parler pour elle.

SCENE II.

LE SÉNAT, ARONS, ALBIN, Suite.

(Arons *entre par le côté du théâtre, précédé de deux licteurs, & d'*Albin *son confident; il passe devant les Consuls & le Sénat, qu'il salue, & il va s'asseoir sur un siége préparé pour lui sur le devant du théâtre.*)

ARONS.

CONSULS, & vous Sénat, qu'il m'est doux d'être admis
Dans ce Conseil sacré de sages ennemis,
De voir tous ces héros, dont l'équité sévère
N'eut jusques aujourd'hui qu'un reproche à se faire;
Témoin de leurs exploits, d'admirer leurs vertus;
D'écouter Rome enfin par la voix de Brutus;
Loin des cris de ce peuple indocile & barbare
Que la fureur conduit, réunit & sépare,
Aveugle dans sa haine, aveugle en son amour,
Qui menace & qui craint, règne & sert en un jour,
Dont l'audace......

BRUTUS.

Arrêtez, sachez qu'il faut qu'on nomme
Avec plus de respect les citoyens de Rome.
La gloire du Sénat est de représenter
Ce peuple vertueux, que l'on ose insulter.
Quittez l'art avec nous; quittez la flatterie;
Ce poison qu'on prépare à la cour d'Etrurie,

N'est

N'eſt point encor connu dans le Sénat Romain.
Pourſuivez.

ARONS.

Moins piqué d'un diſcours ſi hautain,
Que touché des malheurs où cet Etat s'expoſe,
Comme un de ſes enfans j'embraſſe ici ſa cauſe.
Vous voyez quel orage éclate autour de vous,
C'eſt en vain que Titus en détourna les coups;
Je vois avec regret, ſa valeur & ſon zèle
N'aſſurer aux Romains qu'une chûte plus belle;
Sa victoire affaiblit vos remparts déſolés;
Du ſang qui les inonde ils ſemblent ébranlés.
Ah! ne refuſez plus une paix néceſſaire.
Si du peuple Romain le Sénat eſt le père,
Porſenna l'eſt des Rois que vous perſécutez.
Mais vous, du nom Romain vengeurs ſi redoutés,
Vous des droits des mortels éclairés interprêtes,
Vous qui jugez les Rois, regardez où vous êtes.
Voici ce Capitole, & ces mêmes autels,
Où jadis atteſtant tous les Dieux immortels,
J'ai vu chacun de vous, brûlant d'un autre zèle,
A Tarquin votre Roi jurer d'être fidèle.
Quels Dieux ont donc changé les droits des Souverains?
Quel pouvoir a rompu des nœuds jadis ſi ſaints?
Qui du front de Tarquin ravit le diadême?
Qui peut de vos ſermens vous dégager?

BRUTUS.

Lui-même.
N'alléguez point ces nœuds que le crime a rompus,

Ces Dieux qu'il outragea, ces droits qu'il a perdus.
Nous avons fait, Arons, en lui rendant hommage,
Serment d'obéiſſance, & non point d'eſclavage.
Et puiſqu'il vous ſouvient d'avoir vu dans ces lieux
Le Sénat à ſes pieds, faiſant pour lui des vœux,
Songez qu'en ce lieu même, à cet autel auguſte,
Devant ces mêmes Dieux, il jura d'être juſte.
De ſon peuple & de lui tel était le lien;
Il nous rend nos ſermens lorſqu'il trahit le ſien:
Et dès qu'aux loix de Rome il oſe être infidelle,
Rome n'eſt plus ſujette, & lui ſeul eſt rebelle.

ARONS.

Ah! quand il ſerait vrai que l'abſolu pouvoir
Eût entraîné Tarquin par-delà ſon devoir,
Qu'il en eût trop ſuivi l'amorce enchantereſſe;
Quel homme eſt ſans erreur? & quel Roi ſans faibleſſe?
Eſt-ce à vous de prétendre au droit de le punir?
Vous nés tous ſes ſujets, vous faits pour obéir!
Un fils ne s'arme point contre un coupable père;
Il détourne les yeux, le plaint & le révère.
Les droits des Souverains ſont-ils moins précieux?
Nous ſommes leurs enfans; leurs juges ſont les Dieux.
Si le ciel quelquefois les donne en ſa colère,
N'allez pas mériter un préſent plus ſévère,
Trahir toutes les loix en voulant les venger,
Et renverſer l'Etat au lieu de le changer.
Inſtruit par le malheur, ce grand maître de l'homme,
Tarquin ſera plus juſte, & plus digne de Rome.
Vous pouvez raffermir, par un accord heureux,

Des peuples & des Rois les légitimes nœuds,
Et faire encor fleurir la liberté publique
Sous l'ombrage ſacré du pouvoir Monarchique.

BRUTUS.

Arons, il n'eſt plus tems : chaque Etat a ſes loix,
Qu'il tient de ſa nature, ou qu'il change à ſon choix.
Eſclaves de leurs Rois, & même de leurs prêtres,
Les Toſcans ſemblent nés pour ſervir ſous des maîtres :
Et de leur chaîne antique adorateurs heureux,
Voudraient que l'univers fût eſclave comme eux.
La Grèce entière eſt libre, & la molle Ionie
Sous un joug odieux languit aſſujettie.
Rome eut ſes Souverains, mais jamais abſolus.
Son premier citoyen fut le grand Romulus;
Nous partagions le poids de ſa grandeur ſuprême :
Numa, qui fit nos loix, y fut ſoumis lui-même.
Rome enfin, je l'avoue, a fait un mauvais choix :
Chez les Toſcans, chez vous elle a choiſi ſes Rois;
Ils nous ont apporté, du fond de l'Etrurie,
Les vices de leur cour, avec la tyrannie.

Il ſe lève.

Pardonnez-nous, grands Dieux! ſi le peuple Romain
A tardé ſi longtems à condamner Tarquin.
Le ſang qui regorgea ſous ſes mains meurtrières,
De notre obéiſſance a rompu les barrières.
Sous un ſceptre de fer tout ce peuple abattu,
A force de malheurs a repris ſa vertu.
Tarquin nous a remis dans nos droits légitimes;
Le bien public eſt né de l'excès de ſes crimes;

Et nous donnons l'exemple à ces mêmes Tofcans,
S'ils pouvaient, à leur tour, être las des Tyrans.

Les Confuls defcendent vers l'autel, & le Sénat fe lève.

O Mars! Dieu des héros, de Rome & des batailles,
Qui combats avec nous, qui défends ces murailles!
Sur ton autel facré, Mars, reçois nos fermens,
Pour ce Sénat, pour moi, pour tes dignes enfans.
Si dans le fein de Rome il fe trouvait un traître,
Qui regrettât les Rois, & qui voulût un maître,
Que le perfide meure au milieu des tourmens:
Que fa cendre coupable, abandonnée aux vents,
Ne laiffe ici qu'un nom, plus odieux encore
Que le nom des Tyrans que Rome entière abhorre.

ARONS *avançant vers l'autel.*

Et moi, fur cet autel, qu'ainfi vous profanez,
Je jure au nom du Roi que vous abandonnez,
Au nom de Porfenna, vengeur de fa querelle,
A vous, à vos enfans, une guerre immortelle.

Les Sénateurs font un pas vers le Capitole.

Sénateurs, arrêtez, ne vous féparez pas;
Je ne me fuis pas plaint de tous vos attentats;
La fille de Tarquin, dans vos mains demeurée,
Eft-elle une victime à Rome confacrée?
Et donnez-vous des fers à fes royales mains,
Pour mieux braver fon père & tous les Souverains?
Que dis-je! tous ces biens, ces tréfors, ces richeffes,
Que des Tarquins dans Rome épuifaient les largeffes,
Sont-ils votre conquête, ou vous font-ils donnés?
Eft-ce pour les ravir que vous le détrônez?

Sénat, si vous l'osez, que Brutus les dénie.

BRUTUS *se tournant vers* ARONS.

Vous connaissez bien mal, & Rome & son génie.
Ces pères des Romains, vengeurs de l'équité,
Ont blanchi dans la pourpre & dans la pauvreté.
Au-dessus des trésors, que sans peine ils vous cèdent,
Leur gloire est de dompter les Rois qui les possèdent.
Prenez cet or, Arons, il est vil à nos yeux.
Quant au malheureux sang d'un Tyran odieux,
Malgré la juste horreur que j'ai pour sa famille,
Le Sénat à mes soins a confié sa fille.
Elle n'a point ici de ces respects flatteurs,
Qui des enfans des Rois empoisonnent les cœurs;
Elle n'a point trouvé la pompe & la mollesse
Dont la Cour des Tarquins enivra sa jeunesse.
Mais je sais ce qu'on doit de bontés & d'honneur,
A son sexe, à son âge, & surtout au malheur.
Dès ce jour en son camp que Tarquin la revoie;
Mon cœur même en conçoit une secrète joie.
Qu'aux Tyrans désormais rien ne reste en ces lieux
Que la haine de Rome & le courroux des Dieux.
Pour emporter au camp l'or qu'il faut y conduire,
Rome vous donne un jour, ce tems doit vous suffire :
Ma maison cependant est votre sûreté,
Jouissez-y des droits de l'hospitalité.
Voilà ce que par moi le Sénat vous annonce.
Ce soir à Porsenna rapportez ma réponse.
Reportez-lui la guerre, & dites à Tarquin
Ce que vous avez vu dans le Sénat Romain.

Aux Sénateurs.

Et nous du Capitole allons orner le faîte
Des lauriers dont mon fils vient de ceindre sa tête;
Suspendons ces drapeaux, & ces dards tout sanglans,
Que ses heureuses mains ont ravis aux Toscans.
Ainsi puisse toujours, plein du même courage,
Mon sang digne de vous, vous servir d'âge en âge!
Dieux, protégez ainsi contre nos ennemis
Le Consulat du père, & les armes du fils.

SCÈNE III.

ARONS, ALBIN,

Qui sont supposés être entrés de la salle d'audience dans un autre appartement de la maison de Brutus.

ARONS.

As-tu bien remarqué cet orgueil inflexible,
Cet esprit d'un Sénat qui se croit invincible?
Il le serait, Albin, si Rome avait le tems
D'affermir cette audace au cœur de ses enfans.
Crois-moi, la liberté que tout mortel adore,
Que je veux leur ôter, mais que j'admire encore,
Donne à l'homme un courage, inspire une grandeur,
Qu'il n'eût jamais trouvé dans le fond de son cœur.
Sous le joug des Tarquins, la cour & l'esclavage
Amollissait leurs mœurs, énervait leur courage;
Leurs Rois, trop occupés à dompter leurs sujets,
De nos heureux Toscans ne troublaient point la paix.
Mais si ce fier Sénat réveille leur génie,

Si Rome eſt libre, Albin, c'eſt fait de l'Italie.
Ces lions, que leur maître avait rendu plus doux,
Vont reprendre leur rage & s'élancer ſur nous.
Etouffons dans leur ſang la ſemence féconde
Des maux de l'Italie & des troubles du monde :
Affranchiſſons la terre, & donnons aux Romains
Ces fers qu'ils deſtinaient au reſte des humains.
Meſſala viendra-t-il? Pourrai-je ici l'entendre?
Oſera-t-il?.....

ALBIN.

Seigneur, il doit ici ſe rendre.
A toute heure il y vient. Titus eſt ſon appui.

ARONS.

As-tu pu lui parler? Puis-je compter ſur lui?

ALBIN.

Seigneur, ou je me trompe, ou Meſſala conſpire
Pour changer ſes deſtins plus que ceux de l'Empire;
Il eſt ferme, intrépide, autant que ſi l'honneur
Ou l'amour du pays excitait ſa valeur;
Maître de ſon ſecret, & maître de lui-même,
Impénétrable, & calme en ſa fureur extrême.

ARONS.

Tel autrefois dans Rome il parut à mes yeux,
Lorſque Tarquin régnant me reçut dans ces lieux;
Et ſes lettres depuis.... mais je le vois paraître.

SCÈNE IV.

ARONS, MESSALA, ALBIN.

ARONS.

GÉNÉREUX Meſſala, l'appui de votre maître,
Eh bien, l'or de Tarquin, les préſens de mon Roi,
Des Sénateurs Romains n'ont pu tenter la foi?
Les plaiſirs d'une cour, l'eſpérance, la crainte,
A ces cœurs endurcis n'ont pu porter d'atteinte?
Ces fiers patriciens ſont-ils autant de Dieux,
Jugeant tous les mortels, & ne craignant rien d'eux?
Sont-ils ſans paſſion, ſans intérêt, ſans vice?

MESSALA.

Ils oſent s'en vanter; mais leur feinte juſtice,
Leur âpre auſtérité, que rien ne peut gagner,
N'eſt dans ces cœurs hautains que la ſoif de régner:
Leur orgueil foule aux pieds l'orgueil du diadême:
Ils ont briſé le joug pour l'impoſer eux-mêmes.
De notre liberté ces illuſtres vengeurs,
Armés pour la défendre, en ſont les oppreſſeurs.
Sous les noms ſéduiſans de patrons & de pères,
Ils affectent des Rois les démarches altières.
Rome a changé de fers; & ſous le joug des grands,
Pour un Roi qu'elle avait, a trouvé cent tyrans.

ARONS.

Parmi vos citoyens en eſt-il d'aſſez ſage
Pour déteſter tout bas cet indigne eſclavage?

MESSALA.

MESSALA.

Peu ſentent leur état : leurs eſprits égarés
De ce grand changement ſont encor enivrés.
Le plus vil citoyen, dans ſa baſſeſſe extrême,
Ayant chaſſé les Rois penſe être Roi lui-même.
Mais je vous l'ai mandé, Seigneur, j'ai des amis,
Qui ſous ce joug nouveau ſont à regret ſoumis;
Qui dédaignant l'erreur des peuples imbéciles,
Dans ce torrent fougueux reſtent ſeuls immobiles;
Des mortels éprouvés, dont la tête & les bras
Sont faits pour ébranler ou changer les Etats.

ARONS.

De ces braves Romains que faut-il que j'eſpère?
Serviront-ils leur Prince?

MESSALA.

Ils ſont prêts à tout faire :
Tout leur ſang eſt à vous. Mais ne prétendez pas
Qu'en aveugles ſujets ils ſervent des ingrats.
Ils ne ſe piquent point du devoir fanatique
De ſervir de victime au pouvoir deſpotique,
Ni du zèle inſenſé de courir au trépas,
Pour venger un tyran, qui ne les connaît pas.
Tarquin promet beaucoup; mais devenu leur maître,
Il les oublîra tous, ou les craindra peut-être.
Je connais trop les grands : dans le malheur amis,
Ingrats dans la fortune, & bientôt ennemis.
Nous ſommes de leur gloire un inſtrument ſervile,
Rejetté par dédain, dès qu'il eſt inutile,
Et briſé ſans pitié, s'il devient dangereux.

A des conditions on peut compter ſur eux;
Ils demandent un chef digne de leur courage,
Dont le nom ſeul impoſe à ce peuple volage;
Un chef aſſez puiſſant pour obliger le Roi,
Même après le ſuccès, à nous tenir ſa foi;
Ou ſi de nos deſſeins la trame eſt découverte,
Un chef aſſez hardi pour venger notre perte.

ARONS.

Mais vous m'aviez écrit que l'orgueilleux Titus...

MESSALA.

Il eſt l'appui de Rome, il eſt fils de Brutus;
Cependant....

ARONS.

De quel œil voit-il les injuſtices
Dont ce Sénat ſuperbe a payé ſes ſervices?
Lui ſeul a ſauvé Rome, & toute ſa valeur
En vain du conſulat lui mérita l'honneur.
Je ſais qu'on le refuſe.

MESSALA.

Et je ſais qu'il murmure:
Son cœur altier & prompt eſt plein de cette injure;
Pour toute récompenſe il n'obtient qu'un vain bruit,
Qu'un triomphe frivole, un éclat qui s'enfuit.
J'obſerve d'aſſez près ſon ame impérieuſe,
Et de ſon fier courroux la fougue impétueuſe;
Dans le champ de la gloire il ne fait que d'entrer;
Il y marche en aveugle, on l'y peut égarer.
La bouillante jeuneſſe eſt facile à ſéduire;
Mais que de préjugés nous aurions à détruire!

Rome, un conſul, un père, & la haine des Rois;
Et l'horreur de la honte, & ſurtout ſes exploits.
Connaiſſez donc Titus, voyez toute ſon ame,
Le courroux qui l'aigrit, le poiſon qui l'enflamme;
Il brûle pour Tullie.

ARONS.

Il l'aimerait!

MESSALA.

Seigneur,
A peine ai-je arraché ce ſecret de ſon cœur:
Il en rougit lui-même, & cette ame inflexible
N'oſe avouer qu'elle aime, & craint d'être ſenſible.
Parmi les paſſions dont il eſt agité,
Sa plus grande fureur eſt pour la liberté.

ARONS.

C'eſt donc des ſentimens, & du cœur d'un ſeul homme,
Qu'aujourd'hui, malgré moi, dépend le ſort de Rome!

A Albin.

Ne nous rebutons pas. Préparez-vous, Albin,
A vous rendre ſur l'heure aux tentes de Tarquin.

A Meſſala.

Entrons chez la Princeſſe. Un peu d'expérience
M'a pu du cœur humain donner quelque ſcience:
Je lirai dans ſon ame, & peut-être ſes mains
Vont former l'heureux piége où j'attends les Romains.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le théâtre repréſente, ou eſt ſuppoſé repréſenter, un appartement du palais des Conſuls.

TITUS, MESSALA.

MESSALA.

NON, c'eſt trop offenſer ma ſenſible amitié.
Qui peut de ſon ſecret me cacher la moitié,
En dit trop & trop peu, m'offenſe & me ſoupçonne.

TITUS.

Va, mon cœur à ta foi tout entier s'abandonne;
Ne me reproche rien.

MESSALA.

Quoi! vous dont la douleur
Du Sénat avec moi déteſta la rigueur,
Qui verſiez dans mon ſein ce grand ſecret de Rome,
Ces plaintes d'un héros, ces larmes d'un grand homme!
Comment avez-vous pu dévorer ſi longtems
Une douleur plus tendre, & des maux plus touchans?
De vos feux devant moi vous étouffiez la flamme.
Quoi donc! l'ambition, qui domine en votre ame,
Eteignait-elle en vous de ſi chers ſentimens?
Le Sénat a-t-il fait vos plus cruels tourmens?
Le haïſſez-vous plus que vous n'aimez Tullie?

TITUS.

Ah! j'aime avec tranſport: je hais avec furie:

Je suis extrême en tout, je l'avoue, & mon cœur
Voudrait en tout se vaincre, & connaît son erreur.

MESSALA.

Et pourquoi de vos mains déchirant vos blessures,
Déguiser votre amour, & non pas vos injures?

TITUS.

Que veux-tu, Messala? J'ai, malgré mon courroux,
Prodigué tout mon sang pour ce Sénat jaloux.
Tu le sais, ton courage eut part à ma victoire:
Je sentais du plaisir à parler de ma gloire:
Mon cœur, enorgueilli des succès de mon bras,
Trouvait de la grandeur à venger des ingrats.
On confie aisément des malheurs qu'on surmonte;
Mais qu'il est accablant de parler de sa honte!

MESSALA.

Quelle est donc cette honte, & ce grand repentir?
Et de quels sentimens auriez-vous à rougir?

TITUS.

Je rougis de moi-même, & d'un feu téméraire,
Inutile, imprudent, à mon devoir contraire.

MESSALA.

Quoi donc! l'ambition, l'amour & ses fureurs,
Sont-ce des passions indignes des grands cœurs?

TITUS.

L'ambition, l'amour, le dépit, tout m'accable;
De ce Conseil de Rois l'orgueil insupportable
Méprise ma jeunesse, & me refuse un rang
Brigué par ma valeur, & payé par mon sang:
Au milieu du dépit dont mon ame est saisie,

Je perds tout ce que j'aime, on m'enlève Tullie.
On te l'enlève, hélas! trop aveugle courroux!
Tu n'osais y prétendre, & ton cœur est jaloux.
Je l'avouerai, ce feu, que j'avais su contraindre,
S'irrite en s'échappant, & ne peut plus s'éteindre.
Ami, c'en était fait : elle partait; mon cœur
De sa funeste flamme allait être vainqueur :
Je rentrais dans mes droits : je sortais d'esclavage.
Le ciel a-t-il marqué ce terme à mon courage?
Moi le fils de Brutus, moi l'ennemi des Rois,
C'est du sang de Tarquin que j'attendrais des loix?
Elle refuse encor de m'en donner, l'ingrate!
Et partout dédaigné, partout ma honte éclate.
Le dépit, la vengeance, & la honte, & l'amour,
De mes sens soulevés disposent tour à tour.

MESSALA.

Puis-je ici vous parler, mais avec confiance?

TITUS.

Toujours de tes conseils j'ai chéri la prudence.
Eh bien, fais-moi rougir de mes égaremens.

MESSALA.

J'approuve & votre amour & vos ressentimens.
Faudra-t-il donc toujours que Titus autorise
Ce Sénat de tyrans, dont l'orgueil nous maîtrise?
Non; s'il vous faut rougir, rougissez en ce jour
De votre patience, & non de votre amour.
Quoi! pour prix de vos feux, & de tant de vaillance,
Citoyen sans pouvoir, amant sans espérance,
Je vous verrais languir, victime de l'Etat,

Oublié de Tullie, & bravé du Sénat?
Ah! peut-être, Seigneur, un cœur tel que le vôtre
Aurait pu gagner l'une, & se venger de l'autre.

TITUS.

De quoi viens-tu flatter mon esprit éperdu?
Moi, j'aurais pu fléchir sa haine ou sa vertu?
N'en parlons plus : tu vois les fatales barrières
Qu'élèvent entre nous nos devoirs & nos pères :
Sa haine désormais égale mon amour.
Elle va donc partir?

MESSALA.

Oui, Seigneur, dès ce jour.

TITUS.

Je n'en murmure point. Le ciel lui rend justice;
Il la fit pour régner.

MESSALA.

Ah! ce ciel plus propice
Lui destinait peut-être un empire plus doux;
Et sans ce fier Sénat, sans la guerre, sans vous.....
Pardonnez; vous savez, quel est son héritage;
Son frère ne vit plus, Rome était son partage.
Je m'emporte, Seigneur : mais si pour vous servir,
Si pour vous rendre heureux, il ne faut que périr;
Si mon sang...

TITUS.

Non, ami, mon devoir est le maître.
Non, crois-moi, l'homme est libre au moment qu'il veut l'être.
Je l'avoue, il est vrai, ce dangereux poison
A pour quelques momens égaré ma raison;

Mais le cœur d'un ſoldat ſait dompter la molleſſe ;
Et l'amour n'eſt puiſſant que par notre faibleſſe.

MESSALA.

Vous voyez des Toſcans venir l'Ambaſſadeur ;
Cet honneur qu'il vous rend...

TITUS.

Ah! quel funeſte honneur!
Que me veut-il? C'eſt lui qui m'enlève Tullie ;
C'eſt lui qui met le comble au malheur de ma vie.

SCENE II.

TITUS, ARONS.

ARONS.

Après avoir en vain, près de votre Sénat,
Tenté ce que j'ai pu pour ſauver cet Etat,
Souffrez qu'à la vertu rendant un juſte hommage,
J'admire en liberté ce généreux courage,
Ce bras qui venge Rome, & ſoutient ſon pays,
Au bord du précipice où le Sénat l'a mis.
Ah! que vous étiez digne, & d'un prix plus auguſte,
Et d'un autre adverſaire, & d'un parti plus juſte!
Et que ce grand courage, ailleurs mieux employé,
D'un plus digne ſalaire aurait été payé!
Il eſt, il eſt des Rois, j'oſe ici vous le dire,
Qui mettraient en vos mains le ſort de leur Empire,
Sans craindre ces vertus qu'ils admirent en vous,
Dont j'ai vu Rome épriſe, & le Sénat jaloux.
Je vous plains de ſervir ſous ce maître farouche,

Que

Que le mérite aigrit, qu'aucun bienfait ne touche;
Qui, né pour obéir, se fait un lâche honneur
D'appesantir sa main sur son libérateur;
Lui, qui, s'il n'usurpait les droits de la couronne,
Devrait prendre de vous les ordres qu'il vous donne.

TITUS.

Je rends grace à vos soins, Seigneur, & mes soupçons
De vos bontés pour moi respectent les raisons.
Je n'examine point si votre politique
Pense armer mes chagrins contre ma République,
Et porter mon dépit, avec un art si doux,
Aux indiscrétions qui suivent le courroux.
Perdez moins d'artifice à tromper ma franchise;
Ce cœur est tout ouvert, & n'a rien qu'il déguise.
Outragé du Sénat, j'ai droit de le haïr:
Je le hais; mais mon bras est prêt à le servir.
Quand la cause commune au combat nous appelle,
Rome au cœur de ses fils éteint toute querelle:
Vainqueurs de nos débats nous marchons réunis,
Et nous ne connaissons que vous pour ennemis.
Voilà ce que je suis, & ce que je veux être.
Soit grandeur, soit vertu, soit préjugé peut-être,
Né parmi les Romains, je périrai pour eux.
J'aime encor mieux, Seigneur, ce Sénat rigoureux,
Tout injuste pour moi, tout jaloux qu'il peut-être,
Que l'éclat d'une cour, & le sceptre d'un maître.
Je suis fils de Brutus, & je porte en mon cœur
La liberté gravée, & les Rois en horreur.

ARONS.

Ne vous flattez-vous point d'un charme imaginaire ?
Seigneur, ainſi qu'à vous la liberté m'eſt chère :
Quoique né ſous un Roi, j'en goûte les appas ;
Vous vous perdez pour elle, & n'en jouiſſez pas.
Eſt-il donc, entre-nous, rien de plus deſpotique
Que l'eſprit d'un Etat qui paſſe en République ?
Vos loix ſont vos tyrans : leur barbare rigueur
Devient ſourde au mérite, au ſang, à la faveur :
Le Sénat vous opprime, & le peuple vous brave ;
Il faut s'en faire craindre, ou ramper leur eſclave.
Le citoyen de Rome, inſolent ou jaloux,
Ou hait votre grandeur, ou marche égal à vous.
Trop d'éclat l'effarouche ; il voit d'un œil ſévère,
Dans le bien qu'on lui fait, le mal qu'on lui peut faire ;
Et d'un banniſſement le décret odieux
Devient le prix du ſang qu'on a verſé pour eux.
  Je ſais bien que la cour, Seigneur, a ſes naufrages ;
Mais ſes jours ſont plus beaux, ſon ciel a moins d'orages.
Souvent la liberté, dont on ſe vante ailleurs,
Etale auprès d'un Roi ſes dons les plus flatteurs.
Il récompenſe, il aime, il prévient les ſervices ;
La gloire auprès de lui ne fuit point les délices.
Aimé du Souverain, de ſes rayons couvert,
Vous ne ſervez qu'un maître, & le reſte vous ſert.
Ebloui d'un éclat, qu'il reſpecte & qu'il aime,
Le vulgaire applaudit juſqu'à nos fautes même.
Nous ne redoutons rien d'un Sénat trop jaloux,
Et les ſévères loix ſe taiſent devant nous.

Ah! que né pour la cour, ainſi que pour les armes,
Des faveurs de Tarquin vous goûteriez les charmes!
Je vous l'ai déja dit; il vous aimait, Seigneur;
Il aurait avec vous partagé ſa grandeur;
Du Sénat à vos pieds la fierté proſternée
Aurait...

TITUS.

J'ai vu ſa cour, & je l'ai dédaignée.
Je pourrais, il eſt vrai, mendier ſon appui,
Et ſon premier eſclave être tyran ſous lui.
Grace au Ciel! je n'ai point cette indigne faibleſſe;
Je veux de la grandeur, & la veux ſans baſſeſſe.
Je ſens que mon deſtin n'était point d'obéir:
Je combattrai vos Rois, retournez les ſervir.



ARONS.

Je ne puis qu'approuver cet excès de conſtance:
Mais ſongez que lui-même éleva votre enfance.
Il s'en ſouvient toujours. Hier encor, Seigneur,
En pleurant avec moi ſon fils & ſon malheur,
Titus, me diſait-il, ſoutiendra ma famille,
Et lui ſeul méritait mon Empire & ma fille.

TITUS *en ſe détournant.*

Sa fille! Dieux! Tullie! O vœux infortunés!

ARONS *en regardant Titus.*

Je la ramène au Roi, que vous abandonnez:
Elle va loin de vous, & loin de ſa patrie,
Accepter pour époux le Roi de Ligurie.
Vous cependant ici ſervez votre Sénat,
Perſécutez ſon père, opprimez ſon Etat.

J'espère que bientôt ces voûtes embrasées,
Ce Capitole en cendre, & ces tours écrasées,
Du Sénat & du peuple éclairant les tombeaux,
A cet hymen heureux vont servir de flambeaux.

SCENE III.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

AH! mon cher Messala, dans quel trouble il me laisse!
Tarquin me l'eût donnée! ô douleur qui me presse!
Moi, j'aurais pu!... mais non, ministre dangereux,
Tu venais épier le secret de mes feux.
Hélas! en me voyant se peut-il qu'on l'ignore!
Il a lu dans mes yeux l'ardeur qui me dévore.
Certain de ma faiblesse, il retourne à sa cour,
Insulter aux projets d'un téméraire amour.
J'aurais pu l'épouser! lui consacrer ma vie!
Le ciel à mes désirs eût destiné Tullie!
Malheureux que je suis!

MESSALA.

Vous pourriez être heureux;
Arons pourrait servir vos légitimes feux.
Croyez-moi.

TITUS.

Bannissons un espoir si frivole;
Rome entière m'appelle aux murs du Capitole.
Le peuple rassemblé sous ces arcs triomphaux,
Tout chargés de ma gloire, & pleins de mes travaux,

M'attend pour commencer les ſermens redoutables,
De notre liberté garants inviolables.

MESSALA.

Allez ſervir ces Rois.

TITUS.

Oui, je les veux ſervir;
Oui, tel eſt mon devoir, & je le veux remplir.

MESSALA.

Vous gémiſſez pourtant?

TITUS.

Ma victoire eſt cruelle.

MESSALA.

Vous l'achetez trop cher.

TITUS.

Elle en ſera plus belle.
Ne m'abandonne point dans l'état où je ſuis.

MASSALA.

Allons, ſuivons ſes pas, aigriſſons ſes ennuis.
Enfonçons, dans ſon cœur le trait qui le déchire.

SCÈNE IV.

BRUTUS, MESSALA.

BRUTUS.

ARRÊTEZ, Meſſala, j'ai deux mots à vous dire.

MESSALA.

A moi, Seigneur?

BRUTUS.

A vous. Un funeſte poiſon
Se répand en ſecret ſur toute ma maiſon.

Tiberinus mon fils, aigri contre ſon frère,
Laiſſe éclater déja ſa jalouſe colère;
Et Titus, animé d'un autre emportement,
Suit contre le Sénat ſon fier reſſentiment.
L'Ambaſſadeur Toſcan, témoin de leur faibleſſe,
En profite avec joie, autant qu'avec adreſſe.
Il leur parle, & je crains les diſcours ſéduiſans
D'un miniſtre vieilli dans l'art des courtiſans.
Il devait dès demain retourner vers ſon maître;
Mais un jour quelquefois eſt beaucoup pour un traître.
Meſſala, je prétends ne rien craindre de lui:
Allez lui commander de partir aujourd'hui;
Je le veux.

MESSALA.

C'eſt agir ſans doute avec prudence,
Et vous ſerez content de mon obéiſſance.

BRUTUS.

Ce n'eſt pas tout, mon fils avec vous eſt lié;
Je ſais ſur ſon eſprit ce que peut l'amitié;
Comme ſans artifice il eſt ſans défiance.
Sa jeuneſſe eſt livrée à votre expérience.
Plus il ſe fie à vous, plus je dois eſpérer
Qu'habile à le conduire, & non à l'égarer,
Vous ne voudrez jamais, abuſant de ſon âge,
Tirer de ſes erreurs un indigne avantage,
Le rendre ambitieux & corrompre ſon cœur.

MESSALA.

C'eſt de quoi dans l'inſtant je lui parlais, Seigneur.
Il ſait vous imiter, ſervir Rome, & lui plaire;

Il aime aveuglément sa patrie & son père.

BRUTUS.

Il le doit; mais surtout il doit aimer les loix;
Il doit en être esclave, en porter tout le poids.
Qui veut les violer n'aime point sa patrie.

MESSALA.

Nous avons vu tous deux si son bras l'a servie.

BRUTUS.

Il a fait son devoir.

MESSALA.

Et Rome eût fait le sien,
En rendant plus d'honneurs à ce cher citoyen.

BRUTUS.

Non, non, le consulat n'est point fait pour son âge;
J'ai moi-même à mon fils refusé mon suffrage.
Croyez-moi, le succès de son ambition
Serait le premier pas vers la corruption;
Le prix de la vertu serait héréditaire;
Bientôt l'indigne fils du plus vertueux père,
Trop assuré d'un rang d'autant moins mérité,
L'attendrait dans le luxe & dans l'oisiveté.
Le dernier des Tarquins en est la preuve insigne.
Qui naquit dans la pourpre en est rarement digne.
Nous préservent les cieux d'un si funeste abus,
Berceau de la mollesse & tombeau des vertus!
Si vous aimez mon fils, (je me plais à le croire)
Représentez-lui mieux sa véritable gloire;
Etouffez dans son cœur un orgueil insensé:
C'est en servant l'Etat qu'il est récompensé.

De toutes les vertus mon fils doit un exemple ;
C'eſt l'appui des Romains que dans lui je contemple :
Plus il a fait pour eux, plus j'exige aujourd'hui.
Connaiſſez à mes vœux l'amour que j'ai pour lui.
Tempérez cette ardeur de l'eſprit d'un jeune homme :
Le flatter c'eſt le perdre, & c'eſt outrager Rome.

MESSALA.

Je me bornais, Seigneur, à le ſuivre aux combats ;
J'imitais ſa valeur, & ne l'inſtruiſais pas.
J'ai peu d'autorité ; mais s'il daigne me croire,
Rome verra bientôt comme il chérit la gloire.

BRUTUS.

Allez donc, & jamais n'encenſez ſes erreurs ;
Si je hais les tyrans, je hais plus les flatteurs.

SCENE V.

MESSALA *ſeul.*

IL n'eſt point de tyran plus dur, plus haïſſable,
Que la ſévérité de ton cœur intraitable.
Va, je verrai, peut-être, à mes pieds abattu
Cet orgueil inſultant de ta fauſſe vertu.
Coloſſe qu'un vil peuple éleva ſur nos têtes,
Je pourrai t'écraſer, & les foudres ſont prêtes.

Fin du ſecond Acte.

ACTE

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

ARONS, ALBIN, MESSALA.

ARONS *une lettre à la main.*

JE commence à goûter une juste espérance;
Vous m'avez bien servi par tant de diligence;
Tout succède à mes vœux. Oui, cette lettre, Albin,
Contient le sort de Rome, & celui de Tarquin.
Avez-vous dans le camp réglé l'heure fatale?
A-t-on bien observé la porte Quirinale?
L'assaut sera-t-il prêt, si par nos conjurés
Les remparts cette nuit ne nous sont point livrés?
Tarquin est-il content? Crois-tu qu'on l'introduise,
Ou dans Rome sanglante, ou dans Rome soumise?

ALBIN.

Tout sera prêt, Seigneur, au milieu de la nuit.
Tarquin de vos projets goûte déja le fruit;
Il pense de vos mains tenir son diadême;
Il vous doit, a-t-il dit, plus qu'à Porsenna même.

ARONS.

Ou les Dieux, ennemis d'un Prince malheureux,
Confondront des desseins si grands, si dignes d'eux;
Ou demain sous ses loix Rome sera rangée:
Rome en cendres peut-être, & dans son sang plongée.
Mais il vaut mieux qu'un Roi, sur le trône remis,
Commande à des sujets malheureux & soumis,

Que d'avoir à dompter, au ſein de l'abondance,
D'un peuple trop heureux l'indocile arrogance.
A Albin.
Allez, j'attends ici la Princeſſe en ſecret.
A Meſſala.
Meſſala, demeurez.

SCÈNE II.

ARONS, MESSALA.

ARONS.

EH bien! qu'avez-vous fait?
Avez-vous de Titus fléchi le fier courage?
Dans le parti des Rois penſez-vous qu'il s'engage?

MESSALA.

J'avais trop préſumé : l'inflexible Titus
Aime trop ſa patrie, & tient trop de Brutus.
Il ſe plaint du Sénat, il brûle pour Tullie.
L'orgueil, l'ambition, l'amour, la jalouſie,
Le feu de ſon jeune âge & de ſes paſſions,
Semblaient ouvrir ſon ame à mes ſéductions;
Cependant, qui l'eût cru? la liberté l'emporte.
Son amour eſt au comble, & Rome eſt la plus forte.
J'ai tenté par degrés d'effacer cette horreur
Que pour le nom de Roi Rome imprime en ſon cœur.
En vain j'ai combattu ce préjugé ſévère;
Le ſeul nom des Tarquins irritait ſa colère;
De ſon entretien même il m'a ſoudain privé;
Et je haſardais trop, ſi j'avais achevé.

ARONS.

Ainsi de le fléchir Messala désespère.

MESSALA.

J'ai trouvé moins d'obstacle à vous donner son frère :
Et j'ai du moins séduit un des fils de Brutus.

ARONS.

Quoi ! vous auriez déja gagné Tiberinus ?
Par quels ressorts secrets, par quelle heureuse intrigue ?

MESSALA.

Son ambition seule a fait toute ma brigue.
Avec un œil jaloux il voit depuis longtems
De son frère & de lui les honneurs différens.
Ces drapeaux suspendus à ces voûtes fatales,
Ces festons de lauriers, ces pompes triomphales,
Tous les cœurs des Romains, & celui de Brutus,
Dans ces solemnités volant devant Titus,
Sont pour lui des affronts, qui dans son ame aigrie
Echauffent le poison de sa secrette envie.
Cependant que Titus, sans haine & sans courroux,
Trop au-dessus de lui pour en être jaloux,
Lui tend encor la main de son char de victoire,
Et semble en l'embrassant l'accabler de sa gloire ;
J'ai saisi ces momens, j'ai su peindre à ses yeux,
Dans une cour brillante, un rang plus glorieux.
J'ai pressé, j'ai promis, au nom de Tarquin même,
Tous les honneurs de Rome, après le rang suprême ;
Je l'ai vu s'éblouir, je l'ai vu s'ébranler ;
Il est à vous, Seigneur, & cherche à vous parler.

ARONS.

Pourra-t-il nous livrer la porte Quirinale ?

MESSALA.

Titus ſeul y commande, & ſa vertu fatale
N'a que trop arrêté le cours de vos deſtins;
C'eſt un Dieu qui préſide au ſalut des Romains.
Gardez de haſarder cette attaque ſoudaine,
Sûre avec ſon appui, ſans lui trop incertaine.

ARONS.

Mais ſi du conſulat il a brigué l'honneur,
Pourrait-il dédaigner la ſuprême grandeur,
Du trône avec Tullie un aſſuré partage?

MESSALA.

Le trône eſt un affront à ſa vertu ſauvage.

ARONS.

Mais il aime Tullie.

MESSALA.

Il l'adore, Seigneur.
Il l'aime d'autant plus qu'il combat ſon ardeur.
Il brûle pour la fille en déteſtant le père;
Il craint de lui parler, il gémit de ſe taire;
Il la cherche, il la fuit, il dévore ſes pleurs;
Et de l'amour encor il n'a que les fureurs.
Dans l'agitation d'un ſi cruel orage,
Un moment quelquefois renverſe un grand courage.
Je ſais quel eſt Titus: ardent, impétueux,
S'il ſe rend, il ira plus loin que je ne veux.
La fière ambition qu'il renferme dans l'ame,
Au flambeau de l'amour peut rallumer ſa flamme.
Avec plaiſir ſans doute il verrait à ſes pieds
Des Sénateurs tremblans les fronts humiliés;
Mais je vous tromperais, ſi j'oſais vous promettre,

Qu'à cet amour fatal il veuille se soumettre.
Je peux parler encor, & je vais aujourd'hui...

ARONS.

Puisqu'il est amoureux, je compte encor sur lui.
Un regard de Tullie, un seul mot de sa bouche,
Peut plus pour amollir cette vertu farouche,
Que les subtils détours & tout l'art séducteur
D'un chef de conjurés, & d'un Ambassadeur.
N'espérons des humains rien que par leur faiblesse.
L'ambition de l'un, de l'autre la tendresse,
Voilà des conjurés qui serviront mon Roi;
C'est d'eux que j'attends tout; ils sont plus forts que moi.

Tullie entre. Messala se retire.

SCENE III.

TULLIE, ARONS, ALGINE.

ARONS.

MADAME, en ce moment je reçois cette lettre,
Qu'en vos augustes mains mon ordre est de remettre,
Et que jusqu'en la mienne a fait passer Tarquin.

TULLIE.

Dieux! protégez mon père, & changez son destin.

Elle lit.

« Le trône des Romains peut sortir de sa cendre:
» Le vainqueur de son Roi peut en être l'appui.
» Titus est un héros; c'est à lui de défendre
» Un sceptre que je veux partager avec lui.
» Vous, songez que Tarquin vous a donné la vie;
» Songez que mon destin va dépendre de vous.

» Vous pourriez refuser le Roi de Ligurie;
» Si Titus vous est cher, il sera votre époux.

Ai-je bien lu?.. Titus?... Seigneur... est-il possible?
Tarquin dans ses malheurs jusqu'alors inflexible,
Pourrait?... mais d'où sait-il?... & comment?.. Ah! Seigneur!
Ne veut-on qu'arracher les secrets de mon cœur?
Epargnez les chagrins d'une triste Princesse;
Ne tendez point de piége à ma faible jeunesse.

ARONS.

Non, Madame, à Tarquin je ne sais qu'obéir,
Ecouter mon devoir, me taire, & vous servir.
Il ne m'appartient point de chercher à comprendre
Des secrets qu'en mon sein vous craignez de répandre.
Je ne veux point lever un œil présomptueux
Vers le voile sacré que vous jettez sur eux.
Mon devoir seulement m'ordonne de vous dire
Que le ciel veut par vous relever cet Empire;
Que ce trône est un prix qu'il met à vos vertus.

TULLIE.

Je servirais mon père, & serais à Titus!
Seigneur, il se pourrait...

ARONS.

N'en doutez point, Princesse.
Pour le sang de ses Rois ce héros s'intéresse.
De ces républicains la triste austérité
De son cœur généreux révolte la fierté;
Les refus du Sénat ont aigri son courage;
Il penche vers son Prince; achevez cet ouvrage.
Je n'ai point dans son cœur prétendu pénétrer;
Mais puisqu'il vous connaît, il vous doit adorer.

Quel œil, ſans s'éblouir, peut voir un diadême
Préſenté par vos mains, embelli par vous-même ?
Parlez-lui ſeulement, vous pourrez tout ſur lui.
De l'ennemi des Rois triomphez aujourd'hui.
Arrachez au Sénat, rendez à votre père,
Ce grand appui de Rome, & ſon Dieu tutélaire ;
Et méritez l'honneur d'avoir entre vos mains,
Et la cauſe d'un père, & le ſort des Romains.

SCENE IV.

TULLIE, ALGINE.

TULLIE.

CIEL ! que je dois d'encens à ta bonté propice !
Mes pleurs t'ont déſarmé : tout change ; & ta juſtice
Aux feux dont j'ai rougi rendant leur pureté,
En les récompenſant, les met en liberté.

à Algine.

Va le chercher, va, cours. Dieux ! il m'évite encore :
Faut-il qu'il ſoit heureux, hélas ! & qu'il l'ignore ?
Mais... n'écouté-je point un eſpoir trop flatteur ?
Titus pour le Sénat a-t-il donc tant d'horreur ?
Que dis-je ? hélas ! devrais-je au dépit qui le preſſe
Ce que j'aurais voulu devoir à ſa tendreſſe ?

ALGINE.

Je ſais que le Sénat alluma ſon courroux,
Qu'il eſt ambitieux, & qu'il brûle pour vous.

TULLIE.

Il fera tout pour moi ; n'en doute point, il m'aime.
Va, dis-je...

Algine ſort.

Cependant ce changement extrême...
Ce billet!... De quels ſoins mon cœur eſt combattu!
Eclatez, mon amour, ainſi que ma vertu;
La gloire, la raiſon, le devoir, tout l'ordonne.
Quoi! mon père à mes feux va devoir ſa couronne!
De Titus & de lui je ſerais le lien!
Le bonheur de l'Etat va donc naître du mien!
Toi que je peux aimer, quand pourrai-je t'apprendre
Ce changement du ſort où nous n'oſions prétendre?
Quand pourrai-je, Titus, dans mes juſtes tranſports,
T'entendre ſans regrets, te parler ſans remords?
Tous mes maux ſont finis; Rome, je te pardonne;
Rome, tu vas ſervir, ſi Titus t'abandonne;
Sénat tu vas tomber, ſi Titus eſt à moi;
Ton héros m'aime; tremble, & reconnais ton Roi.

SCENE V.

TITUS, TULLIE.

TITUS.

MADAME, eſt-il bien vrai? Daignez-vous voir encore
Cet odieux Romain que votre cœur abhorre,
Si juſtement haï, ſi coupable envers vous?
Cet ennemi?

TULLIE.

Seigneur, tout eſt changé pour nous.
Le deſtin me permet... Titus... il faut me dire,
Si j'avais ſur votre ame un véritable empire.

TITUS.

Eh! pouvez-vous douter de ce fatal pouvoir,

De

De mes feux, de mon crime, & de mon déſeſpoir?
Vous ne l'avez que trop cet empire funeſte :
L'amour vous a ſoumis mes jours que je déteſte.
Commandez, épuiſez votre juſte courroux;
Mon ſort eſt en vos mains.

TULLIE.

Le mien dépend de vous.

TITUS.

De moi! mon cœur tremblant ne vous en croit qu'à peine.
Moi! je ne ſerais plus l'objet de votre haine!
Ah! Princeſſe, achevez; quel eſpoir enchanteur
M'élève en un moment au faîte du bonheur?

TULLIE, *en donnant la lettre.*

Liſez, rendez heureux, vous, Tullie, & mon père.

Tandis qu'il lit.

Je puis donc me flatter... mais quel regard ſévère!
D'où vient ce morne accueil, & ce front conſterné?
Dieux!..

TITUS.

Je ſuis des mortels le plus infortuné.
Le ſort, dont la rigueur à m'accabler s'attache,
M'a montré mon bonheur, & ſoudain me l'arrache;
Et pour combler les maux que mon cœur a ſoufferts,
Je puis vous poſſéder, je vous aime, & vous perds.

TULLIE.

Vous, Titus?

TITUS.

Ce moment a condamné ma vie
Au comble des horreurs ou de l'ignominie,
A trahir Rome, ou vous; & je n'ai déſormais

Que le choix des malheurs, ou celui des forfaits.

TULLIE.

Que dis-tu ? quand ma main te donne un diadême,
Quand tu peux m'obtenir, quand tu vois que je t'aime;
Je ne m'en cache plus : un trop juste pouvoir,
Autorisant mes vœux, m'en a fait un devoir.
Hélas ! j'ai cru ce jour le plus beau de ma vie;
Et le premier moment où mon ame ravie
Peut de ses sentimens s'expliquer sans rougir,
Ingrat, est le moment qu'il m'en faut repentir.
Que m'oses-tu parler de malheur & de crime ?
Ah ! servir des ingrats contre un Roi légitime,
M'opprimer, me chérir, détester mes bienfaits;
Ce sont-là mes malheurs, & voilà tes forfaits.
Ouvre les yeux, Titus, & mets dans la balance
Les refus du Sénat, & la toute-puissance.
Choisis de recevoir, ou de donner la loi,
D'un vil peuple ou d'un trône, & de Rome ou de moi.
Inspirez-lui, grands Dieux ! le parti qu'il doit prendre.

TITUS, *en lui rendant la lettre.*

Mon choix est fait.

TULLIE.

Eh bien ? crains-tu de me l'apprendre ?
Parle, ose mériter ta grace ou mon courroux.
Quel sera ton destin ?...

TITUS.

D'être digne de vous,
Digne encor de moi-même, à Rome encor fidelle,
Brûlant d'amour pour vous, de combattre pour elle;

D'adorer vos vertus, mais de les imiter;
De vous perdre, Madame, & de vous mériter.

TULLIE.

Ainſi donc pour jamais.....

TITUS.

Ah! pardonnez, Princeſſe:
Oubliez ma fureur, épargnez ma faibleſſe;
Ayez pitié d'un cœur de ſoi-même ennemi,
Moins malheureux cent fois quand vous l'avez haï.
Pardonnez, je ne puis vous quitter, ni vous ſuivre.
Ni pour vous, ni ſans vous, Titus ne ſaurait vivre;
Et je mourrai plutôt qu'un autre ait votre foi.

TULLIE.

Je te pardonne tout, elle eſt encor à toi.

TITUS.

Eh bien! ſi vous m'aimez, ayez l'ame Romaine,
Aimez ma République, & ſoyez plus que Reine;
Apportez-moi pour dot, au lieu du rang des Rois,
L'amour de mon pays, & l'amour de mes loix.
Acceptez aujourd'hui Rome pour votre mère,
Son vengeur pour époux, Brutus pour votre père:
Que les Romains vaincus en généroſité,
A la fille des Rois doivent leur liberté.

TULLIE.

Qui? moi j'irais trahir?...

TITUS.

Mon déſeſpoir m'égare;
Non, toute trahiſon eſt indigne & barbare.
Je ſais ce qu'eſt un père & ſes droits abſolus.
Je ſais... que je vous aime... & ne me connais plus.

Mm 2

TULLIE.

Ecoute au moins ce ſang qui m'a donné la vie.

TITUS.

Eh! dois-je écouter moins mon ſang & ma patrie?

TULLIE.

Ta patrie! ah barbare! en eſt-il donc ſans moi?

TITUS.

Nous ſommes ennemis... la nature, la loi,
Nous impoſe à tous deux un devoir ſi farouche.

TULLIE.

Nous ennemis! ce nom peut ſortir de ta bouche!

TITUS.

Tout mon cœur la dément.

TULLIE.

Oſe donc me ſervir;
Tu m'aimes, venge-moi.

SCENE VI.

BRUTUS, ARONS, TITUS, TULLIE, MESSALA, ALBIN, PROCULUS, Licteurs.

BRUTUS *à Tullie.*

MADAME, il faut partir.
Dans les premiers éclats des tempêtes publiques,
Rome n'a pu vous rendre à vos Dieux domeſtiques;
Tarquin même en ce tems, prompt à vous oublier,
Et du ſoin de nous perdre occupé tout entier,
Dans nos calamités confondant ſa famille,
N'a pas même aux Romains redemandé ſa fille.
Souffrez que je rappelle un triſte ſouvenir:

Je vous privai d'un père, & dus vous en ſervir.
Allez, & que du trône où le ciel vous appelle,
L'inflexible équité ſoit la garde éternelle.
Pour qu'on vous obéiſſe, obéiſſez aux loix;
Tremblez en contemplant tout le devoir des Rois;
Et ſi de vos flatteurs la funeſte malice
Jamais dans votre cœur ébranlait la juſtice,
Prête alors d'abuſer du pouvoir ſouverain,
Souvenez-vous de Rome, & ſongez à Tarquin;
Et que ce grand exemple, où mon eſpoir ſe fonde,
Soit la leçon des Rois, & le bonheur du monde.

A Arons.

Le Sénat vous la rend, Seigneur, & c'eſt à vous
De la remettre aux mains d'un père & d'un époux.
Proculus va vous ſuivre à la porte ſacrée.

TITUS *éloigné.*

O de ma paſſion fureur déſeſpérée!

Il va vers Arons.

Je ne ſouffrirai point, non... permettez, Seigneur...

Brutus & Tullie ſortent avec leur ſuite.
Arons & Meſſala reſtent.

Dieux! ne mourrai-je point de honte & de douleur?

A Arons.

.... Pourrai-je vous parler?

ARONS.

Seigneur, le tems me preſſe;
Il me faut ſuivre ici Brutus & la Princeſſe;
Je puis d'une heure encor retarder ſon départ;
Craignez, Seigneur, craignez de me parler trop tard.
Dans ſon appartement nous pouvons l'un & l'autre
Parler de ſes deſtins, & peut-être du vôtre.

Il ſort.

SCÈNE VII.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

Sort, qui nous as rejoints, & qui nous désunis!
Sort, ne nous as-tu faits que pour être ennemis?
Ah! cache, si tu peux, ta fureur & tes larmes.

MESSALA.

Je plains tant de vertus, tant d'amour & de charmes;
Un cœur tel que le sien méritait d'être à vous.

TITUS.

Non, c'en est fait, Titus n'en sera point l'époux.

MESSALA.

Pourquoi? Quel vain scrupule à vos desirs s'oppose?

TITUS

Abominables loix, que la cruelle impose!
Tyrans, que j'ai vaincus, je pourrais vous servir!
Peuples, que j'ai sauvés, je pourrais vous trahir!
L'amour, dont j'ai six mois vaincu la violence,
L'amour aurait sur moi cette affreuse puissance!
J'exposerai mon père à ses tyrans cruels!
Et quel père? Un héros, l'exemple des mortels,
L'appui de son pays, qui m'instruisit à l'être,
Que j'imitai, qu'un jour j'eusse égalé peut-être.
Après tant de vertus, quel horrible destin!

MESSALA.

Vous eûtes les vertus d'un citoyen Romain:
Il ne tiendra qu'à vous d'avoir celles d'un maître.
Seigneur, vous serez Roi dès que vous voudrez l'être.

Le ciel met dans vos mains, en ce moment heureux,
La vengeance, l'empire, & l'objet de vos feux.
Que dis-je? ce conſul, ce héros, que l'on nomme
Le père, le ſoutien, le fondateur de Rome,
Qui s'enivre à vos yeux de l'encens des humains,
Sur les débris d'un trône écraſé par vos mains,
S'il eût mal ſoutenu cette grande querelle,
S'il n'eût vaincu par vous, il n'était qu'un rebelle.
Seigneur, embelliſſez ce grand nom de vainqueur,
Du nom plus glorieux de pacificateur;
Daignez nous ramener ces jours où nos ancêtres,
Heureux, mais gouvernés, libres, mais ſous des maîtres
Peſaient dans la balance, avec un même poids,
Les intérêts du peuple & la grandeur des Rois.
Rome n'a point pour eux une haine immortelle;
Rome va les aimer, ſi vous régnez ſur elle.
Ce pouvoir ſouverain, que j'ai vu tour-à-tour
Attirer de ce peuple & la haine & l'amour,
Qu'on craint en des Etats, & qu'ailleurs on deſire,
Eſt des gouvernemens le meilleur ou le pire,
Affreux ſous un tyran, divin ſous un bon Roi.

TITUS.

Meſſala, ſongez-vous que vous parlez à moi?
Que déſormais en vous je ne vois plus qu'un traître,
Et qu'en vous épargnant je commence de l'être?

MESSALA.

Eh bien, apprenez donc que l'on vous va ravir
L'ineſtimable honneur dont vous n'oſez jouir,
Qu'un autre accomplira ce que vous pouviez faire.

TITUS.

Un autre ! arrête ; Dieux ! parle .... qui ?

MESSALA.

Votre frère.

TITUS.

Mon frère ?

MESSALA.

A Tarquin même il a donné sa foi.

TITUS.

Mon frère trahit Rome ?

MESSALA.

Il sert Rome & son Roi.
Et Tarquin, malgré vous, n'acceptera pour gendre
Que celui des Romains qui l'aura pu défendre.

TITUS.

Ciel ! perfide !... écoutez : mon cœur longtems séduit
A méconnu l'abîme où vous m'avez conduit.
Vous pensez me réduire au malheur nécessaire
D'être ou le délateur, ou complice d'un frère ;
Mais plutôt votre sang...

MESSALA.

Vous pouvez m'en punir ;
Frappez, je le mérite en voulant vous servir.
Du sang de votre ami que cette main fumante
Y joigne encor le sang d'un frère & d'une amante ;
Et leur tête à la main, demandez au Sénat
Pour prix de vos vertus l'honneur du consulat ;
Ou moi-même à l'instant déclarant les complices,
Je m'en vais commencer ces affreux sacrifices.

TITUS.

Demeure, malheureux, ou crains mon désespoir.

SCENE

SCENE VIII.

TITUS, MESSALA, ALBIN.

ALBIN.

L'AMBASSADEUR Toſcan peut maintenant vous voir,
Il eſt chez la Princeſſe.

TITUS.

...Oui, je vais chez Tullie...
J'y cours. O Dieux de Rome ! O Dieux de ma patrie !
Frappez, percez ce cœur de ſa honte allarmé,
Qui ſerait vertueux, s'il n'avait point aimé.
C'eſt donc à vous, Sénat, que tant d'amour s'immole ?
A vous, ingrats !... allons...

A Meſſala.

Tu vois ce Capitole
Tout plein des monumens de ma fidélité.

MESSALA.

Songez qu'il eſt rempli d'un Sénat déteſté.

TITUS.

Je le ſais. Mais... du ciel qui tonne ſur ma tête
J'entends la voix qui crie : Arrête, ingrat, arrête,
Tu trahis ton pays... Non, Rome ! non, Brutus !
Dieux qui me ſecourez, je ſuis encor Titus.
La gloire a de mes jours accompagné la courſe ;
Je n'ai point de mon ſang déshonoré la ſource ;
Votre victime eſt pure, & s'il faut qu'aujourd'hui
Titus ſoit aux forfaits entraîné malgré lui,
S'il faut que je ſuccombe au deſtin qui m'opprime,
Dieux ! ſauvez les Romains, frappez avant le crime.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

TITUS, ARONS, MESSALA.

TITUS.

OUI, j'y ſuis réſolu, partez, c'eſt trop attendre;
Honteux, déſeſpéré, je ne veux rien entendre;
Laiſſez-moi ma vertu, laiſſez-moi mes malheurs.
Fort contre vos raiſons, faible contre ſes pleurs,
Je ne la verrai plus. Ma fermeté trahie
Craint moins tous vos tyrans, qu'un regard de Tullie.
Je ne la verrai plus! oui, qu'elle parte ... Ah Dieux!

ARONS.

Pour vos intérêts ſeuls arrêté dans ces lieux,
J'ai bientôt paſſé l'heure avec peine accordée,
Que vous-même, Seigneur, vous m'aviez demandée.

TITUS.

Moi, que j'ai demandée?

ARONS.

Hélas! que pour vous deux
J'attendais en ſecret un deſtin plus heureux!
J'eſpérais couronner des ardeurs ſi parfaites;
Il n'y faut plus penſer.

TITUS.

Ah! cruel que vous êtes!
Vous avez vu ma honte, & mon abaiſſement,
Vous avez vu Titus balancer un moment.
Allez, adroit témoin de mes lâches tendreſſes,

Allez à vos deux Rois annoncer mes faiblesses.
Contez à ces tyrans terrassés par mes coups,
Que le fils de Brutus a pleuré devant vous.
Mais ajoutez au moins que, parmi tant de larmes,
Malgré vous & Tullie, & ses pleurs & ses charmes,
Vainqueur encor de moi, libre, & toujours Romain,
Je ne suis point soumis par le sang de Tarquin;
Que rien ne me surmonte, & que je jure encore
Uue guerre éternelle à ce sang que j'adore.

ARONS.

J'excuse la douleur où vos sens sont plongés;
Je respecte en partant vos tristes préjugés.
Loin de vous accabler, avec vous je soupire.
Elle en mourra, c'est tout ce que je peux vous dire.
Adieu, Seigneur.

MESSALA.

O ciel!

SCENE II.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

Non, je ne puis souffrir
Que des remparts de Rome on la laisse sortir.
Je veux la retenir au péril de ma vie.

MESSALA.

Vous voulez...

TITUS.

Je suis loin de trahir ma patrie.
Rome l'emportera, je le sais; mais enfin

Je ne puis ſéparer Tullie & mon deſtin.
Je reſpire, je vis, je périrai pour elle.
Prends pitié de mes maux, courons, & que ton zèle
Soulève nos amis, raſſemble nos ſoldats.
En dépit du Sénat je retiendrai ſes pas.
Je prétends que dans Rome elle reſte en ôtage.
Je le veux.

MESSALA.

Dans quels ſoins votre amour vous engage!
Et que prétendez-vous, par ce coup dangereux,
Que d'avouer ſans fruit un amour malheureux?

TITUS.

Eh bien, c'eſt au Sénat qu'il faut que je m'adreſſe.
Va de ces Rois de Rome adoucir la rudeſſe;
Dis-leur que l'intérêt de l'Etat, de Brutus...
Hélas, que je m'emporte en deſſeins ſuperflus!

MESSALA.

Dans la juſte douleur où votre ame eſt en proie,
Il faut pour vous ſervir...

TITUS.

Il faut que je la voie;
Il faut que je lui parle. Elle paſſe en ces lieux;
Elle entendra du moins mes éternels adieux.

MESSALA.

Parlez-lui, croyez-moi.

TITUS.

Je ſuis perdu, c'eſt elle.

SCENE III.

TITUS, MESSALA, TULLIE, ALGINE.

ALGINE.

ON vous attend, Madame.

TULLIE.

Ah ſentence cruelle!
L'ingrat me touche encor, & Brutus à mes yeux
Paraît un Dieu terrible armé contre nous deux.
J'aime, je crains, je pleure, & tout mon cœur s'égare.
Allons.

TITUS.

Non, demeurez.

TULLIE.

Que me veux-tu, barbare?
Me tromper, me braver?

TITUS.

Ah! dans ce jour affreux,
Je ſais ce que je dois, & non ce que je veux;
Je n'ai plus de raiſon, vous me l'avez ravie.
Eh bien, guidez mes pas, gouvernez ma furie;
Régnez donc en tyran ſur mes ſens éperdus;
Dictez, ſi vous l'oſez, les crimes de Titus.
Non, plutôt que je livre aux flammes, au carnage,
Ces murs, ces citoyens, qu'a ſauvés mon courage;
Qu'un père, abandonné par un fils furieux,
Sous le fer de Tarquin...

TULLIE.

M'en préſervent les Dieux!

La nature te parle, & ſa voix m'eſt trop chère;
Tu m'as trop bien appris à trembler pour un père;
Raſſure-toi; Brutus eſt déſormais le mien;
Tout mon ſang eſt à toi, qui te répond du ſien:
Notre amour, mon hymen, mes jours en ſont le gage;
Je ſerai dans tes mains, ſa fille, ſon ôtage.
Peux-tu délibérer? Penſes-tu qu'en ſecret
Brutus te vit au trône avec tant de regret?
Il n'a point ſur ſon front placé le diadême;
Mais ſous un autre nom n'eſt-il pas Roi lui-même?
Son règne eſt d'une année; & bientôt... mais hélas!
Que de faibles raiſons, ſi tu ne m'aimes pas!
Je ne dis plus qu'un mot. Je pars... & je t'adore.
Tu pleures, tu frémis, il en eſt tems encore;
Achève, parle, ingrat, que te faut-il de plus?

TITUS.

Votre haine: elle manque au malheur de Titus.

TULLIE.

Ah! c'eſt trop eſſuyer tes indignes murmures,
Tes vains engagemens, tes plaintes, tes injures;
Je te rends ton amour, dont le mien eſt confus,
Et tes trompeurs ſermens, pires que tes refus.
Je n'irai point chercher au fond de l'Italie
Ces fatales grandeurs que je te ſacrifie,
Et pleurer loin de Rome entre les bras d'un Roi,
Cet amour malheureux que j'ai ſenti pour toi.
J'ai réglé mon deſtin; Romain, dont la rudeſſe
N'affecte de vertu que contre ta maîtreſſe,
Héros pour m'accabler, timide à me ſervir,

Incertain dans tes vœux, apprends à les remplir.
Tu verras qu'une femme, à tes yeux méprisable,
Dans ses projets au moins était inébranlable;
Et par la fermeté dont ce cœur est armé,
Titus, tu connaîtras comme il t'aurait aimé.
Au pied de ces murs même où régnaient mes ancêtres,
De ces murs que ta main défend contre leurs maîtres,
Où tu m'oses trahir, & m'outrager comme eux,
Où ma foi fut séduite, où tu trompas mes feux;
Je jure à tous les dieux, qui vengent les parjures,
Que mon bras dans mon sang effaçant mes injures,
Plus juste que le tien, mais moins irrésolu,
Ingrat, va me punir de t'avoir mal connu;
Et je vais...

TITUS *l'arrêtant.*

Non, Madame; il faut vous satisfaire.
Je le veux, j'en frémis, & j'y cours pour vous plaire.
D'autant plus malheureux, que dans ma passion
Mon cœur n'a pour excuse aucune illusion;
Que je ne goûte point dans mon désordre extrême,
Le triste & vain plaisir de me tromper moi-même;
Que l'amour aux forfaits me force de voler;
Que vous m'avez vaincu sans pouvoir m'aveugler;
Et qu'encore indigné de l'ardeur qui m'anime,
Je chéris la vertu, mais j'embrasse le crime.
Haïssez-moi, fuyez, quittez un malheureux,
Qui meurt d'amour pour vous, & déteste ses feux,
Qui va s'unir à vous sous ces affreux augures,
Parmi les attentats, le meurtre & les parjures.

TULLIE.

Vous insultez, Titus, à ma funeste ardeur;
Vous sentez à quel point vous régnez dans mon cœur.
Oui, je vis pour toi seul, oui, je te le confesse;
Mais malgré ton amour, mais malgré ma faiblesse,
Sois sûr que le trépas m'inspire moins d'effroi,
Que la main d'un époux qui craindrait d'être à moi,
Qui se repentirait d'avoir servi son maître,
Que je fais souverain, & qui rougit de l'être.
Voici l'instant affreux qui va nous éloigner.
Souviens-toi que je t'aime, & que tu peux régner.
L'Ambassadeur m'attend; consulte, délibère;
Dans une heure avec moi tu reverras mon père.
Je pars, & je reviens sous ces murs odieux,
Pour y rentrer en Reine, ou périr à tes yeux.

TITUS.

Vous ne périrez point. Je vais.

TULLIE.

Titus, arrête;
En me suivant plus loin tu hasardes ta tête;
On peut te soupçonner : demeure, adieu, résous
D'être mon meurtrier, ou d'être mon époux.

SCENE IV.

TITUS *seul.*

TU l'emportes, cruelle, & Rome est asservie.
Reviens régner sur elle, ainsi que sur ma vie;
Reviens, je vais me perdre, ou vais te couronner;

Le

Le plus grand des forfaits eſt de t'abandonner.
Qu'on cherche Meſſala. Ma fougueuſe imprudence
A de ſon amitié laſſé la patience.
Maîtreſſe, amis, Romains, je perds tout en un jour.

SCENE V.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

SERS ma fureur enfin, ſers mon fatal amour;
Viens, ſuis-moi.

MESSALA.

Commandez, tout eſt prêt; mes cohortes
Sont au mont Quirinal, & livreront les portes.
Tous nos braves amis vont jurer avec moi,
De reconnaître en vous l'héritier de leur Roi.
Ne perdez point de tems, déja la nuit plus ſombre
Voile nos grands deſſeins du ſecret de ſon ombre.

TITUS.

L'heure approche; Tullie en compte les momens....
Et Tarquin apres tout eut mes premiers ſermens.
Le ſort en eſt jetté.

Le fond du théâtre s'ouvre.

Que vois-je? c'eſt mon père.

SCENE VI.

BRUTUS, TITUS, MESSALA, Licteurs.

BRUTUS.

VIENS, Rome eſt en danger; c'eſt en toi que j'eſpère.
Par un avis ſecret le Sénat eſt inſtruit
Qu'on doit attaquer Rome au milieu de la nuit.
J'ai brigué pour mon ſang, pour le héros que j'aime,
L'honneur de commander dans ce péril extrême;
Le Sénat te l'accorde; arme-toi, mon cher fils;
Une ſeconde fois va ſauver ton pays;
Pour notre liberté va prodiguer ta vie;
Va, mort ou triomphant, tu feras mon envie.

TITUS.

Ciel!..

BRUTUS.

Mon fils!..

TITUS.

Remettez, Seigneur, en d'autres mains
Les faveurs du Sénat, & le ſort des Romains.

MESSALA.

Ah! quel déſordre affreux de ſon ame s'empare!

BRUTUS.

Vous pourriez refuſer l'honneur qu'on vous prépare!

TITUS.

Qui? moi, Seigneur?

BRUTUS.

Eh quoi! votre cœur égaré
Des refus du Sénat eſt encor ulcéré?
De vos prétentions je vois les injuſtices.

Ah! mon fils, eſt-il tems d'écouter vos caprices?
Vous avez ſauvé Rome, & n'êtes pas heureux?
Cet immortel honneur n'a pas comblé vos vœux?
Mon fils au conſulat a-t-il oſé prétendre,
Avant l'âge où les loix permettent de l'attendre?
Va, ceſſe de briguer une injuſte faveur;
La place où je t'envoye eſt ton poſte d'honneur.
Va, ce n'eſt qu'aux tyrans que tu dois ta colère:
De l'Etat & de toi je ſens que je ſuis père.
Donne ton ſang à Rome, & n'en exige rien;
Sois toujours un héros, ſois plus, ſois citoyen.
Je touche, mon cher fils, au bout de ma carrière;
Tes triomphantes mains vont fermer ma paupière;
Mais ſoutenu du tien, mon nom ne mourra plus;
Je renaîtrai pour Rome, & vivrai dans Titus.
Que dis-je? je te ſuis. Dans mon âge débile,
Les Dieux ne m'ont donné qu'un courage inutile;
Mais je te verrai vaincre, ou mourrai comme toi,
Vengeur du nom Romain, libre encor, & ſans Roi.

TITUS.

Ah! Meſſala!

SCENE VII.

BRUTUS, VALERIUS, TITUS, MESSALA.

VALERIUS.

SEIGNEUR, faites qu'on ſe retire.

BRUTUS *à ſon fils.*

Cours, vole...

(Titus & Meſſala ſortent.)

VALERIUS.

On trahit Rome.

BRUTUS.

Ah qu'entends-je?

VALERIUS.

On conſpire.

Je n'en ſaurais douter; on nous trahit, Seigneur.
De cet affreux complot j'ignore encor l'auteur;
Mais le nom de Tarquin vient de ſe faire entendre,
Et d'indignes Romains ont parlé de ſe rendre.

BRUTUS.

Des citoyens Romains ont demandé des fers!

VALERIUS.

Les perfides m'ont fui par des chemins divers;
On les ſuit. Je ſoupçonne & Ménas, & Lélie,
Ces partiſans des Rois & de la tyrannie,
Ces ſecrets ennemis du bonheur de l'Etat,
Ardens à déſunir le peuple & le Sénat.
Meſſala les protège; & dans ce trouble extrême,
J'oſerais ſoupçonner juſqu'à Meſſala même,
Sans l'étroite amitié dont l'honore Titus.

BRUTUS.

Obſervons tous leurs pas, je ne puis rien de plus;
La liberté, la loi, dont nous ſommes les pères,
Nous défend des rigueurs peut-être néceſſaires.
Arrêter un Romain ſur de ſimples ſoupçons,
C'eſt agir en tyrans, nous qui les puniſſons.
Allons parler au peuple, enhardir les timides,
Encourager les bons, étonner les perfides.
Que les pères de Rome, & de la liberté,

Viennent rendre aux Romains leur intrépidité ;
Quels cœurs en nous voyant ne reprendront courage ?
Dieux ! donnez-nous la mort plutôt que l'esclavage.
Que le Sénat nous suive.

SCÈNE VIII.

BRUTUS, VALERIUS, PROCULUS.

PROCULUS.

Un esclave, Seigneur,
D'un entretien secret, implore la faveur.

BRUTUS.

Dans la nuit ? à cette heure ?

PROCULUS.

Oui, d'un avis fidelle
Il apporte, dit-il, la pressante nouvelle.

BRUTUS.

Peut-être des Romains le salut en dépend :
Allons, c'est les trahir que tarder un moment.

A Proculus.

Vous, allez vers mon fils ; qu'à cette heure fatale
Il défende surtout la porte Quirinale ;
Et que la terre avoue, au bruit de ses exploits,
Que le sort de mon sang est de vaincre les Rois.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

BRUTUS, les SÉNATEURS, PROCULUS, Licteurs, l'Esclave VINDEX.

BRUTUS.

OUI, Rome n'était plus; oui, sous la tyrannie
L'auguste liberté tombait anéantie.
Vos tombeaux se rouvraient; c'en était fait, Tarquin
Rentrait dès cette nuit la vengeance à la main.
C'est cet Ambassadeur, c'est lui dont l'artifice
Sous les pas des Romains creusait ce précipice.
Enfin, le croirez-vous? Rome avait des enfans
Qui conspiraient contr'elle, & servaient les tyrans;
Messala conduisait leur aveugle furie;
A ce perfide Arons il vendait sa patrie.
Mais le ciel a veillé sur Rome & sur vos jours.
Cet esclave a d'Arons écouté les discours.

(*En montrant l'esclave.*

Il a prévu le crime, & son avis fidelle
A réveillé ma crainte, a ranimé mon zèle.
Messala, par mon ordre arrêté cette nuit,
Devant vous à l'instant allait être conduit.
J'attendais que du moins l'appareil des supplices
De sa bouche infidelle arrachât ses complices.
Mes licteurs l'entouraient, quand Messala soudain
Saisissant un poignard, qu'il cachait dans son sein,

Et qu'à vous, Sénateurs, il destinait peut-être :
Mes secrets, a-t-il dit, que l'on cherche à connaître,
C'est dans ce cœur sanglant qu'il faut les découvrir,
Et qui sait conspirer, sait se taire, & mourir.
On s'écrie, on s'avance, il se frappe, & le traître
Meurt encor en Romain, quoiqu'indigne de l'être.
Déja des murs de Rome Arons était parti,
Assez loin vers le camp nos gardes l'ont suivi;
On arrête à l'instant Arons avec Tullie.
Bientôt, n'en doutez point, de ce complot impie
Le ciel va découvrir toutes les profondeurs;
Publicola partout en cherche les auteurs.
Mais quand nous connaîtrons le nom des parricides,
Prenez garde, Romains, point de grace aux perfides :
Fussent-ils nos amis, nos frères, nos enfans,
Ne voyez que leur crime, & gardez vos sermens.
Rome, la liberté, demandent leur supplice;
Et qui pardonne au crime en devient le complice.

A l'esclave.

Et toi dont la naissance & l'aveugle destin
N'avait fait qu'un esclave, & dû faire un Romain,
Par qui le Sénat vit, par qui Rome est sauvée;
Reçois la liberté que tu m'as conservée;
Et prenant désormais des sentimens plus grands,
Sois l'égal de mes fils, & l'effroi des tyrans.
Mais qu'est-ce que j'entends? quelle rumeur soudaine?

PROCULUS.

Arons est arrêté, Seigneur, & je l'amène.

BRUTUS.

De quel front pourra-t-il ?...

SCENE II.

BRUTUS, les SÉNATEURS, ARONS, Licteurs.

ARONS.

Jusques à quand, Romains,
Voulez-vous profaner tous les droits des humains ?
D'un peuple révolté conseils vraiment sinistres,
Pensez-vous abaisser les Rois dans leurs ministres ?
Vos licteurs insolens viennent de m'arrêter ;
Est-ce mon maître ou moi que l'on veut insulter ?
Et chez les nations ce rang inviolable...

BRUTUS.

Plus ton rang est sacré, plus il te rend coupable ;
Cesse ici d'attester des titres superflus.

ARONS.

L'Ambassadeur d'un Roi !...

BRUTUS.

Traître, tu ne l'es plus :
Tu n'es qu'un conjuré, paré d'un nom sublime,
Que l'impunité seule enhardissait au crime.
Les vrais Ambassadeurs, interprètes des loix,
Sans les déshonorer savent servir leurs Rois ;
De la foi des humains discrets dépositaires,
La paix seule est le fruit de leurs saints ministères ;
Des Souverains du monde ils sont les nœuds sacrés,
Et partout bienfaisans, sont partout révérés.

A ces

A ces traits, ſi tu peux, oſe te reconnaître;
Mais ſi tu veux au moins rendre compte à ton maître
Des reſſorts, des vertus, des loix de cet Etat,
Comprends l'eſprit de Rome, & connais le Sénat.
Ce peuple auguſte & ſaint ſait reſpecter encore
Les loix des nations que ta main déshonore;
Plus tu les méconnais, plus nous les protégeons;
Et le ſeul châtiment qu'ici nous t'impoſons,
C'eſt de voir expirer les citoyens perfides,
Qui liaient avec toi leurs complots parricides.
Tout couvert de leur ſang répandu devant toi,
Va d'un crime inutile entretenir ton Roi;
Et montre en ta perſonne aux peuples d'Italie
La ſainteté de Rome, & ton ignominie.
Qu'on l'emmène, licteurs.

SCÈNE III.

Les SÉNATEURS, BRUTUS, VALERIUS, PROCULUS.

BRUTUS.

Eh bien, Valerius,
Ils ſont ſaiſis ſans doute, ils ſont au moins connus?
Quel ſombre & noir chagrin couvrant votre viſage,
De maux encor plus grands ſemble être le préſage?
Vous frémiſſez.

VALERIUS.

Songez, que vous êtes Brutus.

BRUTUS.

Expliquez-vous....

VALERIUS.

Je tremble à vous en dire plus.

(*Il lui donne des tablettes.*)

Voyez, Seigneur, lisez; connaissez les coupables.

BRUTUS *prenant les tablettes.*

Me trompez-vous, mes yeux? O jours abominables!
O père infortuné! Tibérinus? mon fils!
Sénateurs, pardonnez... le perfide est-il pris?

VALERIUS.

Avec deux conjurés il s'est osé défendre;
Ils ont choisi la mort plutôt que de se rendre;
Percé de coups, Seigneur, il est tombé près d'eux;
Mais il reste à vous dire un malheur plus affreux,
Pour vous, pour Rome entière, & pour moi plus sensible.

BRUTUS.

Qu'entends-je?

VALERIUS.

Reprenez cette liste terrible,
Que chez Messala même a saisi Proculus.

BRUTUS.

Lisons donc... je frémis, je tremble, ciel! Titus!

(*Ils se laisse tomber entre les bras de Proculus.*)

VALERIUS.

Assez près de ces lieux je l'ai trouvé sans armes,
Errant, désespéré, plein d'horreur & d'allarmes:
Peut-être il détestait cet horrible attentat.

BRUTUS.

Allez, pères conscrits, retournez au Sénat;
Il ne m'appartient plus d'oser y prendre place;
Allez, exterminez ma criminelle race.

Puniſſez-en le père, & juſques dans mon flanc
Recherchez ſans pitié la ſource de leur ſang.
Je ne vous ſuivrai point, de peur que ma préſence
Ne ſuſpendît de Rome, ou fléchît la vengeance.

SCENE IV.

BRUTUS *ſeul.*

GRANDS Dieux, à vos décrets tous mes vœux ſont ſoumis.
Dieux vengeurs de nos loix, vengeurs de mon pays,
C'eſt vous qui par mes mains fondiez, ſur la juſtice,
De notre liberté l'éternel édifice :
Voulez-vous renverſer ſes ſacrés fondemens,
Et contre votre ouvrage armez-vous mes enfans ?
Ah! que Tibérinus en ſa lâche furie
Ait ſervi nos tyrans, ait trahi ſa patrie ;
Le coup en eſt affreux ; le traître était mon fils.
Mais, Titus! un héros, l'amour de ſon pays,
Qui dans ce même jour, heureux & plein de gloire,
A vu par un triomphe honorer ſa victoire!
Titus, qu'au Capitole ont couronné mes mains!
L'eſpoir de ma vieilleſſe, & celui des Romains!
Titus! Dieux!

SCENE V.

BRUTUS, VALERIUS, Suite, Licteurs.

VALERIUS.

DU Sénat la volonté ſuprême
Eſt que ſur votre fils vous prononciez vous-même.

BRUTUS.

Moi ?

VALERIUS

Vous seul.

BRUTUS.

Et du reste en a-t-il ordonné ?

VALERIUS.

Des conjurés, Seigneur, le reste est condamné;
Au moment où je parle ils ont vécu peut-être.

BRUTUS.

Et du sort de mon fils le Sénat me rend maître ?

VALERIUS.

Il croit à vos vertus devoir ce rare honneur.

BRUTUS.

O patrie !

VALERIUS.

Au Sénat que dirai-je, Seigneur ?

BRUTUS.

Que Brutus voit le prix de cette grace insigne,
Qu'il ne la cherchait pas ... mais qu'il s'en rendra digne...
Mais mon fils s'est rendu sans daigner résister;
Il pourrait... pardonnez si je cherche à douter;
C'était l'appui de Rome, & je sens que je l'aime.

VALERIUS.

Seigneur, Tullie...

BRUTUS.

Eh bien...

VALERIUS.

Tullie au moment même
N'a que trop confirmé ces soupçons odieux.

BRUTUS.

Comment, Seigneur ?

VALERIUS.

A peine elle a revu ces lieux,
A peine elle aperçoit l'appareil des supplices,
Que sa main consommant ces tristes sacrifices,
Elle tombe, elle expire, elle immole à nos loix
Ce reste infortuné de nos indignes Rois.
Si l'on nous trahissait, Seigneur, c'était pour elle.
Je respecte en Brutus la douleur paternelle;
Mais tournant vers ces lieux ses yeux appesantis,
Tullie en expirant a nommé votre fils.

BRUTUS.

Justes Dieux!

VALERIUS.

C'est à vous à juger de son crime;
Condamnez, épargnez, ou frappez la victime.
Rome doit approuver ce qu'aura fait Brutus.

BRUTUS.

Licteurs, que devant moi l'on amène Titus.

VALERIUS.

Plein de votre vertu, Seigneur, je me retire:
Mon esprit étonné vous plaint, & vous admire;
Et je vais au Sénat apprendre avec terreur
La grandeur de votre ame & de votre douleur.

SCENE VI.

BRUTUS, PROCULUS.

BRUTUS.

NON, plus j'y pense encor, & moins je m'imagine
Que mon fils des Romains ait tramé la ruine.

Pour ſon père & pour Rome il avait trop d'amour;
On ne peut à ce point s'oublier en un jour.
Je ne le puis penſer, mon fils n'eſt point coupable.

PROCULUS.

Meſſala, qui forma ce complot déteſtable,
Sous ce grand nom peut-être a voulu ſe couvrir;
Peut-être on hait ſa gloire, on cherche à la flétrir.

BRUTUS.

Plût au ciel!

PROCULUS.

De vos fils c'eſt le ſeul qui vous reſte;
Qu'il ſoit coupable, ou non, de ce complot funeſte,
Le Sénat indulgent vous remet ſes deſtins;
Ses jours ſont aſſurés, puiſqu'ils ſont dans vos mains.
Vous ſaurez à l'Etat conſerver ce grand homme;
Vous êtes père enfin.

BRUTUS.

Je ſuis Conſul de Rome.

SCÈNE VII.

BRUTUS, PROCULUS, TITUS *dans le fond du théâtre, avec des Licteurs.*

PROCULUS.

Le voici.

TITUS.

C'eſt Brutus! ô douloureux momens!
O terre, entr'ouvre-toi ſous mes pas chancelans!
Seigneur, ſouffrez qu'un fils...

BRUTUS.

Arrête, téméraire.

De deux fils que j'aimai, les dieux m'avaient fait père;
J'ai perdu l'un. Que dis-je? ah! malheureux Titus
Parle : ai-je encor un fils?

TITUS.

Non, vous n'en avez plus.

BRUTUS.

Réponds donc à ton Juge, opprobre de ma vie.
(*Il s'assied.*)
Avais-tu résolu d'opprimer ta patrie,
D'abandonner ton père au pouvoir absolu,
De trahir tes sermens?

TITUS.

Je n'ai rien résolu;
Plein d'un mortel poison dont l'horreur me dévore,
Je m'ignorais moi-même, & je me cherche encore;
Mon cœur encor surpris de son égarement,
Emporté loin de soi, fut coupable un moment;
Ce moment m'a couvert d'une honte éternelle,
A mon pays que j'aime il m'a fait infidelle :
Mais ce moment passé, mes remords infinis
Ont égalé mon crime, & vengé mon pays.
Prononcez mon arrêt. Rome, qui vous contemple,
A besoin de ma perte, & veut un grand exemple.
Par mon juste supplice il faut épouvanter
Les Romains, s'il en est qui puissent m'imiter.
Ma mort servira Rome autant qu'eût fait ma vie;
Et ce sang en tout tems utile à sa patrie,
Dont je n'ai qu'aujourd'hui souillé la pureté,
N'aura coulé jamais que pour la liberté.

BRUTUS.

Quoi! tant de perfidie avec tant de courage?
De crimes, de vertus, quel horrible aſſemblage!
Quoi! ſous ces lauriers même, & parmi ces drapeaux,
Que ſon ſang à mes yeux rendait encor plus beaux,
Quel démon t'inſpira cette horrible inconſtance?

TITUS.

Toutes les paſſions, la ſoif de la vengeance,
L'ambition, la haine, un inſtant de fureur...

BRUTUS.

Achève, malheureux.

TITUS.

Une plus grande erreur,
Un feu qui dans mes ſens eſt même encor le maître,
Qui fit tout mon forfait, qui l'augmente peut-être.
C'eſt trop vous offenſer par cet aveu honteux,
Inutile pour Rome, indigne de nous deux.
Mon malheur eſt au comble, ainſi que ma furie;
Terminez mes forfaits, mon déſeſpoir, ma vie,
Votre opprobre, & le mien. Mais ſi dans les combats
J'avais ſuivi la trace où m'ont conduit vos pas,
Si je vous imitai, ſi j'aimai ma patrie,
D'un remords aſſez grand ſi ma faute eſt ſuivie,

Il ſe jette à genoux.

A cet infortuné daignez ouvrir les bras;
Dites du moins, Mon fils, Brutus ne te hait pas.
Ce mot ſeul me rendant mes vertus & ma gloire,
On dira que Titus, deſcendant chez les morts,
Eut un regard de vous pour prix de ſes remords,
Que vous l'aimiez encor, & que malgré ſon crime

Votre

Votre fils dans la tombe emporta votre eſtime.

BRUTUS.

Son remords me l'arrache. O Rome! ô mon pays!
Proculus. ...... à la mort que l'on mène mon fils.
Lève-toi, cher appui qu'eſpérait ma vieilleſſe:
Viens embraſſer ton père: il ta dû condamner;
Mais s'il n'était Brutus, il t'allait pardonner.
Mes pleurs, en te parlant, inondent ton viſage:
Va, portè à ton ſupplice un plus mâle courage,
Va, ne t'attendris point, ſois plus Romain que moi;
Et que Rome t'admire en ſe vengeant de toi.

TITUS.

Adieu, je vais périr, digne encor de mon père.

On l'emmène.

SCENE VIII.

BRUTUS, PROCULUS.

PROCULUS.

SEIGNEUR, tout le Sénat, dans ſa douleur ſincère,
En frémiſſant du coup qui doit vous accabler...

BRUTUS.

Vous connaiſſez Brutus, & l'oſez conſoler?
Songez qu'on nous prépare une attaque nouvelle.
Rome ſeule a mes ſoins, mon cœur ne connaît qu'elle.
Allons, que les Romains, dans ces momens affreux,
Me tiennent lieu du fils que j'ai perdu pour eux;
Que je finiſſe au moins ma déplorable vie,
Comme il eût dû mourir, en vengeant la patrie.

SCÈNE DERNIERE.

BRUTUS, PROCULUS, un SÉNATEUR.

LE SÉNATEUR.

SEIGNEUR...

BRUTUS.

Mon fils n'est plus?

LE SÉNATEUR.

C'en est fait ... & mes yeux...

BRUTUS.

Rome est libre. Il suffit.. Rendons graces aux Dieux.

Fin du cinquième & dernier Acte.

LA MORT
DE
CÉSAR,
TRAGÉDIE.

LETTERA
DEL SIGNOR
CONTE ALGAROTTI
AL SIGNORE
ABATE FRANCHINI
Inviato del Gran DUCA DI TOSCANA a Parigi.

IO non ſon per che cagione coteſti Signori ſi abbiano a maravigliar tanto che io mi ſia per alcune ſettimane ritirato alla campagna, e in un angolo di una provincia como e' dicono. Ella nò che non ſe ne maraviglia punto; la qual pur ſa à che fine io mi vada cercando varj paeſi, e quali coſe io m'abbia potuto trovare in queſta campagna. Qui lungi dal tumulto di Parigi vi ſi gode una vita condita dà piaceri della mente; e ben ſi può dire che a queſte cene non manca nè Lambert *nè* Molière. *Io do l'ultima mano à miei* Dialoghi, *i quali han trovata molta grazia innanzi gli occhi così della bella* Emilia, *come del dotto* Voltaire; *e quaſi direi allo ſpecchio di eſſi io vò ſtudiando i bei modi della culta converſazione che vorrei pur trasferire nella mia operetta. Ma che dira ella ſe dal fondo di queſta provincia io le manderò coſa che dovriano pur tanto deſiderare coteſti Signori* inter beatæ fumum & opes ſtrepitumque Romæ? *Queſta ſi è il* Ceſare *del noſtro* Voltaire *non alterato o manco, ma quale è uſcito delle mani dell' autore ſuo. Io non dubito che ella non ſia per prendere, in leggendo queſta tragedia, un piacer grandiſſimo; e credo che anch' ella vi ravviſerà dentro un nuovo genere di perfezione à che ſi può recare il teatro tragico Franceſe. Benchè un gran paradoſſo parrà coteſto à coloro che credono ſpenta la ſortuna di quello inſieme con* Cornelio *e* Racine, *e nulla ſanno immaginare ſopra le coſtoro produzioni. Ma certo niente pareva, non ſono ancora*

molti anni passati, che si avesse a desiderare nella musica vocale dopo Scarlatti, *o nella strumentale* dopo Corelli. *Pur nondimeno il* Marcello *ed il* Tartini *ne han fatto sentire che sentire che vi avea così nell' una come nell' altra alcun termine più là. Intantochè egli pare non accorgersi l'uomo de' luoghi che rimangono ancora vacui nelle arti se non dopo occupati. Così interverrà nel teatro; e la morte di* Giulio Cesare *mostrerà* nescio quid majus quanto *al genere delle tragedie Francesi. Che se la tragedia, a distinzione della commedia, è la imitazione di un' azione che abbia in se del terrible e del compassionevole, è facile à vedere, quanto questa che non è intorno à un matrimonio o à un amoretto, ma che è intorno à un fatto atrocissimo e alla più gran rivoluzione che sia avvenuta nel più grande imperio del mondo, è facile dico à vedere quanto ella venga ad essere più distinta dalla commedia delle altre tragedie Francesi, e monti dirò così sopra un coturno più alto di quelle. Ma non è già per tutto ciò che io credo che i più non sieno per sentirla altrimenti. Non fa mestieri aver veduto* mores hominum multorum & urbes *per sapere che i più bei ragionamenti del mondo se ne vanno quasi sempre con la peggio quando egli hanno à combattere contra le opinioni radicate dall' usanza e dall' autorità di quel sesso, il cui imperio si stende sino alle provincie scientifiche. L'amore che è signor dispotico delle scene Francesi vorrà difficilmente comportare, che altre passioni vogliano partire il regno con esso lui; & non sò come una tragedia dove non entran donne, tutta sentimenti di libertà e pratiche di politica, potrà piacere là dove odono* Mitridate *fare il galante sul punto di muovere il campo verso Roma, e dove odono* Cesare *medesimo che novello* Orlando *si vanta di aver fatto giostra con* Pompeo *in Farsaglia per i belli occhi di* Cleopatra. *E forse che il* Cesare *del* Voltaire *potrà correre la medesima fortuna à Parigi che* Temistocle, Alcibiade *e quegli altri grandi uomini della Grecia corsero in Atene; i quali erano ammirati da tutta la Terra e sbanditi à un tempo medesimo della patria loro.*

Come sia, il Voltaire *ha preso in questa tragedia ad imitare la severità del teatro Inglese, e segnatamente* Shakespeare *uno de' loro poëti, in cui dicesi, e non a torto, che vi sono errori innumerabili e pensieri inimitabili,* faults innumerable aud

thoughts inimitable. *Del che il ſuo* Ceſare *medeſimo ne fà pieniſſima fede. E ben ella può credere che il noſtro poëta ha fatto quell' uſo di* Shakeſpeare *che* Virgilio *faceva di* Ennio. *Egli ha eſpreſſo in Franceſe le due ſcene ultime della tragedia Ingleſe, le quali, toltone alcune mende, ſono come quelle due di* Burro *e di* Narciſo *con* Nerone *del* Britannico, *due ſpecchi cioè di eloquenza nel perſuadere altrui le coſe le più contrarie tra loro ſullo ſteſſo argomento. Ma chi ſa ſe anche da queſto lato, voglio dire a cagion della imitazione di* Shakeſpeare, *queſta tragedia non ſia per piacere meno che non ſi vorrebbe? A niuno è naſcoſto come la Francia e l' Inghilterra ſono rivali nalla politica, nel commercio, nella gloria delle armi e delle lettere.*

Littora littoribus contraria fluctibus undæ.

E ſi potrebbe dare il caſo la poeſia Ingleſe foſſe accolta a Parigi allo ſteſſo modo della filoſofia che è ſtata loro recata dal medeſimo paeſe. Ma certo dovranno ſapere i Franceſi non picciolo grado à chi è venuto ad arricchire in certa maniera il loro Parnaſſo di una ſorgente novella. Tanto più che grandiſſima è la diſcrezione con che ad imitare gl' Ingleſi s'è fatto il noſtro poëta, come colui che ha traſportato nel teatro di Francia la ſeverità delle loro tragedie ſenza la ferocità. Nella quale idea d'imitazione egli ha di gran lunga ſuperato Addiſſono, *il quale nel ſuo* Catone *ha moſtrato a' ſuoi non tanto la regolarità del teatro Franceſe quanto la importunità degli amori di quello. E con ciò egli è venuto à corrompere uno de' pochiſſimi drammi moderni, in cui lo ſtile ſia veramente tragico, e in cui i Romani parlino Latino, à dir così, e non Spagnuolo.*

Ma un romore ſenza dubbio grandiſſimo ella ſentirà levarſi contro à queſta tragedia, perchè ella ſia di tre atti ſolàmente. Ariſtotile, *egli è il vero, parlando nella poetica della lunghezza dell' azione teatrale, non ſi ſpiega così chiaramente ſopra queſta tal diviſione in cinque atti, ma ognuno ſa quei verſi della poetica Latina:*

Neve minor neu ſit quinto productior actu
Fabula quæ poſci vult & ſpectata reponi.

Il qual precetto da Orazio *per la commedia egualmente che pèr la tragedia. Ma ſe pur vi ha delle commedie di* Molière *di trè atti e non più, e che ciò non oſtante ſon tenute buone, non ſo perchè non vi poſſa ancora eſſere una buona tragedia che ſia di tre atti, & non di cinque.*

> ——— ——— ——— ——— Quid autem
> Cæcilio Plautoque dabit Romanus ademptum
> Virgilio Varioque?

E forſe che ſarebbe per lo migliore ſe la maggior parte delle tragedie di oggidì ſi riduceſſero à trè atti ſolamente; dacchè ſi vede che per aggiungere i cinque, il più degli autori ſono pur ſtati coſtretti ad appiccarvi degli epiſodi, i quali allungano il componimento e ne ſceman l'effetto, ſnervando come fanno l'azione principale. E il Racine *medeſimo per ſomiglianti ragioni compoſe gia l'*Eſter *di tre atti e non più. Che ſe i Greci nelle loro tragedie benchè ſempliciſſime furono religioſi oſſervatori della diviſione in cinque atti, è da far conſiderazione, oltre che per lo più gli atti ſono anzi brevi che nò, che il coro vi occupa una grandiſſima parte del dramma.*

Io non ſo ſe quivi io bene m'apponga; queſto ſo certo che mi giova parlare di poeſia con eſſo lei che ne potrebbe eſſer maeſtro come ella ne è talora leggiadriſſimo arteſice. Pollio & ipſe facit nova carmina. *Sicchè ella ben ſaprà ſcorgere la bellezza di queſta tragedia, molti verſi della quale hanno di già occupato un luogo nella mia memoria, e vi riſuonan dentro in maniera che io non gli potrei far tacere. E pigliando principalmente ad eſaminare la coſtituzione della favola, ella potrà meglio giudicare di chicheſia ſe il* Voltaire *ſiccome ha aperto tra' ſuoi una nuova carriera così ancora ne ſia giunto alla metà. Ma che non vien ella medeſima à Cirey à communicarci le dotte ſue rifleſſioni? ora maſſimamente che ne aſſicurano eſſere per la pace gia ſegnata compoſte le coſe di Europa. Niente allora quì mancherebbe al deſiderio mio, e à niuno potrebbe parer nuovo in Parigi che io mi rimaneſſi in una provincia.*

Cirey, 12 Octobre 1735.

ACTEURS.

JULES-CÉSAR, Dictateur.

MARC-ANTOINE, Consul.

JUNIUS BRUTUS, Préteur.

CASSIUS,
CIMBER,
DÉCIMUS,
DOLABELLA,
CASCA,
} Sénateurs.

Les Romains.

Licteurs.

La Scène est à Rome au Capitole.

LA MORT DE CÉSAR, Sc. dern.



H. Gravelot inv. J. P.

LA MORT DE CÉSAR,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CÉSAR, ANTOINE.

ANTOINE.

CÉSAR, tu vas régner; voici le jour auguſte
Où le peuple Romain, pour toi toujours injuſte,
Changé par tes vertus, va reconnaître en toi
Son vainqueur, ſon appui, ſon vengeur, & ſon Roi.
Antoine, tu le ſais, ne connaît point l'envie.
J'ai chéri plus que toi la gloire de ta vie;
J'ai préparé la chaîne où tu mets les Romains,
Content d'être ſous toi le ſecond des humains;
Plus fier de t'attacher ce nouveau diadême,
Plus grand de te ſervir que de régner moi-même.
Quoi! tu ne me réponds que par de longs ſoupirs!
Ta grandeur fait ma joie, & fait tes déplaiſirs!
Roi de Rome & du Monde, eſt-ce à toi de te plaindre?
Céſar peut-il gémir, ou Céſar peut-il craindre?
Qui peut à ta grande ame inſpirer la terreur?

CÉSAR.

L'amitié, cher Antoine; il faut t'ouvrir mon cœur.
Tu fais que je te quitte, & le destin m'ordonne
De porter nos drapeaux aux champs de Babylone.
Je pars, & vais venger sur le Parthe inhumain
La honte de Craffus & du peuple Romain.
L'aigle des légions, que je retiens encore,
Demande à s'envoler vers les mers du Bosphore;
Et mes braves soldats n'attendent pour signal
Que de revoir mon front ceint du bandeau royal.
Peut-être avec raison César peut entreprendre
D'attaquer un pays qu'a soumis Alexandre:
Peut-être les Gaulois, Pompée & les Romains,
Valent bien les Perfans fubjugués par fes mains.
J'ose au moins le penser; & ton ami se flatte
Que le vainqueur du Rhin peut l'être de l'Euphrate.
Mais cet espoir m'anime, & ne m'aveugle pas.
Le sort peut se lasser de marcher sur mes pas:
La plus haute sagesse en est souvent trompée;
Il peut quitter César, ayant trahi Pompée;
Et dans les factions, comme dans les combats,
Du triomphe à la chute il n'est souvent qu'un pas.
J'ai servi, commandé, vaincu, quarante années;
Du monde entre mes mains j'ai vu les destinées;
Et j'ai toujours connu qu'en chaque événement,
Le destin des Etats dépendait d'un moment.
Quoi qu'il puisse arriver, mon cœur n'a rien à craindre;
Je vaincrai sans orgueil, ou mourrai sans me plaindre.
Mais j'exige en partant, de ta tendre amitié,

Qu'Antoine à mes enfans soit pour jamais lié ;
Que Rome par mes mains défendue & conquise,
Que la terre à mes fils, comme à toi, soit soumise :
Et qu'emportant d'ici le grand titre de Roi,
Mon sang & mon ami le prennent après moi.
Je te laisse aujourd'hui ma volonté dernière.
Antoine, à mes enfans il faut servir de père.
Je ne veux point de toi demander des sermens,
De la foi des humains sacrés & vains garans ;
Ta promesse suffit, & je la crois plus pure
Que les autels des Dieux entourés du parjure.

ANTOINE.

C'est déja pour Antoine une assez dure loi,
Que tu cherches la guerre & le trépas sans moi,
Et que ton intérêt m'attache à l'Italie,
Quand la gloire t'appelle aux bornes de l'Asie.
Je m'afflige encor plus de voir que ton grand cœur
Doute de sa fortune, & présage un malheur :
Mais je ne comprends point ta bonté qui m'outrage.
César, que me dis-tu de tes fils, de partage ?
Tu n'as de fils qu'Octave, & nulle adoption
N'a d'un autre César appuyé ta maison.

CÉSAR.

Il n'est plus tems, ami, de cacher l'amertume
Dont mon cœur paternel en secret se consume.
Octave n'est mon sang qu'à la faveur des loix ;
Je l'ai nommé César, il est fils de mon choix.
Le destin, (dois-je dire, ou propice, ou sévère ?)
D'un véritable fils en effet m'a fait père ;

D'un fils que je chéris, mais qui pour mon malheur,
A ma tendre amitié répond avec horreur.

ANTOINE.

Et quel eſt cet enfant? Quel ingrat peut-il être,
Si peu digne du ſang dont les Dieux l'ont fait naître?

CÉSAR.

Ecoute : Tu connais ce malheureux Brutus,
Dont Caton cultiva les farouches vertus.
De nos antiques loix ce défenſeur auſtère,
Ce rigide ennemi du pouvoir arbitraire,
Qui toujours contre moi, les armes à la main,
De tous mes ennemis a ſuivi le deſtin;
Qui fut mon priſonnier aux champs de Theſſalie,
A qui j'ai malgré lui ſauvé deux fois la vie,
Né, nourri loin de moi chez mes fiers ennemis.

ANTOINE.

Brutus! il ſe pourrait......

CÉSAR.

Ne m'en crois pas. Tiens, lis.

ANTOINE.

Dieux! la ſœur de Caton, la fière Servilie!

CÉSAR.

Par un hymen ſecret elle me fut unie.
Ce farouche Caton, dans nos premiers débats,
La fit preſqu'à mes yeux paſſer en d'autres bras :
Mais le jour qui forma ce ſecond hyménée,
De ſon nouvel époux trancha la deſtinée.
Sous le nom de Brutus mon fils fut élevé.
Pour me haïr, ô ciel! était-il réſervé?
Mais lis : tu ſauras tout par cet écrit funeſte.

ANTOINE. (*Il lit.*)

César, je vais mourir. La colère céleſte
Va finir à la fois ma vie & mon amour.
Souviens-toi qu'à Brutus Céſar donna le jour :
Adieu. Puiſſe ce fils éprouver pour ſon père
L'amitié qu'en mourant te conſervait ſa mère !

Servilie.

Quoi ! faut-il que du ſort la tyrannique loi,
Céſar, te donne un fils ſi peu ſemblable à toi ?

CÉSAR.

Il a d'autres vertus ; ſon ſuperbe courage
Flatte en ſecret le mien, même alors qu'il l'outrage.
Il m'irrite, il me plaît. Son cœur indépendant
Sur mes ſens étonnés prend un fier aſcendant.
Sa fermeté m'impoſe, & je l'excuſe même,
De condamner en moi l'autorité ſuprême.
Soit qu'étant homme & père, un charme ſéducteur,
L'excuſant à mes yeux, me trompe en ſa faveur ;
Soit qu'étant né Romain, la voix de ma patrie
Me parle malgré moi contre ma tyrannie ;
Et que la liberté que je viens d'opprimer,
Plus forte encor que moi, me condamne à l'aimer.
Te dirai-je encor plus ? Si Brutus me doit l'être,
S'il eſt fils de Céſar, il doit haïr un maître.
J'ai penſé comme lui dès mes plus jeunes ans ;
J'ai déteſté Sylla, j'ai haï les tyrans.
J'euſſe été citoyen, ſi l'orgueilleux Pompée
N'eût voulu m'opprimer ſous ſa gloire uſurpée.
Né fier, ambitieux, mais né pour les vertus,
Si je n'étais Céſar, j'aurais été Brutus.

Tout homme à ſon état doit plier ſon courage.
Brutus tiendra bientôt un différent langage,
Quand il aura connu de quel ſang il eſt né.
Crois-moi, le diadême à ſon front deſtiné
Adoucira dans lui ſa rudeſſe importune;
Il changera de mœurs en changeant de fortune.
La nature, le ſang, mes bienfaits, tes avis,
Le devoir, l'intérêt, tout me rendra mon fils.

ANTOINE.

J'en doute. Je connais ſa fermeté farouche:
La ſecte dont il eſt n'admet rien qui la touche.
Cette ſecte intraitable, & qui fait vanité
D'endurcir les eſprits contre l'humanité,
Qui dompte & foule aux pieds la nature irritée,
Parle ſeule à Brutus, & ſeule eſt écoutée.
Ces préjugés affreux, qu'ils appellent devoir,
Ont ſur ces cœurs de bronze un abſolu pouvoir.
Caton même, Caton, ce malheureux ſtoïque,
Ce héros forcené, la victime d'Utique,
Qui, fuyant un pardon qui l'eût humilié,
Préféra la mort même à ta tendre amitié;
Caton fut moins altier, moins dur, & moins à craindre,
Que l'ingrat qu'à t'aimer ta bonté veut contraindre.

CÉSAR.

Cher ami, de quels coups tu viens de me frapper!
Que m'as-tu dit?

ANTOINE.

Je t'aime, & ne te puis tromper.

CÉSAR.

Le tems amollit tout.

ANTOINE.

Mon cœur en déſeſpère.

CÉSAR.

Quoi, ſa haine!...

ANTOINE.

Crois-moi.

CÉSAR.

N'importe, je ſuis père.
J'ai chéri, j'ai ſauvé mes plus grands ennemis :
Je veux me faire aimer de Rome & de mon fils;
Et conquérant des cœurs vaincus par ma clémence,
Voir la terre & Brutus adorer ma puiſſance.
C'eſt à toi de m'aider dans de ſi grands deſſeins :
Tu m'as prêté ton bras, pour dompter les humains;
Dompte aujourd'hui Brutus, adoucis ſon courage,
Prépare par degrés cette vertu ſauvage
Au ſecret important qu'il lui faut révéler,
Et dont mon cœur encor héſite à lui parler.

ANTOINE.

Je ferai tout pour toi; mais j'ai peu d'eſpérance.

SCÈNE II.

CÉSAR, ANTOINE, DOLABELLA.

DOLABELLA.

César, les Sénateurs attendent audience;
A ton ordre ſuprême ils ſe rendent ici.

CÉSAR.

Ils ont tardé longtems... Qu'ils entrent.

ANTOINE.

Les voici.

Que je lis ſur leur front de dépit & de haine !

SCENE III.

CÉSAR, ANTOINE, BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DÉCIMUS, CINNA, CASCA, &c. Licteurs.

CÉSAR *aſſis.*

Venez, dignes ſoutiens de la grandeur Romaine,
Compagnons de Céſar. Approchez, Caſſius,
Cimber, Cinna, Décime, & toi mon cher Brutus.
Enfin voici le tems, ſi le ciel me ſeconde,
Où je vais achever la conquête du Monde,
Et voir dans l'Orient le trône de Cyrus
Satisfaire, en tombant, aux mânes de Craſſus.
Il eſt tems d'ajouter, par le droit de la guerre,
Ce qui manque aux Romains des trois parts de la terre.
Tout eſt prêt, tout prévu pour ce vaſte deſſein :
L'Euphrate attend Céſar ; & je pars dès demain.
Brutus & Caſſius me ſuivront en Aſie ;
Antoine retiendra la Gaule & l'Italie.
De la mer Atlantique, & des bords du Bétis,
Cimber gouvernera les Rois aſſujettis.
Je donne à Décimus la Grèce & la Lycie,
A Marcellus le Pont, à Caſça la Syrie.
Ayant ainſi réglé le ſort des nations,
Et laiſſant Rome heureuſe & ſans diviſions,
Il ne reſte au Sénat, qu'à juger ſous quel titre

De

De Rome & des humains je dois être l'arbitre.
ylla fut honoré du nom de Dictateur;
Marius fut Conful, & Pompée Empereur.
J'ai vaincu le dernier; & c'eft affez vous dire
Qu'il faut un nouveau nom pour un nouvel Empire,
Un nom plus grand, plus faint, moins fujet aux revers,
Autrefois craint dans Rome, & cher à l'univers.
Un bruit trop confirmé fe répand fur la terre,
Qu'en vain Rome aux Perfans ofe faire la guerre;
Qu'un Roi feul peut les vaincre & leur donner la loi:
Céfar va l'entreprendre, & Céfar n'eft pas Roi.
Il n'eft qu'un citoyen fameux par fes fervices,
Qui peut du peuple encor effuyer les caprices....
Romains, vous m'entendez, vous favez mon efpoir;
Songez à mes bienfaits, fongez à mon pouvoir.

CIMBER.

Céfar, il faut parler. Ces fceptres, ces couronnes,
Ce fruit de nos travaux, l'univers que tu donnes,
Seraient aux yeux du peuple, & du Sénat jaloux,
Un outrage à l'Etat, plus qu'un bienfait pour nous.
Marius, ni Sylla, ni Carbon, ni Pompée,
Dans leur autorité fur le peuple ufurpée,
N'ont jamais prétendu difpofer à leur choix
Des conquêtes de Rome, & nous parler en Rois.
Céfar, nous attendions de ta clémence augufte
Un don plus précieux, une faveur plus jufte,
Au-deffus des Etats donnés par ta bonté...

CÉSAR.

Qu'ofes-tu demander, Cimber?

CIMBER.

La liberté.

CASSIUS.

Tu nous l'avais promiſe; & tu juras toi-même
D'abolir pour jamais l'autorité ſuprême;
Et je croyais toucher à ce moment heureux,
Où le vainqueur du monde allait combler nos vœux.
Fumante de ſon ſang, captive, déſolée,
Rome dans cet eſpoir renaiſſait conſolée.
Avant que d'être à toi nous ſommes ſes enfans;
Je ſonge à ton pouvoir; mais ſonge à tes ſermens.

BRUTUS.

Oui, que Céſar ſoit grand: mais que Rome ſoit libre.
Dieux! maîtreſſe de l'Inde, eſclave au bord du Tibre!
Qu'importe que ſon nom commande à l'univers,
Et qu'on l'appelle Reine, alors qu'elle eſt aux fers?
Qu'importe à ma patrie, aux Romains que tu braves,
D'apprendre que Céſar a de nouveaux eſclaves?
Les Perſans ne ſont pas nos plus fiers ennemis;
Il en eſt de plus grands. Je n'ai point d'autre avis.

CÉSAR.

Et toi, Brutus, auſſi?

ANTOINE *à Céſar.*

Tu connais leur audace:
Vois ſi ces cœurs ingrats ſont dignes de leur grace.

CÉSAR.

Ainſi vous voulez donc, dans vos témérités,
Tenter ma patience, & laſſer mes bontés?
Vous qui m'appartenez par le droit de l'épée,

Rampans ſous Marius, eſclaves de Pompée;
Vous qui ne reſpirez qu'autant que mon courroux
Retenu trop longtems s'eſt arrêté ſur vous:
Républicains ingrats, qu'enhardit ma clémence,
Vous qui devant Sylla garderiez le ſilence;
Vous que ma bonté ſeule invite à m'outrager,
Sans craindre que Céſar s'abaiſſe à ſe venger.
Voilà ce qui vous donne une ame aſſez hardie
Pour oſer me parler de Rome & de patrie,
Pour affecter ici cette illuſtre hauteur,
Et ces grands ſentimens devant votre vainqueur.
Il les falait avoir aux plaines de Pharſale.
La fortune entre nous devient trop inégale.
Si vous n'avez ſu vaincre, apprenez à ſervir.

BRUTUS.

Céſar, aucun de nous n'apprendra qu'à mourir.
Nul ne m'en déſavoue; & nul en Theſſalie
N'abaiſſa ſon courage à demander la vie.
Tu nous laiſſas le jour, mais pour nous avilir:
Et nous le déteſtons, s'il te faut obéir.
Céſar, qu'à ta colère aucun de nous n'échappe:
Commence ici par moi; ſi tu veux régner, frappe.

CÉSAR.

Ecoute... & vous ſortez *. Brutus m'oſe offenſer?
Mais ſais-tu de quels traits tu viens de me percer?
Va, Céſar eſt bien loin d'en vouloir à ta vie.
Laiſſe-là du Sénat l'indiſcrète furie.

* *Les Sénateurs ſortent.*

Demeure. C'eſt toi ſeul qui peux me déſarmer.
Demeure. C'eſt toi ſeul que Céſar veut aimer.

BRUTUS.

Tout mon ſang eſt à toi, ſi tu tiens ta promeſſe;
Si tu n'es qu'un tyran, j'abhorre ta tendreſſe;
Et je ne peux reſter avec Antoine & toi,
Puiſqu'il n'eſt plus Romain, & qu'il demande un Roi.

SCENE IV.

CÉSAR, ANTOINE.

ANTOINE.

EH bien, t'ai-je trompé? Crois-tu que la nature
Puiſſe amollir une ame, & ſi fière, & ſi dure?
Laiſſe, laiſſe à jamais dans ſon obſcurité
Ce ſecret malheureux qui pèſe à ta bonté.
Que de Rome, s'il veut, il déplore la chute;
Mais qu'il ignore au moins quel ſang il perſécute.
Il ne mérite pas de te devoir le jour.
Ingrat à tes bontés, ingrat à ton amour,
Renonce-le pour fils.

CÉSAR.

Je ne le puis: je l'aime.

ANTOINE.

Ah! ceſſe donc d'aimer l'orgueil du diadême:
Deſcends donc de ce rang, où je te vois monté;
La bonté convient mal à ton autorité;
De ta grandeur naiſſante elle détruit l'ouvrage.
Quoi! Rome eſt ſous tes loix, & Caſſius t'outrage!

Quoi Cimber ! quoi Cinna ! ces obſcurs Sénateurs,
Aux yeux du Roi du Monde affectent ces hauteurs !
Ils bravent ta puiſſance, & ces vaincus reſpirent !

CÉSAR.

Ils ſont nés mes égaux ; mes armes les vainquirent ;
Et trop au-deſſus d'eux, je leur puis pardonner
De frémir ſous le joug que je veux leur donner.

ANTOINE.

Marius de leur ſang eût été moins avare.
Sylla les eût punis.

CÉSAR.

Sylla fut un barbare,
Il n'a ſu qu'oprimer. Le meurtre & la fureur
Faiſaient ſa politique, ainſi que ſa grandeur.
Il a gouverné Rome au milieu des ſupplices ;
Il en était l'effroi, j'en ferai les délices.
Je ſais quel eſt le peuple, on le change en un jour :
Il prodigue aiſément ſa haine & ſon amour.
Si ma grandeur l'aigrit, ma clémence l'attire.
Un pardon politique à qui ne peut me nuire,
Dans mes chaînes qu'il porte, un air de liberté
A ramené vers moi ſa faible volonté.
Il faut couvrir de fleurs l'abîme où je l'entraîne,
Flatter encor ce tigre à l'inſtant qu'on l'enchaîne,
Lui plaire en l'accablant, l'aſſervir, le charmer,
Et punir mes rivaux en me faiſant aimer.

ANTOINE.

Il faudrait être craint : c'eſt ainſi que l'on règne.

CÉSAR.

Va, ce n'eſt qu'aux combats que je veux qu'on me craigne.

ANTOINE.

Le peuple abusera de ta facilité.

CÉSAR.

Le peuple a jusqu'ici consacré ma bonté.
Vois ce temple que Rome élève à ma clémence.

ANTOINE.

Crains qu'elle n'en élève un autre à la vengeance :
Crains des cœurs ulcérés, nourris de désespoir,
Idolâtres de Rome, & cruels par devoir.
Cassius allarmé prévoit qu'en ce jour même
Ma main doit sur ton front mettre le diadême.
Déjà même à tes yeux on ose en murmurer.
Des plus impétueux tu devrais t'assurer.
A prévenir leurs coups daigne au moins te contraindre.

CÉSAR.

Je les aurais punis, si je les pouvais craindre.
Ne me conseille point de me faire haïr.
Je sais combattre, vaincre, & ne sais point punir.
Allons, &, n'écoutant ni soupçon ni vengeance,
Sur l'univers soumis régnons sans violence.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

BRUTUS, ANTOINE, DOLABELLA.

ANTOINE.

CE ſuperbe refus, cette animoſité,
Marquent moins de vertu que de férocité.
Les bontés de Céſar, & ſurtout ſa puiſſance,
Méritaient plus d'égards & plus de complaiſance :
A lui parler du moins vous pourriez conſentir.
Vous ne connaiſſez pas qui vous oſez haïr ;
Et vous en frémirez, ſi vous pouviez apprendre...

BRUTUS.

Ah ! je frémis déja, mais c'eſt de vous entendre.
Ennemi des Romains, que vous avez vendus,
Penſez-vous ou tromper, ou corrompre Brutus ?
Allez ramper ſans moi ſous la main qui vous brave ;
Je ſais tous vos deſſeins, vous brûlez d'être eſclave.
Vous voulez un Monarque, & vous êtes Romain !

ANTOINE.

Je ſuis ami, Brutus, & porte un cœur humain.
Je ne recherche point une vertu plus rare :
Tu veux être un héros, mais tu n'es qu'un barbare ;
Et ton farouche orgueil, que rien ne peut fléchir,
Embraſſa la vertu, pour la faire haïr.

SCENE II.

BRUTUS *ſeul.*

QUELLE baſſeſſe, ô ciel! & quelle ignominie!
Voilà donc les ſoutiens de ma triſte patrie!
Voilà vos ſucceſſeurs, Horace, Décius,
Et toi, vengeur des loix, toi mon ſang, toi Brutus!
Quels reſtes, juſtes dieux! de la grandeur Romaine!
Chacun baiſe en tremblant la main qui nous enchaîne.
Céſar nous a ravi juſques à nos vertus,
Et je cherche ici Rome, & ne la trouve plus.
Vous que j'ai vu périr, vous immortels courages,
Héros, dont en pleurant j'aperçois les images,
Famille de Pompée, & toi, divin Caton,
Toi dernier des héros du ſang de Scipion,
Vous ranimez en moi ces vives étincelles
Des vertus dont brillaient vos ames immortelles.
Vous vivez dans Brutus, vous mettez dans mon ſein
Tout l'honneur qu'un tyran ravit au nom Romain.
Que vois-je, grand Pompée, au pied de ta ſtatue?
Quel billet, ſous mon nom, ſe préſente à ma vue?
Liſons : *Tu dors, Brutus, & Rome eſt dans les fers!*
Rome, mes yeux ſur toi ſeront toujours ouverts;
Ne me reproche point des chaînes que j'abhorre.
Mais quel autre billet à mes yeux s'offre encore?
Non, tu n'es pas Brutus. Ah! reproche cruel!
Céſar! tremble, tyran, voilà ton coup mortel.
Non, tu n'es pas Brutus! Je le ſuis, je veux l'être.

Je

Je périrai, Romains, ou vous ſerez ſans maître.
Je vois que Rome encor a des cœurs vertueux.
On demande un vengeur, on a ſur moi les yeux:
On excite cette ame, & cette main trop lente :
On demande du ſang... Rome ſera contente.

SCENE III.

BRUTUS, CASSIUS, CINNA, CASCA, DECIMUS, Suite.

CASSIUS.

JE t'embraſſe, Brutus, pour la dernière fois.
Amis, il faut tomber ſous les débris des loix.
De Céſar déſormais je n'attends plus de grace;
Il ſait mes ſentimens, il connaît notre audace.
Notre ame incorruptible étonne ſes deſſeins;
Il va perdre dans nous les derniers des Romains.
C'en eſt fait, mes amis, il n'eſt plus de patrie,
Plus d'honneur, plus de loix, Rome eſt anéantie;
De l'univers & d'elle il triomphe aujourd'hui.
Nos imprudens ayeux n'ont vaincu que pour lui.
Ces dépouilles des Rois, ce ſceptre de la terre,
Six cents ans de vertus, de travaux & de guerre,
Céſar jouit de tout, & dévore le fruit
Que ſix ſiècles de gloire à peine avaient produit.
Ah Brutus! es-tu né pour ſervir ſous un maître?
La liberté n'eſt plus.

BRUTUS.

Elle eſt prête à renaître.

CASSIUS.

Que dis-tu? mais quel bruit vient frapper mes eſprits?

BRUTUS.

Laiſſe-là ce vil peuple, & ſes indignes cris.

CASSIUS.

La liberté, dis-tu?... Mais quoi... le bruit redouble.

SCENE IV.

BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DÉCIMUS.

CASSIUS.

AH! Cimber, eſt-ce-toi? parle, quel eſt ce trouble?

DECIMUS.

Trame-t-on contre Rome un nouvel attentat?
Qu'a-t-on fait? qu'as-tu vu?

CIMBER.

La honte de l'Etat.
Céſar était au temple, & cette fière idole
Semblait être le Dieu qui tonne au Capitole.
C'eſt-là qu'il annonçait ſon ſuperbe deſſein
D'aller joindre la Perſe à l'Empire Romain.
On lui donnait les noms de foudre de la guerre,
De vengeur des Romains, de vainqueur de la terre:
Mais parmi tant d'éclat, ſon orgueil imprudent
Voulait un autre titre, & n'était pas content.
Enfin parmi ces cris, & ces chants d'allégreſſe,
Du peuple qui l'entoure Antoine fend la preſſe:
Il entre: ô honte! ô crime indigne d'un Romain!
Il entre, la couronne, & le ſceptre à la main.
On ſe tait: on frémit: lui, ſans que rien l'étonne,
Sur le front de Céſar attache la couronne;

Et ſoudain devant lui ſe mettant à genoux,
Céſar, règne, dit-il, ſur la terre & ſur nous.
Des Romains à ces mots les viſages pâliſſent;
De leurs cris douloureux les voûtes retentiſſent.
J'ai vu des citoyens s'enfuir avec horreur,
D'autres rougir de honte & pleurer de douleur.
Céſar, qui cependant liſait ſur leur viſage
De l'indignation l'éclatant témoignage,
Feignant des ſentimens longtems étudiés,
Jette & ſceptre & couronne, & les foule à ſes pieds.
Alors tout ſe croit libre, alors tout eſt en proie
Au fol enivrement d'une indiſcrète joie.
Antoine eſt allarmé : Céſar feint, & rougit;
Plus il cèle ſon trouble, & plus on l'applaudit.
La modération ſert de voile à ſon crime:
Il affecte à regret un refus magnanime.
Mais malgré ſes efforts, il frémiſſait tout bas,
Qu'on applaudît en lui les vertus qu'il n'a pas.
Enfin ne pouvant plus retenir ſa colère,
Il ſort du Capitole avec un front ſévère.
Il veut que dans une heure on s'aſſemble au Sénat.
Dans une heure, Brutus, Céſar change l'Etat.
De ce Sénat ſacré la moitié corrompue,
Ayant acheté Rome, à Céſar l'a vendue;
Plus lâche que ce peuple, à qui, dans ſon malheur,
Le nom de Roi du moins fait toujours quelque horreur.
Céſar déja trop Roi, veut encor la couronne:
Le peuple la refuſe, & le Sénat la donne;
Que faut-il faire enfin, héros qui m'écoutez?

CASSIUS.

Mourir, finir des jours dans l'opprobre comptés.
J'ai traîné les liens de mon indigne vie,
Tant qu'un peu d'efpérance a flatté ma patrie.
Voici fon dernier jour, & du moins Caffius
Ne doit plus refpirer, lorfque l'Etat n'eft plus.
Pleure qui voudra Rome, & lui refte fidelle;
Je ne peux la venger, mais j'expire avec elle.
Je vais où font nos dieux.... Pompée & Scipion,

En regardant leurs ftatues.

Il eft temps de vous fuivre, & d'imiter Caton.

BRUTUS.

Non, n'imitons perfonne, & fervons tous d'exemple:
C'eft nous, braves amis, que l'univers contemple;
C'eft à nous de répondre à l'admiration
Que Rome en expirant conferve à notre nom.
Si Caton m'avait cru, plus jufte en fa furie,
Sur Céfar expirant il eût perdu la vie;
Mais il tourna fur foi fes innocentes mains;
Sa mort fut inutile au bonheur des humains.
Faifant tout pour la gloire, il ne fit rien pour Rome;
Et c'eft la feule faute où tomba ce grand homme.

CASSIUS.

Que veux-tu donc qu'on faffe en un tel défefpoir?

BRUTUS, *montrant le billet.*

Voilà ce qu'on m'écrit, voilà notre devoir.

CASSIUS.

On m'en écrit autant, j'ai reçu ce reproche.

BRUTUS.

C'eft trop le mériter.

CIMBER.

L'heure fatale approche.
Dans une heure un tyran détruit le nom Romain.

BRUTUS.

Dans une heure à César il faut percer le ſein.

CASSIUS.

Ah! je te reconnais à cette noble audace.

DECIMUS.

Ennemi des tyrans, & digne de ta race,
Voilà les ſentimens que j'avais dans mon cœur.

CASSIUS.

Tu me rends à moi-même, & je t'en dois l'honneur;
C'eſt là ce qu'attendaient ma haine & ma colère
De la mâle vertu qui fait ton caractère.
C'eſt Rome qui t'inſpire en des deſſeins ſi grands:
Ton nom ſeul eſt l'arrêt de la mort des tyrans.
Lavons, mon cher Brutus, l'opprobre de la terre;
Vengeons ce capitole, au défaut du tonnerre.
Toi Cimber, toi Cinna, vous Romains indomptés,
Avez-vous une autre ame & d'autres volontés?

CIMBER.

Nous penſons comme toi, nous mépriſons la vie.
Nous déteſtons Céſar, nous aimons la patrie,
Nous la vengerons tous; Brutus & Caſſius
De quiconque eſt Romain raniment les vertus.

DECIMUS.

Nés juges de l'Etat, nés les vengeurs du crime,
C'eſt ſouffrir trop longtems la main qui nous opprime;
Et quand ſur un tyran nous ſuſpendons nos coups,
Chaque inſtant qu'il reſpire eſt un crime pour nous.

CIMBER

Admettrons-nous quelqu'autre à ces honneurs ſuprêmes?

BRUTUS.

Pour venger la patrie il ſuffit de nous-mêmes.
Dolabella, Lépide, Emile, Bibulus,
Ou tremblent ſous Céſar, ou bien lui ſont vendus.
Cicéron, qui d'un traître a puni l'inſolence,
Ne ſert la liberté que par ſon éloquence,
Hardi dans le Sénat, faible dans le danger,
Fait pour haranguer Rome, & non pour la venger.
Laiſſons à l'orateur, qui charme ſa patrie,
Le ſoin de nous louer, quand nous l'aurons ſervie.
Non, ce n'eſt qu'avec vous que je veux partager
Cet immortel honneur, & ce preſſant danger.
Dans une heure au Sénat le tyran doit ſe rendre:
Là, je le punirai; là, je le veux ſurprendre;
Là, je veux que ce fer, enfoncé dans ſon ſein,
Venge Caton, Pompée, & le peuple Romain.
C'eſt haſarder beaucoup. Ses ardens ſatellites
Partout du capitole occupent les limites;
Ce peuple mou, volage, & facile à fléchir,
Ne ſait s'il doit encor l'aimer ou le haïr.
Notre mort, mes amis, paraît inévitable;
Mais qu'une telle mort eſt noble & déſirable!
Qu'il eſt beau de périr dans des deſſeins ſi grands,
De voir couler ſon ſang dans le ſang des tyrans!
Qu'avec plaiſir alors on voit ſa dernière heure!
Mourons, braves amis, pourvu que Céſar meure,
Et que la liberté, qu'oppriment ſes forfaits,

Renaisse de sa cendre, & revive à jamais.

CASSIUS.

Ne balançons donc plus, courons au capitole:
C'est-là qu'il nous opprime, & qu'il faut qu'on l'immole.
Ne craignons rien du peuple, il semble encor douter;
Mais si l'idole tombe, il va la détester.

BRUTUS.

Jurez donc avec moi, jurez sur cette épée,
Par le sang de Caton, par celui de Pompée,
Par les mânes sacrés de tous ces vrais Romains
Qui dans les champs d'Afrique ont fini leurs destins;
Jurez par tous les dieux, vengeurs de la patrie,
Que César sous vos coups va terminer sa vie.

CASSIUS.

Faisons plus, mes amis, jurons d'exterminer
Quiconque ainsi que lui prétendra gouverner:
Fussent nos propres fils, nos frères, ou nos pères:
S'ils sont tyrans, Brutus, ils sont nos adversaires.
Un vrai républicain n'a pour père & pour fils
Que la vertu, les dieux, les loix & son pays.

BRUTUS.

Oui, j'unis pour jamais mon sang avec le vôtre.
Tous dès ce moment même adoptés l'un par l'autre,
Le salut de l'Etat nous a rendu parens.
Scellons notre union du sang de nos tyrans.

Il s'avance vers la statue de Pompée.

Nous le jurons par vous, héros, dont les images
A ce pressant devoir excitent nos courages;
Nous promettons, Pompée, à tes sacrés genoux,

De faire tout pour Rome, & jamais rien pour nous;
D'être unis pour l'Etat, qui dans nous se rassemble,
De vivre, de combattre, & de mourir ensemble.
Allons, préparons-nous : c'est trop nous arrêter.

SCENE V.

CÉSAR, BRUTUS.

CÉSAR.

DEMEURE. C'est ici que tu dois m'écouter;
Où vas-tu malheureux?

BRUTUS.

Loin de la tyrannie.

CÉSAR.

Licteurs, qu'on le retienne.

BRUTUS.

Achève, & prends ma vie.

CÉSAR.

Brutus, si ma colère en vouloit à tes jours,
Je n'aurais qu'à parler, j'aurais fini leur cours.
Tu l'as trop mérité. Ta fière ingratitude
Se fait de m'offenser une farouche étude.
Je te retrouve encor avec ceux des Romains
Dont j'ai plus soupçonné les perfides desseins;
Avec ceux qui tantôt ont osé me déplaire,
Ont blâmé ma conduite, ont bravé ma colère.

BRUTUS.

Ils parlaient en Romains, César; & leurs avis,
Si les dieux t'inspiraient, seraient encor suivis.

CÉSAR.

CÉSAR.

Je souffre ton audace, & consens à t'entendre :
De mon rang avec toi je me plais à descendre.
Que me reproches-tu ?

BRUTUS.

Le monde ravagé,
Le sang des nations, ton pays saccagé :
Ton pouvoir, tes vertus, qui font tes injustices,
Qui de tes attentats sont en toi les complices ;
Ta funeste bonté, qui fait aimer tes fers,
Et qui n'est qu'un appas pour tromper l'univers.

CÉSAR.

Ah ! c'est ce qu'il falait reprocher à Pompée.
Par sa feinte vertu la tienne fut trompée.
Ce citoyen superbe, à Rome plus fatal,
N'a pas même voulu César pour son égal.
Crois-tu, s'il m'eût vaincu, que cette ame hautaine
Eût laissé respirer la liberté Romaine ?
Sous un joug despotique il t'aurait accablé.
Qu'eût fait Brutus alors ?

BRUTUS.

Brutus l'eût immolé.

CÉSAR.

Voilà donc ce qu'enfin ton grand cœur me destine ?
Tu ne t'en défends point. Tu vis pour ma ruine,
Brutus !

BRUTUS.

Si tu le crois, préviens donc ma fureur.
Qui peut te retenir ?

CÉSAR. *Il lui présente la lettre de Servilie.*

La nature, & mon cœur.

Lis, ingrat, lis, connais le ſang que tu m'oppoſes;
Vois qui tu peux haïr, & pourſuis ſi tu l'oſes.

BRUTUS.

Où ſuis-je? Qu'ai-je lu? me trompez-vous, mes yeux?

CÉSAR.

Eh bien! Brutus, mon fils!

BRUTUS.

Lui, mon père! grands dieux!

CÉSAR.

Oui, je le ſuis, ingrat. Quel ſilence farouche!
Que dis-je? quels ſanglots échappent de ta bouche?
Mon fils... Quoi, je te tiens muet entre mes bras!
La nature t'étonne, & ne t'attendrit pas!

BRUTUS.

O ſort épouvantable, & qui me déſeſpère!
O ſermens! ô patrie! ô Rome toujours chère!
Céſar!... Ah, malheureux! j'ai trop longtems vécu.

CÉSAR.

Parle. Quoi d'un remords ton cœur eſt combattu!
Ne me déguiſe rien. Tu gardes le ſilence?
Tu crains d'être mon fils, ce nom ſacré t'offenſe?
Tu crains de me chérir, de partager mon rang;
C'eſt un malheur pour toi d'être né de mon ſang!
Ah! ce ſceptre du monde, & ce pouvoir ſuprême,
Ce Céſar, que tu hais, les voulait pour toi-même.
Je voulais partager, avec Octave & toi,
Le prix de cent combats, & le titre de Roi.

BRUTUS.

Ah! dieux!

CÉSAR.

Tu veux parler, & te retiens à peine?
Ces transſports ſont-ils donc de tendreſſe ou de haine?
Quel eſt donc le ſecret qui ſemble t'accabler?

BRUTUS.

Céſar....

CÉSAR.

Eh bien, mon fils?

BRUTUS.

Je ne puis lui parler.

CÉSAR.

Tu n'oſes me nommer du tendre nom de père?

BRUTUS.

Si tu l'es, je te fais une unique prière.

CÉSAR.

Parle. En te l'accordant, je croirai tout gagner.

BRUTUS.

Fais-moi mourir ſur l'heure, ou ceſſe de régner.

CÉSAR.

Ah! barbare ennemi, tigre que je careſſe!
Ah! cœur dénaturé qu'endurcit ma tendreſſe!
Va, tu n'es plus mon fils. Va, cruel citoyen,
Mon cœur déſeſpéré prend l'exemple du tien;
Ce cœur, à qui tu fais cette effroyable injure,
Saura bien comme toi vaincre enfin la nature.
Va, Céſar n'eſt pas fait pour te prier en vain;
J'apprendrai de Brutus à ceſſer d'être humain.
Je ne te connais plus. Libre dans ma puiſſance,
Je n'écouterai plus une injuſte clémence.
Tranquille, à mon courroux je vais m'abandonner;
Mon cœur trop indulgent eſt las de pardonner.

J'imiterai Sylla, mais dans ſes violences ;
Vous tremblerez, ingrats, au bruit de mes vengeances.
Va, cruel, va trouver tes indignes amis.
Tous m'ont oſé déplaire, ils ſeront tous punis.
On ſait ce que je puis, on verra ce que j'oſe :
Je deviendrai barbare, & toi ſeul en es cauſe.

BRUTUS.

Ah ! ne le quittons point dans ſes cruels deſſeins,
Et ſauvons, s'il ſe peut, Céſar & les Romains.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CASSIUS, CIMBER, DÉCIME, CINNA, CASCA, les Conjurés.

CASSIUS.

ENFIN donc l'heure approche, où Rome va renaître.
La maîtresse du monde est aujourd'hui sans maître.
L'honneur en est à vous, Cimber, Casca, Probus,
Décime. Encore une heure, & le tyran n'est plus.
Ce que n'ont pu Caton, & Pompée, & l'Asie,
Nous seuls l'exécutons, nous vengeons la patrie;
Et je veux qu'en ce jour on dise à l'univers,
Mortels, respectez Rome, elle n'est plus aux fers.

CIMBER.

Tu vois tous nos amis, ils sont prêts à te suivre,
A frapper, à mourir, à vivre s'il faut vivre,
A servir le Sénat dans l'un ou l'autre sort,
En donnant à César, ou recevant la mort.

DÉCIME.

Mais d'où vient que Brutus ne paraît point encore;
Lui, ce fier ennemi du tyran qu'il abhorre?
Lui qui prit nos sermens, qui nous rassembla tous,
Lui qui doit sur César porter les premiers coups?
Le gendre de Caton tarde bien à paraître.
Serait-il arrêté? César peut-il connaître?...
Mais le voici. Grands dieux! qu'il paraît abattu!

SCENE II.

CASSIUS, BRUTUS, CIMBER, CASCA, DÉCIME, les Conjurés.

CASSIUS.

Brutus, quelle infortune accable ta vertu ?
Le tyran fait-il tout ? Rome est-elle trahie ?

BRUTUS.

Non, César ne fait point qu'on va trancher sa vie.
Il se confie à vous.

DÉCIMUS.

Qui peut donc te troubler ?

BRUTUS.

Un malheur, un secret, qui vous fera trembler.

CASSIUS.

De nous ou du tyran c'est la mort qui s'apprête.
Nous pouvons tous périr ; mais trembler, nous !

BRUTUS.

Arrête ;
Je vais t'épouvanter par ce secret affreux.
Je dois sa mort à Rome, à vous, à vos neveux,
Au bonheur des mortels ; & j'avais choisi l'heure,
Le lieu, le bras, l'instant, où Rome veut qu'il meure :
L'honneur du premier coup à mes mains est remis ;
Tout est prêt. Apprenez que Brutus est son fils.

CIMBER.

Toi, son fils !

CASSIUS.

De César !

DÉCIMUS.

O Rome!

BRUTUS.

Servilie

Par un hymen ſecret à Céſar fut unie;
Je ſuis de cet hymen le fruit infortuné.

CIMBER.

Brutus, fils d'un tyran!

CASSIUS.

Non, tu n'en es pas né;
Ton cœur eſt trop Romain.

BRUTUS.

Ma honte eſt véritable.
Vous, amis, qui voyez le deſtin qui m'accable,
Soyez par mes ſermens les maîtres de mon ſort.
Eſt-il quelqu'un de vous d'un eſprit aſſez fort,
Aſſez ſtoïque, aſſez au-deſſus du vulgaire,
Pour oſer décider ce que Brutus doit faire?
Je m'en remets à vous. Quoi! vous baiſſez les yeux!
Toi, Caſſius, auſſi, tu te tais avec eux!
Aucun ne me ſoutient au bord de cet abîme!
Aucun ne m'encourage, ou ne m'arrache au crime!
Tu frémis, Caſſius! & prompt à t'étonner....

CASSIUS.

Je frémis du conſeil que je vais te donner.

BRUTUS.

Parle.

CASSIUS.

Si tu n'étais qu'un citoyen vulgaire,
Je te dirais: Va, ſers, ſois tyran ſous ton père;
Ecraſe cet Etat que tu dois ſoutenir;

Rome aura désormais deux traîtres à punir :
Mais je parle à Brutus, à ce puiſſant génie,
A ce héros armé contre la tyrannie,
Dont le cœur inflexible, au bien déterminé,
Epura tout le ſang que Céſar t'a donné.
Ecoute, tu connais avec quelle furie
Jadis Catilina menaça ſa patrie ?

BRUTUS.

Oui.

CASSIUS.

Si le même jour, que ce grand criminel
Dut à la liberté porter le coup mortel ;
Si lorſque le Sénat eut condamné ce traître,
Catilina pour fils t'eût voulu reconnaître,
Entre ce monſtre & nous forcé de décider,
Parle : qu'aurais-tu fait ?

BRUTUS.

Peux-tu le demander ?
Penſes-tu qu'un inſtant ma vertu démentie,
Eût mis dans la balance un homme & la patrie ?

CASSIUS.

Brutus, par ce ſeul mot ton devoir eſt dicté.
C'eſt l'arrêt du Sénat, Rome eſt en ſûreté.
Mais, dis, ſens-tu ce trouble, & ce ſecret murmure,
Qu'un préjugé vulgaire impute à la nature ?
Un ſeul mot de Céſar a-t-il éteint dans toi
L'amour de ton pays, ton devoir & ta foi ?
En diſant ce ſecret, ou faux ou véritable,
Et t'avouant pour fils, en eſt-il moins coupable ?
En es-tu moins Brutus ? en es-tu moins Romain ?

Nous

Nous dois-tu moins ta vie, & ton cœur, & ta main?
Toi, ſon fils! Rome enfin n'eſt-elle plus ta mère?
Chacun des conjurés n'eſt-il donc plus ton frère?
Né dans nos murs ſacrés, nourri par Scipion,
Elève de Pompée, adopté par Caton,
Ami de Caſſius, que veux-tu davantage?
Ces titres ſont ſacrés, tout autre les outrage.
Qu'importe qu'un tyran, vil eſclave d'amour,
Ait ſéduit Servilie, & t'ait donné le jour?
Laiſſe là les erreurs, & l'hymen de ta mère;
Caton forma tes mœurs, Caton ſeul eſt ton père;
Tu lui dois ta vertu, ton ame eſt toute à lui:
Briſe l'indigne nœud que l'on t'offre aujourd'hui:
Qu'à nos ſermens communs ta fermeté réponde;
Et tu n'as de parens que les vengeurs du monde.

BRUTUS.

Et vous, braves amis, parlez, que penſez-vous?

CIMBER.

Jugez de nous par lui, jugez de lui par nous.
D'un autre ſentiment ſi nous étions capables,
Rome n'aurait point eu des enfans plus coupables.
Mais à d'autres qu'à toi pourquoi t'en rapporter?
C'eſt ton cœur, c'eſt Brutus, qu'il te faut conſulter.

BRUTUS.

Eh bien, à vos regards mon ame eſt dévoilée;
Liſez-y les horreurs dont elle eſt accablée.
Je ne vous cèle rien, ce cœur s'eſt ébranlé;
De mes ſtoïques yeux des larmes ont coulé.
Après l'affreux ſerment, que vous m'avez vu faire,

Prêt à servir l'Etat, mais à tuer mon père,
Pleurant d'être son fils, honteux de ses bienfaits,
Admirant ses vertus, condamnant ses forfaits,
Voyant en lui mon père, un coupable, un grand homme,
Entraîné par César, & retenu par Rome,
D'horreur & de pitié mes esprits déchirés,
Ont souhaité la mort que vous lui préparez.
Je vous dirai bien plus, sachez que je l'estime.
Son grand cœur me séduit au sein même du crime;
Et si sur les Romains quelqu'un pouvait régner,
Il est le seul tyran que l'on dût épargner.
Ne vous allarmez point : ce nom que je déteste,
Ce nom seul de tyran l'emporte sur le reste.
Le Sénat, Rome, & vous, vous avez tous ma foi :
Le bien du monde entier me parle contre un Roi.
J'embrasse avec horreur une vertu cruelle;
J'en frissonne à vos yeux; mais je vous suis fidelle.
César me va parler; que ne puis-je aujourd'hui
L'attendrir, le changer, sauver l'Etat & lui!
Veuillent les Immortels, s'expliquant par ma bouche,
Prêter à mon organe un pouvoir qui le touche!
Mais si je n'obtiens rien de cet ambitieux,
Levez le bras, frappez, je détourne les yeux.
Je ne trahirai point mon pays pour mon père :
Que l'on approuve, ou non, ma fermeté sévère,
Qu'à l'univers surpris cette grande action
Soit un objet d'horreur ou d'admiration;
Mon esprit peu jaloux de vivre en la mémoire,
Ne considère point le reproche ou la gloire;

Toujours indépendant, & toujours citoyen,
Mon devoir me ſuffit, tout le reſte n'eſt rien.
Allez, ne ſongez plus qu'à ſortir d'eſclavage.

CASSIUS.

Du ſalut de l'Etat ta parole eſt le gage.
Nous comptons tous ſur toi, comme ſi dans ces lieux
Nous entendions Caton, Rome même & nos dieux.

SCENE III.

BRUTUS *ſeul.*

VOICI donc le moment où Céſar va m'entendre;
Voici ce capitole où la mort va l'attendre.
Epargnez-moi, grands Dieux, l'horreur de le haïr.
Dieux, arrêtez ces bras levés pour le punir!
Rendez, s'il ſe peut, Rome à ſon grand cœur plus chère,
Et faites qu'il ſoit juſte, afin qu'il ſoit mon père.
Le voici. Je demeure immobile, éperdu.
O mânes de Caton, ſoutenez ma vertu.

SCÈNE IV.

CÉSAR, BRUTUS.

CÉSAR.

EH bien, que veux-tu? Parle. As-tu le cœur d'un homme?
Es-tu fils de Céſar?

BRUTUS.

Oui, ſi tu l'es de Rome.

CÉSAR.

Républicain farouche, où vas-tu t'emporter?

N'as-tu voulu me voir que pour mieux m'infulter ?
Quoi ! tandis que fur toi mes faveurs fe répandent,
Que du monde foumis les hommages t'attendent,
L'Empire, mes bontés, rien ne fléchit ton cœur ?
De quel œil vois-tu donc le fceptre ?

BRUTUS.

Avec horreur.

CÉSAR.

Je plains tes préjugés, je les excufe même.
Mais peux-tu me haïr ?

BRUTUS.

Non, Céfar, & je t'aime.
Mon cœur par tes exploits fut pour toi prévenu,
Avant que pour ton fang tu m'euffes reconnu.
Je me fuis plaint aux Dieux de voir qu'un fi grand homme
Fût à la fois la gloire & le fléau de Rome.
Je détefte Céfar avec le nom de Roi ;
Mais Céfar citoyen ferait un Dieu pour moi ;
Je lui facrifierais ma fortune & ma vie.

CÉSAR.

Que peux-tu donc haïr en moi ?

BRUTUS.

La tyrannie.
Daigne écouter les vœux, les larmes, les avis
De tous les vrais Romains, du Sénat, de ton fils.
Veux-tu vivre en effet le premier de la terre,
Jouir d'un droit plus faint que celui de la guerre,
Etre encor plus que Roi, plus même que Céfar ?

CÉSAR.

Eh bien ?

BRUTUS.

Tu vois la terre enchaînée à ton char :
Romps nos fers, ſois Romain, renonce au diadême.

CÉSAR.

Ah! que propoſes-tu?

BRUTUS.

Ce qu'a fait Sylla même.
Longtems dans nôtre ſang Sylla s'était noyé;
Il rendit Rome libre, & tout fut oublié.
Cet aſſaſſin illuſtre, entouré de victimes,
En deſcendant du trône effaça tous ſes crimes.
Tu n'eus point ſes fureurs, oſe avoir ſes vertus.
Ton cœur ſut pardonner; Céſar, fais encor plus.
Que ſervent déſormais les graces que tu donnes?
C'eſt à Rome, à l'Etat qu'il faut que tu pardonnes :
Alors plus qu'à ton rang nos cœurs te ſont ſoumis;
Alors tu ſais régner, alors je ſuis ton fils.
Quoi! je te parle en vain?

CÉSAR.

Rome demande un maître;
Un jour à tes dépens tu l'apprendras peut-être.
Tu vois nos citoyens plus puiſſans que des Rois.
Nos mœurs changent, Brutus; il faut changer nos loix.
La liberté n'eſt plus que le droit de ſe nuire :
Rome, qui détruit tout, ſemble enfin ſe détruire.
Ce coloſſe effrayant, dont le monde eſt foulé,
En preſſant l'univers, eſt lui-même ébranlé.
Il penche vers ſa chûte, & contre la tempête
Il demande mon bras pour ſoutenir ſa tête.

Enfin depuis Sylla, nos antiques vertus,
Les loix, Rome, l'Etat, sont des noms superflus.
Dans nos tems corrompus, pleins de guerres civiles,
Tu parles comme au tems des Dèces, des Emiles.
Caton t'a trop séduit, mon cher fils, je prévois
Que ta triste vertu perdra l'Etat & toi.
Fais céder, si tu peux, ta raison détrompée
Au vainqueur de Caton, au vainqueur de Pompée,
A ton père qui t'aime, & qui plaint ton erreur.
Sois mon fils en effet, Brutus, rends-moi ton cœur;
Prends d'autres sentimens, ma bonté t'en conjure;
Ne force point ton ame à vaincre la nature.
Tu ne me réponds rien : tu détournes les yeux?

BRUTUS.

Je ne me connais plus. Tonnez sur moi, grands Dieux!
César...

CÉSAR.

Quoi! tu t'émeus? ton ame est amollie?
Ah! mon fils...

BRUTUS.

Sais-tu bien qu'il y va de ta vie?
Sais-tu que le Sénat n'a point de vrai Romain
Qui n'aspire en secret à te percer le sein?
Que le salut de Rome, & que le tien te touche.
Ton génie allarmé te parle par ma bouche :
Il me pousse, il me presse, il me jette à tes pieds.

(*Il se jette à ses genoux.*)

César, au nom des dieux dans ton cœur oubliés,
Au nom de tes vertus, de Rome, & de toi-même,

Dirai-je, au nom d'un fils qui frémit & qui t'aime,
Qui te préfère au monde, & Rome ſeule à toi,
Ne me rebute pas.

CÉSAR.

Malheureux, laiſſe-moi.
Que me veux-tu ?

BRUTUS.

Crois-moi, ne ſois point inſenſible.

CÉSAR.

L'univers peut changer; mon ame eſt inflexible.

BRUTUS.

Voilà donc ta réponſe ?

CÉSAR.

Oui, tout eſt réſolu.
Rome doit obéir, quand Céſar a voulu.

BRUTUS *d'un air conſterné.*

Adieu, Céſar.

CÉSAR.

Eh, quoi! d'où viennent tes allarmes ?
Demeure encor, mon fils. Quoi, tu verſes des larmes !
Quoi ! Brutus peut pleurer ! Eſt-ce d'avoir un Roi ?
Pleures-tu les Romains ?

BRUTUS.

Je ne pleure que toi.
Adieu, te dis-je.

CÉSAR.

O Rome ! ô rigueur héroïque !
Que ne puis-je à ce point aimer ma république !

SCENE V.

CÉSAR, DOLABELLA, Romains.

DOLABELLA.

LE Sénat par ton ordre au temple eſt arrivé :
On n'attend plus que toi, le trône eſt élevé.
Tous ceux qui t'ont vendu leur vie & leurs ſuffrages,
Vont prodiguer l'encens au pied de tes images.
J'amène devant toi la foule des Romains ;
Le Sénat va fixer leurs eſprits incertains.
Mais ſi Céſar croyait un vieux ſoldat qui l'aime,
Nos préſages affreux, nos devins, nos Dieux même,
Céſar différerait ce grand événement.

CÉSAR.

Quoi ! lorſqu'il faut régner, différer d'un moment !
Qui pourrait m'arrêter, moi ?

DOLABELLA.

Toute la nature
Conſpire à t'avertir, par un ſiniſtre augure.
Le ciel qui fait les Rois redoute ton trépas.

CÉSAR.

Va, Céſar n'eſt qu'un homme, & je ne penſe pas
Que le ciel de mon ſort à ce point s'inquiète,
Qu'il anime pour moi la nature muette,
Et que les élémens paraiſſent confondus,
Pour qu'un mortel ici reſpire un jour de plus.
Les Dieux du haut du ciel ont compté nos années ;
Suivons ſans reculer nos hautes deſtinées.
Céſar n'a rien à craindre.

DOLABELLA.

DOLABELLA.

Il a des ennemis,
Qui ſous un joug nouveau ſont à peine aſſervis.
Qui ſait s'ils n'auraient point conſpiré leur vengeance?

CÉSAR.

Ils n'oſeraient.

DOLABELLA.

Ton cœur a trop de confiance.

CÉSAR.

Tant de précautions contre mon jour fatal
Me rendraient mépriſable, & me défendraient mal.

DOLABELLA.

Pour le ſalut de Rome il faut que Céſar vive;
Dans le Sénat au moins permets que je te ſuive.

CÉSAR.

Non, pourquoi changer l'ordre entre nous concerté?
N'avançons point, ami, le moment arrêté;
Qui change ſes deſſeins découvre ſa faibleſſe.

DOLABELLA.

Je te quitte à regret. Je crains, je le confeſſe.
Ce nouveau mouvement dans mon cœur eſt trop fort.

CÉSAR.

Va, j'aime mieux mourir que de craindre la mort.
Allons.



SCENE VI.

DOLABELLA, Romains.

DOLABELLA.

Chers citoyens, quel héros, quel courage,
De la terre & de vous méritait mieux l'hommage?

Joignez vos vœux aux miens, peuples, qui l'admirez,
Confirmez les honneurs qui lui sont préparés.
Vivez pour le servir, mourez pour le défendre....
Quelles clameurs, ô ciel! quels cris se font entendre!

LES CONJURÉS *derrière le théâtre.*

Meurs, expire, tyran. Courage, Cassius.

DOLABELLA.

Ah! courons le sauver.

SCENE VII.

CASSIUS *un poignard à la main,* DOLABELLA, Romains.

CASSIUS.

C'EN est fait, il n'est plus.

DOLABELLA.

Peuples, secondez-moi, frappons, perçons ce traître.

CASSIUS.

Peuples, imitez-moi, vous n'avez plus de maître.
Nations de héros, vainqueurs de l'univers,
Vive la liberté; ma main brise vos fers.

DOLABELLA.

Vous trahissez, Romains, le sang de ce grand homme?

CASSIUS.

J'ai tué mon ami pour le salut de Rome.
Il vous asservit tous, son sang est répandu.
Est-il quelqu'un de vous de si peu de vertu,
D'un esprit si rampant, d'un si faible courage,
Qu'il puisse regretter César & l'esclavage?
Quel est ce vil Romain qui veut avoir un Roi?
S'il en est un, qu'il parle, & qu'il se plaigne à moi.

Mais vous m'applaudiſſez, vous aimez tous la gloire.

ROMAINS.

Céſar fut un tyran, périſſe ſa mémoire.

CASSIUS.

Maîtres du monde entier, de Rome heureux enfans,
Conſervez à jamais ces nobles ſentimens.
Je ſais que devant vous Antoine va paraître;
Amis, ſouvenez-vous que Céſar fut ſon maître;
Qu'il a ſervi ſous lui dès ſes plus jeunes ans,
Dans l'école du crime & dans l'art des tyrans.
Il vient juſtifier ſon maître & ſon empire;
Il vous mépriſe aſſez pour penſer vous ſéduire.
Sans doute il peut ici faire entendre ſa voix:
Telle eſt la loi de Rome; & j'obéis aux loix.
Le peuple eſt déſormais leur organe ſuprême,
Le juge de Céſar, d'Antoine, de moi-même.
Vous rentrez dans vos droits indignement perdus;
Céſar vous les ravit, je vous les ai rendus:
Je les veux affermir. Je rentre au capitole;
Brutus eſt au Sénat, il m'attend, & j'y vole.
Je vais avec Brutus, en ces murs déſolés,
Rappeller la juſtice, & nos Dieux exilés;
Etouffer des méchans les fureurs inteſtines,
Et de la liberté réparer les ruines.
Vous, Romains, ſeulement conſentez d'être heureux,
Ne vous trahiſſez pas, c'eſt tout ce que je veux;
Redoutez tout d'Antoine, & ſurtout l'artifice.

ROMAINS.

S'il vous oſe accuſer, que lui-même il périſſe.

CASSIUS.

Souvenez-vous, Romains, de ces ſermens ſacrés.

ROMAINS.

Aux vengeurs de l'Etat nos cœurs ſont aſſurés.

SCÈNE DERNIERE.

ANTOINE, Romains, DOLABELLA.

UN ROMAIN.

MAIS Antoine paraît.

AUTRE ROMAIN.

Qu'oſera-t-il nous dire ?

UN ROMAIN.

Ses yeux verſent des pleurs, il ſe trouble, il ſoupire.

UN AUTRE.

Il aimait trop Céſar.

ANTOINE, *montant à la tribune aux harangues.*

Oui, je l'aimais, Romains;
Oui, j'aurais de mes jours prolongé ſes deſtins.
Hélas! vous avez tous penſé comme moi-même;
Et lorſque de ſon front ôtant le diadême,
Ce héros à vos loix s'immolait aujourd'hui,
Qui de vous en effet n'eût expiré pour lui ?
Hélas! je ne viens point célébrer ſa mémoire;
La voix du monde entier parle aſſez de ſa gloire;
Mais de mon déſeſpoir ayez quelque pitié,
Et pardonnez du moins des pleurs à l'amitié.

UN ROMAIN.

Il les falait verſer quand Rome avait un maître.
Céſar fut un héros; mais Céſar fut un traître.

AUTRE ROMAIN.

Puiſqu'il était tyran, il n'eut point de vertus.

UN TROISIEME.

Oui, nous approuvons tous Caſſius & Brutus.

ANTOINE.

Contre ſes meurtriers je n'ai rien à vous dire ;
C'eſt à ſervir l'Etat que leur grand cœur aſpire.
De votre Dictateur ils ont percé le flanc ;
Comblés de ſes bienfaits, ils ſont teints de ſon ſang.
Pour forcer des Romains à ce coup déteſtable,
Sans doute il falait bien que Céſar fût coupable ;
Je le crois. Mais enfin Céſar a-t-il jamais
De ſon pouvoir ſur vous appeſanti le faix ?
A-t-il gardé pour lui le fruit de ſes conquêtes ?
Des dépouilles du monde il couronnait vos têtes.
Tout l'or des nations, qui tombaient ſous ſes coups,
Tout le prix de ſon ſang fut prodigué pour vous.
De ſon char de triomphe il voyait vos allarmes :
Céſar en deſcendait pour eſſuyer vos larmes.
Du monde qu'il ſoumit vous triomphez en paix,
Puiſſans par ſon courage, heureux par ſes bienfaits.
Il payait le ſervice : il pardonnait l'outrage.
Vous le ſavez, grands Dieux ! vous dont il fut l'image ;
Vous, Dieux, qui lui laiſſiez le monde à gouverner,
Vous ſavez ſi ſon cœur aimait à pardonner.

ROMAINS.

Il eſt vrai que Céſar fit aimer ſa clémence.

ANTOINE.

Hélas ! ſi ſa grande ame eût connu la vengeance,
Il vivrait, & ſa vie eût rempli nos ſouhaits.

Sur tous ses meurtriers il versa ses bienfaits.
Deux fois à Cassius il conserva la vie.
Brutus... où suis-je? ô ciel! ô crime! ô barbarie!
Chers amis, je succombe; & mes sens interdits...
Brutus son assassin!... ce monstre était son fils.

ROMAINS.

Ah Dieux!

ANTOINE.

Je vois frémir vos généreux courages;
Amis, je vois les pleurs qui mouillent vos visages.
Oui, Brutus est son fils; mais vous qui m'écoutez,
Vous étiez ses enfans dans son cœur adoptés.
Hélas! si vous saviez sa volonté dernière!

ROMAINS.

Quelle est-elle? parlez.

ANTOINE.

Rome est son héritière.
Ses trésors sont vos biens; vous en allez jouir;
Au-delà du tombeau César veut vous servir.
C'est vous seuls qu'il aimait: c'est pour vous qu'en Asie
Il allait prodiguer sa fortune & sa vie.
O Romains, disait-il, peuple Roi que je sers,
Commandez à César, César à l'univers.
Brutus ou Cassius eût-il fait davantage?

ROMAINS.

Ah! nous le détestons. Ce doute nous outrage.

UN ROMAIN.

César fut en effet le père de l'Etat.

ANTOINE.

Votre père n'est plus; un lâche assassinat

Vient de trancher ici les jours de ce grand homme,
L'honneur de la nature & la gloire de Rome.
Romains, priverez-vous des honneurs du bûcher
Ce père, cet ami, qui vous était si cher ?
On l'apporte à vos yeux.

(Le fond du théâtre s'ouvre ; des licteurs apportent le corps de César, couvert d'une robe sanglante ; Antoine descend de la tribune, & se jette à genoux auprès du corps.)

ROMAINS.

O spectacle funeste !

ANTOINE.

Du plus grand des Romains voilà ce qui vous reste ;
Voilà ce dieu vengeur, idolatré par vous,
Que ses assassins même adoraient à genoux ;
Qui toujours votre appui, dans la paix, dans la guerre,
Une heure auparavant faisait trembler la terre ;
Qui devait enchaîner Babylone à son char ;
Amis, en cet état connaissez-vous César ?
Vous les voyez, Romains, vous touchez ces blessures,
Ce sang qu'ont sous vos yeux versé des mains parjures.
Là, Cimber l'a frappé ; là, sur le grand César
Cassius & Décime enfonçaient le poignard.
Là, Brutus éperdu, Brutus, l'ame égarée,
A souillé dans ses flancs sa main dénaturée.
César le regardant d'un œil tranquille & doux,
Lui pardonnait encor en tombant sous ses coups.
Il appellait son fils, & ce nom cher & tendre
Est le seul qu'en mourant César ait fait entendre :
O mon fils ! disait-il.

UN ROMAIN.

O monſtre, que les Dieux
Devaient exterminer avant ce coup affreux!

AUTRES ROMAINS, *en regardant le corps dont ils ſont proche.*

Dieux! ſon ſang coule encor.

ANTOINE.

Il demande vengeance,
Il l'attend de vos mains & de votre vaillance.
Entendez-vous ſa voix? Réveillez-vous, Romains;
Marchez, ſuivez-moi tous contre ſes aſſaſſins;
Ce ſont là les honneurs qu'à Céſar on doit rendre.
Des brandons du bûcher qui va le mettre en cendre,
Embraſons les palais de ces fiers conjurés:
Enfonçons dans leur ſein nos bras déſeſpérés.
Venez, dignes amis; venez, vengeurs des crimes,
Au Dieu de la patrie immoler ces victimes.

ROMAINS.

Oui, nous les punirons; oui, nous ſuivrons vos pas.
Nous jurons par ſon ſang de venger ſon trépas.
Courons.

ANTOINE *à Dolabella.*

Ne laiſſons pas leur fureur inutile;
Précipitons ce peuple inconſtant & facile;
Entraînons-le à la guerre, & ſans rien ménager,
Succédons à Céſar, en courant le venger.

Fin du troiſième & dernier Acte.

ZAIRE,

ZAÏRE,

TRAGÉDIE.

Représentée pour la première fois le 13 Août 1732.

AVERTISSEMENT.

Ceux qui aiment l'histoire littéraire seront bien-aises de savoir comment cette Pièce fut faite. Plusieurs Dames avaient reproché à l'auteur, qu'il n'y avait pas assez d'amour dans ses tragédies. Il leur répondit, qu'il ne croyait pas que ce fût la véritable place de l'amour; mais que puisqu'il leur falait absolument des héros amoureux, il en ferait tout comme un autre. La Pièce fut achevée en dix-huit jours: elle eut un grand succès. On l'appelle à Paris, tragédie chrétienne, *& on l'a jouée fort souvent à la place de* Polyeucte.

ÉPITRE DÉDICATOIRE
A M. FAKENER,
MARCHAND ANGLAIS,
DEPUIS AMBASSADEUR A CONSTANTINOPLE.

VOUS êtes Anglais, mon cher ami, & je ſuis né en France; mais ceux qui aiment les arts ſont tous concitoyens. Les honnêtes-gens qui penſent ont à-peu-près les mêmes principes, & ne compoſent qu'une République; ainſi il n'eſt pas plus étrange de voir aujourd'hui une tragédie Françaiſe dédiée à un Anglais, ou à un Italien, que ſi un citoyen d'Ephèſe, ou d'Athènes, avait autrefois adreſſé ſon ouvrage à un Grec d'une autre ville. Je vous offre donc cette tragédie comme à mon compatriote dans la littérature, & comme à mon ami intime.

Je jouis en même tems du plaiſir de pouvoir dire à ma nation, de quel œil les négocians ſont regardés chez vous, quelle eſtime on ſait avoir en Angleterre pour une profeſſion qui fait la grandeur de l'Etat; & avec quelle ſupériorité quelques-uns d'entre vous repréſentent leur patrie dans leur Parlement, & ſont au rang des Légiſlateurs.

Je ſais bien que cette profeſſion eſt mépriſée de nos petits-maîtres; mais vous ſavez auſſi que nos petits-maîtres & les vôtres ſont l'eſpèce la plus ridicule qui rampe avec orgueil ſur la ſurface de la terre.

Une raiſon encore qui m'engage à m'entretenir de belles-lettres avec un Anglais plutôt qu'avec un autre, c'eſt votre heureuſe liberté de penſer; elle en communique à mon eſprit; mes idées ſe trouvent plus hardies avec vous.

> Quiconque avec moi s'entretient,
> Semble diſpoſer de mon ame:
> S'il ſent vivement, il m'enflamme;

Et s'il eſt fort, il me ſoutient.
Un courtiſan pétri de feinte,
Fait dans moi triſtement paſſer
Sa défiance & ſa contrainte;
Mais un eſprit libre & ſans crainte,
M'enhardit, & me fait penſer.
Mon feu s'échauffe à ſa lumière,
Ainſi qu'un jeune peintre inſtruit
Sous le Moine & ſous l'Argilière,
De ces maîtres qui l'ont conduit
Se rend la touche familière;
Il prend malgré lui leur manière,
Et compoſe avec leur eſprit.
C'eſt pourquoi Virgile ſe fit
Un devoir d'admirer Homère.
Il le ſuivit dans ſa carrière,
Et ſon émule il ſe rendit,
Sans ſe rendre ſon plagiaire.

Ne craignez pas qu'en vous envoyant ma Pièce, je vous en faſſe une longue apologie; je pourrais vous dire pourquoi je n'ai pas donné à *Zaïre* une vocation plus déterminée au Chriſtianiſme avant qu'elle reconnût ſon père, & pourquoi elle cache ſon ſecret à ſon amant, &c. Mais les eſprits ſages, qui aiment à rendre juſtice, verront bien mes raiſons, ſans que je les indique; pour les critiques déterminés, qui ſont diſpoſés à ne me pas croire, ce ſerait peine perdue que de les leur dire.

Je me vanterai avec vous d'avoir fait ſeulement une pièce aſſez ſimple, qualité dont on doit faire cas de toutes façons.

Cette heureuſe ſimplicité
Fut un des plus dignes partages
De la ſavante antiquité.
Anglais, que cette nouveauté
S'introduiſe dans vos uſages.

Sur votre théâtre infecté
D'horreurs, de gibets, de carnages,
Mettez donc plus de vérité,
Avec de plus nobles images :
Addiſſon l'a déja tenté ;
C'était le poète des ſages,
Mais il était trop concerté ;
Et dans ſon *Caton* ſi vanté,
Ses deux filles, en vérité,
Sont d'inſipides perſonnages.
Imitez du grand Addiſſon
Seulement ce qu'il a de bon :
Poliſſez la rude action
De vos Melpomènes ſauvages ;
Travaillez pour les connaiſſeurs
De tous les tems, de tous les âges,
Et répandez dans vos ouvrages
La ſimplicité de vos mœurs.

Que Meſſieurs les poètes Anglais ne s'imaginent pas que je veuille leur donner *Zaïre* pour modèle : je leur prêche la ſimplicité naturelle & la douceur des vers ; mais je ne me fais point du tout le Saint de mon ſermon. Si *Zaïre* a eu quelque ſuccès, je le dois beaucoup moins à la bonté de mon ouvrage qu'à la prudence que j'ai eue de parler d'amour le plus tendrement qu'il m'a été poſſible. J'ai flatté en cela le goût de mon auditoire : on eſt aſſez sûr de réuſſir, quand on parle aux paſſions des gens plus qu'à leur raiſon. On veut de l'amour, quelque bon Chrétien que l'on ſoit ; & je ſuis très-perſuadé que bien en prit au grand *Corneille* de ne s'être pas borné dans ſon *Polyeucte* à faire caſſer les ſtatues de *Jupiter* par les néophytes ; car telle eſt la corruption du genre humain, que peut-être

De Polyeucte la belle ame
Aurait faiblement attendri,
Et les vers chrétiens qu'il déclame

Seraient tombés dans le décri,
N'eût été l'amour de sa femme
Pour ce Payen son favori,
Qui méritait bien mieux sa flamme
Que son bon dévot de mari.

Même aventure à-peu-près est arrivée à *Zaïre*. Tous ceux qui vont aux spectacles, m'ont assuré, que si elle n'avait été que convertie, elle aurait peu intéressé; mais elle est amoureuse de la meilleure foi du monde, & voilà ce qui a fait sa fortune. Cependant il s'en faut bien que j'aye échappé à la censure.

Plus d'un éplucheur intraitable
M'a vétillé, m'a critiqué :
Plus d'un railleur impitoyable
Prétendait que j'avais croqué,
Et peu clairement expliqué
Un roman très-peu vraisemblable,
Dans ma cervelle fabriqué;
Que le sujet en est tronqué,
Que la fin n'est pas raisonnable;
Même on m'avait pronostiqué
Ce sifflet tant épouvantable,
Avec quoi le public choqué
Régale un auteur misérable.
Cher ami, je me suis moqué
De leur censure insupportable.
J'ai mon drame en public risqué,
Et le parterre favorable
Au lieu du sifflet m'a claqué.
Des larmes même ont offusqué
Plus d'un œil, que j'ai remarqué
Pleurer de l'air le plus aimable.
Mais je ne suis point requinqué

Par un ſuccès ſi déſirable :
Car j'ai comme un autre marqué
Tous les *deficit* de ma fable.
Je ſais qu'il eſt indubitable
Que pour former œuvre parfait,
Il faudrait ſe donner au Diable,
Et c'eſt ce que je n'ai pas fait.

Je n'oſe me flatter que les Anglais faſſent à *Zaïre* le même honneur qu'ils ont fait à *Brutus a*), dont on a joué la traduction ſur le théâtre de Londres. Vous avez ici la réputation de n'être ni aſſez dévots pour vous ſoucier beaucoup du vieux *Luſignan*, ni aſſez tendres pour être touchés de *Zaïre*. Vous paſſez pour aimer mieux une intrigue de conjurés, qu'une intrigue d'amans. On croit qu'à votre théâtre on bat des mains au mot de *patrie*, & chez nous à celui d'*amour;* cependant la vérité eſt que vous mettez de l'amour tout comme nous dans vos tragédies. Si vous n'avez pas la réputation d'être tendres, ce n'eſt pas que vos héros de théâtre ne ſoient amoureux; mais c'eſt qu'ils expriment rarement leur paſſion d'une manière naturelle. Nos amans parlent en amans, & les vôtres ne parlent encore qu'en poètes.

Si vous permettez que les Français ſoient vos maîtres en galanterie, il y a bien de choſes en récompenſe que nous pourrions prendre de vous. C'eſt au théâtre Anglais que je dois la hardieſſe que j'ai eue de mettre ſur la ſcène les noms de nos Rois & des anciennes familles du Royaume. Il me paraît que cette nouveauté pourrait être la ſource d'un genre de tragédie qui nous eſt inconnu juſqu'ici, & dont nous avons beſoin. Il ſe trouvera ſans doute des génies heureux qui perfectionneront cette idée, dont *Zaïre* n'eſt qu'une faible ébauche. Tant que l'on continuera en France de protéger les lettres, nous aurons aſſez d'écrivains. La nature forme preſque toujours des hommes en tout genre de talent; il ne s'agit que de les encourager & de les employer. Mais ſi ceux qui ſe diſtinguent un peu n'étaient

a) M. de *Voltaire* s'eſt trompé; on a traduit & joué *Zaïre* en Angleterre avec beaucoup de ſuccès.

ſoutenus par quelque récompenſe honorable, & par l'attrait plus flatteur de la conſidération, tous les beaux arts pourraient bien dépérir un jour au milieu des abris élevés pour eux : & ces arbres plantés par *Louis XIV* dégénéreraient faute de culture : le public aurait toujours du goût, mais les grands maîtres manqueraient. Un ſculpteur dans ſon académie verrait des hommes médiocres à côté de lui, & n'éleverait pas ſa penſée juſqu'à *Girardon* & au *Pujet;* un peintre ſe contenterait de ſe croire ſupérieur à ſon confrère, & ne ſongerait pas à égaler le *Pouſſin.* Puiſſent les ſucceſſeurs de *Louis XIV* ſuivre toujours l'exemple de ce grand Roi, qui donnait d'un coup d'œil une noble émulation à tous les artiſtes ! Il encourageait à la fois un *Racine* & un *van Robais*..... Il portait notre commerce & notre gloire par-delà les Indes; il étendait ſes graces ſur des étrangers étonnés d'être connus & récompenſés par notre cour. Partout où était le mérite, il avait un protecteur dans *Louis XIV.*

Car de ſon aſtre bienfaiſant
Les influences libérales,
Du Caire au bord de l'Occident,
Et ſous les glaces Boréales,
Cherchaient le mérite indigent.
Avec plaiſir ſes mains royales
Répandaient la gloire & l'argent,
Le tout ſans brigue & ſans cabales.
Guillelmini, Viviani,
Et le céleſte Caſſini,
Auprès des lis venaient ſe rendre;
Et quelque forte penſion
Vous aurait pris le grand Newton,
Si Newton avait pu ſe prendre.
Ce ſont là les heureux ſuccès
Qui faiſaient la gloire immortelle
De Louis & du nom Français.
Ce Louis était le modèle

De

De l'Europe & de vos Anglais.
On craignait que par ſes progrès
Il n'envahît à tout jamais
La Monarchie univerſelle,
Mais il l'obtint par ſes bienfaits.

Vous n'avez pas chez vous des fondations pareilles aux monumens de munificence de nos Rois ; mais votre nation y ſupplée. Vous n'avez pas beſoin des regards du Maître pour honorer & récompenſer les grands talens en tout genre. Le Chevalier *Steele* & le Chevalier *van Brouk*, étaient en même tems auteurs comiques & membres du Parlement. La Primatie du Docteur *Tillotſon*, l'Ambaſſade de M. *Prior*, la Charge de M. *Newton*, le Miniſtère de M. *Addiſſon*, ne ſont que les ſuites ordinaires de la conſidération qu'ont chez vous les grands hommes. Vous les comblez de biens pendant leur vie, vous leur élevez des mauſolées & des ſtatues après leur mort ; il n'y a pas juſqu'aux actrices célèbres qui n'ayent chez vous leur place dans les temples à côté des grands poètes.

Votre Ofilds *b*) & ſa devancière
Bracegirdle la minaudière,
Pour avoir ſu dans leurs beaux jours
Réuſſir au grand art de plaire,
Ayant achevé leur carrière,
S'en furent, avec le concours
De votre république entière,
Sous un grand poêle de velours,
Dans votre égliſe pour toujours,
Loger de ſuperbe manière.
Leur ombre en paraît encor fière,
Et s'en vante avec les Amours :
Tandis que le divin Molière,
Bien plus digne d'un tel honneur,

b) Fameuſe actrice mariée à un Seigneur d'Angleterre.

A peine obtint le froid bonheur
De dormir dans un cimetière;
Et que l'aimable le Couvreur,
A qui j'ai fermé la paupière,
N'a pas eu même la faveur
De deux cierges & d'une bière;
Et que Monſieur de Laubinière
Porta la nuit par charité
Ce corps autrefois ſi vanté,
Dans un vieux fiacre empaqueté,
Vers le bord de notre rivière.
Voyez-vous pas à ce récit
L'amour irrité qui gemit,
Qui s'envole en briſant ſes armes,
Et Melpomène toute en larmes,
Qui m'abandonne, & ſe bannit
Des lieux ingrats qu'elle embellit
Si longtems de ſes nobles charmes?

Tout ſemble ramener les Français à la barbarie dont *Louis XIV* & le Cardinal de *Richelieu* les ont tirés. Malheur aux politiques qui ne connaiſſent pas le prix des beaux arts! La terre eſt couverte de nations auſſi puiſſantes que nous. D'où vient cependant que nous les regardons preſque toutes avec peu d'eſtime? C'eſt par la raiſon qu'on mépriſe dans la ſociété un homme riche, dont l'eſprit eſt ſans goût & ſans culture. Surtout ne croyez pas que cet empire de l'eſprit, & cet honneur d'être le modèle des autres peuples, ſoit une gloire frivole. Elle eſt la marque infaillible de la grandeur d'un Empire: c'eſt toujours ſous les plus grands Princes que les arts ont fleuri, & leur décadence eſt quelquefois l'époque de celle d'un Etat. L'hiſtoire eſt pleine de ces exemples; mais ce ſujet me mènerait trop loin. Il faut que je finiſſe cette lettre déja trop longue, en vous envoyant un petit ouvrage qui trouve naturellement ſa place à la tête de cette tragédie. C'eſt une épître en vers

à celle qui a joué le rôle de *Zaïre :* je lui devais au moins un compliment pour la façon dont elle s'en est acquittée :

Car le prophête de la Mecque
Dans son sérail n'a jamais eu
Si gentille Arabesque ou Grecque ;
Son œil noir, tendre & bien fendu,
Sa voix, & sa grace intrinsèque,
Ont mon ouvrage défendu
Contre l'auditeur qui rebecque :
Mais quand le lecteur morfondu
L'aura dans sa bibliothèque,
Tout mon honneur sera perdu.

Adieu, mon ami ; cultivez toujours les lettres & la philosophie, sans oublier d'envoyer des vaisseaux dans les Echelles du Levant. Je vous embrasse de tout mon cœur.

V.

ÉPITRE
A MADEMOISELLE
GOSSIN,
JEUNE ACTRICE,

Qui a repréſenté le rôle de ZAÏRE *avec beaucoup de ſuccès.*

JEUNE GOSSIN, reçois mon tendre hommage,
Reçois mes vers au théâtre applaudis,
Protège-les, ZAÏRE eſt ton ouvrage,
Il eſt à toi, puiſque tu l'embellis.
Ce ſont tes yeux, ces yeux ſi pleins de charmes,
Ta voix touchante, & tes ſons enchanteurs,
Qui du critique ont fait tomber les armes.
Ta ſeule vue adoucit les cenſeurs.
L'Illuſion, cette Reine des cœurs,
Marche à ta ſuite, inſpire les allarmes,
Le ſentiment, les regrets, les douleurs,
Et le plaiſir de répandre des larmes.
  Le Dieu des vers qu'on allait dédaigner,
Eſt par ta voix aujourd'hui sûr de plaire;
Le Dieu d'amour, à qui tu fus plus chère,
Eſt par tes yeux bien plus sûr de régner.
Entre ces dieux déſormais tu vas vivre:
Hélas! longtems je les ſervis tous deux;
Il en eſt un que je n'oſe plus ſuivre

Heureux cent fois le mortel amoureux,
Qui tous les jours peut te voir & t'entendre,
Que tu reçois avec un ſouris tendre,
Qui voit ſon ſort écrit dans tes beaux yeux,
Qui pénétré de leurs feux qu'il adore,
A tes genoux oubliant l'Univers,
Parle d'amour, & t'en reparle encore!
Et malheureux qui n'en parle qu'en vers!

SECONDE LETTRE

AU MÊME

M. FAKENER,

ALORS

AMBASSADEUR A CONSTANTINOPLE,

Tirée d'une seconde Edition de ZAÏRE.

MON cher ami; (car votre nouvelle dignité d'Ambaſſadeur rend ſeulement notre amitié plus reſpectable, & ne m'empêche pas de me ſervir ici d'un titre plus ſacré que le titre de Miniſtre: le nom d'ami eſt bien au-deſſus de celui d'Excellence.)

Je dédie à l'Ambaſſadeur d'un grand Roi & d'une nation libre, le même ouvrage que j'ai dédié au ſimple citoyen, au négociant Anglais *c*).

Ceux qui ſavent combien le commerce eſt honoré dans votre patrie, n'ignorent pas auſſi qu'un négociant y eſt quelquefois un Légiſlateur, un bon Officier, un Miniſtre public.

Quelques perſonnes, corrompues par l'indigne uſage de ne rendre hommage qu'à la grandeur, ont eſſayé de jetter un ridicule ſur la nouveauté d'une dédicace faite à un homme qui n'avait alors que du mérite. On a oſé, ſur un théâtre conſacré au mauvais goût & à la médiſance, inſulter à l'auteur de cette dédicace; & à celui qui l'avait reçue, on a oſé lui reprocher

c) Ce que M. de *Voltaire* avait prévu dans ſa dédicace de *Zaïre* eſt arrivé; M. *Fakener* a été un des meilleurs Miniſtres, & eſt devenu un des hommes des plus conſidérables de l'Angleterre. C'eſt ainſi que les auteurs devraient dédier leurs ouvrages, au lieu d'écrire des lettres d'eſclave à des gens dignes de l'être.

d'être *d*) un négociant. Il ne faut point imputer à notre nation une grossièreté si honteuse, dont les peuples les moins civilisés rougiraient. Les Magistrats, qui veillent parmi nous sur les mœurs, qui sont continuellement occupés à reprimer le scandale, furent surpris alors. Mais le mépris & l'honneur du public pour l'auteur connu de cette indignité, sont une nouvelle preuve de la politesse des Français.

Les vertus qui forment le caractère du peuple, sont souvent démenties par les vices d'un particulier. Il y a eu quelques hommes voluptueux à Lacédémone. Il y a eu des esprits légers & bas en Angleterre. Il y a eu dans Athènes des hommes sans goût, impolis & grossiers; & on en trouve dans Paris.

Oublions-les, comme ils sont oubliés du public, & recevez ce second hommage. Je le dois d'autant plus à un Anglais, que cette tragédie vient d'être embellie à Londres. Elle y a été traduite & jouée avec tant de succès, on a parlé de moi sur votre théâtre avec tant de politesse & de bonté, que j'en dois ici un remerciment public à votre nation.

Je ne peux mieux faire, je crois, pour l'honneur des lettres, que d'apprendre ici à mes compatriotes les singularités de la traduction & de la représentation de *Zaïre* sur le théâtre de Londres.

M. *Hille*, homme de lettres, qui paraît connaître le théâtre mieux qu'aucun auteur Anglais, me fit l'honneur de traduire la pièce, dans le dessein d'introduire sur votre scène quelques nouveautés, & pour la manière d'écrire les tragédies, & pour celle de les réciter. Je parlerai d'abord de la représentation.

L'art de déclamer était chez vous un peu hors de la nature; la plûpart de vos acteurs tragiques s'exprimaient souvent plus en poètes saisis d'enthousiasme, qu'en hommes que la passion inspire. Beaucoup de comédiens avaient encore outré ce défaut; ils déclamaient des vers ampoulés, avec une fureur & une impétuosité, qui est au beau naturel ce que des convulsions sont à l'égard d'une démarche noble & aisée.

d) On joua une mauvaise farce à la comédie Italienne de Paris, dans laquelle on insultait grossièrement plusieurs personnes de mérite, & entr'autres M. *Fakener*. Le sieur *Héraut*, Lieutenant de Police, permit cette indignité, & le public la siffla.

Cet air d'empressement semblait étranger à votre nation; car elle est naturellement sage, & cette sagesse est quelquefois prise pour de la froideur par les étrangers. Vos prédicateurs ne se permettent jamais un ton de déclamateur. On rirait chez vous d'un avocat qui s'échaufferait dans son plaidoyer. Les seuls comédiens étaient outrés. Nos acteurs, & surtout nos actrices de Paris, avaient ce défaut, il y a quelques années; ce fut Mlle *le Couvreur* qui les en corrigea. Voyez ce qu'en dit un auteur Italien de beaucoup d'esprit & de sens.

» La legiadra Couvreur sola non trotta
» Per quella strada dove i suoi compagni
» Van di galoppo tutti quanti in frotta,
» Se avvien ch'ella pianga, o che si lagni
» Senza quegli urli spaventosi loro,
» Ti muove si che in pianger l'accompagni.

Ce même changement que Mlle *le Couvreur* avait fait sur notre scène, Mlle *Cibber* vient de l'introduire sur le théâtre Anglais, dans le rôle de *Zaïre*. Chose étrange, que dans tous les arts ce ne soit qu'après bien du tems qu'on vienne enfin au naturel & au simple!

Une nouveauté qui va paraître plus singulière aux Français, c'est qu'un gentilhomme de votre pays, qui a de la fortune & de la considération, n'a pas dédaigné de jouer sur votre théâtre le rôle d'*Orosmane*. C'était un spectacle assez intéressant de voir les deux principaux personnages remplis, l'un par un homme de condition, & l'autre par une jeune actrice de dix-huit ans, qui n'avait pas encore récité un vers en sa vie.

Cet exemple d'un citoyen, qui a fait usage de son talent pour la déclamation, n'est pas le premier parmi vous. Tout ce qu'il y a de surprenant en cela, c'est que nous nous en étonnions.

Nous devrions faire réflexion que toutes les choses de ce monde dépendent de l'usage & de l'opinion. La cour de France a dansé sur le théâtre avec les acteurs de l'opéra, & on n'a rien trouvé en cela d'étrange, sinon que la mode de ces divertissemens ait fini. Pourquoi sera-t-il plus étonnant de réciter que de danser en public? Y a-t-il d'autre différence entre ces deux arts,

arts, ſinon que l'un eſt autant au-deſſus de l'autre, que les talens où l'eſprit a quelque part ſont au-deſſus du corps? Je le répète encore, & je le dirai toujours, aucun des beaux arts n'eſt mépriſable, & il n'eſt véritablement honteux que d'attacher de la honte aux talens.

Venons à préſent à la traduction de *Zaïre*, & au changement qui vient de ſe faire chez vous dans l'art dramatique.

Vous aviez une coutume à laquelle M. *Addiſſon*, le plus ſage de vos écrivains, s'eſt aſſervi lui-même; tant l'uſage tient lieu de raiſon & de loi. Cette coutume peu raiſonnable était de finir chaque acte par des vers d'un goût différent du reſte de la pièce, & ces vers devaient néceſſairement renfermer une comparaiſon. *Phèdre* en ſortant du théâtre ſe comparait poétiquement à une biche, *Caton* à un rocher, *Cléopatre* à des enſans qui pleurent juſqu'à ce qu'ils ſoient endormis.

Le traducteur de *Zaïre* eſt le premier qui ait oſé maintenir les droits de la nature contre un goût ſi éloigné d'elle. Il a proſcrit cet uſage; il a ſenti que la paſſion doit parler un langage vrai, & que le poète doit ſe cacher toujours pour ne laiſſer paraître que le héros.

C'eſt ſur ce principe qu'il a traduit avec naïveté, & ſans aucune enflure, tous les vers ſimples de la pièce, que l'on gâterait, ſi on voulait les rendre beaux.

» On ne peut déſirer ce qu'on ne connaît pas.

» J'euſſe été près du Gange eſclave des faux Dieux,
» Chrétienne dans Paris, Muſulmane en ces lieux.

» Mais Oroſmane m'aime, & j'ai tout oublié.

» Non, la reconnaiſſance eſt un faible retour,
» Un tribut offenſant, trop peu fait pour l'amour.

» Je me croirais haï d'être aimé faiblement.

» Je veux avec excès vous aimer & vous plaire.

» L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en a pas besoin.

» L'art le plus innocent tient de la perfidie.

Tous les vers qui sont dans ce goût simple & vrai, sont rendus mot à mot dans l'Anglais. Il eût été aisé de les ordonner; mais le traducteur a jugé autrement que quelques-uns de mes compatriotes; il a aimé, & il a rendu toute la naïveté de ces vers. En effet, le style doit être conforme au sujet. *Alzire*, *Brutus*, & *Zaïre* demandaient, par exemple, trois sortes de versifications différentes.

Si *Bérénice* se plaignait de *Titus*, & *Ariane* de *Thésée*, dans le stile de *Cinna*, *Bérénice* & *Ariane* ne toucheraient point.

Jamais on ne parlera bien d'amour, si on cherche d'autres ornemens que la simplicité & la vérité.

Il n'est pas question ici d'examiner s'il est bien de mettre tant d'amour dans les pièces de théâtre. Je veux que ce soit une faute, elle est & sera universelle; & je ne sais quel nom donner aux fautes qui font le charme du genre humain.

Ce qui est certain, c'est que dans ce défaut les Français ont ont réussi plus que toutes les autres nations anciennes & modernes mises ensemble. L'amour paraît sur nos théâtres avec des bienséances, une délicatesse, une vérité, qu'on ne trouve point ailleurs. C'est que de toutes les nations la Française est celle qui a le plus connu la société.

Le commerce continuel si vif & si poli des deux sexes, a introduit en France une politesse assez ignorée ailleurs.

La société dépend des femmes. Tous les peuples qui ont le malheur de les enfermer sont insociables. Et des mœurs encore austères parmi vous, des querelles politiques, des guerres de Religion, qui vous avaient rendu farouches, vous ôtèrent jusqu'au tems de *Charles II*, la douceur de la société, au milieu même de la liberté. Les poètes ne devaient donc savoir ni dans aucun pays, ni même chez les Anglais, la manière dont les honnêtes gens traitent l'amour.

La bonne comédie fut ignorée jusqu'à *Molière*, comme l'art d'exprimer sur le théâtre des sentimens vrais & délicats fut

ignoré jusqu'à *Racine*, parce que la société ne fut, pour ainsi dire, dans sa perfection que de leur tems. Un poète du fond de son cabinet ne peut peindre des mœurs qu'il n'a point vues; il aura plutôt fait cent odes & cent épîtres, qu'une scène où il faut faire parler la nature.

Votre *Dryden*, qui d'ailleurs était un très-grand génie, mettait dans la bouche de ses héros amoureux, ou des hyperboles de rhétorique, ou des indécences; deux choses également opposées à la tendresse.

Si M. *Racine* fait dire à *Titus* :

» Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
» Et crois toujours la voir pour la première fois :

votre *Dryden* fait dire à *Antoine* :
» Ciel ! comme j'aimai ! Témoins les jours & les nuits qui
» suivaient en dansant sous vos pieds. Ma seule affaire était
» de vous parler de ma passion; un jour venait, & ne voyait
» rien qu'amour; un autre venait, & c'était de l'amour encore.
» Les soleils étaient las de nous regarder, & moi je n'étais
» point las d'aimer ».

Il est bien difficile d'imaginer qu'*Antoine* ait en effet tenu de pareils discours à *Cléopatre*.

Dans la même pièce *Cléopatre* parle ainsi à *Antoine*.

« Venez à moi, venez dans mes bras, mon cher soldat; j'ai
» été trop longtems privée de vos caresses. Mais quand je vous
» embrasserai, quand vous serez tout à moi, je vous punirai
» de vos cruautés, en laissant sur vos lèvres l'impression de
» mes ardens baisers ».

Il est très-vraisemblable que *Cléopatre* parlait souvent dans ce goût : mais ce n'est point cette indécence qu'il faut représenter devant une audience respectable.

Quelques-uns de vos compatriotes ont beau dire, c'est-là la pure nature; on doit leur répondre que c'est précisément cette nature qu'il faut voiler avec soin.

Ce n'est pas même connaître le cœur humain, de penser qu'on doit plaire davantage en présentant ces images licentieuses. Au contraire, c'est fermer l'entrée de l'ame aux vrais plaisirs. Si tout est d'abord à découvert, on est rassasié. Il ne reste plus rien

à chercher, rien à désirer, & on arrive tout d'un coup à la langueur en croyant courir à la volupté. Voilà pourquoi la la bonne compagnie a des plaisirs que les gens grossiers ne connaissent pas.

Les spectateurs en ce cas sont comme les amans, qu'une jouissance trop prompte dégoûte : ce n'est qu'à travers cent nuages qu'on doit entrevoir ces idées, qui feraient rougir, présentées de trop près. Ce voile qui fait le charme des honnêtes gens ; il n'y a point pour eux de plaisir sans bienséance.

Les Français ont connu cette règle plutôt que les autres peuples, non parce qu'*ils sont sans génie & sans hardiesse*, comme le dit ridiculement l'inégal & impétueux *Dryden*, mais parce que depuis la régence d'*Anne d'Autriche* ils ont été le peuple le plus sociable & le plus poli de la Terre; & cette politesse n'est point une chose arbitraire, comme ce qu'on appelle civilité; c'est une loi de la nature qu'ils ont heureusement cultivée plus que les autres peuples.

Le traducteur de *Zaïre* a respecté presque partout ces bienséances théatrales, qui vous doivent être communes comme à nous ; mais il y a quelques endroits où il s'est livré encore à d'anciens usages.

Par exemple, lorsque dans la pièce Anglaise *Orosmane* vient annoncer à *Zaïre* qu'il croit ne la plus aimer, *Zaïre* lui répond en se roulant par terre. Le Sultan n'est point ému de la voir dans cette posture de ridicule & de désespoir, & le moment d'après il est tout étonné que *Zaïre* pleure.

Il lui dit cet hémistiche :

» Zaïre, vous pleurez !

Il aurait dû lui dire auparavant :

» Zaïre, vous vous roulez par terre.

Aussi ces trois mots, *Zaïre, vous pleurez*, qui font un grand effet sur notre théâtre, n'en ont fait aucun sur le vôtre, parce qu'ils étaient déplacés. Ces expressions familières & naïves tirent toute leur force de la seule manière dont elles sont amenées. *Seigneur, vous changez de visage*, n'est rien par soi-même ;

mais le moment où ces paroles si simples sont prononcées dans *Mithridate*, fait frémir.

Ne dire que ce qu'il faut, & de la manière dont il le faut, est, ce me semble, un mérite, dont les Français, si vous m'en exceptez, ont plus approché que les écrivains des autres pays. C'est, je crois, sur cet art que notre nation doit en être crue. Vous nous apprenez des choses plus grandes & plus utiles : il serait honteux à nous de ne le pas avouer. Les Français qui ont écrit contre les découvertes du Chevalier *Newton* sur la lumière, en rougissent ; ceux qui combattent la gravitation, en rougiront bientôt.

Vous devez vous soumettre aux règles de notre théâtre, comme nous devons embrasser votre philosophie. Nous avons fait d'aussi bonnes expériences sur le cœur humain, que vous sur la physique. L'art de plaire semble l'art des Français, & l'art de penser paraît le vôtre. Heureux, Monsieur, qui comme vous les réunit ! &c.

LETTRE A M. DE LA ROQUE,

Sur la Tragédie de ZAÏRE, *1732.*

QUOIQUE pour l'ordinaire vous vouliez bien prendre la peine, Monſieur, de faire les extraits des pièces nouvelles, cependant vous me privez de cet avantage, & vous voulez que ce ſoit moi qui parle de *Zaïre*. Il me ſemble que je vois M. *le Normand*, ou M. *Cochin*, réduire un de leurs cliens à plaider ſa cauſe. L'entrepriſe eſt dangereuſe, mais je vais mériter au moins la confiance que vous avez en moi, par la ſincérité avec laquelle je m'expliquerai.

Zaïre eſt la première pièce de théâtre dans laquelle j'aye oſé m'abandonner à toute la ſenſibilité de mon cœur. C'eſt la ſeule tragédie tendre que j'aye faite. Je croyais dans l'âge même des paſſions les plus vives, que l'amour n'était point fait pour le théâtre tragique. Je ne regardais cette faibleſſe que comme un défaut charmant qui aviliſſait l'art des *Sophocles*. Les connaiſſeurs qui ſe plaiſent plus à la douceur élégante de *Racine* qu'à la force de *Corneille*, me paraiſſent reſſembler aux curieux qui préfèrent les nudités du *Corrège* au chaſte & noble pinceau de *Raphaël*.

Le public qui fréquente les ſpectacles, eſt aujourd'hui plus que jamais dans le goût du *Corrège*. Il faut de la tendreſſe & du ſentiment ; c'eſt même ce que les acteurs jouent le mieux. Vous trouverez vingt comédiens qui plairont dans *Andronic* & dans *Hippolyte*, & à peine un ſeul qui réuſſiſſe dans *Cinna* & dans *Horace*. Il a donc falu me plier aux mœurs du tems, & commencer tard à parler d'amour.

J'ai cherché du moins à couvrir cette paſſion de toute la bienſéance poſſible ; & pour l'annoblir, j'ai voulu la mettre à côté de ce que les hommes ont de plus reſpectable. L'idée me vint de faire contraſter dans un même tableau, d'un côté l'honneur,

la naissance, la patrie, la Religion; & de l'autre, l'amour le plus tendre & le plus malheureux; les mœurs des Mahométans & celles des Chrétiens; la cour d'un Soudan & celle d'un Roi de France; & de faire paraître, pour la première fois, des Français sur la scène tragique. Je n'ai pris dans l'histoire que l'époque de la guerre de *St. Louis;* tout le reste est entièrement d'invention. L'idée de cette pièce étant si neuve & si fertile, s'arrangea d'elle-même; & au lieu que le plan d'*Eriphile* m'avait beaucoup coûté, celui de *Zaïre* fut fait un seul jour; l'imagination échauffée par l'intérêt qui régnait dans ce plan, acheva la pièce en vingt-deux jours.

Il entre peut-être un peu de vanité dans cet aveu, (car où est l'artiste sans amour-propre?) mais je devais cette excuse au public, des fautes & des négligences qu'on a trouvées dans ma tragédie. Il aurait été mieux sans doute d'attendre à la faire représenter, que j'en eusse châtié le style; mais des raisons, dont il est inutile de fatiguer le public, n'ont pas permis qu'on différât. Voici, Monsieur, le sujet de cette pièce.

La Palestine avait été enlevée aux Princes Chrétiens par le conquérant *Saladin. Noradin*, Tartare d'origine, s'en était ensuite rendu maître. *Orosmane*, fils de *Noradin*, jeune homme plein de grandeur, de vertus & de passions, commençait à régner avec gloire dans Jérusalem. Il avait porté sur le trône de la Syrie la franchise & l'esprit de liberté de ses ancêtres. Il méprisait les règles austères du sérail, & n'affectait point de se rendre invisible aux étrangers & à ses sujets, pour devenir plus respectable. Il traitait avec douceur les esclaves Chrétiens, dont son sérail & ses Etats étaient remplis. Parmi ces esclaves il s'était trouvé un enfant, pris autrefois au sac de Césarée, sous le règne de *Noradin*. Cet enfant ayant été racheté par des Chrétiens à l'âge de neuf ans, avait été amené en France au Roi *St. Louis*, qui avait daigné prendre soin de son éducation & de sa fortune. Il avait pris en France le nom de *Néresian*; & étant retourné en Syrie, il avait été fait prisonnier encore une fois, & avait été enfermé parmi les esclaves d'*Orosmane*. Il retrouva dans la captivité une jeune personne avec qui il avait été prisonnier dans son enfance, lorsque les Chrétiens avaient perdu Césarée. Cette jeune personne, à qui on avait donné le nom de *Zaïre*,

ignorait ſa naiſſance, auſſi-bien que *Néreſtan* & que tous ces enſans de tribut qui ſont enlevés de bonne heure des mains de leurs parens, & qui ne connaiſſent de famille & de patrie que le ſérail. *Zaïre* ſavait ſeulement qu'elle était née Chrétienne. *Néreſtan* & quelques autres eſclaves un peu plus âgés qu'elle, l'en aſſuraient. Elle avait toujours conſervé un ornement qui renfermait une croix, ſeule preuve qu'elle eût de ſa Religion. Une autre eſclave nommée *Fatime*, née Chrétienne, & miſe au ſérail à l'âge de dix ans, tâchait d'inſtruire *Zaïre* du peu qu'elle ſavait de la Religion de ſes pères. Le jeune *Néreſtan*, qui avait la liberté de voir *Zaïre* & *Fatime*, animé du zèle qu'avaient alors les Chevaliers Français, touché d'ailleurs pour *Zaïre* de la plus tendre amitié, la diſpoſait au Chriſtianiſme. Il ſe propoſa de racheter *Zaïre*, *Fatime* & dix Chevaliers Chrétiens, du bien qu'il avait acquis en France, & de les amener à la cour de *St. Louis*. Il eut la hardieſſe de demander au Soudan *Oroſmane* la permiſſion de retourner en France ſur ſa ſeule parole, & le Sultan eut la généroſité de le permettre. *Néreſtan* partit, & fut deux ans hors de Jéruſalem.

Cependant la beauté de *Zaïre* croiſſait avec ſon âge, & la naïveté touchante de ſon caractère la rendait encore plus aimable que ſa beauté. *Oroſmane* la vit & lui parla. Un cœur comme le ſien ne pouvait l'aimer qu'éperdument. Il réſolut de bannir la molleſſe qui avait efféminé tant de Rois de l'Aſie, & d'avoir dans *Zaïre* une amie, une maîtreſſe, une femme, qui lui tiendrait lieu de tous les plaiſirs, & qui partagerait ſon cœur avec les devoirs d'un Prince & d'un guerrier. Les faibles idées du Chriſtianiſme, tracées à peine dans le cœur de *Zaïre*, s'évanouirent bientôt à la vue du Soudan; elle l'aima autant qu'elle en était aimée, ſans que l'ambition ſe mêlât en rien à la pureté de ſa tendreſſe.

Néreſtan ne revenait point de France. *Zaïre* ne voyait qu'*Oroſmane* & ſon amour. Elle était prête d'épouſer le Sultan, lorſque le jeune Français arriva. *Oroſmane* le fait entrer en préſence même de *Zaïre*. *Néreſtan* apportait avec la rançon de *Zaïre* & de *Fatime*, celle de dix Chevaliers qu'il devait choiſir. J'ai fatisfait à mes ſermens, dit-il au Soudan : c'eſt à toi de tenir ta promeſſe, de remettre *Zaïre*, *Fatime* & les dix Chevaliers;

mais

mais apprends que j'ai épuisé ma fortune à payer leur rançon : *Une pauvreté noble est tout ce qui me reste ;* je viens me remettre dans tes fers. Le Soudain satisfait du grand courage de ce Chrétien, & né pour être généreux encore, lui rendit toute les rançons qu'il apportait, lui donna cent Chevaliers au lieu de dix, & le combla de présens ; mais il lui fit entendre que *Zaïre* n'était pas faite pour être rachetée, & qu'elle était d'un prix au-dessus de toutes rançons. Il lui refusa aussi de lui rendre, parmi les Chevaliers qu'il délivrait, un Prince de *Lusignan*, fait esclave depuis long-tems dans Césarée.

Ce *Lusignan*, le dernier de la branche des Rois de Jérusalem, était un vieillard respecté dans l'Orient, l'amour de tous les Chrétiens, & dont le nom seul pouvait être dangereux aux Sarrazins. C'était lui principalement que *Nérestan* avait voulu racheter. Il parut devant *Orosmane* accablé du refus qu'on lui faisait de *Lusignan* & de *Zaïre.* Le Soudan remarqua ce trouble ; il sentit dès ce moment un commencement de jalousie que la générosité de son caractère lui fit étouffer. Cependant il ordonna que les cent Chevaliers fussent prêts à partir le lendemain avec *Nérestan.*

Zaïre, sur le point d'être Sultane, voulut donner au moins à *Nérestan* une preuve de sa reconnaissance. Elle se jette aux pieds d'*Orosmane* pour obtenir la liberté du vieux *Lusignan.* *Orosmane* ne pouvait rien refuser à *Zaïre.* On alla tirer *Lusignan* des fers. Les Chrétiens délivrés étaient avec *Nérestan* dans les appartemens extérieurs du sérail ; ils pleuraient la destinée de *Lusignan :* surtout le Chevalier *Châtillon*, ami tendre de ce malheureux Prince, ne pouvait se résoudre à accepter une liberté qu'on refusait à son ami & à son maître, lorsque *Zaïre* arrive & leur amène celui qu'ils n'espéraient plus.

Lusignan, ébloui de la lumière qu'il revoyait après vingt années de prison, pouvant se soutenir à peine, ne sachant où il est & où on le conduit, voyant enfin qu'il était avec des Français, & reconnaissant *Châtillon*, s'abandonna à cette joie mêlée d'amertume que les malheureux éprouvent dans leur consolation. Il demande à qui il doit sa délivrance. *Zaïre* prend la parole en lui présentant *Nérestan :* c'est à ce jeune Français, dit-elle, que vous, & tous les Chrétiens, devez votre liberté.

Alors le vieillard apprend que *Néreſtan* a été élevé dans le ſérail avec *Zaïre ;* & ſe tournant vers eux, Hélas ! dit-il, puiſque vous avez pitié de mes malheurs, achevez votre ouvrage, inſtruiſez-moi du ſort de mes enfans. Deux me furent enlevés au berceau, lorſque je fus pris dans *Céſarée ;* deux autres furent maſſacrés devant moi avec leur mère. O mes fils ! ô martyrs ! veillez du haut du ciel ſur mes autres enfans, s'ils ſont vivans encore. Hélas ! j'ai ſu que mon dernier fils & ma fille furent conduits dans ce ſérail. Vous qui m'écoutez, *Néreſtan, Zaïre, Châtillon,* n'avez-vous nulle connaiſſance de ces triſtes reſtes du ſang de *Godefroi* & de *Luſignan.*

Au milieu de ces queſtions, qui déja remuaient le cœur de *Néreſtan* & de *Zaïre, Luſignan* apperçut au bras de *Zaïre* un ornement qui renfermait une croix : il ſe reſſouvint que l'on avait mis cette parure à ſa fille lorſqu'on la portait au baptême ; *Châtillon* l'en avait ornée lui-même, & *Zaïre* avait été arrachée de ſes bras avant que d'être baptiſée. La reſſemblance des traits, l'âge, toutes les circonſtances, une cicatrice de la bleſſure que ſon jeune fils avait reçue, tout confirme à *Luſignan* qu'il eſt père encore ; & la nature parlant à la fois au cœur de tous les trois, & s'expliquant par des larmes : Embraſſez-moi, mes chers enfans, s'écria *Luſignan*, & revoyez votre père. *Zaïre* & *Néreſtan* ne pouvaient s'arracher de ſes bras. Mais, hélas ! dit ce vieillard infortuné, goûterai-je une joie pure ? Grand Dieu, qui me rends ma fille, me la rends-tu Chrétienne ? *Zaïre* rougit & frémit à ces paroles. *Luſignan* vit ſa honte & ſon malheur, & *Zaïre* avoua qu'elle était Muſulmane. La douleur, la religion & la nature donnèrent en ce moment des forces à *Luſignan ;* il embraſſa ſa fille, & lui montrant d'une main le tombeau de Jésus-Christ, & le ciel de l'autre, animé de ſon déſeſpoir, de ſon zèle, aidé de tant de Chrétiens, de ſon fils & du Dieu qui l'inſpire, il touche ſa fille, il l'ébranle ; elle ſe jette à ſes pieds & lui promet d'être Chrétienne.

Au moment arrive un officier du ſérail qui ſépare *Zaïre* de ſon père & de ſon frère, & qui arrête tous les Chevaliers Français. Cette rigueur inopinée était le fruit d'un conſeil qu'on venait de tenir en préſence d'*Oroſmane.* La flotte de *St. Louis* était partie de Chypre, & on craignait pour les côtes de Syrie ;

mais un ſecond courier ayant apporté la nouvelle du départ de *St. Louis* pour l'Egypte, *Oroſmane* fut raſſuré; il était lui-même ennemi du Soudan d'Egypte. Ainſi n'ayant rien à craindre ni du Roi ni des Français qui étaient à Jéruſalem, il commanda qu'on les renvoyât à leur Roi, ne ſongea plus qu'à réparer, par la pompe & la magnificence de ſon mariage, la rigueur dont il avait uſé envers *Zaïre.*

Pendant que le mariage ſe préparait, *Zaïre* déſolée demanda au Soudan la permiſſion de voir *Néreſtan* encore une fois. *Oroſmane*, trop heureux de trouver une occaſion de plaire à *Zaïre*, eut l'indulgence de permettre cette entrevue. *Néréſtan* revit donc *Zaïre;* mais ce fut pour lui apprendre que ſon père était prêt d'expirer, qu'il mourait entre la joie d'avoir retrouvé ſes enfans, & l'amertume d'ignorer ſi *Zaïre* ſerait Chrétienne, & qu'il lui ordonnait en mourant d'être baptiſée ce jour-là même de la main du Pontife de Jéruſalem. *Zaïre* attendrie & vaincue, promit tout, & jura à ſon frère qu'elle ne trahirait point le ſang dont elle était née, qu'elle ſerait Chrétienne, qu'elle n'épouſerait point *Oroſmane*, qu'elle ne prendrait aucun parti avant que d'avoir été baptiſée.

A peine avait-elle prononcé ce ſerment, qu'*Oroſmane,* plus amoureux & plus aimé que jamais, vient la prendre pour la conduire à la Moſquée. Jamais on n'eut le cœur plus déchiré que *Zaïre;* elle était partagée entre ſon Dieu, ſa famille, & ſon nom qui la retenaient, & le plus aimable de tous les hommes qui l'adorait. Elle ne ſe connut plus; elle céda à la douleur, & s'échappa des mains de ſon amant, le quittant avec déſeſpoir & le laiſſant dans l'accablement de la ſurpriſe, de la douleur & de la colère.

Les impreſſions de la jalouſie ſe réveillèrent dans le cœur d'*Oroſmane.* L'orgueil les empêcha de paraître, & l'amour les adoucit. Il prit la fuite de *Zaïre* pour un caprice, pour un artifice innocent, pour la crainte naturelle à une jeune fille, pour toute autre choſe enfin que pour une trahiſon. Il vit encore *Zaïre*, lui pardonna & l'aima plus que jamais. L'amour de *Zaïre* augmentait par une tendreſſe indulgente de ſon amant. Elle ſe jette en larmes à ſes genoux, le ſupplie de différer le mariage juſqu'au lendemain. Elle comptait que ſon frère était alors parti,

qu'elle aurait reçu le baptême, que Dieu lui donnerait la force de résister. Elle se flattait même quelquefois que la Religion Chrétienne lui permettrait d'aimer un homme si tendre, si généreux, si vertueux, à qui il ne manquait que d'être Chrétien. Frappée de toutes ces idées, elle parlait à *Orosmane* avec une tendresse si naïve & une douleur si vraie, qu'*Orosmane* céda encore, & lui accorda le sacrifice de vivre sans elle ce jour-là. Il était sûr d'être aimé; il était heureux dans cette idée, & fermait les yeux sur le reste.

Cependant dans les premiers mouvemens de jalousie, il avait ordonné que le sérail fût fermé à tous les Chrétiens. *Nérestan* trouva le sérail fermé, & n'en soupçonnant pas la cause, écrivit une lettre pressante à *Zaïre;* il lui mandait d'ouvrir une porte secrette qui conduisait vers la Mosquée, & lui recommandait d'être fidèle.

La lettre tomba entre les mains d'un garde qui la porta à *Orosmane*. Le Soudan en crut à peine ses yeux. Il se vit trahi, il ne douta pas de son malheur & du crime de *Zaïre*. Avoir comblé un étranger, un captif de bienfaits; avoir donné son cœur, sa couronne à une fille esclave, lui avoir tout sacrifié; ne vivre que pour elle, & en être trahi pour ce captif même, être trompé par les apparences du plus tendre amour; éprouver en un moment ce que l'amour a de plus violent, ce que l'ingratitude a de plus noir, ce que la perfidie a de plus traître; c'était sans doute un état horrible. Mais *Orosmane* aimait, & il souhaitait de trouver *Zaïre* innocente. Il lui fait rendre ce billet par un esclave inconnu. Il se flatte que *Zaïre* pouvait ne point écouter *Nérestan; Nérestan* seul lui paraissait coupable. Il ordonne qu'on l'arrête & qu'on l'enchaîne; & il va, à l'heure & à la place du rendez-vous, attendre l'effet de la lettre.

La lettre est rendue à *Zaïre*, elle la lit en tremblant; & après avoir longtems hésité, elle dit enfin à l'esclave, qu'elle attendra *Nérestan*, & donne ordre qu'on l'introduise. L'esclave rend compte de tout à *Orosmane*.

Le malheureux Soudan tombe dans l'excès d'une douleur mêlée de fureur & de larmes. Il tire son poignard, & il pleure. *Zaïre* vient au rendez-vous dans l'obscurité de la nuit. *Oros-*

mane entend ſa voix, & ſon poignard lui échappe. Elle approche, elle appelle *Néreſtan ;* & à ce nom, *Oroſmane* la poignarde.

Dans l'inſtant on lui amène *Néreſtan* enchaîné, avec *Fatime* complice de *Zaïre.* *Oroſmane* hors de lui s'adreſſe à *Néreſtan*, en le nommant ſon rival : C'eſt toi qui m'arraches *Zaïre*, dit-il, regarde-la avant que de mourir ; que ton ſupplice commence avec le ſien ; regarde-la, te dis-je. *Néreſtan* approche de ce corps expirant. Ah! que vois-je ! ah ! ma ſœur ! barbare, qu'as-tu fait.... ? A ce mot de ſœur, *Oroſmane*, eſt, comme un homme qui revient d'un ſonge funeſte ; il connaît ſon erreur ; il voit ce qu'il a perdu ; il s'eſt trop abîmé dans l'horreur de ſon état pour ſe plaindre. *Néreſtan* & *Fatime* lui parlent ; mais de tout ce qu'ils diſent il n'entend autre choſe ſinon qu'il était aimé. Il prononce le nom de *Zaïre*, il court à elle ; on l'arrête, il retombe dans l'engourdiſſement de ſon déſeſpoir. Qu'ordonnes-tu de moi ? lui dit *Néreſtan.* Le Soudan, après un long ſilence, fait ôter les fers à *Néreſtan*, le comble de largeſſes, lui & tous les Chrétiens, & ſe tue auprès de *Zaïre.*

Voilà, Monſieur, le plan exact de la conduite de cette tragédie que j'expoſe avec toutes ſes fautes. Je ſuis bien loin de m'enorgueillir du ſuccès paſſager de quelques repréſentations. Qui ne connaît l'illuſion du théâtre ? Qui ne ſait qu'une ſituation intéreſſante, mais triviale, une nouveauté brillante & haſardée, la ſeule voix d'une actrice, ſuffiſent pour tromper quelque tems le public ? Quelle diſtance immenſe entre un ouvrage ſouffert au théâtre & un bon ouvrage ! J'en ſens malheureuſement toute la différence. Je vois combien il eſt difficile de réuſſir au gré des connaiſſeurs. Je ne ſuis pas plus indulgent qu'eux pour moi-même ; & ſi j'oſe travailler, c'eſt que mon goût extrême pour cet art l'emporte encore ſur la connaiſſance que j'ai de mon peu de talent.

ACTEURS.

OROSMANE, Soudan de Jérusalem.

LUSIGNAN, Prince du sang des Rois de Jérusalem.

ZAIRE, FATIME,	} Esclaves du Soudan.
NÉRESTAN, CHATILLON,	} Chevaliers Français.
CORASMIN, MELEDOR,	} Officiers du Soudan.

Un esclave.

Suite.

La Scène est au Sérail de Jérusalem.



H. Gravelot del. J. Massard Sculp.

C'est moi que tu trahis : tombe à mes pieds parjure.

Zaïre A. IV. Sc. IX.

ZAÏRE,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.
ZAIRE, FATIME.

FATIME.

JE ne m'attendais pas, jeune & belle Zaïre,
Aux nouveaux sentimens que ce lieu vous inspire.
Quel espoir si flatteur, ou quels heureux destins,
De vos jours ténébreux ont fait des jours sereins?
La paix de votre cœur augmente avec vos charmes;
Cet éclat de vos yeux n'est plus terni de larmes;
Vous ne les tournez plus vers ces heureux climats
Où ce brave Français devait guider nos pas;
Vous ne me parlez plus de ces belles contrées
Où d'un peuple poli les femmes adorées
Reçoivent cet encens que l'on doit à vos yeux;
Compagnes d'un époux, & Reines en tous lieux,
Libres sans déshonneur, & sages sans contrainte,
Et ne devant jamais leurs vertus à la crainte.
Ne soupirez-vous plus pour cette liberté?
Le sérail d'un Soudan, sa triste austérité,

Ce nom d'esclave enfin, n'ont-ils rien qui vous gêne?
Préférez-vous Solyme aux rives de la Seine?

ZAÏRE.

On ne peut désirer ce qu'on ne connaît pas.
Sur les bords du Jourdain le ciel fixa nos pas.
Au sérail des Soudans dès l'enfance enfermée,
Chaque jour ma raison s'y voit accoutumée.
Le reste de la terre anéanti pour moi,
M'abandonne au Soudan, qui nous tient sous sa loi:
Je ne connais que lui, sa gloire, sa puissance:
Vivre sous Orosmane est ma seule espérance,
Le reste est un vain songe.

FATIME.

Avez-vous oublié
Ce généreux Français, dont la tendre amitié
Nous promit si souvent de rompre notre chaîne?
Combien nous admirions son audace hautaine!
Quelle gloire il acquit dans ces tristes combats
Perdus par les Chrétiens sous les murs de Damas!
Orosmane vainqueur, admirant son courage,
Le laissa sur sa foi partir de ce rivage.
Nous l'attendons encor; sa générosité
Devait payer le prix de notre liberté.
N'en aurions-nous conçu qu'une vaine espérance?

ZAÏRE.

Peut-être sa promesse a passé sa puissance.
Depuis plus de deux ans il n'est point revenu.
Un étranger, Fatime, un captif inconnu,
Promet beaucoup, tient peu, permet à son courage
Des sermens indiscrets pour sortir d'esclavage.

Il devait délivrer dix Chevaliers Chrétiens,
Venir rompre leurs fers, ou reprendre les siens.
J'admirai trop en lui cet inutile zèle.
Il n'y faut plus penser.

FATIME.

Mais s'il était fidèle,
S'il revenait enfin dégager ses sermens,
Ne voudriez-vous pas?....

ZAÏRE.

Fatime, il n'est plus tems.
Tout est changé....

FATIME.

Comment? que prétendez-vous dire?

ZAÏRE.

Va, c'est trop te céler le destin de Zaïre;
Le secret du Soudan doit encor se cacher;
Mais mon cœur dans le tien se plaît à s'épancher.
Depuis près de trois mois qu'avec d'autres captives
On te fit du Jourdain abandonner les rives,
Le ciel, pour terminer les malheurs de nos jours,
D'une main plus puissante a choisi le secours.
Ce superbe Orosmane....

FATIME.

Eh bien!

ZAÏRE.

Ce Soudan même,
Ce vainqueur des Chrétiens... chère Fatime... il m'aime...
Tu rougis... je t'entends... garde-toi de penser
Qu'à briguer ses soupirs je puisse m'abaisser,
Que d'un maître absolu la superbe tendresse

M'offre l'honneur honteux du rang de sa maîtresse,
Et que j'essuye enfin l'outrage & le danger
Du malheureux éclat d'un amour passager.
Cette fierté qu'en nous soutient la modestie,
Dans mon cœur à ce point ne s'est pas démentie.
Plutôt que jusque-là j'abaisse mon orgueil,
Je verrais sans pâlir les fers & le cercueil.
Je m'en vais t'étonner; son superbe courage
A mes faibles appas présente un pur hommage;
Parmi tous ces objets à lui plaire empressés,
J'ai fixé ses regards à moi seule adressés;
Et l'hymen confondant leurs intrigues fatales,
Me soumettra bientôt son cœur & mes rivales.

FATIME.

Vos appas, vos vertus, sont dignes de ce prix;
Mon cœur en est flatté, plus qu'il n'en est surpris:
Que vos félicités, s'il se peut, soient parfaites!
Je me vois avec joie au rang de vos sujettes.

ZAÏRE.

Sois toujours mon égale, & goûte mon bonheur;
Avec toi partagé je sens mieux sa douceur.

FATIME.

Hélas! puisse le ciel souffrir cet hyménée!
Puisse cette grandeur, qui vous est destinée,
Qu'on nomme si souvent du faux nom de bonheur,
Ne point laisser de trouble au fond de votre cœur!
N'est-il point en secret de frein qui vous retienne?
Ne vous souvient-il plus que vous fûtes Chrétienne?

ZAÏRE.

Ah! que dis-tu? Pourquoi rappeller mes ennuis?
Chère Fatime, hélas! ſais-je ce que je ſuis?
Le ciel m'a-t-il jamais permis de me connaître?
Ne m'a-t-il pas caché le ſang qui m'a fait naître?

FATIME.

Néreſtan qui naquit non loin de ce ſéjour,
Vous dit que d'un Chrétien vous reçûtes le jour;
Que dis-je? Cette croix qui ſur vous fut trouvée,
Parure de l'enfance, avec ſoin conſervée,
Ce ſigne des Chrétiens que l'art dérobe aux yeux
Sous ce brillant éclat d'un travail précieux,
Cette croix, dont cent fois mes ſoins vous ont parée,
Peut-être entre vos mains eſt-elle demeurée
Comme un gage ſecret de la fidélité
Que vous deviez au Dieu que vous aviez quitté.

ZAÏRE.

Je n'ai point d'autre preuve; & mon cœur qui s'ignore
Peut-il admettre un Dieu que mon amant abhorre?
La coutume, la loi plia mes premiers ans
A la Religion des heureux Muſulmans.
Je le vois trop: les ſoins qu'on prend de notre enfance
Forment nos ſentimens, nos mœurs, notre créance.
J'euſſe été près du Gange eſclave des faux Dieux,
Chrétienne dans Paris, Muſulmane en ces lieux.
L'inſtruction fait tout; & la main de nos pères
Grave en nos faibles cœurs ces premiers caractères
Que l'exemple & le tems nous viennent retracer,
Et que peut-être en nous Dieu ſeul peut effacer.

Ddd 2

Prisonnière en ces lieux, tu n'y fus renfermée
Que lorsque ta raison, par l'âge confirmée,
Pour éclairer ta foi te prêtait son flambeau :
Pour moi des Sarrazins esclave en mon berceau,
La foi de nos Chrétiens me fut trop tard connue.
Contr'elle cependant, loin d'être prévenue,
Cette croix, je l'avoue, a souvent malgré moi
Saisi mon cœur surpris de respect & d'effroi :
J'osais l'invoquer même avant qu'en ma pensée,
D'Orosmane en secret l'image fût tracée.
J'honore, je chéris ces charitables loix
Dont ici Nérestan me parla tant de fois;
Ces loix, qui de la terre écartant les misères,
Des humains attendris font un peuple de frères;
Obligés de s'aimer, sans doute, ils sont heureux.

FATIME.

Pourquoi donc aujourd'hui vous déclarer contr'eux?
A la loi Musulmane à jamais asservie,
Vous allez des Chrétiens devenir l'ennemie;
Vous allez épouser leur superbe vainqueur.

ZAÏRE.

Eh! qui refuserait le présent de son cœur?
De toute ma faiblesse il faut que je convienne;
Peut-être sans l'amour j'aurais été Chrétienne;
Peut-être qu'à ta loi j'aurais sacrifié :
Mais Orosmane m'aime, & j'ai tout oublié.
Je ne vois qu'Orosmane, & mon ame enivrée
Se remplit du bonheur de s'en voir adorée.
Mets-toi devant les yeux sa grace, ses exploits;

Songe à ce bras puiſſant, vainqueur de tant de Rois,
A cet aimable front que la gloire environne :
Je ne te parle point du ſceptre qu'il me donne :
Non, la reconnaiſſance eſt un faible retour,
Un tribut offenſant, trop peu fait pour l'amour.
Mon cœur aime Oroſmane, & non ſon diadême;
Chère Fatime, en lui je n'aime que lui-même.
Peut-être j'en crois trop un penchant ſi flatteur;
Mais ſi le ciel ſur lui déployant ſa rigueur,
Aux fers que j'ai portés eût condamné ſa vie,
Si le ciel ſous mes loix eût rangé la Syrie,
Ou mon amour me trompe, ou Zaïre aujourd'hui
Pour l'élever à ſoi deſcendrait juſqu'à lui.

FATIME.

On marche vers ces lieux; ſans doute, c'eſt lui-même.

ZAÏRE.

Mon cœur, qui le prévient, m'annonce ce que j'aime.
Depuis deux jours, Fatime, abſent de ce palais,
Enfin mon tendre amour le rend à mes ſouhaits.

SCÈNE II.

OROSMANE, ZAIRE, FATIME.

OROSMANE.

VERTUEUSE Zaïre, avant que l'hyménée
Joigne à jamais nos cœurs & notre deſtinée,
J'ai cru, ſur mes projets, ſur vous, ſur mon amour,
Devoir en Muſulman vous parler ſans détour.
Les Soudans qu'à genoux cet univers contemple,
Leurs uſages, leurs droits, ne ſont point mon exemple;
Je ſais que notre loi, favorable aux plaiſirs,
Ouvre un champ ſans limite à nos vaſtes déſirs;

Que je puis à mon gré, prodiguant mes tendresses,
Recevoir à mes pieds l'encens de mes maîtresses;
Et tranquille au sérail, dictant mes volontés,
Gouverner mon pays du sein des voluptés;
Mais la mollesse est douce, & sa suite est cruelle.
Je vois autour de moi cent Rois vaincus par elle;
Je vois de Mahomet ces lâches successeurs,
Ces Califes tremblans dans leurs tristes grandeurs,
Couchés sur les débris de l'autel & du trône,
Sous un nom sans pouvoir languir dans Babylone;
Eux, qui seraient encor, ainsi que leurs ayeux,
Maîtres du monde entier, s'ils l'avaient été d'eux.
Bouillon leur arracha Solyme & la Syrie;
Mais bientôt pour punir une secte ennemie,
Dieu suscita le bras du puissant Saladin;
Mon père, après sa mort, asservit le Jourdain;
Et moi, faible héritier de sa grandeur nouvelle,
Maître encor incertain d'un Etat qui chancelle,
Je vois ces fiers Chrétiens, de rapine altérés,
Des bords de l'Occident vers nos bords attirés;
Et lorsque la trompette, & la voix de la guerre,
Du Nil au Pont-Euxin font retentir la terre,
Je n'irai point en proie, à de lâches amours,
Aux langueurs d'un sérail abandonner mes jours.
J'atteste ici la gloire, & Zaïre, & ma flamme,
De ne choisir que vous pour maîtresse & pour femme,
De vivre votre ami, votre amant, votre époux,
De partager mon cœur entre la guerre & vous.
Ne croyez pas non plus que mon honneur confie
La vertu d'une épouse à ces monstres d'Asie,
Du sérail des Soudans gardes injurieux,
Et des plaisirs d'un maître esclaves odieux.

Je fais vous estimer autant que je vous aime,
Et sur votre vertu me fier à vous-même.
Après un tel aveu, vous connaissez mon cœur.
Vous sentez qu'en vous seule il a mis son bonheur.
Vous comprenez assez quelle amertume affreuse
Corromprait de mes jours la durée odieuse,
Si vous ne receviez les dons que je vous fais,
Qu'avec ces sentimens que l'on doit aux bienfaits.
Je vous aime, Zaïre; & j'attends de votre ame
Un amour qui réponde à ma brûlante flamme.
Je l'avoûrai, mon cœur ne veut rien qu'ardemment;
Je me croirais haï d'être aimé faiblement.
De tous mes sentimens tel est le caractère.
Je veux avec excès vous aimer & vous plaire.
Si d'un égal amour votre cœur est épris,
Je viens vous épouser, mais c'est à ce seul prix;
Et du nœud de l'hymen l'étreinte dangereuse
Me rend infortuné, s'il ne vous rend heureuse.

ZAÏRE.

Vous, Seigneur, malheureux! Ah! si votre grand cœur
A sur mes sentimens pu fonder son bonheur,
S'il dépend en effet de mes flammes secrètes,
Quel mortel fut jamais plus heureux que vous l'êtes!
Ces noms chers & sacrés & d'amant & d'époux,
Ces noms nous sont communs: & j'ai par-dessus vous
Ce plaisir si flatteur à ma tendresse extrême,
De tenir tout, Seigneur, du bienfaiteur que j'aime;
De voir que ses bontés font seules mes destins,
D'être l'ouvrage heureux de ses augustes mains,
De révérer, d'aimer un héros que j'admire.
Oui, si parmi les cœurs soumis à votre Empire,
Vos yeux ont discerné les hommages du mien,
Si votre auguste choix....

SCENE III.

OROSMANE, ZAIRE, FATIME, CORASMIN.

CORASMIN.

CET esclave Chrétien,
Qui sur sa foi, Seigneur, a passé dans la France,
Revient au moment même, & demande audience.

FATIME.

O ciel!

OROSMANE.

Il peut entrer. Pourquoi ne vient-il pas?

CORASMIN.

Dans la première enceinte il arrête ses pas.
Seigneur, je n'ai pas cru qu'aux regards de son maître
Dans ces augustes lieux un Chrétien pût paraître.

OROSMANE.

Qu'il paraisse. En tous lieux, sans manquer de respect,
Chacun peut désormais jouir de mon aspect.
Je vois avec mépris ces maximes terribles,
Qui font de tant de Rois des tyrans invisibles.

SCENE IV.

OROSMANE, ZAIRE, FATIME, CORASMIN, NÉRESTAN.

NÉRESTAN.

RESPECTABLE ennemi qu'estiment les Chrétiens,
Je reviens dégager mes sermens & les tiens;
J'ai satisfait à tout, c'est à toi d'y souscrire;
Je te fais apporter la rançon de Zaïre,
Et celle de Fatime, & de dix Chevaliers,

Dans

Dans les murs de Solyme illuſtres priſonniers.
Leur liberté par moi trop longtems retardée,
Quand je reparaîtrais leur dut être accordée :
Sultan, tiens ta parole, ils ne ſont plus à toi,
Et dès ce moment même ils ſont libres par moi.
Mais graces à mes ſoins, quand leur chaîne eſt briſée,
A t'en payer le prix ma fortune épuiſée,
Je ne le cèle pas, m'ôte l'eſpoir heureux
De faire ici pour moi ce que je fais pour eux.
Une pauvreté noble eſt tout ce qui me reſte.
J'arrache des Chrétiens à leur priſon funeſte;
Je remplis mes ſermens, mon honneur, mon devoir,
Il me ſuffit : Je viens me mettre en ton pouvoir;
Je me rends priſonnier, & demeure en ôtage.

OROSMANE.

Chrétien, je ſuis content de ton noble courage;
Mais ton orgueil ici ſe ſerait-il flatté
D'effacer Oroſmane en généroſité ?
Reprends ta liberté, remporte tes richeſſes,
A l'or de ces rançons joins mes juſtes largeſſes :
Au lieu de dix Chrétiens que je dus t'accorder,
Je t'en veux donner cent ; tu les peux demander.
Qu'ils aillent ſur tes pas apprendre à ta patrie
Qu'il eſt quelques vertus au fond de la Syrie ;
Qu'ils jugent en partant, qui méritait le mieux,
Des Français, ou de moi, l'Empire de ces lieux.
Mais parmi ces Chrétiens que ma bonté délivre,
Luſignan ne fut point réſervé pour te ſuivre :
De ceux qu'on peut te rendre il eſt ſeul excepté;
Son nom ſerait ſuſpect à mon autorité :
Il eſt du ſang Français qui régnait à Solyme;
On ſait ſon droit au trône, & ce droit eſt un crime :

Du destin qui fait tout tel est l'arrêt cruel :
Si j'eusse été vaincu, je serais criminel.
Lusignan dans les fers finira sa carrière,
Et jamais du soleil ne verra la lumière.
Je le plains, mais pardonne à la nécessité
Ce reste de vengeance & de sévérité.
Pour Zaïre, crois-moi, sans que ton cœur s'offense,
Elle n'est pas d'un prix qui soit en ta puissance ;
Tes Chevaliers Français, & tous leurs Souverains,
S'uniraient vainement pour l'ôter de mes mains.
Tu peux partir.

NÉRESTAN.

Qu'entends-je ? Elle naquit Chrétienne.
J'ai pour la délivrer ta parole & la sienne ;
Et quant à Lusignan, ce vieillard malheureux,
Pourrait-il ?...

OROSMANE.

Je t'ai dit, Chrétien, que je le veux.
J'honore ta vertu ; mais cette humeur altière,
Se faisant estimer, commence à me déplaire :
Sors, & que le soleil levé sur mes Etats,
Demain près du Jourdain ne te retrouve pas.

Nérestan sort.

FATIME.

O Dieu, secourez-nous.

OROSMANE.

Et vous, allez, Zaïre,
Prenez dans le sérail un souverain empire,
Commandez en Sultane, & je vais ordonner
La pompe d'un hymen qui vous doit couronner.

SCENE V.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

CORASMIN, que veut donc cet esclave infidelle?
Il soupirait... ses yeux se sont tournés vers elle.
Les as-tu remarqués?

CORASMIN.

Que dites-vous, Seigneur?
De ce soupçon jaloux écoutez-vous l'erreur?

OROSMANE.

Moi, jaloux! qu'à ce point ma fierté s'avilisse!
Que j'éprouve l'horreur de ce honteux supplice!
Moi, que je puisse aimer comme l'on sait haïr!
Quiconque est soupçonneux invite à le trahir.
Je vois à l'amour seul ma maîtresse asservie,
Cher Corasmin, je l'aime avec idolatrie.
Mon amour est plus fort, plus grand que mes bienfaits.
Je ne suis point jaloux... si je l'étais jamais...
Si mon cœur!.. Ah! chassons cette importune idée.
D'un plaisir pur & doux mon ame est possédée.
Va, fais tout préparer pour ces momens heureux
Qui vont joindre ma vie à l'objet de mes vœux.
Je vais donner une heure aux soins de mon Empire,
Et le reste du jour sera tout à Zaïre.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

NÉRESTAN, CHATILLON.

CHATILLON.

O Brave Néreſtan, Chevalier généreux,
Vous qui briſez les fers de tant de malheureux,
Vous, ſauveur des Chrétiens qu'un Dieu ſauveur envoie,
Paraiſſez, montrez-vous, goûtez la douce joie
De voir nos compagnons pleurans à vos genoux,
Baiſer l'heureuſe main qui nous délivre tous.
Aux portes du ſérail en foule ils vous demandent;
Ne privez point leurs yeux du héros qu'ils attendent,
Et qu'unis à jamais ſous notre bienfaiteur....

NÉRESTAN.

Illuſtre Châtillon, modérez cet honneur;
J'ai rempli d'un Français le devoir ordinaire;
J'ai fait ce qu'à ma place on vous aurait vu faire.

CHATILLON.

Sans doute; & tout Chrétien, tout digne Chevalier,
Pour ſa religion ſe doit ſacrifier;
Et la félicité des cœurs tels que les nôtres,
Conſiſte à tout quitter pour le bonheur des autres.
Heureux à qui le ciel a donné le pouvoir
De remplir comme vous un ſi noble devoir!
Pour nous, triſtes jouets du ſort qui nous opprime,
Nous malheureux Français, eſclaves dans Solyme,

Oubliés dans les fers, où longtems ſans ſecours
Le père d'Oroſmane abandonna nos jours :..
Jamais nos yeux ſans vous ne reverraient la France.

NÉRESTAN.

Dieu s'eſt ſervi de moi, Seigneur. Sa providence
De ce jeune Oroſmane a fléchi la rigueur.
Mais quel triſte mélange altère ce bonheur !
Que de ce fier Soudan la clémence odieuſe
Répand ſur ſes bienfaits une amertume affreuſe !
Dieu me voit & m'entend ; il ſait ſi dans mon cœur
J'avais d'autres projets que ceux de ſa grandeur.
Je faiſais tout pour lui : j'eſpérais de lui rendre
Une jeune beauté, qu'à l'âge le plus tendre
Le cruel Noradin fit eſclave avec moi,
Lorſque les ennemis de notre auguſte foi,
Baignant de notre ſang la Syrie enivrée,
Surprirent Luſignan vaincu dans Céſarée :
Du ſérail des Sultans ſauvé par des Chrétiens,
Remis depuis trois ans dans mes premiers liens,
Renvoyé dans Paris ſur ma ſeule parole,
Seigneur, je me flattais, eſpérance frivole !
De ramener Zaïre à cette heureuſe cour
Où Louis des vertus a fixé le ſéjour.
Déja même la Reine à mon zéle propice,
Lui tendait de ſon trône une main protectrice.
Enfin lorſqu'elle touche au moment ſouhaité,
Qui la tirait du ſein de ſa captivité,
On la retient... Que dis-je... Ah! Zaïre elle-même,
Oubliant les Chrétiens, pour ce Soudan qui l'aime....

N'y pensons plus... Seigneur, un refus plus cruel
Vient m'accabler encor d'un déplaisir mortel;
Des Chrétiens malheureux l'espérance est trahie.

CHATILLON.

Je vous offre pour eux ma liberté, ma vie;
Disposez-en, Seigneur, elle vous appartient.

NÉRESTAN.

Seigneur, ce Lusignan, qu'à Solyme on retient,
Ce dernier d'une race en héros si féconde,
Ce guerrier dont la gloire avait rempli le monde,
Ce héros malheureux de Bouillon descendu,
Aux soupirs des Chrétiens ne sera point rendu.

CHATILLON.

Seigneur, s'il est ainsi, votre faveur est vaine:
Quel indigne soldat voudrait briser sa chaîne,
Alors que dans les fers son chef est retenu?
Lusignan, comme à moi, ne vous est pas connu.
Seigneur, remerciez ce ciel, dont la clémence
A pour votre bonheur placé votre naissance
Longtems après ces jours à jamais détestés,
Après ces jours de sang & de calamités,
Où je vis sous le joug de nos barbares maîtres,
Tomber ces murs sacrés conquis par nos ancêtres.
Ciel! si vous aviez vu ce temple abandonné,
Du Dieu que nous servons le tombeau profané,
Nos pères, nos enfans, nos filles & nos femmes,
Aux pieds de nos autels expirans dans les flammes,
Et notre dernier Roi courbé du faix des ans,
Massacré sans pitié sur ses fils expirans!

Lufignan, le dernier de cette augufte race,
Dans ces momens affreux ranimant notre audace,
Au milieu des débris des temples renverfés,
Des vainqueurs, des vaincus, & des morts entaffés,
Terrible, & d'une main reprenant cette épée
Dans le fang infidèle à tout moment trempée;
Et de l'autre à nos yeux montrant avec fierté
De notre fainte foi le figne redouté,
Criant à haute voix, Français, foyez fidèles...
Sans doute en ce moment, le couvrant de fes aîles,
La vertu du Très-haut, qui nous fauve aujourd'hui,
Applaniffait fa route, & marchait devant lui;
Et des triftes Chrétiens la foule délivrée
Vint porter avec nous fes pas dans Céfarée.
Là, par nos Chevaliers, d'une commune voix,
Lufignan fut choifi pour nous donner des loix.
O mon cher Nérestan! Dieu qui nous humilie,
N'a pas voulu, fans doute, en cette courte vie,
Nous accorder le prix qu'il doit à la vertu;
Vainement pour fon nom nous avons combattu.
Reffouvenir affreux, dont l'horreur me dévore!
Jérufalem en cendres, hélas! fumait encore,
Lorfque dans notre afyle attaqués & trahis,
Et livrés par un Grec à nos fiers ennemis,
La flamme, dont brûla Sion défefpérée,
S'étendit en fureur aux murs de Céfarée;
Ce fut là le dernier de trente ans de revers;
Là je vis Lufignan chargé d'indignes fers:
Infenfible à fa chûte, & grand dans fes misères,

Il n'était attendri que des maux de ses frères.
Seigneur, depuis ce tems, ce père des Chrétiens,
Resserré loin de nous, blanchi dans ses liens,
Gémit dans un cachot, privé de la lumière,
Oublié de l'Asie, & de l'Europe entière.
Tel est son sort affreux; & qui peut aujourd'hui,
Quand il souffre pour nous, se voir heureux sans lui?

NÉRESTAN.

Ce bonheur, il est vrai, serait d'un cœur barbare.
Que je hais le destin qui de lui nous sépare!
Que vers lui vos discours m'ont sans peine entraîné!
Je connais ses malheurs, avec eux je suis né.
Sans un trouble nouveau je n'ai pu les entendre;
Votre prison, la sienne, & Césarée en cendre,
Sont les premiers objets, sont les premiers revers,
Qui frappèrent mes yeux à peine encor ouverts.
Je sortais du berceau; ces images sanglantes
Dans vos tristes récits me sont encor présentes.
Au milieu des Chrétiens dans un temple immolés,
Quelques enfans, Seigneur, avec moi rassemblés,
Arrachés par des mains de carnage fumantes,
Aux bras ensanglantés de nos mères tremblantes,
Nous fûmes transportés dans ce palais des Rois,
Dans ce même sérail, Seigneur, où je vous vois.
Noradin m'éleva près de cette Zaïre,
Qui depuis... pardonnez si mon cœur en soupire,
Qui depuis égarée en ce funeste lieu,
Pour un maître barbare abandonna son Dieu.

CHATILLON.

CHATILLON.

Telle eſt des Muſulmans la funeſte prudence.
De leurs Chrétiens captifs ils ſéduiſent l'enfance;
Et je bénis le ciel propice à nos deſſeins,
Qui dans vos premiers ans vous ſauva de leurs mains.
Mais, Seigneur, après tout, cette Zaïre même,
Qui renonce aux Chrétiens pour le Soudan qui l'aime,
De ſon crédit au moins nous pourrait ſecourir:
Qu'importe de quel bras Dieu daigne ſe ſervir?
M'en croirez-vous? Le juſte, auſſi-bien que le ſage,
Du crime & du malheur ſait tirer avantage.
Vous pourriez de Zaïre employer la faveur
A fléchir Oroſmane, à toucher ſon grand cœur,
A nous rendre un héros, que lui-même a dû plaindre,
Que ſans doute il admire, & qui n'eſt plus à craindre.

NÉRESTAN.

Mais ce même héros, pour briſer ſes liens,
Voudra-t-il qu'on s'abaiſſe à ces honteux moyens?
Et quand il le voudrait, eſt-il en ma puiſſance
D'obtenir de Zaïre un moment d'audience?
Croyez-vous qu'Oroſmane y daigne conſentir?
Le ſérail à ma voix pourra-t-il ſe rouvrir?
Quand je pourrais enfin paraître devant elle,
Que faut-il eſpérer d'une femme infidelle,
A qui mon ſeul aſpect doit tenir lieu d'affront,
Et qui lira ſa honte écrite ſur mon front?
Seigneur, il eſt bien dur, pour un cœur magnanime,
D'attendre des ſecours de ceux qu'on méſeſtime.
Leurs refus ſont affreux, leurs bienfaits ſont rougir.

CHATILLON.

Songez à Lusignan, songez à le servir.

NÉRESTAN.

Eh bien ... Mais quels chemins jusqu'à cette infidelle
Pourront ... On vient à nous.. Que vois-je? ô ciel! c'est elle.

SCENE II.

ZAIRE, CHATILLON, NÉRESTAN.

ZAÏRE.

C'EST vous, digne Français, à qui je viens parler.
Le Soudan le permet, cessez de vous troubler;
Et rassurant mon cœur qui tremble à votre approche,
Chassez de vos regards la plainte & le reproche.
Seigneur, nous nous craignons, nous rougissons tous deux;
Je souhaite & je crains de rencontrer vos yeux.
L'un à l'autre attachés depuis votre naissance,
Une affreuse prison renferma notre enfance;
Le sort nous accabla du poids des mêmes fers
Que la tendre amitié nous rendait plus légers.
Il me fallut depuis gémir de votre absence;
Le ciel porta vos pas aux rives de la France:
Prisonnier dans Solyme, enfin je vous revis;
Un entretien plus libre alors m'était permis.
Esclave dans la foule, où j'étais confondue,
Aux regards du Soudan je vivais inconnue:
Vous daignâtes bientôt, soit grandeur, soit pitié,
Soit plutôt digne effet d'une pure amitié,
Revoyant des Français le glorieux Empire,
Y chercher la rançon de la triste Zaïre:

Vous l'apportez : le ciel a trompé vos bienfaits ;
Loin de vous dans Solyme il m'arrête à jamais.
Mais quoique ma fortune ait d'éclat & de charmes,
Je ne puis vous quitter sans répandre des larmes.
Toujours de vos bontés je vais m'entretenir,
Chérir de vos vertus le tendre souvenir,
Comme vous des humains soulager la misère,
Protéger les Chrétiens, leur tenir lieu de mère :
Vous me les rendez chers, & ces infortunés....

NÉRESTAN.

Vous, les protéger ! vous, qui les abandonnez !
Vous, qui des Lusignans foulant aux pieds la cendre...

ZAÏRE.

Je la viens honorer, Seigneur, je viens vous rendre
Le dernier de ce sang, votre amour, votre espoir :
Oui, Lusignan est libre, & vous l'allez revoir.

CHATILLON.

O ciel ! nous reverrions notre appui, notre père !

NÉRESTAN.

Les Chrétiens vous devraient une tête si chère !

ZAÏRE.

J'avais sans espérance osé la demander :
Le généreux Soudan veut bien nous l'accorder :
On l'amène en ces lieux.

NÉRESTAN.

Que mon ame est émue !

ZAÏRE.

Mes larmes malgré moi me dérobent sa vue.
Ainsi que ce vieillard j'ai langui dans les fers :
Qui ne sait compatir aux maux qu'on a soufferts ?

NÉRESTAN.

Grand Dieu ! que de vertu dans une ame infidelle !

SCENE III.

ZAIRE, LUSIGNAN, CHATILLON, NÉRESTAN, plusieurs esclaves Chrétiens.

LUSIGNAN.

Du séjour du trépas quelle voix me rappelle ?
Suis-je avec des Chrétiens ?... Guidez mes pas tremblans.
Mes maux m'ont affaibli plus encor que mes ans.

En s'asséyant.

Suis-je libre en effet ?

ZAÏRE.

Oui, Seigneur ; oui, vous l'êtes.

CHATILLON.

Vous vivez, vous calmez nos douleurs inquiètes.
Tous nos tristes Chrétiens ....

LUSIGNAN.

O jour ! ô douce voix !
Châtillon, c'est donc vous ? c'est vous que je revois !
Martyr, ainsi que moi, de la foi de nos pères,
Le Dieu que nous servons finit-il nos misères ?
En quels lieux sommes-nous ? Aidez mes faibles yeux.

CHATILLON.

C'est ici le palais qu'ont bâti vos ayeux ;
Du fils de Noradin c'est le séjour profane.

ZAÏRE.

Le maître de ces lieux, le puissant Orosmane,
Sait connaître, Seigneur, & chérir la vertu.
Ce généreux Français, qui vous est inconnu,

En montrant Nérestan.

Par la gloire amené des rives de la France,
Venait de dix Chrétiens payer la délivrance :
Le Soudan, comme lui, gouverné par l'honneur,
Croit, en vous délivrant, égaler son grand cœur.

LUSIGNAN.

Des Chevaliers Français tel est le caractère ;
Leur noblesse en tout tems me fut utile & chère.
Trop digne Chevalier, quoi ! vous passez les mers
Pour soulager nos maux, & pour briser nos fers ?
Ah ! parlez, à qui dois-je un service si rare ?

NÉRESTAN.

Mon nom est Nérestan ; le sort longtems barbare,
Qui dans les fers ici me mit presqu'en naissant,
Me fit quitter bientôt l'Empire du Croissant.
A la cour de Louis, guidé par mon courage,
De la guerre sous lui j'ai fait l'apprentissage ;
Ma fortune & mon rang sont un don de ce Roi,
Si grand par sa valeur, & plus grand par sa foi.
Je le suivis, Seigneur, au bord de la Charante,
Lorsque du fier Anglais la valeur menaçante,
Cédant à nos efforts trop longtems captivés,
Satisfit en tombant aux lys qu'ils ont bravés.
Venez, Prince, & montrez au plus grand des Monarques,
De vos fers glorieux les vénérables marques.
Paris va révérer le martyr de la croix,
Et la cour de Louis est l'asile des Rois.

LUSIGNAN.

Hélas ! de cette cour j'ai vu jadis la gloire.

Quand Philippe à Bovine enchaînait la victoire,
Je combattais, Seigneur, avec Montmorenci,
Melun, Destaing, de Nesle, & ce fameux Couci.
Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre :
Vous voyez qu'aux tombeaux je suis prêt à descendre :
Je vais au Roi des Rois demander aujourd'hui
Le prix de tous les maux que j'ai soufferts pour lui.
Vous, généreux témoins de mon heure dernière,
Tandis qu'il en est tems, écoutez ma prière,
Nérestan, Châtillon, & vous .... de qui les pleurs
Dans ces momens si chers honorent mes malheurs;
Madame, ayez pitié du plus malheureux père
Qui jamais ait du ciel éprouvé la colère,
Qui répand devant vous des larmes que le tems
Ne peut encor tarir dans mes yeux expirans.
Une fille, trois fils, ma superbe espérance,
Me furent arrachés dès leur plus tendre enfance:
O mon cher Châtillon, tu dois t'en souvenir.

CHATILLON.

De vos malheurs encor vous me voyez frémir.

LUSIGNAN.

Prisonnier avec moi dans Césarée en flamme,
Tes yeux virent périr mes deux fils & ma femme.

CHATILLON.

Mon bras chargé de fers ne les put secourir.

LUSIGNAN.

Hélas! & j'étais père, & je ne pus mourir!
Veillez du haut des cieux, chers enfans que j'implore,
Sur mes autres enfans, s'ils sont vivans encore.

Mon dernier fils, ma fille, aux chaînes réservés,
Par de barbares mains pour servir conservés,
Loin d'un père accablé, furent portés ensemble
Dans ce même sérail où le ciel nous rassemble.

CHATILLON.

Il est vrai, dans l'horreur de ce péril nouveau,
Je tenais votre fille à peine en son berceau :
Ne pouvant la sauver, Seigneur, j'allais moi-même
Répandre sur son front l'eau sainte du baptême,
Lorsque les Sarazins, de carnage fumans,
Revinrent l'arracher à mes bras tout sanglans.
Votre plus jeune fils, à qui les destinées
Avaient à peine encor accordé quatre années,
Trop capable déja de sentir son malheur,
Fut dans Jérusalem conduit avec sa sœur.

NÉRESTAN.

De quel ressouvenir mon ame est déchirée !
A cet âge fatal j'étais dans Césarée,
Et tout couvert de sang & chargé de liens,
Je suivis en ces lieux la foule des Chrétiens.

LUSIGNAN.

Vous... Seigneur !... Ce sérail éleva votre enfance ?

En les regardant.

Hélas ! de mes enfans auriez-vous connaissance ?
Ils seraient de votre âge, & peut-être mes yeux...
Quel ornement, Madame, étranger en ces lieux ?
Depuis quand l'avez-vous ?

ZAÏRE.

Depuis que je respire,
Seigneur... Eh quoi ! d'où vient que votre ame soupire ?

LUSIGNAN.

Ah! daignez confier à mes tremblantes mains...

ZAÏRE.

De quel trouble nouveau tous mes ſens ſont atteints!
Seigneur, que faites-vous?

LUSIGNAN.

O ciel! ô providence!
Mes yeux, ne trompez point ma timide eſpérance;
Serait-il bien poſſible? Oui, c'eſt elle... Je voi
Ce préſent qu'une épouſe avait reçu de moi,
Et qui de mes enfans ornait toujours la tête,
Lorſque de leur naiſſance on célébrait la fête:
Je revois.... Je ſuccombe à mon ſaiſiſſement.

ZAÏRE.

Qu'entens-je? & quel ſoupçon m'agite en ce moment?
Ah, Seigneur!...

LUSIGNAN.

Dans l'eſpoir dont j'entrevois les charmes,
Ne m'abandonnez pas, Dieu qui voyez mes larmes,
Dieu mort ſur cette croix, & qui revis pour nous;
Parle, achève, ô mon Dieu! ce ſont là de tes coups.
Quoi! Madame, en vos mains elle était demeurée?
Quoi! tous les deux captifs, & pris dans Céſarée?

ZAÏRE.

Oui, Seigneur.

NÉRESTAN.

Se peut-il?

LUSIGNAN.

Leur parole, leurs traits,
De leur mère en effet ſont les vivans portraits.
Oui, grand Dieu, tu le veux, tu permets que je voie.

Dieu,

Dieu, ranime mes ſens trop faibles pour ma joie.
Madame... Néreſtan... Soutiens-moi, Châtillon...
Néreſtan, ſi je dois nommer encor ce nom,
Avez-vous dans le ſein la cicatrice heureuſe
Du fer dont à mes yeux une main furieuſe...

NÉRESTAN.

Oui, Seigneur, il eſt vrai.

LUSIGNAN.

Dieu juſte! heureux momens!

NÉRESTAN *ſe jettant à genoux.*

Ah, Seigneur! ah, Zaïre!

LUSIGNAN.

Approchez, mes enfans.

NÉRESTAN.

Moi, votre fils!

ZAÏRE.

Seigneur.

LUSIGNAN.

Heureux jour qui m'éclaire!
Ma fille! mon cher fils! embraſſez votre père.

CHATILLON.

Que d'un bonheur ſi grand mon cœur ſe ſent toucher!

LUSIGNAN.

De vos bras, mes enfans, je ne puis m'arracher.
Je vous revois enfin, chère & triſte famille,
Mon fils, digne héritier... Vous... hélas! vous? ma fille!
Diſſipez mes ſoupçons, ôtez-moi cette horreur,
Ce trouble qui m'accable au comble du bonheur.
Toi qui ſeul as conduit ſa fortune & la mienne,
Mon Dieu qui me la rends, me la rends-tu Chrétienne?
Tu pleures, malheureuſe, & tu baiſſes les yeux!

Tu te tais! je t'entends! ô crime! ô justes cieux!

ZAÏRE.

Je ne puis vous tromper : sous les loix d'Orosmane...
Punissez votre fille... Elle était Musulmane.

LUSIGNAN.

Que la foudre en éclats ne tombe que sur moi!
Ah, mon fils! A ces mots j'eusse expiré sans toi.
Mon Dieu, j'ai combattu soixante ans pour ta gloire;
J'ai vu tomber ton temple, & périr ta mémoire;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploraient pour mes tristes enfans:
Et lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie!
Je suis bien malheureux... c'est ton père, c'est moi,
C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi.
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines:
C'est le sang de vingt Rois, tous Chrétiens comme moi;
C'est le sang des héros, défenseurs de ma loi;
C'est le sang des martyrs... O fille encor trop chère!
Connais-tu ton destin? sais-tu quelle est ta mère?
Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
Ce triste & dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis massacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée?
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglans tendus du haut des cieux.
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,
Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes,

En ces lieux où mon bras le fervit tant de fois,
En ces lieux où fon fang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes maîtres :
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
Tourne les yeux, fa tombe eft près de ce palais;
C'eft ici la montagne où, lavant nos forfaits,
Il voulut expirer fous les coups de l'impie;
C'eft là que de fa tombe il rappella fa vie.
Tu ne faurais marcher dans cet augufte lieu,
Tu n'y peux faire un pas, fans y trouver ton Dieu;
Et tu n'y peux refter fans renier ton père,
Ton honneur qui te parle, & ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras, & pleurer & frémir;
Sur ton front pâliffant Dieu met le repentir :
Je vois la vérité dans ton cœur defcendue;
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue;
Et je reprends ma gloire & ma félicité,
En dérobant mon fang à l'infidélité.

NÉRESTAN.

Je revois donc ma fœur?... Et fon ame...

ZAÏRE.

Ah, mon père!
Cher auteur de mes jours, parlez, que dois-je faire?

LUSIGNAN.

M'ôter, par un feul mot, ma honte & mes ennuis,
Dire, Je fuis Chrétienne.

ZAÏRE.

Oui.... Seigneur.... Je le fuis.

LUSIGNAN.

Dieu, reçois fon aveu du fein de ton Empire.

SCENE IV.

ZAIRE, LUSIGNAN, CHATILLON, NÉRESTAN, CORASMIN.

CORASMIN.

MADAME, le Soudan m'ordonne de vous dire
Qu'à l'inſtant de ces lieux il faut vous retirer,
Et de ces vils Chrétiens ſur-tout vous ſéparer.
Vous, Français, ſuivez-moi : de vous je dois répondre.

CHATILLON.

Où ſommes-nous, grand Dieu! Quel coup vient nous confondre?

LUSIGNAN.

Notre courage, amis, doit ici s'animer.

ZAÏRE.

Hélas, Seigneur!

LUSIGNAN.

O vous que je n'oſe nommer,
Jurez-moi de garder un ſecret ſi funeſte.

ZAÏRE.

Je vous le jure.

LUSIGNAN.

Allez, le ciel fera le reſte.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

Vous étiez, Corasmin, trompé par vos allarmes;
Non, Louïs contre moi ne tourne point ses armes;
Les Français sont lassés de chercher désormais
Des climats que pour eux le destin n'a point faits;
Ils n'abandonnent point leur fertile patrie,
Pour languir aux déserts de l'aride Arabie,
Et venir arroser, de leur sang odieux,
Ces palmes que pour nous Dieu fait croître en ces lieux.
Ils couvrent de vaisseaux la mer de la Syrie.
Louïs, des bords de Chypre, épouvante l'Asie;
Mais j'apprends que ce Roi s'éloigne de nos ports;
De la féconde Egypte il menace les bords;
J'en reçois à l'instant la première nouvelle.
Contre les Mamelus son courage l'appelle;
Il cherche Mélédin, mon secret ennemi;
Sur leurs divisions mon trône est affermi.
Je ne crains plus enfin l'Egypte, ni la France.
Nos communs ennemis cimentent ma puissance;
Et prodigues d'un sang qu'ils devraient ménager,
Prennent, en s'immolant, le soin de me venger.
Relâche ces Chrétiens; ami, je les délivre;

Je veux plaire à leur maître, & leur permets de vivre ;
Je veux que fur la mer on les mène à leur Roi,
Que Louïs me connaiffe, & refpecte ma foi.
Mène-lui Lufignan ; dis-lui que je lui donne
Celui que la naiffance allie à fa couronne,
Celui que par deux fois mon père avait vaincu,
Et qu'il tint enchaîné tandis qu'il a vécu.

CORASMIN.

Son nom cher aux Chrétiens....

OROSMANE.

Son nom n'eft point à craindre.

CORASMIN.

Mais, Seigneur, fi Louïs....

OROSMANE.

Il n'eft plus tems de feindre.
Zaïre l'a voulu ; c'eft affez : & mon cœur,
En donnant Lufignan, le donne à mon vainqueur.
Louïs eft peu pour moi ; je fais tout pour Zaïre ;
Nul autre fur mon cœur n'aurait pris cet empire.
Je viens de l'affliger, c'eft à moi d'adoucir
Le déplaifir mortel qu'elle a dû reffentir,
Quand, fur les faux avis des deffeins de la France,
J'ai fait à ces Chrétiens un peu de violence.
Que dis-je ? Ces momens perdus dans mon confeil,
Ont de ce grand hymen fufpendu l'appareil :
D'une heure encor, ami, mon bonheur fe diffère :
Mais j'emploierai du moins ce tems à lui complaire.
Zaïre ici demande un fecret entretien
Avec ce Néreftan, ce généreux Chrétien...

CORASMIN.

Et vous avez, Seigneur, encor cette indulgence?

OROSMANE.

Ils ont été tous deux esclaves dans l'enfance;
Ils ont porté mes fers, ils ne se verront plus;
Zaïre enfin de moi n'aura point un refus.
Je ne m'en défends point; je foule aux pieds pour elle
Des rigueurs du sérail la contrainte cruelle.
J'ai méprisé ces loix, dont l'âpre austérité
Fait d'une vertu triste une nécessité.
Je ne suis point formé du sang Asiatique;
Né parmi les rochers au sein de la Taurique,
Des Scythes mes ayeux je garde la fierté,
Leurs mœurs, leurs passions, leur générosité:
Je consens qu'en partant Nérestan la revoie;
Je veux que tous les cœurs soient heureux de ma joie.
Après ce peu d'instans volés à mon amour,
Tous ses momens, ami, sont à moi sans retour.
Va, ce Chrétien attend, & tu peux l'introduire.
Presse son entretien, obéis à Zaïre.

SCÈNE II.

CORASMIN, NÉRESTAN.

CORASMIN.

En ces lieux, un moment, tu peux encor rester.
Zaïre à tes regards viendra se présenter.

SCÈNE III.

NÉRESTAN *seul.*

En quel état, ô ciel! en quels lieux je la laisse!
O ma Religion! ô mon père! ô tendresse!
Mais je la vois.

SCENE IV.

ZAIRE, NÉRESTAN.

NÉRESTAN.

Ma sœur, je puis donc vous parler?
Ah! dans quel tems le ciel nous voulut rassembler!
Vous ne reverrez plus un trop malheureux père.

ZAÏRE.

Dieu, Lusignan!

NÉRESTAN.

Il touche à son heure dernière.
Sa joie en nous voyant, par de trop grands efforts,
De ses sens affaiblis a rompu les ressorts;
Et cette émotion, dont son ame est remplie,
A bientôt épuisé les sources de sa vie.
Mais pour comble d'horreurs, à ces derniers momens,
Il doute de sa fille, & de ses sentimens;
Il meurt dans l'amertume, & son ame incertaine
Demande en soupirant si vous êtes Chrétienne.

ZAÏRE.

Quoi, je suis votre sœur, & vous pouvez penser
Qu'à mon sang, à ma loi, j'aille ici renoncer?

NÉRESTAN.

NÉRESTAN.

Ah, ma ſœur! cette loi n'eſt pas la vôtre encore;
Le jour qui vous éclaire eſt pour vous à l'aurore;
Vous n'avez point reçu ce gage précieux
Qui nous lave du crime, & nous ouvre les cieux.
Jurez par nos malheurs, & par votre famille,
Par ces martyrs ſacrés, de qui vous êtes fille,
Que vous voulez ici recevoir aujourd'hui
Le ſceau du Dieu vivant qui nous attache à lui.

ZAÏRE.

Oui, je jure en vos mains, par ce Dieu que j'adore,
Par ſa loi que je cherche, & que mon cœur ignore,
De vivre déſormais ſous cette ſainte loi....
Mais, mon cher frère..... Hélas! que veut-elle de moi?
Que faut-il?

NÉRESTAN.

Déteſter l'empire de vos maîtres;
Servir, aimer ce Dieu qu'ont aimé nos ancêtres,
Qui né près de ces murs eſt mort ici pour nous;
Qui nous a raſſemblés, qui m'a conduit vers vous.
Eſt-ce à moi d'en parler? Moins inſtruit que fidèle,
Je ne ſuis qu'un ſoldat, & je n'ai que du zèle.
Un pontife ſacré viendra juſqu'en ces lieux
Vous apporter la vie, & deſſiller vos yeux.
Songez à vos ſermens, & que l'eau du baptême
Ne vous apporte point la mort & l'anathême.
Obtenez qu'avec lui je puiſſe revenir.
Mais à quel titre, ô ciel! faut-il donc l'obtenir?
A qui le demander dans ce ſérail profane?....

Vous, le ſang de vingt Rois, eſclave d'Oroſmane!
Parente de Louis! fille de Luſignan!
Vous Chrétienne, & ma ſœur, eſclave d'un Soudan!
Vous m'entendez.... je n'oſe en dire davantage:
Dieu, nous réſerviez-vous à ce dernier outrage?

ZAÏRE.

Ah, cruel! pourſuivez, vous ne connaiſſez pas
Mon ſecret, mes tourmens, mes vœux, mes attentats.
Mon frère, ayez pitié d'une ſœur égarée,
Qui brûle, qui gémit, qui meurt déſeſpérée.
Je ſuis Chrétienne, hélas!... j'attends avec ardeur
Cette eau ſainte, cette eau, qui peut guérir mon cœur.
Non, je ne ſerai point indigne de mon frère,
De mes ayeux, de moi, de mon malheureux père.
Mais parlez à Zaïre, & ne lui cachez rien,
Dites... quelle eſt la loi de l'Empire Chrétien?...
Quel eſt le châtiment pour une infortunée
Qui, loin de ſes parens aux fers abandonnée,
Trouvant chez un barbare un généreux appui,
Aurait touché ſon ame, & s'unirait à lui?

NÉRESTAN.

O ciel! que dites-vous? Ah! la mort la plus prompte
Devrait....

ZAÏRE.

C'en eſt aſſez, frappe, & préviens ta honte.

NÉRESTAN.

Qui vous, ma ſœur?

ZAÏRE.

C'eſt moi que je viens d'accuſer.
Oroſmane m'adore... & j'allais l'épouſer.

NÉRESTAN.

L'épouser! est-il vrai, ma sœur? Est-ce vous-même?
Vous, la fille des Rois?

ZAÏRE.

Frappe, dis-je; je l'aime.

NÉRESTAN.

Opprobre malheureux du sang dont vous sortez,
Vous demandez la mort, & vous la méritez:
Et si je n'écoutais que ta honte & ma gloire,
L'honneur de ma maison, mon père, sa mémoire,
Si la loi de ton Dieu, que tu ne connais pas,
Si ma Religion ne retenait mon bras,
J'irais dans ce palais, j'irais au moment même,
Immoler de ce fer un barbare qui t'aime,
De son indigne flanc le plonger dans le tien,
Et ne l'en retirer que pour percer le mien.
Ciel! tandis que Louis, l'exemple de la terre,
Au Nil épouvanté ne va porter la guerre
Que pour venir bientôt, frappant des coups plus sûrs,
Délivrer ton Dieu même, & lui rendre ces murs:
Zaïre, cependant, ma sœur, son alliée,
Au tyran d'un sérail par l'hymen est liée?
Et je vais donc apprendre à Lusignan trahi,
Qu'un Tartare est le Dieu que sa fille a choisi?
Dans ce moment affreux, hélas! ton père expire,
En demandant à Dieu le salut de Zaïre.

ZAÏRE.

Arrête, mon cher frère,.... arrête, connais-moi;
Peut-être que Zaïre est digne encor de toi.
Mon frère, épargne-moi cet horrible langage;

Ton courroux, ton reproche, eſt un plus grand outrage,
Plus ſenſible pour moi, plus dur que ce trépas
Que je te demandais, & que je n'obtiens pas.
L'état où tu me vois accable ton courage;
Tu ſouffres, je le vois; je ſouffre davantage.
Je voudrais que du ciel le barbare ſecours,
De mon ſang, dans mon cœur, eût arrêté le cours,
Le jour qu'empoiſonné d'une flamme profane,
Ce pur ſang des Chrétiens brûla pour Oroſmane;
Le jour que de ta ſœur Oroſmane charmé...
Pardonnez-moi, Chrétiens; qui ne l'aurait aimé?
Il faiſait tout pour moi; ſon cœur m'avait choiſie;
Je voyais ſa fierté pour moi ſeule adoucie.
C'eſt lui qui des Chrétiens a ranimé l'eſpoir:
C'eſt à lui que je dois le bonheur de te voir:
Pardonne; ton courroux, mon père, ma tendreſſe,
Mes ſermens, mon devoir, mes remords, ma faibleſſe,
Me ſervent de ſupplice, & ta ſœur en ce jour
Meurt de ſon repentir plus que de ſon amour.

NÉRESTAN.

Je te blâme, & te plains; crois-moi, la providence
Ne te laiſſera point périr ſans innocence:
Je te pardonne, hélas! ces combats odieux;
Dieu ne t'a point prêté ſon bras victorieux:
Ce bras, qui rend la force aux plus faibles courages,
Soutiendra ce roſeau plié par les orages.
Il ne ſouffrira pas qu'à ſon culte engagé,
Entre un barbare & lui ton cœur ſoit partagé.
Le baptême éteindra ces feux dont il ſoupire,

Et tu vivras fidelle, ou périras martyre.
Achève donc ici ton ferment commencé ;
Achève, & dans l'horreur dont ton cœur est pressé,
Promets au Roi Louis, à l'Europe, à ton père,
Au Dieu qui déja parle à ce cœur si sincère,
De ne point accomplir cet hymen odieux,
Avant que le pontife ait éclairé tes yeux,
Avant qu'en ma présence il te fasse Chrétienne;
Et que Dieu par ses mains t'adopte & te soutienne.
Le promets-tu, Zaïre ?...

ZAÏRE.

Oui, je te le promets:
Rends-moi Chrétienne & libre; à tout je me soumets.
Va, d'un père expirant, va fermer la paupière;
Va, je voudrais te suivre, & mourir la première.

NÉRESTAN.

Je pars, adieu, ma sœur, adieu : puisque mes vœux
Ne peuvent t'arracher à ce palais honteux,
Je reviendrai bientôt, par un heureux baptême,
T'arracher aux enfers, & te rendre à toi-même.

SCENE V.

ZAIRE *seule.*

ME voilà seule, ô Dieu ! que vais-je devenir ?
Dieu, commande à mon cœur de ne te point trahir.
Hélas ! suis-je en effet, ou Française, ou Sultane ?
Fille de Lusignan, ou femme d'Orosmane ?
Suis-je amante, ou Chrétienne ? O fermens que j'ai faits !

Mon père, mon pays, vous ſerez ſatisfaits.
Fatime ne vient point. Quoi ! dans ce trouble extrême,
L'univers m'abandonne ! on me laiſſe à moi-même !
Mon cœur peut-il porter ſeul, & privé d'appui,
Le fardeau des devoirs qu'on m'impoſe aujourd'hui ?
A ta loi, Dieu puiſſant, oui, mon ame eſt rendue;
Mais fais que mon amant s'éloigne de ma vue.
Cher amant ! ce matin l'aurais-je pu prévoir,
Que je duſſe aujourd'hui redouter de te voir ?
Moi, qui de tant de feux juſtement poſſédée,
N'avais d'autre bonheur, d'autre ſoin, d'autre idée,
Que de t'entretenir, écouter ton amour,
Te voir, te ſouhaiter, attendre ton retour ?
Hélas ! & je t'adore; & t'aimer eſt un crime !

SCENE VI.

ZAIRE, OROSMANE.

OROSMANE.

PARAISSEZ, tout eſt prêt; le beau feu qui m'anime,
Ne ſouffre plus, Madame, aucun retardement;
Les flambeaux de l'hymen brillent pour votre amant;
Les parfums de l'encens rempliſſent la moſquée;
Du Dieu de Mahomet la puiſſance invoquée
Confirme mes ſermens, & préſide à mes feux.
Mon peuple proſterné pour vous offre ſes vœux.
Tout tombe à vos genoux; vos ſuperbes rivales,
Qui diſputaient mon cœur, & marchaient vos égales,
Heureuſes de vous ſuivre, & de vous obéir,

Devant vos volontés vont apprendre à fléchir.
Le trône, les festins, & la cérémonie,
Tout est prêt; commencez le bonheur de ma vie.

ZAÏRE.

Où suis-je, malheureuse, ô tendresse! ô douleur!

OROSMANE.

Venez.

ZAÏRE.

Où me cacher?

OROSMANE.

Que dites-vous?

ZAÏRE.

Seigneur.

OROSMANE.

Donnez-moi votre main, daignez, belle Zaïre....

ZAÏRE.

Dieu de mon père! hélas! que pourrai-je lui dire?

OROSMANE.

Que j'aime à triompher de ce tendre embarras!
Qu'il redouble ma flamme, & mon bonheur!...

ZAÏRE.

Hélas!

OROSMANE.

Ce trouble à mes désirs vous rend encor plus chère;
D'une vertu modeste il est le caractère.
Digne & charmant objet de ma constante foi,
Venez, ne tardez plus.

ZAÏRE.

Fatime, soutiens-moi....
Seigneur.

OROSMANE.

O ciel! eh quoi!

ZAÏRE.

Seigneur, cette hyménée

Etait un bien ſuprême à mon ame étonnée.
Je n'ai point recherché le trône & la grandeur.
Qu'un ſentiment plus juſte occupait tout mon cœur!
Hélas! j'aurais voulu qu'à vos vertus unie,
Et mépriſant pour vous les trônes de l'Aſie,
Seule, & dans un déſert auprès de mon époux,
J'euſſe pu ſous mes pieds les fouler avec vous.
Mais... Seigneur... ces Chrétiens...

OROSMANE.

Ces Chrétiens... Quoi! Madame?
Qu'auraient donc de commun cette ſecte & ma flamme?

ZAÏRE.

Luſignan, ce vieillard accablé de douleurs,
Termine en ces momens ſa vie & ſes malheurs.

OROSMANE.

Eh bien! quel intérêt ſi preſſant & ſi tendre,
A ce vieillard Chrétien votre cœur peut-il prendre?
Vous n'êtes point Chrétienne; élevée en ces lieux,
Vous ſuivez dès longtems la foi de mes ayeux.
Un vieillard qui ſuccombe au poids de ſes années,
Peut-il troubler ici vos belles deſtinées?
Cette aimable pitié, qu'il s'attire de vous,
Doit ſe perdre avec moi dans des momens ſi doux.

ZAÏRE.

Seigneur, ſi vous m'aimez, ſi je vous étais chère...

OROSMANE.

Si vous l'êtes, ah Dieu!

ZAÏRE.

Souffrez que l'on diffère...
Permettez que ces nœuds par vos mains aſſemblés...

OROSMANE.

Que dites-vous? ô ciel! eſt-ce vous qui parlez,
Zaïre?

ZAÏRE.

ZAÏRE.

Je ne puis soutenir sa colère.

OROSMANE.

Zaïre !

ZAÏRE.

Il m'est affreux, Seigneur, de vous déplaire ;
Excusez ma douleur... Non, j'oublie à la fois,
Et tout ce que je suis, & tout ce que je dois.
Je ne puis soutenir cet aspect qui me tue.
Je ne puis... Ah ! souffrez que loin de votre vue,
Seigneur, j'aille cacher mes larmes, mes ennuis,
Mes voeux, mon désespoir, & l'horreur où je suis.

Elle sort.

SCÈNE VII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

JE demeure immobile, & ma langue glacée
Se refuse aux transports de mon ame offensée.
Est-ce à moi que l'on parle ? ai-je bien entendu ?
Est-ce moi qu'elle fuit ? ô ciel ! & qu'ai-je vu ?
Corasmin, quel est donc ce changement extrême ?
Je la laisse échapper ! je m'ignore moi-même.

CORASMIN

Vous seul causez son trouble, & vous vous en plaignez.
Vous accusez, Seigneur, un cœur où vous régnez.

OROSMANE.

Mais pourquoi donc ces pleurs, ces regrets, cette fuite,
Cette douleur si sombre en ses regards écrite ?
Si c'était ce Français !... quel soupçon ! quelle horreur !
Quelle lumière affreuse a passé dans mon cœur !

Hélas ! je repoussais ma juste défiance :
Un barbare, un esclave, aurait cette insolence ?
Cher ami, je verrais un cœur comme le mien,
Réduit à redouter un esclave Chrétien ?
Mais parle, tu pouvais observer son visage,
Tu pouvais de ses yeux entendre le langage :
Ne me déguise rien, mes feux sont-ils trahis ?
Apprends-moi mon malheur... tu trembles... tu frémis...
C'en est assez.

CORASMIN.

Je crains d'irriter vos allarmes.
Il est vrai que ses yeux ont versé quelques larmes ;
Mais, Seigneur, après tout, je n'ai rien observé
Qui doive....

OROSMANE.

A cet affront je serais réservé ?
Non, si Zaïre, ami, m'ayait fait cette offense,
Elle eût avec plus d'art trompé ma confiance.
Le déplaisir secret de son cœur agité,
Si ce cœur est perfide, aurait-il éclaté ?
Ecoute, garde-toi de soupçonner Zaïre.
Mais, dis-tu, ce Français gémit, pleure, soupire :
Que m'importe après tout le sujet de ses pleurs ?
Qui sait si l'amour même entre dans ses douleurs ?
Et qu'ai-je à redouter d'un esclave infidelle,
Qui demain pour jamais se va séparer d'elle ?

CORASMIN.

N'avez-vous pas, Seigneur, permis, malgré nos loix,
Qu'il jouît de sa vue une seconde fois ?
Qu'il revînt en ces lieux ?

OROSMANE.

Qu'il revînt ? lui ce traître,

Qu'aux yeux de ma maîtresse il osât reparaître ?
Oui, je le lui rendrais, mais mourant, mais puni,
Mais versant à ses yeux le sang qui m'a trahi :
Déchiré devant elle, & ma main dégouttante
Confondrait dans son sang le sang de son amante....
Excuse les transports de ce cœur offensé ;
Il est né violent, il aime, il est blessé.
Je connais mes fureurs, & je crains ma faiblesse ;
A des troubles honteux je sens que je m'abaisse.
Non, c'est trop sur Zaïre arrêter un soupçon ;
Non, son cœur n'est point fait pour une trahison :
Mais ne crois pas non plus que le mien s'avilisse
A souffrir des rigueurs, à gémir d'un caprice,
A me plaindre, à reprendre, à redonner ma foi ;
Les éclaircissemens sont indignes de moi.
Il vaut mieux sur mes sens reprendre un juste empire ;
Il vaut mieux oublier jusqu'au nom de Zaïre.
Allons, que le sérail soit fermé pour jamais ;
Que la terreur habite aux portes du palais ;
Que tout ressente ici le frein de l'esclavage.
Des Rois de l'Orient suivons l'antique usage.
On peut pour son esclave, oubliant sa fierté,
Laisser tomber sur elle un regard de bonté ;
Mais il est trop honteux de craindre une maîtresse ;
Aux mœurs de l'Occident laissons cette bassesse.
Ce sexe dangereux, qui veut tout asservir,
S'il règne dans l'Europe, ici doit obéir.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ZAIRE, FATIME.

FATIME.

Que je vous plains, Madame, & que je vous admire!
C'eſt le Dieu des Chrétiens, c'eſt Dieu qui vous inſpire;
Il donnera la force à vos bras languiſſans
De briſer des liens ſi chers & ſi puiſſans.

ZAÏRE.

Eh! pourrai-je achever ce fatal ſacrifice?

FATIME.

Vous demandez ſa grace, il vous doit ſa juſtice:
De votre cœur docile il doit prendre le ſoin.

ZAÏRE.

Jamais de ſon appui je n'eus tant de beſoin.

FATIME.

Si vous ne voyez plus votre auguſte famille,
Le Dieu que vous ſervez vous adopte pour fille:
Vous êtes dans ſes bras, il parle à votre cœur;
Et quand ce ſaint pontiſe, organe du Seigneur,
Ne pourrait aborder dans ce palais profane....

ZAÏRE.

Ah! j'ai porté la mort dans le ſein d'Oroſmane.
J'ai pu déſeſpérer le cœur de mon amant!
Quel outrage, Fatime, & quel affreux moment!
Mon Dieu, vous l'ordonnez, j'euſſe été trop heureuſe.

FATIME.

Quoi! vous regretteriez cette chaîne honteuſe,
Haſarder la victoire, ayant tant combattu?

ZAÏRE.

Victoire infortunée! inhumaine vertu!
Non, tu ne connais pas ce que je ſacrifie.
Cet amour ſi puiſſant, ce charme de ma vie,
Dont j'eſpérais, hélas! tant de félicité,
Dans toute ſon ardeur n'avait point éclaté.
Fatime, j'offre à Dieu mes bleſſures cruelles;
Je mouille devant lui de larmes criminelles
Ces lieux, où tu m'as dit qu'il choiſit ſon ſéjour;
Je lui crie en pleurant, Ote-moi mon amour,
Arrache-moi mes vœux, remplis-moi de toi-même;
Mais, Fatime, à l'inſtant les traits de ce que j'aime,
Ces traits chers & charmans, que toujours je revois,
Se montrent dans mon ame entre le ciel & moi.
Eh bien, race des Rois dont le ciel me fit naître,
Père, mère, Chrétiens, vous, mon Dieu, vous, mon maître,
Vous qui de mon amant me privez aujourd'hui,
Terminez donc mes jours, qui ne ſont plus pour lui.
Que j'expire innocente, & qu'une main ſi chère,
De ces yeux qu'il aimait ferme au moins la paupière.
Ah! que fait Oroſmane? Il ne s'informe pas,
Si j'attends loin de lui la vie ou le trépas;
Il me fuit, il me laiſſe, & je n'y peux ſurvivre.

FATIME.

Quoi vous! fille des Rois, que vous prétendez ſuivre,
Vous dans les bras d'un Dieu, votre éternel appui?...

ZAÏRE.

Eh ! pourquoi mon amant n'eſt-il pas né pour lui?
Oroſmane eſt-il fait pour être ſa victime?
Dieu pourrait-il haïr un cœur ſi magnanime?
Généreux, bienfaiſant, juſte, plein de vertus,
S'il était né Chrétien, que ſerait-il de plus?
Et plût à Dieu du moins que ce ſaint interprête,
Ce Miniſtre ſacré, que mon ame ſouhaite,
Du trouble où tu me vois vînt bientôt me tirer!
Je ne ſais; mais enfin, j'oſe encor eſpérer
Que ce Dieu, dont cent fois on m'a peint la clémence,
Ne réprouverait point une telle alliance;
Peut-être de Zaïre en ſecret adoré,
Il pardonne aux combats de ce cœur déchiré;
Peut-être en me laiſſant au trône de Syrie,
Il ſoutiendrait par moi les Chrétiens de l'Aſie.
Fatime, tu le ſais, ce puiſſant Saladin,
Qui ravit à mon ſang l'Empire du Jourdain,
Qui fit comme Oroſmane admirer ſa clémence,
Au ſein d'une Chrétienne il avait pris naiſſance.

FATIME.

Ah ! ne voyez-vous pas que pour vous conſoler...

ZAÏRE.

Laiſſe-moi; je vois tout; je meurs ſans m'aveugler:
Je vois que mon pays, mon ſang, tout me condamne;
Que je ſuis Luſignan, que j'adore Oroſmane;
Que mes vœux, que mes jours à ſes jours ſont liés.
Je voudrais quelquefois me jetter à ſes pieds,
De tout ce que je ſuis faire un aveu ſincère.

FATIME.

Songez que votre aveu peut perdre votre frère,
Expose les Chrétiens, qui n'ont que vous d'appui,
Et va trahir le Dieu, qui vous rappelle à lui.

ZAÏRE.

Ah! si tu connaissais le grand cœur d'Orosmane!

FATIME.

Il est le protecteur de la loi Musulmane;
Et plus il vous adore, & moins il peut souffrir
Qu'on vous ose anoncer un Dieu qu'il doit haïr.
Le pontife à vos yeux en secret va se rendre,
Et vous avez promis...

ZAÏRE.

Eh bien, il faut l'attendre.
J'ai promis, j'ai juré de garder ce secret:
Hélas! qu'à mon amant je le tais à regret!
Et pour comble d'horreur je ne suis plus aimée.

SCENE II.

OROSMANE, ZAIRE.

OROSMANE.

MADAME, il fut un tems où mon ame charmée,
Ecoutant sans rougir des sentimens trop chers,
Se fit une vertu de languir dans vos fers.
Je croyais être aimé, Madame, & votre maître,
Soupirant à vos pieds, devait s'attendre à l'être:
Vous ne m'entendrez point, amant faible & jaloux,
En reproches honteux éclater contre vous;

Cruellement bleſſé, mais trop fier pour me plaindre;
Trop généreux, trop grand, pour m'abaiſſer à feindre,
Je viens vous déclarer, que le plus froid mépris
De vos caprices vains ſera le digne prix.
Ne vous préparez point à tromper ma tendreſſe,
A chercher des raiſons, dont la flatteuſe adreſſe,
A mes yeux éblouis colorant vos refus,
Vous ramène un amant qui ne vous connaît plus,
Et qui craignant ſurtout qu'à rougir on l'expoſe,
D'un refus outrageant veut ignorer la cauſe.
Madame, c'en eſt fait, une autre va monter
Au rang que mon amour vous daignait préſenter;
Une autre aura des yeux, & va du moins connaître
De quel prix mon amour & ma main devaient être.
Il pourra m'en coûter, mais mon cœur s'y réſout.
Apprenez qu'Oroſmane eſt capable de tout,
Que j'aime mieux vous perdre, & loin de votre vue
Mourir déſeſpéré de vous avoir perdue,
Que de vous poſſéder, s'il faut qu'à votre foi
Il en coûte un ſoupir qui ne ſoit pas pour moi.
Allez, mes yeux jamais ne reverront vos charmes.

ZAÏRE.

Tu m'as donc tout ravi, Dieu témoin de mes larmes!
Tu veux commander ſeul à mes ſens éperdus...
Eh bien, puiſqu'il eſt vrai que vous ne m'aimez plus,
Seigneur...

OROSMANE.

Il eſt trop vrai que l'honneur me l'ordonne,
Que je vous adorai, que je vous abandonne,

Que

Que je renonce à vous, que vous le désirez,
Que sous une autre loi...... Zaïre, vous pleurez?

ZAÏRE.

Ah! Seigneur! ah! du moins gardez de jamais croire
Que du rang d'un Soudan je regrette la gloire:
Je sais qu'il faut vous perdre, & mon sort l'a voulu:
Mais, Seigneur, mais mon cœur ne vous est pas connu.
Me punisse à jamais ce ciel qui me condamne,
Si je regrette rien que le cœur d'Orosmane!

OROSMANE.

Zaïre, vous m'aimez!

ZAÏRE.

Dieu! si je l'aime, hélas!

OROSMANE.

Quel caprice étonnant que je ne conçois pas!
Vous m'aimez? Eh, pourquoi vous forcez-vous, cruelle,
A déchirer le cœur d'un amant si fidelle?
Je me connaissais mal; oui, dans mon désespoir,
J'avais cru sur moi-même avoir plus de pouvoir.
Va, mon cœur est bien loin d'un pouvoir si funeste.
Zaïre, que jamais la vengeance céleste
Ne donne à ton amant enchaîné sous ta loi,
La force d'oublier l'amour qu'il a pour toi!
Qui, moi? que sur mon trône une autre fût placée!
Non, je n'en eus jamais la fatale pensée:
Pardonne à mon courroux, à mes sens interdits,
Ces dédains affectés, & si bien démentis;
C'est le seul déplaisir que jamais dans ta vie
Le ciel aura voulu que ta tendresse essuie.

Je t'aimerai toujours... Mais d'où vient que ton cœur,
En partageant mes feux, différait mon bonheur?
Parle. Etait-ce un caprice? Est-ce crainte d'un maître,
D'un Soudan, qui pour toi veut renoncer à l'être?
Serait-ce un artifice? Epargne-toi ce soin;
L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin:
Qu'il ne souille jamais le saint nœud qui nous lie!
L'art le plus innocent tient de la perfidie.
Je n'en connus jamais, & mes sens déchirés,
Pleins d'un amour si vrai.....

ZAÏRE.

Vous me désespérez.
Vous m'êtes cher, sans doute, & ma tendresse extrême
Est le comble des maux pour ce cœur qui vous aime.

OROSMANE.

O ciel! expliquez-vous. Quoi? toujours me troubler?
Se peut-il?...

ZAÏRE.

Dieu puissant, que ne puis-je parler?

OROSMANE.

Quel étrange secret me cachez-vous, Zaïre?
Est-il quelque Chrétien qui contre moi conspire?
Me trahit-on? parlez.

ZAÏRE.

Eh! peut-on vous trahir?
Seigneur, entr'eux & vous vous me verriez courir:
On ne vous trahit point, pour vous rien n'est à craindre;
Mon malheur est pour moi, je suis la seule à plaindre.

OROSMANE.

Vous, à plaindre, grand Dieu!

ZAÏRE.

Souffrez qu'à vos genoux
Je demande en tremblant une grace de vous.

OROSMANE.

Une grace! ordonnez, & demandez ma vie.

ZAÏRE

Plût au ciel qu'à vos jours la mienne fût unie!
Orofmane... Seigneur... permettez qu'aujourd'hui,
Seule, loin de vous-même, & toute à mon ennui,
D'un œil plus recueilli contemplant ma fortune,
Je cache à votre oreille une plainte importune....
Demain tous mes fecrets vous feront révélés.

OROSMANE.

De quelle inquiétude, ô ciel, vous m'accablez!
Pouvez-vous?...

ZAÏRE.

Si pour moi l'amour vous parle encore,
Ne me refufez pas la grace que j'implore.

OROSMANE.

Eh bien, il faut vouloir tout ce que vous voulez;
J'y confens; il en coûte à mes fens défolés.
Allez, fouvenez-vous que je vous facrifie
Les momens les plus beaux, les plus chers de ma vie.

ZAÏRE.

En me parlant ainfi, vous me percez le cœur.

OROSMANE.

Eh bien, vous me quittez, Zaïre?

ZAÏRE.

Hélas, Seigneur!

SCENE III.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

AH! c'eſt trop tôt chercher ce ſolitaire aſyle,
C'eſt trop tôt abuſer de ma bonté facile;
Et plus j'y penſe, ami, moins je puis concevoir
Le ſujet ſi caché de tant de déſeſpoir.
Quoi donc! par ma tendreſſe élevée à l'Empire,
Dans le ſein du bonheur, que ſon ame déſire,
Près d'un amant qu'elle aime, & qui brûle à ſes pieds,
Ses yeux remplis d'amour, de larmes ſont noyés.
Je ſuis bien indigné de voir tant de caprices.
Mais moi-même après tout eus-je moins d'injuſtices?
Ai-je été moins coupable à ſes yeux offenſés?
Eſt-ce à moi de me plaindre? On m'aime, c'eſt aſſez.
Il me faut expier, par un peu d'indulgence,
De mes tranſports jaloux l'injurieuſe offenſe.
Je me rends, je le vois, ſon cœur eſt ſans détours;
La nature naïve anime ſes diſcours.
Elle eſt dans l'âge heureux où règne l'innocence;
A ſa ſincérité je dois ma confiance.
Elle m'aime ſans doute; oui, j'ai lu devant toi,
Dans ſes yeux attendris, l'amour qu'elle a pour moi;
Et ſon ame éprouvant cette ardeur qui me touche,
Vingt fois pour me le dire a volé ſur ſa bouche.
Qui peut avoir un cœur aſſez traître, aſſez bas,
Pour montrer tant d'amour, & ne le ſentir pas?

SCENE IV.

OROSMANE, CORASMIN, MELEDOR.

MELEDOR.

CETTE lettre, Seigneur, à Zaïre adreſſée,
Par vos gardes ſaiſie, & dans mes mains laiſſée...

OROSMANE.

Donne..., qui la portait?... Donne.

MELEDOR.

Un de ces Chrétiens
Dont vos bontés, Seigneur, ont briſé les liens :
Au ſérail, en ſecret, il allait s'introduire;
On l'a mis dans les fers.

OROSMANE.

Hélas! que vais-je lire?
Laiſſe-nous... je frémis.

SCÉNE V.

OROSMANE, CORASMIN.

CORASMIN.

CETTE lettre, Seigneur,
Pourra vous éclaircir, & calmer votre cœur.

OROSMANE.

Ah! liſons; ma main tremble, & mon ame étonnée
Prévoit que ce billet contient ma deſtinée.
Liſons... « Chère Zaïre, il eſt tems de nous voir :
» Il eſt vers la moſquée une ſecrette iſſue,

» Où vous pouvez sans bruit, & sans être apperçue,
» Tromper vos surveillans, & remplir notre espoir :
» Il faut tout hasarder ; vous connaissez mon zèle :
» Je vous attends ; je meurs, si vous n'êtes fidelle ».
Eh bien, cher Corasmin, que dis-tu ?

CORASMIN.

Moi, Seigneur ?
Je suis épouvanté de ce comble d'horreur.

OROSMANE.

Tu vois comme on me traite.

CORASMIN.

O trahison horrible !
Seigneur, à cet affront vous êtes insensible ?
Vous, dont le cœur tantôt, sur un simple soupçon,
D'une douleur si vive a reçu le poison ?
Ah ! sans doute l'horreur d'une action si noire
Vous guérit d'un amour qui blessait votre gloire.

OROSMANE.

Cours chez elle à l'instant, va, vole, Corasmin :
Montre-lui cet écrit... Qu'elle tremble... & soudain
De cent coups de poignard que l'infidelle meure.
Mais avant de frapper... Ah ! cher ami, demeure,
Demeure, il n'est pas tems. Je veux que ce Chrétien
Devant elle amené.. non..., je ne veux plus rien...
Je me meurs... Je succombe à l'excès de ma rage.

CORASMIN.

On ne reçut jamais un si sanglant outrage.

OROSMANE.

Le voilà donc connu, ce secret plein d'horreur !
Ce secret qui pesait à son infâme cœur !

Sous le voile emprunté d'une crainte ingénue,
Elle veut quelque tems se soustraire à ma vue.
Je me fais cet effort, je la laisse sortir;
Elle part en pleurant... & c'est pour me trahir.
Quoi, Zaïre!

CORASMIN.

Tout sert à redoubler son crime.
Seigneur, n'en soyez pas l'innocente victime,
Et de vos sentimens rappellant la grandeur....

OROSMANE.

C'est là ce Nérestan, ce héros plein d'honneur,
Ce Chrétien si vanté, qui remplissait Solyme
De ce faste imposant de sa vertu sublime!
Je l'admirais moi-même, & mon cœur combattu
S'indignait qu'un Chrétien m'égalât en vertu.
Ah! qu'il va me payer sa fourbe abominable!
Mais Zaïre, Zaïre est cent fois plus coupable.
Une esclave Chrétienne, & que j'ai pu laisser
Dans les plus vils emplois languir sans l'abaisser!
Une esclave! Elle sait ce que j'ai fait pour elle.
Ah malheureux!

CORASMIN.

Seigneur, si vous souffrez mon zèle,
Si parmi les horreurs qui doivent vous troubler,
Vous vouliez....

OROSMANE.

Oui, je veux la voir & lui parler.
Allez, volez, esclave, & m'amenez Zaïre.

CORASMIN.

Hélas! en cet état que pourrez-vous lui dire?

OROSMANE.

Je ne ſais, cher ami, mais je prétends la voir.

CORASMIN.

Ah! Seigneur, vous allez, dans votre déſeſpoir,
Vous plaindre, menacer, faire couler ſes larmes.
Vos bontés contre vous lui donneront des armes;
Et votre cœur ſéduit, malgré tous vos ſoupçons,
Pour la juſtifier cherchera des raiſons.
M'en croirez-vous? cachez cette lettre à ſa vue.
Prenez pour la lui rendre une main inconnue.
Par-là, malgré la fraude & les déguiſemens,
Vos yeux démêleront ſes ſecrets ſentimens,
Et des plis de ſon cœur verront tout l'artifice.

OROSMANE.

Penſes-tu qu'en effet Zaïre me trahiſſe?...
Allons, quoi qu'il en ſoit, je vais tenter mon ſort,
Et pouſſer la vertu juſqu'au dernier effort.
Je veux voir à quel point une femme hardie
Saura de ſon côté pouſſer la perfidie.

CORASMIN.

Seigneur, je crains pour vous ce funeſte entretien;
Un cœur tel que le vôtre....

OROSMANE.

Ah! n'en redoute rien.
A ſon exemple, hélas! ce cœur ne ſaurait feindre.
Mais j'ai la fermeté de ſavoir me contraindre:
Oui, puiſqu'elle m'abaiſſe à connaître un rival....
Tiens, reçois ce billet à tous trois ſi fatal:
Va, choiſis pour le rendre un eſclave fidelle,
Mets en de ſûres mains cette lettre cruelle;

Va,

Va, cours... Je ferai plus, j'éviterai ſes yeux;
Qu'elle n'approche pas... C'eſt elle, juſtes cieux!

SCENE VI.

OROSMANE, ZAIRE, CORASMIN.

ZAÏRE.

SEIGNEUR, vous m'étonnez; quelle raiſon ſoudaine,
Quel ordre ſi preſſant près de vous me ramène?

OROSMANE.

Eh bien, Madame, il faut que vous m'éclairciſſiez:
Cet ordre eſt important plus que vous ne croyez;
Je me ſuis conſulté.... Malheureux l'un par l'autre,
Il faut régler d'un mot & mon ſort & le vôtre.
Peut-être qu'en effet ce que j'ai fait pour vous,
Mon orgueil oublié, mon ſceptre à vos genoux,
Mes bienfaits, mon reſpect, mes ſoins, ma confiance,
Ont arraché de vous quelque reconnaiſſance.
Votre cœur par un maître attaqué chaque jour,
Vaincu par mes bienfaits, crut l'être par l'amour.
Dans votre ame, avec vous, il eſt tems que je liſe;
Il faut que ſes replis s'ouvrent à ma franchiſe.
Jugez-vous: répondez avec la vérité
Que vous devez au moins à ma ſincérité.
Si de quelqu'autre amour l'invincible puiſſance
L'emporte ſur mes ſoins, ou même les balance,
Il faut me l'avouer, & dans ce même inſtant,
Ta grace eſt dans mon cœur; prononce, elle t'attend.
Sacrifie à ma foi l'inſolent qui t'adore;

Songe que je te vois, que je te parle encore,
Que ma foudre à ta voix pourra se détourner,
Que c'est le seul moment où je peux pardonner.

ZAÏRE.

Vous, Seigneur! vous osez me tenir ce langage?
Vous, cruel!... Apprenez que ce cœur qu'on outrage,
Et que par tant d'horreurs le ciel veut éprouver,
S'il ne vous aimait pas, est né pour vous braver.
Je ne crains rien ici que ma funeste flamme;
N'imputez qu'à ce feu qui brûle encor mon ame,
N'imputez qu'à l'amour, que je dois oublier,
La honte où je descends de me justifier.
J'ignore si le ciel, qui m'a toujours trahie,
A destiné pour vous ma malheureuse vie.
Quoi qu'il puisse arriver, je jure par l'honneur,
Qui non moins que l'amour est gravé dans mon cœur,
Je jure que Zaïre à soi-même rendue,
Des Rois les plus puissans détesterait la vue,
Que tout autre, après vous, me serait odieux.
Voulez-vous plus savoir, & me connaître mieux?
Voulez-vous que ce cœur à l'amertume en proie,
Ce cœur désespéré devant vous se déploie?
Sachez donc qu'en secret il pensait malgré lui,
Tout ce que devant vous il déclare aujourd'hui;
Qu'il soupirait pour vous avant que vos tendresses
Vinssent justifier mes naissantes faiblesses;
Qu'il prévint vos bienfaits, qu'il brûlait à vos pieds,
Qu'il vous aimait enfin, lorsque vous m'ignoriez;
Qu'il n'eut jamais que vous, n'aura que vous pour maître.

J'en atteſte le ciel, que j'offenſe peut-être ;
Et ſi j'ai mérité ſon éternel courroux,
Si mon cœur fut coupable, ingrat, c'était pour vous.

OROSMANE.

Quoi? des plus tendres feux ſa bouche encor m'aſſure!
Quel excès de noirceur! Zaïre!... ah la parjure!
Quand de ſa trahiſon j'ai la preuve en ma main!

ZAÏRE.

Que dites-vous? Quel trouble agite votre ſein?

OROSMANE.

Je ne ſuis point troublé. Vous m'aimez?

ZAÏRE.

Votre bouche
Peut-elle me parler avec ce ton farouche,
D'un feu ſi tendrement déclaré chaque jour?
Vous me glacez de crainte, en me parlant d'amour.

OROSMANE.

Vous m'aimez?

ZAÏRE.

Vous pouvez douter de ma tendreſſe!
Mais encor une fois quelle fureur vous preſſe?
Quels regards effrayans vous me lancez! hélas!
Vous doutez de mon cœur?

OROSMANE.

Non, je n'en doute pas.
Allez, rentrez, Madame.

SCÈNE VII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

AMI, sa perfidie
Au comble de l'horreur ne s'est pas démentie ;
Tranquille dans le crime, & fausse avec douceur,
Elle a jusques au bout soutenu sa noirceur.
As-tu trouvé l'esclave? as-tu servi ma rage?
Connaîtrai-je à la fois son crime & mon outrage?

CORASMIN.

Oui, je viens d'obéir; mais vous ne pouvez pas
Soupirer désormais pour ses traîtres appas :
Vous la verrez sans doute avec indifférence,
Sans que le repentir succède à la vengeance,
Sans que l'amour sur vous en repousse les traits.

OROSMANE.

Corasmin, je l'adore encor plus que jamais.

CORASMIN.

Vous? ô ciel! vous?

OROSMANE.

Je vois un rayon d'espérance.
Cet odieux Chrétien, l'élève de la France,
Est jeune, impatient, léger, présomptueux,
Il peut croire aisément ses téméraires vœux:
Son amour indiscret, & plein de confiance,
Aura de ses soupirs hasardé l'insolence:
Un regard de Zaïre aura pu l'aveugler:

Sans doute il eſt aiſé de s'en laiſſer troubler:
Il croit qu'il eſt aimé; c'eſt lui ſeul qui m'offenſe;
Peut-être ils ne ſont point tous deux d'intelligence:
Zaïre n'a point vu ce billet criminel,
Et j'en croyais trop tôt mon déplaiſir mortel.
Coraſmin, écoutez... Dès que la nuit plus ſombre
Aux crimes des mortels viendra prêter ſon ombre,
Sitôt que ce Chrétien, chargé de mes bienfaits,
Néreſtan, paraîtra ſous les murs du palais,
Ayez ſoin qu'à l'inſtant la garde le ſaiſiſſe,
Qu'on prépare pour lui le plus honteux ſupplice,
Et que chargé de fers il me ſoit préſenté.
Laiſſez, ſurtout, laiſſez Zaïre en liberté.
Tu vois mon cœur; tu vois à quel excès je l'aime.
Ma fureur eſt plus grande, & j'en tremble moi-même.
J'ai honte des douleurs où je me ſuis plongé;
Mais malheur aux ingrats qui m'auront outragé!

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

OROSMANE, CORASMIN, un Esclave.

OROSMANE.

ON l'a fait avertir, l'ingrate va paraître.
Songe que dans tes mains est le sort de ton maître;
Donne-lui le billet de ce traître Chrétien;
Rends-moi compte de tout, examine-la bien.
Porte-moi sa réponse. On approche... c'est elle.

A Corasmin.

Viens, d'un malheureux Prince ami tendre & fidelle,
Viens m'aider à cacher ma rage & mes ennuis.

SCÈNE II.

ZAIRE, FATIME, l'Esclave.

ZAÏRE.

EH qui peut me parler dans l'état où je suis?
A tant d'horreur, hélas! qui pourra me soustraire?
Le sérail est fermé! Dieu! si c'était mon frère!
Si la main de ce Dieu, pour soutenir ma foi,
Par des chemins cachés, le conduisait vers moi!
Quel esclave inconnu se présente à ma vue?

L'ESCLAVE.

Cette lettre en secret à mes mains parvenue,
Pourra vous assurer de ma fidélité.

ZAÏRE.

Donne.

Elle lit.

FATIME *à part pendant que Zaïre lit.*

Dieu tout-puissant, éclate en ta bonté,
Fais descendre ta grace en ce séjour profane,
Arrache ma princesse au barbare Orosmane.

ZAÏRE *à Fatime.*

Je voudrais te parler.

FATIME *à l'esclave.*

Allez, retirez-vous;
On vous rappellera, soyez prêt, laissez-nous.

SCENE III.

ZAIRE, FATIME.

ZAÏRE.

Lis ce billet : hélas! dis-moi ce qu'il faut faire;
Je voudrais obéir aux ordres de mon frère.

FATIME.

Dites plutôt, Madame, aux ordres éternels
D'un Dieu qui vous demande aux pieds de ses autels.
Ce n'est point Nérestan, c'est Dieu qui vous appelle.

ZAÏRE.

Je le sais, à sa voix je ne suis point rebelle,
J'en ai fait le serment : mais puis-je m'engager,
Moi, les Chrétiens, mon frère, en un si grand danger?

FATIME.

Ce n'est point leur danger dont vous êtes troublée,
Votre amour parle seul à votre ame ébranlée.

Je connais votre cœur ; il penſerait comme eux,
Il haſarderait tout, s'il n'était amoureux.
Ah ! connaiſſez du moins l'erreur qui vous engage.
Vous tremblez d'offenſer l'amant qui vous outrage.
Quoi ! ne voyez-vous pas toutes ſes cruautés,
Et l'ame d'un Tartare à travers ſes bontés ?
Ce tigre encor farouche au ſein de ſa tendreſſe,
Même en vous adorant, menaçait ſa maîtreſſe...
Et votre cœur encor ne s'en peut détacher ?
Vous ſoupirez pour lui ?

ZAÏRE.

Qu'ai-je à lui reprocher ?
C'eſt moi qui l'offenſais, moi qu'en cette journée
Il a vu ſouhaiter ce fatal hyménée ;
Le trône était tout prêt, le temple était paré,
Mon amant m'adorait, & j'ai tout différé.
Moi, qui devais ici trembler ſous ſa puiſſance,
J'ai de ſes ſentimens bravé la violence ;
J'ai ſoumis ſon amour, il fait ce que je veux,
Il m'a ſacrifié ſes tranſports amoureux.

FATIME.

Ce malheureux amour, dont votre ame eſt bleſſée,
Peut-il en ce moment remplir votre penſée ?

ZAÏRE.

Ah ! Fatime, tout ſert à me déſeſpérer ;
Je ſais que du ſérail rien ne peut me tirer :
Je voudrais des Chrétiens voir l'heureuſe contrée,
Quitter ce lieu funeſte à mon ame égarée ;
Et je ſens qu'à l'inſtant, prompte à me démentir,

Je

Je fais des voeux ſecrets pour n'en jamais ſortir.
Quel état! quel tourment! Non, mon ame inquiète
Ne ſait ce qu'elle doit, ni ce qu'elle ſouhaite;
Une terreur affreuſe eſt tout ce que je ſens.
Dieu, détourne de moi ces noirs preſſentimens;
Prends ſoin de nos Chrétiens, & veille ſur mon frère;
Prends ſoin, du haut des cieux, d'une tête ſi chère.
Oui, je le vais trouver, je lui vais obéir:
Mais dès que de Solyme il aura pu partir,
Par ſon abſence alors à parler enhardie,
J'apprends à mon amant le ſecret de ma vie:
Je lui dirai le culte où mon cœur eſt lié;
Il lira dans ce cœur, il en aura pitié.
Mais duſſé-je au ſupplice être ici condamnée,
Je ne trahirai point le ſang dont je ſuis née.
Va, tu peux amener mon cher frère en ces lieux.
Rappelle cet eſclave,

SCENE IV.

ZAIRE *ſeule.*

O Dieu de mes ayeux,
Dieu de tous mes parens, de mon malheureux père,
Que ta main me conduiſe, & que ton œil m'éclaire!

SCÈNE V.

ZAIRE, l'Esclave.

ZAÏRE.

Allez dire au Chrétien, qui marche sur vos pas,
Que mon cœur aujourd'hui ne le trahira pas,
Que Fatime en ces lieux va bientôt l'introduire.

A part.

Allons, rassure-toi, malheureuse Zaïre !

SCENE VI.

OROSMANE, CORASMIN, l'Esclave.

OROSMANE.

Que ces momens, grand Dieu, sont lents pour ma fureur,

A l'esclave.

Eh bien ! que t'a-t-on dit ? Réponds. Parle.

L'ESCLAVE.

Seigneur,
On n'a jamais senti de si vives allarmes.
Elle a pâli, tremblé, ses yeux versaient des larmes ;
Elle m'a fait sortir, elle m'a rappellé,
Et d'une voix tremblante, & d'un cœur tout troublé,
Près de ces lieux, Seigneur, elle a promis d'attendre
Celui qui cette nuit à ses yeux doit se rendre.

OROSMANE.

A l'esclave. *A Corasmin.*

Allez, il me suffit. Ote-toi de mes yeux,
Laisse-moi : tout mortel me devient odieux.

Laisse-moi seul, te dis-je, à ma fureur extrême.
Je hais le monde entier, je m'abhorre moi-même.

SCENE VII.

OROSMANE, *seul.*

OU suis-je? ô ciel! où suis-je? où porté-je mes voeux?
Zaïre, Nérestan... couple ingrat, couple affreux,
Traîtres, arrachez-moi ce jour que je respire,
Ce jour souillé par vous... Misérable Zaïre,
Tu ne jouiras pas... Corasmin, revenez.

SCENE VIII.

OROSMANE, CORASMIN.

OROSMANE.

AH trop cruel ami, quoi vous m'abandonnez?
Venez; a-t-il paru, ce rival, ce coupable?

CORASMIN.

Rien ne paraît encor.

OROSMANE.

O nuit! nuit effroyable!
Peux-tu prêter ton voile à de pareils forfaits?
Zaïre!... l'infidelle.... après tant de bienfaits!
J'aurais d'un oeil serein, d'un front inaltérable,
Contemplé de mon rang la chûte épouvantable:
J'aurais su, dans l'horreur de la captivité,
Conserver mon courage & ma tranquillité;
Mais me voir à ce point trompé par ce que j'aime!...

Mmm 2

CORASMIN.

Eh! que prétendez-vous dans cette horreur extrême?
Quel eſt votre deſſein?

OROSMANE.

N'entends-tu pas des cris?

CORASMIN.

Seigneur...

OROSMANE.

Un bruit affreux a frappé mes eſprits.
On vient.

CORASMIN.

Non, juſqu'ici nul mortel ne s'avance;
Le ſérail eſt plongé dans un profond ſilence;
Tout dort; tout eſt tranquille, & l'ombre de la nuit...

OROSMANE.

Hélas! le crime veille, & ſon horreur me ſuit.
A ce coupable excès porter ſa hardieſſe!
Tu ne connaiſſais pas mon cœur & ma tendreſſe,
Combien je t'adorais! quels feux! ah, Coraſmin!
Un ſeul de ſes regards aurait fait mon deſtin.
Je ne puis être heureux, ni ſouffrir que par elle.
Prends pitié de ma rage. Oui, cours... Ah, la cruelle!

CORASMIN.

Eſt-ce vous qui pleurez? vous, Oroſmane? ô cieux!

OROSMANE.

Voilà les premiers pleurs qui coulent de mes yeux.
Tu vois mon ſort, tu vois la honte où je me livre:
Mais ces pleurs ſont cruels, & la mort va les ſuivre:
Plains Zaïre, plains-moi; l'heure approche, ces pleurs
Du ſang qui va couler ſont les avant-coureurs.

CORASMIN.

Ah! je tremble pour vous.

OROSMANE.

Frémis de mes souffrances,
Frémis de mon amour, frémis de mes vengeances.
Approche, viens, j'entends... je ne me trompe pas.

CORASMIN.

Sous les murs du palais quelqu'un porte ses pas.

OROSMANE.

Va saisir Nérestan, va, dis-je, qu'on l'enchaîne;
Que tout chargé de fers à mes yeux on l'entraîne.

SCENE IX.

OROSMANE, ZAIRE & FATIME,
marchant pendant la nuit dans l'enfoncement du Théâtre.

ZAÏRE.

Viens, Fatime.

OROSMANE.

Qu'entends-je! est-ce là cette voix
Dont les sons enchanteurs m'ont séduit tant de fois?
Cette voix qui trahit un feu si légitime?
Cette voix infidelle, & l'organe du crime?
Perfide!... vengeons-nous... quoi! c'est elle? ô destin!

Il tire son poignard.

Zaïre! ah Dieu!... ce fer échappe de ma main.

ZAÏRE *à Fatime.*

C'est ici le chemin, viens soutiens mon courage.

FATIME.

Il va venir.

ORSOMANE.

Ce mot me rend toute ma rage.

ZAÏRE.

Je marche en frissonnant, mon cœur est éperdu...
Est-ce vous, Nérestan, que j'ai tant attendu ?

OROSMANE *courant à Zaïre.*

C'est moi que tu trahis : tombe à mes pieds, parjure.

ZAÏRE *tombant dans la coulisse.*

Je me meurs, ô mon Dieu !

OROSMANE.

J'ai vengé mon injure.
Otons-nous de ces lieux. Je ne puis... Qu'ai-je fait ?...
Rien que de juste... Allons, j'ai puni son forfait.
Ah ! voici son amant que mon destin m'envoie,
Pour remplir ma vengeance & ma cruelle joie.

SCÈNE DERNIERE.

OROSMANE, ZAIRE, NÉRESTAN, CORASMIN, FATIME, Esclaves.

OROSMANE.

Approche, malheureux, qui viens de m'arracher,
De m'ôter pour jamais ce qui me fut si cher ;
Méprisable ennemi, qui fais encor paraître
L'audace d'un héros avec l'ame d'un traître ;
Tu m'imposais ici pour me déshonorer.
Va, le prix en est prêt ; tu peux t'y préparer.
Tes maux vont égaler les maux où tu m'exposes,
Et ton ingratitude, & l'horreur que tu causes.
Avez-vous ordonné son supplice ?

CORASMIN.

Oui, Seigneur.

OROSMANE.

Il commence déja dans le fond de ton cœur.
Tes yeux cherchent partout, & demandent encore
La perfide qui t'aime, & qui me déshonore.
Regarde, elle eſt ici.

NÉRESTAN.

Que dis-tu? Quelle erreur...

OROSMANE.

Regarde-la, te dis-je.

NÉRESTAN.

Ah! que vois-je? Ah, ma ſœur!
Zaïre!... Elle n'eſt plus! Ah, monſtre! Ah, jour horrible!

OROSMANE.

Sa ſœur! Qu'ai-je entendu? Dieu, ſerait-il poſſible?

NÉRESTAN.

Barbare il eſt trop vrai: viens épuiſer mon flanc
Du reſte infortuné de cet auguſte ſang.
Luſignan, ce vieillard, fut ſon malheureux père,
Il venait dans mes bras d'achever ſa misère,
Et d'un père expiré j'apportais en ces lieux
La volonté dernière, & les derniers adieux;
Je venais, dans un cœur trop faible & trop ſenſible,
Rappeller des Chrétiens le culte incorruptible.
Hélas! elle offenſait notre Dieu, notre loi;
Et ce Dieu la punit d'avoir brûlé pour toi.

OROSMANE.

Zaïre!... Elle m'aimait? Eſt-il bien vrai, Fatime?
Sa ſœur?... J'étais aimé?

FATIME.

Cruel ! voilà ſon crime.
Tigre altéré de ſang, tu viens de maſſacrer
Celle qui malgré ſoi conſtante à t'adorer,
Se flattait, eſpérait que le Dieu de ſes pères
Recevrait le tribut de ſes larmes ſincères ;
Qu'il verrait en pitié cet amour malheureux,
Que peut-être il voudrait vous réunir tous deux.
Hélas ! à cet excès ſon cœur l'avait trompée ;
De cet eſpoir trop tendre elle était occupée ;
Tu balançais ſon Dieu dans ſon cœur allarmé.

OROSMANE.

Tu m'en as dit aſſez. O ciel ! j'étais aimé !
Va, je n'ai pas beſoin d'en ſavoir davantage...

NÉRESTAN.

Cruel ! qu'attends-tu donc pour aſſouvir ta rage ?
Il ne reſte que moi de ce ſang glorieux,
Dont ton père & ton bras ont inondé ces lieux ;
Rejoins un malheureux à ſa triſte famille,
Au héros dont tu viens d'aſſaſſiner la fille.
Tes tourmens ſont-ils prêts ? Je puis braver tes coups ;
Tu m'as fait éprouver le plus cruel de tous.
Mais la ſoif de mon ſang, qui toujours te dévore,
Permet-elle à l'honneur de te parler encore ?
En m'arrachant le jour, ſouviens toi des Chrétiens
Dont tu m'avais juré de briſer les liens ;
Dans ſa férocité ton cœur impitoyable,
De ce trait généreux ſerait-il bien capable ?
Parle ; à ce prix encor je bénis mon trépas.

OROSMANE,

OROSMANE, *allant vers le corps de Zaïre.*
Zaïre!

CORASMIN.

Hélas! Seigneur, où portez-vous vos pas?
Rentrez, trop de douleur de votre ame s'empare.
Souffrez que Néreſtan...

NÉRESTAN.

Qu'ordonnes-tu barbare?

OROSMANE *après une longue pauſe.*

Qu'on détache ſes fers. Ecoutez, Coraſmin,
Que tous ſes compagnons ſoient délivrés ſoudain.
Aux malheureux Chrétiens prodiguez mes largeſſes;
Comblés de mes bienfaits, chargés de mes richeſſes,
Juſqu'au port de Joppé vous conduirez leurs pas.

CORASMIN.

Mais, Seigneur...

OROSMANE.

Obéis, & ne réplique pas;
Vole, & ne trahis point la volonté ſuprême
D'un Soudan qui commande, & d'un ami qui t'aime;
Va, ne perds point de tems, ſors, obéis...

à Néreſtan.

Et toi,
Guerrier infortuné, mais moins encor que moi,
Quitte ces lieux ſanglans, remporte en ta patrie
Cet objet que ma rage a privé de la vie.
Ton Roi, tous tes Chrétiens, apprenant mes malheurs,
N'en parleront jamais ſans répandre des pleurs.
Mais ſi la vérité par toi ſe fait connaître,
En déteſtant mon crime, on me plaindra peut-être.

Porte aux tiens ce poignard, que mon bras égaré
A plongé dans un ſein qui dut m'être ſacré;
Dis-leur que j'ai donné la mort la plus affreuſe
A la plus digne femme, à la plus vertueuſe,
Dont le ciel ait formé les innocens appas;
Dis-leur qu'à ſes genoux j'avais mis mes états;
Dis-leur que dans ſon ſang cette main s'eſt plongée;
Dis que je l'adorais, & que je l'ai vengée. *Il ſe tue.*

Aux ſiens.

Reſpectez ce héros, & conduiſez ſes pas.

NÉRESTAN.

Guide-moi, Dieu puiſſant, je ne me connais pas.
Faut-il qu'à t'admirer ta fureur me contraigne,
Et que dans mon malheur ce ſoit moi qui te plaigne?

Fin du cinquième & dernier Acte.

ALZIRE,

OU

LES AMÉRICAINS,

TRAGÉDIE.

Représentée pour la première fois le 27 Janvier 1736.

Nnn 2

ÉPITRE

A MADAME LA MARQUISE DU CHASTELET.

MADAME,

QUEL faible hommage pour vous, qu'un de ces ouvrages de poésie, qui n'ont qu'un tems, qui doivent leur mérite à la faveur passagère du public, & à l'illusion du théâtre, pour tomber ensuite dans la foule & dans l'obscurité !

Qu'est-ce en effet qu'un roman mis en action & en vers, devant celle qui lit les ouvrages de géométrie avec la même facilité que les autres lisent les romans; devant celle qui n'a trouvé dans *Locke*, ce sage précepteur du genre-humain, que ses propres sentimens & l'histoire de ses pensées; enfin aux yeux d'une personne qui, née pour les agrémens, leur préfère la vérité ?

Mais, Madame, le plus grand génie, & sûrement le plus désirable, est celui qui ne donne l'exclusion à aucun des beaux-arts. Ils sont tous la nourriture & le plaisir de l'ame : y en a-t-il dont on doive se priver ? Heureux l'esprit que la philosophie ne peut dessécher, & que les charmes des belles-lettres ne peuvent amollir, qui sait se fortifier avec *Locke*, s'éclairer avec *Clarke* & *Newton*, s'élever dans la lecture de *Cicéron* & *Bossuet*, s'embellir par les charmes de *Virgile* & du *Tasse* !

Tel est votre génie, Madame; il faut que je ne craigne point de le dire, quoique vous craigniez de l'entendre. Il faut que votre exemple encourage les personnes de votre sexe & de votre

rang, à croire qu'on s'annoblit encore en perfectionnant sa raison, & que l'esprit donne des graces.

Il a été un tems en France, & même dans toute l'Europe, où les hommes pensaient déroger, & les femmes sortir de leur état, en n'osant s'instruire. Les uns ne se croyaient nés que pour la guerre, ou pour l'oisiveté; & les autres, que pour la coquetterie.

Le ridicule même que *Molière* & *Despréaux* ont jetté sur les femmes savantes, a semblé dans un siècle poli, justifier les préjugés de la barbarie. Mais *Molière*, ce législateur dans la morale & dans les bienséances du monde, n'a pas assurément prétendu, en attaquant les femmes savantes, se moquer de la science & de l'esprit. Il n'en a joué que l'abus & l'affectation; ainsi que dans son *Tartuffe*, il a diffamé l'hypocrisie, & non pas la vertu.

Si, au lieu de faire une satyre contre les femmes, l'exact, le solide, le laborieux, l'élégant *Despréaux* avait consulté les femmes de la cour les plus spirituelles, il eût ajouté à l'art & au mérite de ses ouvrages si bien travaillés, des graces & des fleurs, qui leur eussent encore donné un nouveau charme. En vain, dans sa satyre des femmes, il a voulu couvrir de ridicule une Dame qui avait appris l'astronomie; il eût mieux fait de l'apprendre lui-même.

L'esprit philosophique fait tant de progrès en France depuis quarante ans, que si *Boileau* vivait encore, lui qui osait se moquer d'une femme de condition, parce qu'elle voyait en secret *Roberval* & *Sauveur*, serait obligé de respecter & d'imiter celles qui profitent publiquement des lumières des *Maupertuis*, des *Réaumurs*, des *Mairans*, des *Dufays*, & des *Clairauts*; de tous ces véritables savans, qui n'ont pour objet qu'une science utile, & qui en la rendant agréable, la rendent insensiblement nécessaire à notre nation. Nous sommes au tems, j'ose le dire, où il faut qu'un poète soit philosophe, & où une femme peut l'être hardiment.

Dans le commencement du dernier siècle les Français apprirent à arranger des mots. Le siècle des choses est arrivé. Telle qui lisait autrefois *Montagne*, l'*Astrée*, & les *Contes de la Reine de Navarre*, était une savante. Les *Deshoullières* & les *Daciers*,

illuſtres dans différens genres, ſont venues depuis. Mais votre ſexe a encore tiré plus de gloire de celles qui ont mérité qu'on fît pour elles le livre charmant des *Mondes*, & les *Dialogues ſur la lumière* qui vont paraître, ouvrage peut-être comparable aux *Mondes*.

Il eſt vrai, qu'une femme qui abandonnerait les devoirs de ſon état pour cultiver les ſciences, ſerait condamnable, même dans ſes ſuccès; mais, Madame, le même eſprit qui mène à la connaiſſance de la vérité, eſt celui qui porte à remplir ſes devoirs. La Reine d'Angleterre, l'épouſe de *George II*, qui a ſervi de médiatrice entre les deux plus grands métaphyſiciens de l'Europe, *Clarke* & *Leibnitz*, & qui pouvait les juger, n'a pas négligé pour cela un moment les ſoins de Reine, de femme & de mère. *Chriſtine*, qui abandonna le trône pour les beaux-arts, fut au rang des grands Rois, tant qu'elle régna. La petite-fille du grand *Condé*, dans laquelle on voit revivre l'eſprit de ſon aïeul, n'a-t-elle pas ajouté une nouvelle conſidération au ſang dont elle eſt ſortie?

Vous, Madame, dont on peut citer le nom à côté de celui de tous les Princes, vous faites aux lettres le même honneur. Vous en cultivez tous les genres. Elles ſont votre occupation dans l'âge des plaiſirs. Vous faites plus; vous cachez ce mérite étranger au monde, avec autant de ſoin que vous l'avez acquis. Continuez, Madame, à chérir, à oſer cultiver les ſciences, quoique cette lumière, longtems renfermée dans vous-même, ait éclaté malgré vous. Ceux qui ont répandu en ſecret des bienfaits, doivent-ils renoncer à cette vertu, quand elle eſt devenue publique?

Eh! pourquoi rougir de ſon mérite? L'eſprit orné n'eſt qu'une beauté de plus. C'eſt un nouvel empire. On ſouhaite aux arts la protection des Souverains: celle de la beauté n'eſt-elle pas au-deſſus?

Permettez-moi de dire encore qu'une des raiſons, qui doivent faire eſtimer les femmes qui font uſage de leur eſprit, c'eſt que le goût ſeul les détermine. Elles ne cherchent en cela qu'un nouveau plaiſir, & c'eſt en quoi elles ſont bien louables.

Pour nous autres hommes, c'eſt ſouvent par vanité, quelquefois par intérêt, que nous conſumons notre vie dans la culture

des arts. Nous en faisons les instrumens de notre fortune; c'est une esp ce de profanation. Je suis fâché qu'*Horace* dise de lui:

a) *L'indigence est le Dieu qui m'inspira des vèrs.*

La rouille de l'envie, l'artifice des intrigues, le poison de la calomnie, l'assassinat de la satyre (si j'ose m'exprimer ainsi) déshonorent parmi les hommes une profession, qui par elle-même a quelque chose de divin.

Pour moi, Madame, qu'un penchant invincible a déterminé aux arts dès mon enfance, je me suis dit de bonne heure ces paroles, que je vous ai souvent répétées, de *Cicéron*, ce consul Romain qui fut le père de la patrie, de la liberté & de l'éloquence *b*). « Les lettres forment la jeunesse, & font les charmes » de l'âge avancé. La prospérité en est plus brillante. L'adver- » sité en reçoit des consolations, & dans nos maisons, dans » celles des autres, dans les voyages, dans la solitude, en tout » tems, en tous lieux, elles font la douceur de notre vie ».

Je les ai toujours aimées pour elles-mêmes; mais à présent, Madame, je les cultive pour vous, pour mériter, s'il est possible, de passer auprès de vous le reste de ma vie, dans le sein de la retraite, de la paix, peut-être de la vérité, à qui vous sacrifiez dans votre jeunesse les plaisirs faux, mais enchanteurs du monde; enfin pour être à portée de dire un jour avec *Lucrèce*, ce poète philosophe dont les beautés & les erreurs vous sont si connues:

c) Heureux, qui retiré dans le temple des sages,
Voit en paix sous ses pieds se former les orages,

Qui

a) ----- Paupertas impulit audax
Ut versus facerem. ---
Horat. Epist. Lib. II, Epist. 2, vers. 51.

b) Studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis perfugium ac solatium præbent; delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur.

c) *Sed nil dulcius est, bene quam munita tenere*
Edita doctrina sapientûm templa serena;
Despicere unde queas alios, passimque videre
Errare, atque viam palanteis quærere vitæ;

Certare

Qui contemple de loin les mortels insensés,
De leur joug volontaire esclaves empressés,
Inquiets, incertains du chemin qu'il faut suivre,
Sans penser, sans jouir, ignorant l'art de vivre,
Dans l'agitation consumant leurs beaux jours,
Poursuivant la fortune & rampant dans les cours!
O vanité de l'homme! ô faiblesse! ô misère!

Je n'ajouterai rien à cette longue épître, touchant la tragédie que j'ai l'honneur de vous dédier. Comment en parler, Madame, après avoir parlé de vous? Tout ce que je puis dire, c'est que je l'ai composée dans votre maison & sous vos yeux. J'ai voulu la rendre moins indigne de vous, y mettant de la nouveauté, de la vérité & de la vertu. J'ai essayé de peindre *d*) ce sentiment généreux, cette humanité, cette grandeur d'ame qui fait le bien & qui pardonne le mal, ces sentimens tant recommandés par les sages de l'antiquité, & épurés dans notre Religion, ces vraies loix de la nature, toujours si mal suivies. Vous avez ôté bien des défauts à cet ouvrage, vous connaissez ceux qui le défigurent encore. Puisse le public, d'autant plus sévère qu'il a d'abord été plus indulgent, me pardonner, comme vous, mes fautes!

Puisse au moins cet hommage, que je vous rends, Madame, périr moins vîte que mes autres écrits! Il serait immortel, s'il était digne de celle à qui je l'adresse.

Je suis avec un profond respect, &c.

Certare ingenio, contendere nobilitate;
Noctis atque dies niti præstante labore
Ad summas emergere opes, rerumque potiri.
O miseras hominum mentes! O pectora cæca!

d) Tout cela n'était pas un vain compliment, comme la plupart des épîtres dédicatoires. L'auteur passa en effet vingt ans de sa vie à cultiver, avec cette Dame illustre, les belles-lettres & la philosophie; & tant qu'elle vécut, il refusa constamment de venir auprès d'un Souverain qui le demandait, comme on le voit par plusieurs lettres insérées dans cette collection.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

On a tâché dans cette tragédie, toute d'invention & d'une espèce assez neuve, de faire voir combien le véritable esprit de Religion l'emporte sur les vertus de la nature.

La Religion d'un barbare consiste à offrir à ses dieux le sang de ses ennemis. Un Chrétien mal instruit n'est souvent guères plus juste. Être fidèle à quelques pratiques inutiles, & infidèle aux vrais devoirs de l'homme : faire certaines prières, & garder ses vices : jeûner, mais haïr, cabaler, persécuter ; voilà sa Religion. Celle du Chrétien véritable est de regarder tous les hommes comme ses frères, de leur faire du bien & de leur pardonner le mal. Tel est *Gusman* au moment de sa mort ; tel *Avarès* dans le cours de sa vie ; tel j'ai peint *Henri IV*, même au milieu de ses faiblesses.

On retrouvera dans presque tous mes écrits cette humanité qui doit être le premier caractère d'un être pensant : on y verra (si j'ose m'exprimer ainsi) le désir du bonheur des hommes, l'horreur de l'injustice & de l'oppression ; & c'est cela seul qui a jusqu'ici tiré mes ouvrages de l'obscurité où leurs défauts devaient les ensevelir.

Voilà pourquoi la *Henriade* s'est soutenue malgré les efforts de quelques Français jaloux, qui ne voulaient pas absolument que la France eût un poème épique. Il y a toujours un petit nombre de lecteurs, qui ne laissent point empoisonner leur jugement du venin des cabales & des intrigues, qui n'aiment que le vrai, qui cherchent toujours l'homme dans l'auteur. Voilà ceux devant qui j'ai trouvé grace. C'est à ce petit nombre d'hommes que j'adresse les réflexions suivantes ; j'espère qu'ils les pardonneront à la nécessité où je suis de les faire.

Un étranger s'étonnait un jour à Paris d'une foule de libelles de toute espèce, & d'un déchaînement cruel, par lequel un homme était opprimé. Il faut apparemment, dit-il, que cet homme soit d'une grande ambition, & qu'il cherche à s'élever à quelqu'un de ces postes qui irritent la cupidité humaine &

l'envie. Non, lui répondit-on; c'eſt un citoyen obſcur, retiré, qui vit plus avec *Virgile* & *Locke* qu'avec ſes compatriotes, & dont la figure n'eſt pas plus connue de quelques-uns de ſes ennemis, que du graveur qui a prétendu graver ſon portrait. C'eſt l'auteur de quelques pièces qui vous ont fait verſer des larmes, & de quelques ouvrages dans leſquels, malgré leurs défauts, vous aimiez cet eſprit d'humanité, de juſtice, de liberté qui y règne. Ceux qui le calomnient, ce ſont des hommes, pour la plupart plus obſcurs que lui, qui prétendent lui diſputer un peu de fumée, & qui le perſécuteront juſqu'à ſa mort, uniquement à cauſe du plaiſir qu'il vous a donné. Cet étranger ſe ſentit quelque indignation pour les perſécuteurs, & quelque bienveillance pour le perſécuté.

Il eſt dur, il faut l'avouer, de ne point obtenir de ſes contemporains & de ſes compatriotes ce que l'on peut eſpérer des étrangers & de la poſtérité. Il eſt bien cruel, bien honteux pour l'eſprit humain, que la littérature ſoit infectée de ces haines perſonnelles, de ces cabales, de ces intrigues, qui devraient être le partage des eſclaves de la fortune. Que gagnent les auteurs en ſe déchirant mutuellement? Ils aviliſſent une profeſſion qu'il ne tient qu'à eux de rendre reſpectable. Faut-il que l'art de penſer, le plus beau partage des hommes, devienne une ſource de ridicule, & que les gens d'eſprit, rendus ſouvent par leurs querelles le jouet des ſots, ſoient les bouffons d'un public dont ils devraient être les maîtres.

Virgile, Varius, Pollion, Horace, Tibulle, étaient amis, les monumens de leur amitié ſubſiſtent, & apprendront à jamais aux hommes, que les eſprits ſupérieurs doivent être unis. Si nous n'atteignons pas l'excellence de leur génie, ne pouvons-nous pas avoir leurs vertus? Ces hommes ſur qui l'univers avait les yeux, qui avaient à ſe diſputer l'admiration de l'Aſie, de l'Afrique, de l'Europe, s'aimaient pourtant & vivaient en frères, & nous, qui ſommes renfermés ſur un ſi petit théâtre, nous dont les noms à peine connus dans un coin du monde, paſſeront bientôt comme nos modes; nous nous acharnons les uns contre les autres pour un éclair de réputation, qui hors de notre petit horizon ne frappe les yeux de perſonne. Nous ſommes dans un tems de diſette; nous avons peu, nous nous l'arrachons. *Virgile*

Ooo 2

& *Horace* ne disputaient rien, parce qu'ils étaient dans l'abondance.

On a imprimé un livre, *de Morbis Artificum : des maladies des artistes.* La plus incurable est cette jalousie & cette bassesse. Mais ce qu'il y a de déshonorant, c'est que l'intérêt a souvent plus de part encore que l'envie à toutes ces petites brochures satyriques dont nous sommes inondés. On demandait, il n'y a pas longtems, à un homme qui avait fait je ne sais quelle mauvaise brochure contre son ami & son bienfaiteur, pourquoi il s'était emporté à cet excès d'ingratitude ? Il répondit froidement : Il faut que je vive *a*).

De quelque source que partent ces outrages, il est sûr qu'un homme qui n'est attaqué que dans ses écrits, ne doit jamais répondre aux critiques : car si elles sont bonnes, il n'a autre chose à faire qu'à se corriger ; & si elles sont mauvaises, elles meurent en naissant. Souvenons-nous de la fable du *Boccalini.* « Un voyageur, dit-il, était importuné dans son chemin du » bruit des cigales ; il s'arrêta pour les tuer ; il n'en vint pas » à bout, & ne fit que s'écarter de sa route. Il n'avait qu'à » continuer paisiblement son voyage ; les cigales seraient mortes » d'elles-mêmes au bout de huit jours ».

Il faut toujours que l'auteur s'oublie ; mais l'homme ne doit jamais s'oublier, *se ipsum deserere turpissimum est.* On sait que ceux qui n'ont pas assez d'esprit pour attaquer nos ouvrages, calomnient nos personnes ; quelque honteux qu'il soit de leur répondre, il le serait quelquefois davantage de ne leur répondre pas.

On m'a traité dans vingt libelles d'homme sans Religion ; & une des belles preuves qu'on en a apportées, c'est que dans *Œdipe*, *Jocaste* dit ces vers :

» Les prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense,
» Notre crédulité fait toute leur science.

Ceux qui m'ont fait ce reproche, sont aussi raisonnables pour le moins que ceux qui ont imprimé, que la *Henriade* dans

a) Ce fut l'Abbé *Guiot des Fontaines*, qui fit cette réponse à M. le Comte d'*Argenson*, depuis Secrétaire d'Etat de la guerre.

plusieurs endroits *sentait bien son Sémipélagien*. On renouvelle souvent cette accusation cruelle d'irréligion, parce que c'est le dernier refuge des calomniateurs. Comment leur répondre? comment s'en consoler, sinon en se souvenant de la foule de ces grands hommes, qui depuis *Socrate* jusqu'à *Descartes* ont essuyé ces calomnies atroces? Je ne ferai ici qu'une seule question: Je demande, qui a le plus de Religion, ou le calomniateur qui persécute, ou le calomnié qui pardonne?

Ces mêmes libelles me traitent d'homme envieux de la réputation d'autrui; je ne connais l'envie que par le mal qu'elle m'a voulu faire. J'ai défendu à mon esprit d'être satyrique, & il est impossible à mon cœur d'être envieux. J'en appelle à l'auteur de *Rhadamiste* & d'*Electre*, qui par ces deux ouvrages m'inspira le premier le désir d'entrer quelque tems dans la même carrière: ses succès ne m'ont jamais coûté d'autres larmes que celles que l'attendrissement m'arrachait aux représentations de ses pièces; il sait qu'il n'a fait naître en moi que de l'émulation & de l'amitié.

J'ose dire avec confiance, que je suis plus attaché aux beaux arts qu'à mes écrits: sensible à l'excès dès mon enfance pour tout ce qui porte le caractère de génie, je regarde un grand poète, un bon musicien, un bon peintre, un sculpteur habile (s'il a de la probité), comme un homme que je dois chérir, comme un frère que les arts m'ont donné. Les jeunes gens, qui voudront s'appliquer aux lettres, trouveront en moi un ami; plusieurs y ont trouvé un père. Voilà mes sentimens; quiconque a vécu avec moi sait bien que je n'en ai point d'autres.

Je me suis cru obligé de parler ainsi au public sur moi-même une fois en ma vie. A l'égard de ma tragédie, je n'en dirai rien. Réfuter des critiques est un vain amour-propre; confondre la calomnie est un devoir.

ACTEURS.

D. GUSMAN, Gouverneur du Pérou.

D. ALVARÈS, père de Guſman, ancien Gouverneur.

ZAMORE, Souverain d'une partie du Potoze.

MONTEZE, Souverain d'une autre partie.

ALZIRE, fille de Monteze.

EMIRE, } ſuivantes d'Alzire.
CÉPHALE, }

Officiers Eſpagnols.

Américains.

La Scène eſt dans la ville de Los-Reyes, *autrement Lima.*



H. Gravelot inv. A. J. Duclos Sculp.

Quoi donc, les vrais Chretiens auraient tant de vertu!

Alzire Act. V. Sc. 7.

ALZIRE,

OU

LES AMÉRICAINS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ALVARÈS, GUSMAN.

ALVARES.

Du conseil de Madrid l'autorité suprême
Pour successeur enfin me donne un fils que j'aime,
Faites régner le Prince, & le Dieu que je sers,
Sur la riche moitié d'un nouvel univers:
Gouvernez cette rive en malheurs trop féconde,
Qui produit les trésors & les crimes du monde.
Je vous remets, mon fils, ces honneurs souverains,
Que la vieillesse arrache à mes débiles mains.
J'ai consumé mon âge au sein de l'Amérique:

Je montrai le premier au peuple du Mexique *a*)
L'appareil inouï, pour ces mortels nouveaux,
De nos châteaux ailés qui volaient ſur les eaux.
Des mers de Magellan juſqu'aux aſtres de l'ourſe,
Les vainqueurs Caſtillans *b*) ont dirigé ma courſe;
Heureux, ſi j'avais pu, pour fruit de mes travaux,
En mortels vertueux changer tous ces héros!
Mais qui peut arrêter l'abus de la victoire?
Leurs cruautés, mon fils, ont obſcurci leur gloire,
Et j'ai pleuré longtems ſur ces triſtes vainqueurs,
Que le ciel fit ſi grands, ſans les rendre meilleurs.
Je touche au dernier pas de ma longue carrière,
Et mes yeux ſans regret quitteront la lumière,
S'ils vous ont vu régir, ſous d'équitables loix,
L'Empire du Potoze & la ville des Rois.

GUSMAN.

J'ai conquis avec vous ce ſauvage hémiſphère;
Dans ces climats brûlans j'ai vaincu ſous mon père;
Je dois de vous encor apprendre à gouverner,
Et recevoir vos loix plutôt que d'en donner.

ALVARÈS.

Non, non, l'autorité ne veut point de partage.
Conſumé de travaux, appeſanti par l'âge,
Je ſuis las du pouvoir; c'eſt aſſez ſi ma voix
Parle encor au conſeil, & règle vos exploits.
Croyez moi, les humains, que j'ai trop ſu connaître,

a) L'expédition du Mexique ſe fit en 1517, & celle du Pérou en 1525. Ainſi *Alvarès* a pu aiſément les voir. *Los-Reyes*, lieu de la ſcène, fut bâti en 1535.

b) On ſait quelles cruautés *Fernand Cortez* exerça au Mexique, & *Pizaro* au Pérou.

Méritent

Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître.
Je consacre à mon Dieu, négligé trop longtems,
De ma caducité les restes languissans.
Je ne veux qu'une grace, elle me sera chère;
Je l'attends comme ami, je la demande en père.
Mon fils, remettez-moi ces esclaves obscurs,
Aujourd'hui par votre ordre arrêtés dans nos murs:
Songez que ce grand jour doit être un jour propice,
Marqué par la clémence, & non par la justice.

GUSMAN.

Quand vous priez un fils, Seigneur, vous commandez;
Mais daignez voir au moins ce que vous hasardez.
D'une ville naissante encor mal assurée
Au peuple Américain nous défendons l'entrée:
Empêchons, croyez-moi, que ce peuple orgueilleux
Au fer qui l'a dompté n'accoutume ses yeux;
Que méprisant nos loix, & prompt à les enfreindre,
Il ose contempler des maîtres qu'il doit craindre.
Il faut toujours qu'il tremble, & n'apprenne à nous voir,
Qu'armés de la vengeance, ainsi que du pouvoir.
L'Américain farouche est un monstre sauvage,
Qui mord en frémissant le frein de l'esclavage;
Soumis au châtiment, fier dans l'impunité,
De la main qui le flatte il se croit redouté.
Tout pouvoir, en un mot, périt par l'indulgence,
Et la sévérité produit l'obéissance.
Je sais qu'aux Castillans il suffit de l'honneur,
Qu'à servir sans murmure ils mettent leur grandeur;
Mais le reste du monde, esclave de la crainte,

A beſoin qu'on l'opprime, & ſert avec contrainte.
Les Dieux même adorés dans ces climats affreux,
S'ils ne ſont teints de ſang, n'obtiennent point de vœux c).

ALVARÈS.

Ah! mon fils, que je hais ces rigueurs tyranniques!
Les pouvez-vous aimer, ces forfaits politiques,
Vous, Chrétien, vous choiſi pour régner déſormais
Sur des Chrétiens nouveaux au nom d'un Dieu de paix?
Vos yeux ne ſont-ils pas aſſouvis des ravages,
Qui de ce continent dépeuplent les rivages?
Des bords de l'Orient n'étais-je donc venu
Dans un monde idolâtre, à l'Europe inconnu,
Que pour voir abhorrer ſous ce brûlant tropique,
Et le nom de l'Europe, & le nom catholique?
Ah! Dieu nous envoyait, par un contraire choix,
Pour annoncer ſon nom, pour faire aimer ſes loix;
Et nous de ces climats deſtructeurs implacables,
Nous & d'or & de ſang toujours inſatiables,
Déſerteurs de ſes loix qu'il falait enſeigner,
Nous égorgeons ce peuple, au lieu de le gagner.
Par nous tout eſt en ſang, par nous tout eſt en poudre,
Et nous n'avons du ciel imité que la foudre.
Notre nom, je l'avoue, inſpire la terreur;
Les Eſpagnols ſont craints, mais ils ſont en horreur:
Fléaux du nouveau monde, injuſtes, vains, avares,
Nous ſeuls en ces climats nous ſommes les barbares.
L'Américain farouche en ſa ſimplicité,

c) On immolait quelquefois des hommes en Amérique; mais il n'y a presque aucun peuple qui n'ait été coupable de cette horrible ſuperſtition.

Nous égale en courage, & nous passe en bonté.
Hélas! si comme vous il était sanguinaire,
S'il n'avait des vertus, vous n'auriez plus de père.
Avez-vous oublié qu'ils m'ont sauvé le jour?
Avez-vous oublié, que près de ce séjour
Je me vis entouré par ce peuple en furie,
Rendu cruel enfin par notre barbarie?
Tous les miens, à mes yeux, terminèrent leur sort.
J'étais seul, sans secours, & j'attendais la mort:
Mais à mon nom, mon fils, je vis tomber leurs armes,
Un jeune Américain, les yeux baignés de larmes,
Au lieu de me frapper, embrassa mes genoux.
« Alvarès, me dit-il, Alvarès, est-ce vous?
» Vivez, votre vertu nous est trop nécessaire:
» Vivez, aux malheureux servez longtems de père:
» Qu'un peuple de tyrans, qui veut nous enchaîner,
» Du moins par cet exemple apprenne à pardonner.
» Allez, la grandeur d'ame est ici le partage
» Du peuple infortuné qu'ils ont nommé sauvage ».
Eh bien, vous gémissez: je sens qu'à ce récit
Votre cœur, malgrez vous, s'émeut & s'adoucit.
L'humanité vous parle, ainsi que votre père.
Ah! si la cruauté vous était toujours chère,
De quel front aujourd'hui pourriez-vous vous offrir
Aux vertueux objet qu'il vous faut attendrir,
A la fille des Rois de ces tristes contrées,
Qu'à vos sanglantes mains la fortune a livrées?
Prétendez-vous, mon fils, cimenter ces liens
Par le sang répandu de ses concitoyens?

Ou bien attendez-vous que ses cris & ses larmes
De vos sévères mains fassent tomber les armes?

GUSMAN.

Eh bien, vous l'ordonnez, je brise leurs liens;
J'y consens; mais songez qu'il faut qu'ils soient Chrétiens;
Ainsi le veut la loi: quitter l'idolatrie
Est un titre en ces lieux pour mériter la vie:
A la Religion gagnons-les à ce prix:
Commandons aux cœurs même, & forçons les esprits.
De la nécessité le pouvoir invincible
Traîne aux pieds des autels un courage inflexible.
Je veux que ces mortels, esclaves de ma loi,
Tremblent sous un seul Dieu, comme sous un seul Roi.

ALVARÈS.

Ecoutez moi, mon fils; plus que vous je désire
Qu'ici la vérité fonde un nouvel Empire,
Que le ciel & l'Espagne y soient sans ennemis:
Mais les cœurs opprimés ne sont jamais soumis.
J'en ai gagné plus d'un, je n'ai forcé personne,
Et le vrai Dieu, mon fils, est un Dieu qui pardonne.

GUSMAN.

Je me rends donc, Seigneur, & vous l'avez voulu;
Vous avez sur un fils un pouvoir absolu:
Oui, vous amolliriez le cœur le plus farouche:
L'indulgente vertu parle par votre bouche.
Eh bien, puisque le ciel voulut vous accorder
Ce don, cet heureux don, de tout persuader,
C'est de vous que j'attends le bonheur de ma vie.
Alzire contre moi par mes feux enhardie,

Se donnant à regret, ne me rend point heureux.
Je l'aime, je l'avoue, & plus que je ne veux;
Mais enfin je ne peux, même en voulant lui plaire,
De mon cœur trop altier fléchir le caractère;
Et rampant sous ses loix, esclave d'un coup d'œil,
Par des soumissions caresser son orgueil.
Je ne veux point sur moi lui donner tant d'empire.
Vous seul, vous pouvez tout sur le père d'Alzire;
En un mot, parlez-lui pour la dernière fois;
Qu'il commande à sa fille, & force enfin son choix.
Daignez... Mais c'en est trop, je rougis que mon père
Pour l'intérêt d'un fils s'abaisse à la prière.

ALVARÈS.

C'en est fait. J'ai parlé, mon fils, & sans rougir.
Montèze a vû sa fille, il l'aura su fléchir.
De sa famille auguste en ces lieux prisonnière,
Le ciel a par mes soins consolé la misère.
Pour le vrai Dieu Montèze a quitté ses faux dieux.
Lui-même de sa fille a dessillé les yeux.
De tout ce nouveau monde Alzire est le modèle;
Les peuples incertains fixent les yeux sur elle;
Son cœur aux Castillans va donner tous les cœurs;
L'Amérique à genoux adoptera nos mœurs;
La foi doit y jetter ses racines profondes;
Votre hymen est le nœud qui joindra les deux mondes.
Ces féroces humains, qui détestent nos loix,
Voyant entre vos bras la fille de leurs Rois,
Vont d'un esprit moins fier, & d'un cœur plus facile,
Sous votre joug heureux baisser un front docile;
Et je verrai, mon fils, grace à ces doux liens,

Tous les cœurs déformais Efpagnols & Chrétiens.
Montèze vient ici. Mon fils, allez m'attendre
Aux autels où fa fille avec lui va fe rendre.

SCENE II.

ALVARÈS, MONTÈZE.

ALVARÈS.

EH bien! votre fageffe & votre autorité
Ont d'Alzire en effet fléchi la volonté?

MONTÈZE.

Père des malheureux, pardonne fi ma fille,
Dont Gufman détruifit l'Empire & la famille,
Semble éprouver encor un refte de terreur,
Et d'un pas chancelant marche vers fon vainqueur.
Les nœuds qui vont unir l'Europe & ma patrie,
Ont revolté ma fille en ces climats nourrie.
Mais tous les préjugés s'effacent à ta voix;
Tes mœurs nous ont appris à révérer tes loix.
C'eft par toi que le ciel à nous s'eft fait connaître.
Notre efprit éclairé te doit fon nouvel être.
Sous le fer Caftillan ce monde eft abattu;
Il cède à la puiffance, & nous à la vertu.
De tes concitoyens la rage impitoyable
Aurait rendu comme eux leur Dieu même haïffable:
Nous déteftions ce Dieu qu'annonça leur fureur;
Nous l'aimons dans toi feul, il s'eft peint dans ton cœur.
Voilà ce qui te donne, & Montèze, & ma fille.
Inftruits par tes vertus, nous fommes ta famille.
Sers-lui longtems de père, ainfi qu'à nos Etats.

Je la donne à ton fils, je la mets dans ſes bras;
Le Pérou, le Potoze, Alzire, eſt ſa conquête:
Va dans ton temple auguſte en ordonner la fête:
Va, je crois voir des cieux les peuples éternels
Deſcendre de leur ſphère, & ſe joindre aux mortels.
Je réponds de ma fille, elle va reconnaître,
Dans le fier Don Guſman, ſon époux & ſon maître.

ALVARÈS.

Ah! puiſqu'enfin mes mains ont pu former ces nœuds,
Cher Montèze, au tombeau je deſcends trop heureux.
Toi, qui nous découvris ces immenſes contrées,
Rends du monde aujourd'hui les bornes éclairées.
Dieu des Chrétiens, préſide à ces vœux ſolemnels,
Les premiers qu'en ces lieux on forme à tes autels;
Deſcends, attire à toi l'Amérique étonnée.
Adieu, je vais preſſer cet heureux hyménée:
Adieu, je vous devrai le bonheur de mon fils.

SCENE III.

MONTÈZE *ſeul.*

DIEU, deſtructeur des dieux que j'avais trop ſervis,
Protège de mes ans la fin dure & funeſte.
Tout me fut enlevé, ma fille ici me reſte;
Daigne veiller ſur elle, & conduire ſon cœur.

SCENE IV.

MONTÈZE, ALZIRE.

MONTÈZE.

MA fille, il en eſt tems, conſens à ton bonheur;
Ou plutôt, ſi ta foi, ſi ton cœur me ſeconde,
Par ta félicité fais le bonheur du monde:
Protège les vaincus, commande à nos vainqueurs,
Eteins entre leurs mains leurs foudres deſtructeurs:
Remonte au rang des Rois, du ſein de la misère,
Tu dois à ton état plier ton caractère:
Prends un cœur tout nouveau; viens, obéis, ſuis-moi,
Et renais Eſpagnole en renonçant à toi.
Sèche tes pleurs, Alzire, ils outragent ton père.

ALZIRE.

Tout mon ſang eſt à vous : mais ſi je vous ſuis chère,
Voyez mon déſeſpoir, & liſez dans mon cœur.

MONTÈZE.

Non, je ne veux plus voir ta honteuſe douleur.
J'ai reçu ta parole, il faut qu'on l'accompliſſe.

ALZIRE.

Vous m'avez arraché cet affreux ſacrifice.
Mais quel tems, juſtes cieux, pour engager ma foi!
Voici ce jour horrible où tout périt pour moi,
Où de ce fier Guſman le fer oſa détruire
Des enfans du ſoleil le redoutable Empire.
Que ce jour eſt marqué par des ſignes affreux!

MONTÈZE.

Nous ſeuls rendons les jours heureux ou malheureux.

Quitte

Quitte un vain préjugé, l'ouvrage de nos prêtres,
Qu'à nos peuples grossiers ont transmis nos ancêtres.

ALZIRE.

Au même jour, hélas! le vengeur de l'Etat,
Zamore, mon espoir, périt dans le combat,
Zamore, mon amant, choisi pour votre gendre.

MONTÈZE.

J'ai donné comme toi des larmes à sa cendre;
Les morts dans le tombeau n'exigent point ta foi;
Porte, porte aux autels un cœur maître de soi;
D'un amour insensé pour des cendres éteintes,
Commande à ta vertu d'écarter les atteintes.
Tu dois ton ame entière à la loi des Chrétiens;
Dieu t'ordonne par moi de former ces liens:
Il t'appelle aux autels, il règle ta conduite;
Entends sa voix.

ALZIRE.

Mon père, où m'avez-vous réduite!
Je sais ce qu'est un père, & quel est son pouvoir.
M'immoler quand il parle est mon premier devoir,
Et mon obéissance a passé les limites
Qu'à ce devoir sacré la nature a prescrites.
Mes yeux n'ont jusqu'ici rien vu que par vos yeux.
Mon cœur changé par vous abandonna ses dieux.
Je ne regrette point leurs grandeurs terrassées,
Devant ce Dieu nouveau, comme nous abaissées,
Mais vous, qui m'assuriez, dans mes troubles cruels,
Que la paix habitait aux pieds de ses autels,
Que sa loi, sa morale, & consolante & pure,
De mes sens désolés guérirait la blessure,
Vous trompiez ma faiblesse. Un trait toujours vainqueur,
Dans le sein de ce Dieu vient déchirer mon cœur.

Il y porte une image à jamais renaissante;
Zamore vit encor au cœur de son amante.
Condamnez, s'il le faut, ces justes sentimens,
Ce feu victorieux de la mort & du tems,
Cet amour immortel ordonné par vous-même;
Unissez votre fille au fier tyran qui m'aime;
Mon pays le demande, il le faut, j'obéis:
Mais tremblez en formant ces nœuds mal assortis;
Tremblez, vous qui d'un Dieu m'annoncez la vengeance,
Vous qui me condamnez d'aller, en sa présence,
Promettre à cet époux, qu'on me donne aujourd'hui,
Un cœur qui brûle encor pour un autre que lui.

MONTÈZE.

Ah, que dis-tu, ma fille? épargne ma vieillesse;
Au nom de la nature, au nom de ma tendresse,
Par nos destins affreux, que ta main peut changer,
Par ce cœur paternel, que tu viens d'outrager;
Ne rends point de mes ans la fin trop douloureuse.
Ai-je fait un seul pas que pour te rendre heureuse?
Jouis de mes travaux; mais crains d'empoisonner
Ce bonheur difficile où j'ai su t'amener.
Ta carrière nouvelle, aujourd'hui commencée,
Par la main du devoir est à jamais tracée.
Ce monde gémissant te presse d'y courir,
Il n'espère qu'en toi : voudrais-tu le trahir?
Apprends à te dompter.

ALZIRE.

Faut-il apprendre à feindre?
Quelle science, hélas!

SCENE V.

GUSMAN, ALZIRE.

GUSMAN.

J'AI ſujet de me plaindre
Que l'on oppoſe encor à mes empreſſemens
L'offenſante lenteur de ces retardemens.
J'ai ſuſpendu ma loi, prête à punir l'audace
De tous ces ennemis dont vous vouliez la grace.
Ils ſont en liberté; mais j'aurais à rougir,
Si ce faible ſervice eût pu vous attendrir.
J'attendais encor moins de mon pouvoir ſuprême;
Je voulais vous devoir à ma flamme, à vous-même:
Et je ne penſais pas, dans mes vœux ſatisfaits,
Que ma félicité vous coûtât des regrets.

ALZIRE.

Que puiſſe ſeulement la colère céleſte
Ne pas rendre ce jour à tous les deux funeſte!
Vous voyez quel effroi me trouble & me confond:
Il parle dans mes yeux, il eſt peint ſur mon front.
Tel eſt mon caractère: & jamais mon viſage
N'a de mon cœur encor dementi le langage.
Qui peut ſe déguiſer pourrait trahir ſa foi:
C'eſt un art de l'Europe: il n'eſt pas fait pour moi.

GUSMAN.

Je vois votre franchiſe; & je ſais que Zamore
Vit dans votre mémoire, & vous eſt cher encore.
Ce Cacique *d*) obſtiné, vaincu dans les combats,

d) Le mot propre eſt *Inca:* mais les Eſpagnols accoutumés dans l'Amérique ſeptentrionale au titre de *Cacique*, le donnèrent d'abord à tous les Souverains du nouveau monde.

S'arme encor contre moi de la nuit du trépas.
Vivant je l'ai dompté, mort doit-il être à craindre ?
Ceſſez de m'offenſer, & ceſſez de le plaindre ;
Votre devoir, mon nom, mon cœur en ſont bleſſés ;
Et ce cœur eſt jaloux des pleurs que vous verſez.

ALZIRE.

Ayez moins de colère, & moins de jalouſie,
Un rival au tombeau doit cauſer peu d'envie.
Je l'aimai, je l'avoue, & tel fut mon devoir.
De ce monde opprimé Zamore était l'eſpoir.
Sa foi me fut promiſe, il eut pour moi des charmes,
Il m'aima : ſon trépas me coûte encor des larmes.
Vous, loin d'oſer ici condamner ma douleur,
Jugez de ma conſtance, & connaiſſez mon cœur ;
Et quittant avec moi cette fierté cruelle,
Méritez, s'il ſe peut, un cœur auſſi fidelle.

SCENE VI.

GUSMAN *ſeul.*

SON orgueil, je l'avoue, & ſa ſincérité,
Etonne mon courage, & plaît à ma fierté.
Allons, ne ſouffrons pas que cette humeur altière
Coûte plus à dompter que l'Amérique entière.
La groſſière nature, en formant ſes appas,
Lui laiſſe un cœur ſauvage, & fait pour ces climats.
Le devoir fléchira ſon courage rebelle ;
Ici tout m'eſt ſoumis, il ne reſte plus qu'elle ;
Que l'hymen en triomphe : & qu'on ne diſe plus
Qu'un vainqueur & qu'un maître eſſuya des refus.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

ZAMORE, Américains.

ZAMORE.

AMIS de qui l'audace, aux mortels peu commune,
Renaît dans les dangers, & croît dans l'infortune ;
Illustres compagnons de mon funeste sort,
N'obtiendrons-nous jamais la vengeance ou la mort ?
Vivrons-nous sans servir Alzire & la patrie ;
Sans ôter à Gusman sa détestable vie,
Sans punir, sans trouver cet insolent vainqueur,
Sans venger mon pays qu'a perdu sa fureur ?
Dieux impuissans ! Dieux vains de nos vastes contrées !
A des Dieux ennemis vous les avez livrées :
Et six cents Espagnols ont détruit sous leurs coups
Mon pays, & mon trône, & vos temples, & vous.
Vous n'avez plus d'autels, & je n'ai plus d'Empire ;
Nous avons tout perdu, je suis privé d'Alzire.
J'ai porté mon courroux, ma honte & mes regrets
Dans les sables mouvans, dans le fond des forêts ;
De la zone brûlante, & du milieu du monde,
L'astre du jour *e*) a vu ma course vagabonde,
Jusqu'aux lieux où cessant d'éclairer nos climats,

e) L'astronomie, la géographie, la géométrie étaient cultivées au Pérou. On traçait des lignes sur des colonnes pour marquer les équinoxes & les solstices.

Il ramène l'année, & revient ſur ſes pas.
Enfin votre amitié, vos ſoins, votre vaillance
A mes vaſtes déſirs ont rendu l'eſpérance;
Et j'ai cru ſatisfaire, en cet affreux ſéjour,
Deux vertus de mon cœur, la vengeance & l'amour.
Nous avons raſſemblé des mortels intrépides,
Eternels ennemis de nos maîtres avides;
Nous les avons laiſſés dans ces forêts errans,
Pour obſerver ces murs bâtis par nos tyrans.
J'arrive, on nous ſaiſit : une foule inhumaine
Dans des gouffres profonds nous plonge & nous enchaîne.
De ces lieux infernaux on nous laiſſe ſortir,
Sans que de notre ſort on nous daigne avertir.
Amis, où ſommes-nous? Ne pourra-t-on m'inſtruire
Qui commande en ces lieux, quel eſt le ſort d'Alzire?
Si Montèze eſt eſclave, ou voit encor le jour?
S'il traîne ſes malheurs en cette horrible cour?
Chers & triſtes amis du malheureux Zamore,
Ne pouvez-vous m'apprendre un deſtin que j'ignore?

UN AMÉRICAIN.

En des lieux différens, comme toi mis aux fers,
Conduits en ce palais par des chemins divers,
Etrangers, inconnus chez ce peuple farouche,
Nous n'avons rien appris de tout ce qui te touche.
Cacique infortuné, digne d'un meilleur ſort,
Du moins ſi nos tyrans ont réſolu ta mort,
Tes amis avec toi, prêts à ceſſer de vivre,
Sont dignes de t'aimer, & dignes de te ſuivre.

ZAMORE.

Après l'honneur de vaincre, il n'eſt rien ſous les cieux
De plus grand en effet qu'un trépas glorieux ;
Mais mourir dans l'opprobre & dans l'ignominie,
Mais laiſſer en mourant des fers à ſa patrie,
Périr ſans ſe venger, expirer par les mains
De ces brigands d'Europe, & de ces aſſaſſins,
Qui de ſang enivrés, de nos tréſors avides,
De ce monde uſurpé déſolateurs perfides,
Ont oſé me livrer à des tourmens honteux,
Pour m'arracher des biens plus mépriſables qu'eux ;
Entraîner au tombeau des citoyens qu'on aime,
Laiſſer à ces tyrans la moitié de ſoi-même,
Abandonner Alzire à leur lâche fureur ;
Cette mort eſt affreuſe, & fait frémir d'horreur.

SCENE II.

ALVARÈS, ZAMORE, Américains.

ALVARÈS.

SOYEZ libres, vivez.

ZAMORE.

Ciel ! que viens-je d'entendre !
Quelle eſt cette vertu que je ne puis comprendre ?
Quel vieillard, ou quel Dieu vient ici m'étonner ?
Tu parais Eſpagnol, & tu ſais pardonner !
Es-tu Roi ? Cette ville eſt-elle en ta puiſſance ?

ALVARÈS.

Non ; mais je puis au moins protéger l'innocence.

ZAMORE.

Quel eſt donc ton deſtin, vieillard trop généreux ?

ALVARÈS.

Celui de ſecourir les mortels malheureux.

ZAMORE.

Eh, qui peut t'inſpirer cette auguſte clémence ?

ALVARÈS.

Dieu, ma religion, & la reconnaiſſance.

ZAMORE.

Dieu ? ta religion ? Quoi ces tyrans cruels,
Monſtres déſaltérés dans le ſang des mortels,
Qui dépeuplent la terre, & dont la barbarie
En vaſte ſolitude a changé ma patrie,
Dont l'infâme avarice eſt la ſuprême loi,
Mon père, ils n'ont donc pas le même Dieu que toi ?

ALVARÈS.

Ils ont le même Dieu, mon fils; mais ils l'outragent;
Nés ſous la loi des ſaints, dans le crime ils s'engagent.
Ils ont tous abuſé de leur nouveau pouvoir;
Tu connais leurs forfaits, mais connais mon devoir.
Le Soleil par deux fois a d'un tropique à l'autre
Eclairé dans ſa marche & ce monde & le nôtre,
Depuis que l'un des tiens, par un noble ſecours,
Maître de mon deſtin, daigna ſauver mes jours.
Mon cœur dès ce moment partagea vos miſères,
Tous vos concitoyens ſont devenus mes frères;
Et je mourrais heureux ſi je pouvais trouver
Ce héros inconnu qui m'a pu conſerver.

ZAMORE.

A ſes traits, à ſon âge, à ſa vertu ſuprême,

C'eſt

C'est lui, n'en doutons point, c'est Alvarès lui-même.
Pourrais-tu parmi nous reconnaître le bras
A qui le ciel permit d'empêcher ton trépas?

ALVARÈS.

Que me dit-il? Approche. O ciel! ô providence!
C'est lui, voilà l'objet de ma reconnaissance.
Mes yeux, mes tristes yeux affaiblis par les ans,
Hélas! avez-vous pu le chercher si longtems?
Mon bienfaiteur! mon fils *f*), parle, que dois-je faire?
Daigne habiter ces lieux, & je t'y sers de père.
La mort a respecté ces jours que je te dois,
Pour me donner le tems de m'acquitter vers toi.

ZAMORE.

Mon père, ah! si jamais ta nation cruelle
Avait de tes vertus montré quelque étincelle!
Crois-moi, cet univers aujourd'hui désolé,
Au devant de leur joug sans peine aurait volé.
Mais autant que ton ame est bienfaisante & pure,
Autant leur cruauté fait frémir la nature:
Et j'aime mieux périr que de vivre avec eux.
Tout ce que j'ose attendre, & tout ce que je veux,
C'est de savoir au moins si leur main sanguinaire
Du malheureux Montèze a fini la misère,
Si le père d'Alzire..... hélas! tu vois les pleurs
Qu'un souvenir trop cher arrache à mes douleurs.

ALVARÈS.

Ne cache point tes pleurs, cesse de t'en défendre:
C'est de l'humanité la marque la plus tendre.

f) Il l'embrasse.

Malheur aux cœurs ingrats, & nés pour les forfaits,
Que les douleurs d'autrui n'ont attendri jamais!
Apprends que ton ami, plein de gloire & d'années,
Coule ici près de moi ſes douces deſtinées.

ZAMORE.

Le verrai-je?

ALVARÈS.

Oui; crois moi, puiſſe-t-il aujourd'hui
T'engager à penſer, à vivre comme lui!

ZAMORE.

Quoi! Montèze! dis-tu?

ALVARÈS.

Je veux que de ſa bouche
Tu ſois inſtruit ici de tout ce qui le touche,
Du ſort qui nous unit, de ces heureux liens
Qui vont joindre mon peuple à tes concitoyens.
Je vais dire à mon fils, dans l'excès de ma joie,
Ce bonheur inoui que le ciel nous envoie.
Je te quitte un moment; mais c'eſt pour te ſervir,
Et pour ſerrer les nœuds qui vont tous nous unir.

SCENE III.

ZAMORE, Américains.

ZAMORE.

DES cieux enfin ſur moi la bonté ſe déclare;
Je trouve un homme juſte en ce ſéjour barbare.
Alvarès eſt un Dieu, qui parmi ces pervers
Deſcend pour adoucir les mœurs de l'univers.
Il a, dit-il, un fils: ce fils ſera mon frère;

Qu'il soit digne, s'il peut, d'un si vertueux père.
O jour! ô doux espoir à mon cœur éperdu!
Montèze, après trois ans, tu vas m'être rendu.
Alzire, chère Alzire, ô toi que j'ai servie,
Toi pour qui j'ai tout fait, toi l'ame de ma vie,
Serais-tu dans ces lieux? hélas! me gardes-tu
Cette fidélité, la première vertu?
Un cœur infortuné n'est point sans défiance...
Mais quel autre vieillard à mes regards s'avance?

SCENE IV.

MONTÈZE, ZAMORE, Américains.

ZAMORE.

CHER Montèze, est-ce toi que je tiens dans mes bras?
Revois ton cher Zamore échappé du trépas,
Qui du sein du tombeau renaît pour te défendre,
Revois ton tendre ami, ton allié, ton gendre.
Alzire est-elle ici? parle, quel est son sort?
Achève de me rendre ou la vie ou la mort.

MONTÈZE.

Cacique malheureux! sur le bruit de ta perte,
Aux plus tendres regrets notre ame était ouverte.
Nous te redemandions à nos cruels destins,
Autour d'un vain tombeau que t'ont dressé nos mains.
Tu vis; puisse le ciel te rendre un sort tranquille!
Puissent tous nos malheurs finir dans cet asile!
Zamore, ah! quel dessein t'a conduit en ces lieux?

ZAMORE.

La soif de me venger, toi, ta fille, & mes Dieux.

Rrr 2

MONTÈZE.

Que dis-tu ?

ZAMORE.

Souviens-toi du jour épouvantable
Où ce fier Espagnol, terrible, invulnérable,
Renversa, détruisit, jusqu'en leurs fondemens,
Ces murs que du Soleil ont bâti les enfans *g*);
GUSMAN était son nom. Le destin qui m'opprime
Ne m'apprit rien de lui que son nom & son crime.
Ce nom, mon cher Montèze, à mon cœur si fatal,
Du pillage & du meurtre était l'affreux signal.
A ce nom, de mes bras on m'arracha ta fille;
Dans un vil esclavage on traîna ta famille:
On démolit ce temple, & ces autels chéris,
Où nos Dieux m'attendaient pour me nommer ton fils:
On me traîna vers lui; dirais-je à quel supplice,
A quels maux me livra sa barbare avarice,
Pour m'arracher ces biens par lui déifiés,
Idoles de son peuple, & que je foule aux pieds!
Je fus laissé mourant au milieu des tortures.
Le tems ne peut jamais affaiblir les injures:
Je viens après trois ans d'assembler des amis,
Dans leur commune haine avec nous affermis:
Ils sont dans nos forêts, & leur foule héroïque
Vient périr sous ces murs, ou venger l'Amérique.

MONTÈZE.

Je te plains; mais hélas! où vas-tu t'emporter?

g) Les Péruviens, qui avaient leurs fables comme les peuples de notre continent, croyaient que leur premier Inca, qui bâtit Cusco, était fils du Soleil.

Ne cherche point la mort, qui voulait t'éviter.
Que peuvent tes amis, & leurs armes fragiles,
Des habitans des eaux dépouilles inutiles,
Ces marbres impuiſſans en ſabres façonnés;
Ces ſoldats preſque nuds & mal diſciplinés,
Contre ce fiers géans, ces tyrans de la terre,
De fer étincelans, armés de leur tonnerre,
Qui s'élancent ſur nous, auſſi prompts que les vents,
Sur des monſtres guerriers pour eux obéiſſans?
L'univers a cédé; cédons, mon cher Zamore.

ZAMORE.

Moi fléchir, moi ramper, lorſque je vis encore!
Ah, Montèze, crois-moi, ces foudres, ces éclairs,
Ce fer, dont nos tyrans ſont armés & couverts,
Ces rapides courſiers, qui ſous eux ſont la guerre,
Pouvaient à leur abord épouvanter la terre.
Je les vois d'un œil fixe, & leur oſe inſulter;
Pour les vaincre il ſuffit de ne rien redouter.
Leur nouveauté, qui ſeule a fait ce monde eſclave,
Subjugue qui la craint, & cède à qui la brave.
L'or, ce poiſon brillant qui naît dans nos climats,
Attire ici l'Europe, & ne nous défend pas.
Le fer manque à nos mains: les cieux, pour nous avares,
Ont fait ce don funeſte à des mains plus barbares;
Mais pour venger enfin nos peuples abattus,
Le ciel, au lieu de fer, nous donna des vertus.
Je combats pour Alzire, & je vaincrai pour elle.

MONTÈZE.

Le ciel eſt contre toi: calme un frivole zèle.

Les tems font trop changés.

ZAMORE.

Que peux-tu dire, hélas?
Les tems font-ils changés, fi ton cœur ne l'eft pas?
Si ta fille eft fidèle à fes vœux, à fa gloire?
Si Zamore eft préfent encor à fa mémoire?
Tu détournes les yeux, tu pleures, tu gémis!

MONTÈZE.

Zamore infortuné!

ZAMORE.

Ne fuis-je plus ton fils?
Nos tyrans ont flétri ton ame magnanime;
Sur le bord de la tombe il t'ont appris le crime.

MONTÈZE.

Je ne fuis point coupable, & tous ces conquérans,
Ainfi que tu le crois, ne font point des tyrans.
Il en eft que le ciel guida dans cet Empire,
Moins pour nous conquérir qu'afin de nous inftruire;
Qui nous ont apporté de nouvelles vertus,
Des fecrets immortels, & des arts inconnus,
La fcience de l'homme, un grand exemple à fuivre,
Enfin, l'art d'être heureux, de penfer, & de vivre.

ZAMORE.

Que dis-tu? quelle horreur ta bouche ofe avouer?
Alzire eft leur efclave, & tu peux les louer!

MONTÈZE.

Elle n'eft point efclave.

ZAMORE.

Ah! Montèze! ah! mon père!
Pardonne à mes malheurs, pardonne à ma colère;

Songe qu'elle est à moi par des nœuds éternels :
Oui, tu me l'as promise aux pieds des Immortels ;
Ils ont reçu sa foi, son cœur n'est point parjure.

MONTÈZE.

N'atteste point ces Dieux, enfans de l'imposture,
Ces fantômes affreux, que je ne connais plus ;
Sous le Dieu que j'adore ils sont tous abattus.

ZAMORE.

Quoi, ta religion ? quoi, la loi de nos pères ?

MONTÈZE.

J'ai connu son néant, j'ai quitté ses chimères.
Puisse le Dieu des Dieux, dans ce monde ignoré,
Manifester son être à ton cœur éclairé !
Puisses-tu mieux connaître, ô malheureux Zamore !
Les vertus de l'Europe, & le Dieu qu'elle adore !



ZAMORE.

Quelles vertus ! cruel ! les tyrans de ces lieux
T'ont fait esclave en tout, t'ont arraché tes Dieux ?
Tu les as donc trahis pour trahir ta promesse ?
Alzire a-t-elle encor imité ta faiblesse ?
Garde-toi...

MONTÈZE.

Va, mon cœur ne se reproche rien ;
Je dois bénir mon sort, & pleurer sur le tien.

ZAMORE.

Si tu trahis ta foi, tu dois pleurer sans doute.
Prends pitié des tourmens que ton crime me coûte ;
Prends pitié de ce cœur enivré tour à tour
De zèle pour mes Dieux, de vengeance & d'amour.
Je cherche ici Gusman, j'y vole pour Alzire ;

Viens conduis-moi vers elle, & qu'à ſes pieds j'expire.
Ne me dérobe point le bonheur de la voir.
Crains de porter Zamore au dernier déſeſpoir;
Reprends un cœur humain, que ta vertu bannie....

SCENE V.

MONTÈZE, ZAMORE, Gardes.

UN GARDE *à Montèze.*

SEIGNEUR, on vous attend pour la cérémonie.

MONTÈZE.

Je vous ſuis.

ZAMORE.

Ah! cruel, je ne te quitte pas.
Quelle eſt donc cette pompe où s'adreſſent tes pas?
Montèze...

MONTÈZE.

Adieu; crois-moi, fuis de ce lieu funeſte.

ZAMORE.

Dût m'accabler ici la colère céleſte,
Je te ſuivrai.

MONTEZE

Pardonne à mes ſoins paternels.
aux gardes.
Gardes, empêchez-les de me ſuivre aux autels.
Des Payens, élevés dans des loix étrangères,
Pourraient de nos Chrétiens profaner les myſtères:
Il ne m'appartient pas de vous donner des loix:
Mais Guſman vous l'ordonne, & parle par ma voix.

SCENE

SCÈNE VI.

ZAMORE, Américains.

ZAMORE.

Qu'ai-je entendu? Gusman ! ô trahison ! ô rage !
O comble des forfaits! lâche & dernier outrage!
Il servirait Gusman! l'ai-je bien entendu?
Dans l'univers entier n'est-il plus de vertu?
Alzire, Alzire aussi sera-t-elle coupable?
Aura-t-elle sucé ce poison détestable,
Apporté parmi nous par ces persécuteurs
Qui poursuivent nos jours & corrompent nos mœurs?
Gusman est donc ici? que résoudre & que faire?

UN AMÉRICAIN.

J'ose ici te donner un conseil salutaire.
Celui qui t'a sauvé, ce vieillard vertueux,
Bientôt avec son fils va paraître à tes yeux.
Aux portes de la ville obtiens qu'on nous conduise.
Sortons, allons tenter notre illustre entreprise :
Allons tout préparer contre nos ennemis,
Et surtout n'épargnons qu'Alvarès & son fils.
J'ai vu de ces remparts l'étrangère structure,
Cet art nouveau pour nous, vainqueur de la nature;
Ces angles, ces fossés, ces hardis boulevarts,
Ces tonnerres d'airain grondans sur les remparts,
Ces piéges de la guerre, où la mort se présente,
Tout étonnans qu'ils sont, n'ont rien qui m'épouvante.
Hélas! nos citoyens enchaînés en ces lieux
Servent à cimenter cet asyle odieux;
Ils dressent d'une main dans les fers avilie,
Ce siége de l'orgueil & de la tyrannie.

Mais, crois-moi, dans l'instant qu'ils verront leurs vengeurs,
Leurs mains vont se lever sur leurs persécuteurs;
Eux-même ils détruiront cet effroyable ouvrage,
Instrument de leur honte & de leur esclavage.
Nos soldats, nos amis, dans ces fossés sanglans,
Vont te faire un chemin sur leurs corps expirans.
Partons, & revenons, sur ces coupables têtes
Tourner ces traits de feu, ce fer & ces tempêtes,
Ce salpêtre enflammé, qui d'abord à nos yeux
Parut un feu sacré, lancé des mains des dieux.
Connaissons, renversons cette horrible puissance,
Que l'orgueil trop longtems fonda sur l'ignorance.

ZAMORE.

Illustres malheureux, que j'aime à voir vos cœurs
Embrasser mes desseins, & sentir mes fureurs!
Puissions-nous de Gusman punir la barbarie!
Que son sang satisfasse au sang de ma patrie!
Triste divinité des mortels offensés,
Vengeance, arme nos mains, qu'il meure, & c'est assez;
Qu'il meure... mais hélas! plus malheureux que braves,
Nous parlons de punir, & nous sommes esclaves.
De notre sort affreux le joug s'appesantit.
Alvarès disparaît, Montèze nous trahit.
Ce que j'aime est peut-être en des mains que j'abhorre;
Je n'ai d'autre douceur que d'en douter encore.
Mes amis, quels accens remplissent ce séjour,
Ces flambeaux allumés ont redoublé le jour.
J'entends l'airain tonnant de ce peuple barbare;
Quelle fête, ou quel crime est-ce donc qu'il prépare?
Voyons si de ces lieux on peut au moins sortir,
Si je puis vous sauver, ou s'il nous faut périr.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

ALZIRE *seule.*

MANES de mon amant, j'ai donc trahi ma foi!
C'en est fait, & Gusman règne à jamais sur moi!
L'Océan, qui s'élève entre nos hémisphères,
A donc mis entre nous d'impuissantes barrières;
Je suis à lui, l'autel a donc reçu nos vœux,
Et déja nos sermens sont écrits dans les cieux!
O toi, qui me poursuis, ombre chère & sanglante,
A mes sens désolés ombre à jamais présente,
Cher amant, si mes pleurs, mon trouble, mes remords,
Peuvent percer ta tombe, & passer chez les morts;
Si le pouvoir d'un Dieu fait survivre à sa cendre
Cet esprit d'un héros, ce cœur fidèle & tendre,
Cette ame qui m'aima jusqu'au dernier soupir,
Pardonne à cet hymen où j'ai pu consentir.
Il falait m'immoler aux volontés d'un père,
Au bien de mes sujets, dont je me sens la mère;
A tant de malheureux, aux larmes des vaincus,
Au soin de l'univers, hélas! où tu n'es plus.
Zamore, laisse en paix mon ame déchirée
Suivre l'affreux devoir où les cieux m'ont livrée;
Souffre un joug imposé par la nécessité;
Permets ces nœuds cruels, ils m'ont assez coûté.

SCENE II.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

EH bien ! veut-on toujours ravir à ma présence
Les habitans des lieux si chers à mon enfance ?
Ne puis-je voir enfin ces captifs malheureux,
Et goûter la douceur de pleurer avec eux ?

EMIRE.

Ah ! plutôt de Gusman redoutez la furie,
Craignez pour ces captifs, tremblez pour la patrie.
On nous menace, on dit qu'à notre nation
Ce jour sera le jour de la destruction.
On déploie aujourd'hui l'étendart de la guerre ;
On allume ces feux enfermés sous la terre ;
On assemblait déja le sanglant tribunal ;
Montèze est appellé dans ce conseil fatal ;
C'est tout ce que j'ai su.

ALZIRE.

Ciel, qui m'avez trompée !
De quel étonnement je demeure frappée :
Quoi ! presqu'entre mes bras, & du pied de l'autel,
Gusman contre les miens lève son bras cruel !
Quoi ! j'ai fait le serment du malheur dema vie !
Serment, qui pour jamais m'avez assujettie !
Hymen, cruel hymen ! sous quel astre odieux
Mon père a-t-il formé tes redoutables noeuds ?

SCENE III.

ALZIRE, ÉMIRE, CÉPHANE.

CÉPHANE.

MADAME, un des captifs, qui dans cette journée
N'ont dû leur liberté qu'à ce grand hyménée,
A vos pieds en secret demande à se jetter.

ALZIRE.

Ah ! qu'avec assurance il peut se présenter!
Sur lui, sur ses amis, mon ame est attendrie :
Ils sont chers à mes yeux, j'aime en eux la patrie.
Mais quoi! faut-il qu'un seul demande à me parler!

CÉPHANE.

Il a quelques secrets qu'il veut vous révéler.
C'est ce même guerrier, dont la main tutélaire
De Gusman votre époux sauva, dit-on, le père.

EMIRE.

Il vous cherchait, Madame, & Montèze en ces lieux
Par des ordres secrets le cachait à vos yeux.
Dans un sombre chagrin son ame enveloppée,
Semblait d'un grand dessein profondément frappée.

CÉPHANE.

On lisait sur son front le trouble & les douleurs.
Il vous nommait, Madame, & répandait des pleurs;
Et l'on connaît assez, par ses plaintes secrètes,
Qu'il ignore, & le rang, & l'éclat où vous êtes.

ALZIRE.

Quel éclat, chère Emire! & quel indigne rang!
Ce héros malheureux peut-être est de mon sang;

De ma famille au moins il a vu la puissance;
Peut-être de Zamore il avait connaissance.
Qui sait, si de sa perte il ne fut pas témoin!
Il vient pour m'en parler : ah quel funeste soin!
Sa voix redoublera les tourmens que j'endure;
Il va percer mon cœur, & rouvrir ma blessure.
Mais n'importe, qu'il vienne. Un mouvement confus
S'empare malgré moi de mes sens éperdus.
Hélas! dans ce palais arrosé de mes larmes,
Je n'ai point encor eu de moment sans allarmes.

SCENE IV.

ALZIRE, ZAMORE, EMIRE.

ZAMORE.

M'EST-ELLE enfin rendue? Est-ce elle que je vois?

ALZIRE.

Ciel! tels étaient ses traits, sa démarche, sa voix.

Elle tombe entre les bras de sa confidente.

Zamore... Je succombe; à peine je respire,

ZAMORE.

Reconnais ton amant.

ALZIRE.

Zamore aux pieds d'Alzire!
Est-ce une illusion!

ZAMORE.

Non; je revis pour toi;
Je réclame à tes pieds tes sermens & ta foi.
O moitié de moi-même! idole de mon ame!
Toi qu'un amour si tendre assurait à ma flamme,

Qu'as-tu fait des ſaints nœuds qui nous ont enchaînés ?

ALZIRE.

O jours ! ô doux momens d'horreur empoiſonnés !
Cher & fatal objet de douleur & de joie !
Ah ! Zamore, en quel tems faut-il que je te voie !
Chaque mot dans mon cœur enfonce le poignard.

ZAMORE.

Tu gémis & me vois !

ALZIRE.

Je t'ai revu trop tard.

ZAMORE.

Le bruit de mon trépas a dû remplir le monde.
J'ai traîné loin de toi ma courſe vagabonde,
Depuis que ces brigands, t'arrachant à mes bras,
M'enlevèrent mes dieux, mon trône & tes appas.
Sais-tu que ce Guſman, ce deſtructeur ſauvage,
Par des tourmens ſans nombre éprouva mon courage !
Sais-tu que ton amant, à ton lit deſtiné,
Chère Alzire, aux bourreaux ſe vit abandonné !
Tu frémis. Tu reſſens le courroux qui m'enflamme.
L'horreur de cette injure a paſſé dans ton ame.
Un Dieu ſans doute, un Dieu, qui préſide à l'amour,
Dans le ſein du trépas me conſerva le jour.
Tu n'as point démenti ce grand Dieu qui me guide;
Tu n'es point devenue Eſpagnole & perfide.
On dit que ce Guſman reſpire dans ces lieux;
Je venais t'arracher à ce monſtre odieux.
Tu m'aimes : vengeons-nous; livre-moi la victime.

ALZIRE.

Oui, tu dois te venger, tu dois punir le crime;
Frappe.

ZAMORE.

Que me dis-tu? Quoi, tes vœux! quoi, ta foi!

ALZIRE.

Frappe; je ſuis indigne & du jour & de toi.

ZAMORE.

Ah Montèze! ah cruel! mon cœur n'a pu te croire.

ALZIRE.

A-t-il oſé t'apprendre une action ſi noire?
Sais-tu pour quel époux j'ai pu t'abandonner?

ZAMORE.

Non, mais parle : aujourd'hui rien ne peut m'étonner.

ALZIRE.

Eh bien! vois donc l'abîme où le ſort nous engage :
Vois le comble du crime, ainſi que de l'outrage.

ZAMORE.

Alzire!

ALZIRE.

Ce Guſman . . .

ZAMORE.

Grand Dieu!

ALZIRE.

Ton aſſaſſin,
Vient en ce même inſtant de recevoir ma main.

ZAMORE.

Lui?

ALZIRE.

Mon père, Alvarès, ont trompé ma jeuneſſe;
Ils ont à cet hymen entraîné ma faibleſſe.
Ta criminelle amante, aux autels des Chrétiens,
Vient preſque ſous tes yeux de former ces liens.
J'ai tout quitté, mes dieux, mon amant, ma patrie :

Au

Au nom de tous les trois, arrache-moi la vie.
Voilà mon cœur, il vole au-devant de tes coups.

ZAMORE.

Alzire, eſt-il bien vrai? Guſman eſt ton époux!

ALZIRE.

Je pourrais t'alléguer, pour affaiblir mon crime,
De mon père ſur moi le pouvoir légitime;
L'erreur où nous étions, mes regrets, mes combats,
Les pleurs que j'ai trois ans donnés à ton trépas:
Que des Chrétiens vainqueurs eſclave infortunée,
La douleur de ta perte à leur Dieu m'a donnée:
Que je t'aimai toujours, que mon cœur éperdu
A déteſté tes dieux, qui t'ont mal défendu.
Mais je ne cherche point, je ne veux point d'excuſe,
Il n'en eſt point pour moi, lorſque l'amour m'accuſe.
Tu vis, il me ſuffit. Je t'ai manqué de foi;
Tranche mes jours affreux, qui ne ſont plus pour toi.
Quoi! tu ne me vois point d'un œil impitoyable?

ZAMORE.

Non, ſi je ſuis aimé, non, tu n'es point coupable:
Puis-je encor me flatter de régner dans ton cœur?

ALZIRE.

Quand Montèze, Alvarès, peut-être un Dieu vengeur,
Nos Chrétiens, ma faibleſſe, au temple m'ont conduite,
Sûre de ton trépas, à cet hymen réduite,
Enchaînée à Guſman par des nœuds éternels,
J'adorais ta mémoire au pied de nos autels.
Nos peuples, nos tyrans, tous ont ſu que je t'aime;
Je l'ai dit à la terre, au ciel, à Guſman même;

Et dans l'affreux moment, Zamore, où je te vois,
Je te le dis encor pour la dernière fois.

ZAMORE.

Pour la dernière fois Zamore t'aurait vue!
Tu me ferais ravie aussi-tôt que rendue!
Ah! si l'amour encor te parlait aujourd'hui!....

ALZIRE.

O ciel! c'est Gusman même, & son père avec lui.

SCENE V.

ALVARÈS, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE, Suite.

ALVARÈS *à son fils.*

TU vois mon bienfaiteur, il est auprès d'Alzire.

à Zamore.

O toi! jeune héros, toi par qui je respire,
Viens, ajoute à ma joie, en cet auguste jour;
Viens avec mon cher fils partager mon amour.

ZAMORE.

Qu'entends-je? lui, Gusman! lui, ton fils, ce barbare?

ALZIRE.

Ciel! détourne les coups que ce moment prépare.

ALVARÈS.

Dans quel étonnement...

ZAMORE.

Quoi! le ciel a permis
Que ce vertueux père eût cet indigne fils?

GUSMAN *à Zamore.*

Esclave, d'où te vient cette aveugle furie?
Sais-tu bien qui je suis?

ZAMORE.

Horreur de ma patrie !
Parmi les malheureux que ton pouvoir a faits,
Connais-tu bien Zamore, & vois-tu tes forfaits ?

GUSMAN.

Toi !

ALVARÈS.

Zamore !

ZAMORE.

Oui, lui-même, à qui ta barbarie
Voulut ôter l'honneur, & crut ôter la vie ;
Lui que tu fis languir dans des tourmens honteux,
Lui dont l'aspect ici te fait baisser les yeux.
Ravisseur de nos biens, tyran de notre Empire,
Tu viens de m'arracher le seul bien où j'aspire :
Achève, & de ce fer, trésor de tes climats,
Préviens mon bras vengeur, & préviens ton trépas.
La main, la même main, qui t'a rendu ton père,
Dans ton sang odieux pourrait venger la terre *h*) ;
Et j'aurais les mortels & les dieux pour amis,
En révérant le père, & punissant le fils.

ALVARÈS *à Gusman.*

De ce discours, ô ciel, que je me sens confondre !
Vous sentez-vous coupable, & pouvez-vous répondre ?

h) *Père* doit rimer avec *Terre*, parce qu'on les prononce tous deux de même. C'est aux oreilles & non pas aux yeux qu'il faut rimer. Cela est si vrai, que le mot *Paon* n'a jamais rimé avec *Phaon*, quoique l'orthographe soit la même : & le mot *encore* rime très-bien avec *abhorré*, quoiqu'il n'y ait qu'un *r* à l'un & qu'il y ait *rr* à l'autre. La poésie est faite pour l'oreille : un usage contraire ne serait qu'une pédanterie ridicule & déraisonnable.

GUSMAN.

Répondre à ce rebelle, & daigner m'avilir,
Jusqu'à le réfuter, quand je le dois punir!
Son juste châtiment, que lui-même il prononce,
Sans mon respect pour vous eût été ma réponse.

A Alzire.

Madame, votre cœur doit vous instruire assez,
A quel point en secret ici vous m'offensez;
Vous, qui, sinon pour moi, du moins pour votre gloire,
Deviez de cet esclave étouffer la mémoire;
Vous, dont les pleurs encor outragent votre époux;
Vous, que j'aimais assez pour en être jaloux.

ALZIRE.

A Gusman. *A Alvarès.*

Cruel! Et vous, Seigneur! mon protecteur, son père:

A Zamore.

Toi! jadis mon espoir en un tems plus prospère,
Voyez le joug horrible où mon sort est lié,
Et frémissez tous trois d'horreur & de pitié.

En montrant Zamore.

Voici l'amant, l'époux, que me choisit mon père,
Avant que je connusse un nouvel hémisphère,
Avant que de l'Europe on nous portât des fers.
Le bruit de son trépas perdit cet univers.
Je vis tomber l'Empire où régnaient mes ancêtres;
Tout changea sur la terre, & je connus des maîtres.
Mon père infortuné, plein d'ennuis & de jours,
Au Dieu que vous servez eut à la fin recours:
C'est ce Dieu des Chrétiens, que devant vous j'atteste;

Ses autels sont témoins de mon hymen funeste ;
C'est aux pieds de ce Dieu qu'un horrible serment
Me donne au meurtrier qui m'ôta mon amant.
Je connais mal peut-être une loi si nouvelle ;
Mais j'en crois ma vertu qui parle aussi haut qu'elle.
Zamore, tu m'es cher, je t'aime, je le dois ;
Mais après mes sermens je ne puis être à toi.
Toi, Gusman, dont je suis l'épouse & la victime,
Je ne suis point à toi, cruel, après ton crime.
Qui des deux osera se venger aujourd'hui ?
Qui percera ce cœur que l'on arrache à lui ?
Toujours infortunée, & toujours criminelle,
Perfide envers Zamore, à Gusman infidelle,
Qui me délivrera, par un trépas heureux,
De la nécessité de vous trahir tous deux ?
Gusman, du sang des miens ta main déja rougie,
Frémira moins qu'une autre à m'arracher la vie.
De l'hymen, de l'amour il faut venger les droits.
Punis une coupable, & sois juste une fois.

GUSMAN.

Ainsi vous abusez d'un reste d'indulgence
Que ma bonté trahie oppose à votre offense :
Mais vous le demandez, & je vais vous punir ;
Votre supplice est prêt, mon rival va périr.
Hola, soldats.

ALZIRE.

Cruel !

ALVARÈS.

Mon fils, qu'allez-vous faire ?
Respectez ses bienfaits, respectez sa misère.

Quel est l'état horrible, ô ciel, où je me vois!
L'un tient de moi la vie, à l'autre je la dois!
Ah mes fils! de ce nom ressentez la tendresse;
D'un père infortuné regardez la vieillesse,
Et du moins...

SCENE VI.

ALVARÈS, GUSMAN, ALZIRE, ZAMORE, D. ALONZE, *officier Espagnol.*

ALONZE.

PARAISSEZ, Seigneur, & commandez,
D'armes & d'ennemis ces champs sont inondés:
Ils marchent vers ces murs, & le nom de Zamore
Est le cri menaçant qui les rassemble encore.
Ce nom sacré pour eux se mêle dans les airs
A ce bruit belliqueux des barbares concerts.
Sous leurs boucliers d'or les campagnes mugissent;
De leurs cris redoublés les échos retentissent;
En bataillons serrés ils mesurent leurs pas,
Dans un ordre nouveau qu'ils ne connaissaient pas;
Et ce peuple autrefois, vil fardeau de la terre,
Semble apprendre de nous le grand art de la guerre.

GUSMAN.

Allons, à leurs regards il faut donc se montrer.
Dans la poudre à l'instant vous les verrez rentrer.
Héros de la Castille, enfans de la victoire,
Ce monde est fait pour vous, vous l'êtes pour la gloire,
Eux pour porter vos fers, vous craindre & vous servir.

ZAMORE.

Mortel égal à moi, nous faits pour obéir ?

GUSMAN.

Qu'on l'entraîne.

ZAMORE.

Oses-tu ? tyran de l'innocence,
Oses-tu me punir d'une juste défense !

Aux Espagnols qui l'entourent.

Êtes-vous donc des dieux qu'on ne puisse attaquer ?
Et teints de notre sang, faut-il vous invoquer ?

GUSMAN.

Obéissez.

ALZIRE.

Seigneur !

ALVARÈS.

Dans ton courroux sévère,
Songe au moins, mon cher fils, qu'il a sauvé ton père.

GUSMAN.

Seigneur, je songe à vaincre, & je l'appris de vous ;
J'y vole, adieu.

SCÈNE VII.

ALVARÈS, ALZIRE.

ALZIRE *se jettant à genoux.*

SEIGNEUR, j'embrasse vos genoux.
C'est à votre vertu que je rends cet hommage,
Le premier où le sort abaissa mon courage.
Vengez, Seigneur, vengez, sur ce cœur affligé,
L'honneur de votre fils par sa femme outragé.
Mais à mes premiers nœuds mon ame était unie ;

Hélas! peut-on deux fois se donner dans sa vie!
Zamore était à moi, Zamore eut mon amour:
Zamore est vertueux; vous lui devez le jour.
Pardonnez... je succombe à ma douleur mortelle.

ALVARÈS.

Je conserve pour toi ma bonté paternelle.
Je plains Zamore & toi; je serai ton appui;
Mais songe au noeud sacré qui t'attache aujourd'hui.
Ne porte point l'horreur au sein de ma famille:
Non, tu n'es plus à toi; sois mon sang, sois ma fille;
Gusman fut inhumain, je le sais, j'en frémis;
Mais il est ton époux, il t'aime, il est mon fils;
Son ame à la pitié se peut ouvrir encore.

ALZIRE.

Hélas, que n'êtes-vous le père de Zamore!

Fin du troisième Acte.

ACTE

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALVARÈS, GUSMAN.

ALVARÈS.

MÉRITEZ donc, mon fils, un ſi grand avantage.
Vous avez triomphé du nombre & du courage ;
Et de tous les vengeurs de ce triſte univers,
Une moitié n'eſt plus, & l'autre eſt dans vos fers.
Ah ! n'enſanglantez point le prix de la victoire,
Mon fils, que la clémence ajoute à votre gloire.
Je vais, ſur les vaincus étendant mes ſecours,
Conſoler leur misère, & veiller ſur leurs jours.
Vous, ſongez cependant qu'un père vous implore ;
Soyez homme & Chrétien, pardonnez à Zamore.
Ne pourrai-je adoucir vos inflexibles mœurs ?
Et n'apprendrez-vous point à conquérir des cœurs ?

GUSMAN.

Ah ! vous percez le mien. Demandez-moi ma vie :
Mais laiſſez un champ libre à ma juſte furie :
Ménagez le courroux de mon cœur opprimé.
Comment lui pardonner ? le barbare eſt aimé.

ALVARÈS.

Il en eſt plus à plaindre.

GUSMAN.

A plaindre ! lui, mon père !

Ah ! qu'on me plaigne ainſi, la mort me ſera chère.

ALVARÈS.

Quoi, vous joignez encor à cet ardent courroux
La fureur des ſoupçons, ce tourment des jaloux ?

GUSMAN.

Et vous condamneriez juſqu'à ma jalouſie ?
Quoi ! ce juſte tranſport dont mon ame eſt ſaiſie,
Ce triſte ſentiment plein de honte & d'horreur,
Si légitime en moi, trouve en vous un cenſeur !
Vous voyez ſans pitié ma douleur effrénée !

ALVARÈS.

Mêlez moins d'amertume à votre deſtinée ;
Alzire a des vertus, & loin de les aigrir,
Par des dehors plus doux vous devez l'attendrir.
Son cœur de ces climats conſerve la rudeſſe ;
Il réſiſte à la force, il cède à la ſoupleſſe,
Et la douceur peut tout ſur notre volonté.

GUSMAN.

Moi que je flatte encor l'orgueil de ſa beauté ?
Que ſous un front ſerein déguiſant mon outrage,
A de nouveaux mépris ma bonté l'encourage ?
Ne devriez-vous pas, de mon honneur jaloux,
Au lieu de le blâmer, partager mon courroux ?
J'ai déja trop rougi d'épouſer une eſclave,
Qui m'oſe dédaigner, qui me hait, qui me brave,
Dont un autre à mes yeux poſsède encor le cœur,
Et que j'aime, en un mot, pour comble de malheur.

ALVARÈS.

Ne vous repentez point d'un amour légitime :
Mais ſachez le régler ; tout excès mène au crime.

Promettez-moi du moins de ne décider rien,
Avant de m'accorder un ſecond entretien.

GUSMAN.

Eh ! que pourrait un fils refuſer à ſon père ?
Je veux bien pour un tems ſuſpendre ma colère ;
N'en exigez pas plus de mon cœur outragé.

ALVARÈS.

Je ne veux que du tems. *Il ſort.*

GUSMAN *ſeul.*

Quoi n'être point vengé ?
Aimer, me repentir, être reduit encore
A l'horreur d'envier le deſtin de Zamore,
D'un de ces vils mortels en Europe ignorés,
Qu'à peine du nom d'homme on aurait honorés !
Que vois-je ! Alzire ! ô ciel ! ....

SCÈNE II.

GUSMAN, ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

C'EST moi, c'eſt ton épouſe.
C'eſt ce fatal objet de ta fureur jalouſe,
Qui n'a pu te chérir, qui t'a dû révérer,
Qui te plaint, qui t'outrage, & qui vient t'implorer.
Je n'ai rien déguiſé. Soit grandeur, ſoit faibleſſe,
Ma bouche a fait l'aveu qu'un autre a ma tendreſſe :
Et ma ſincérité, trop funeſte vertu,
Si mon amant périt, eſt ce qui l'a perdu.
Je vais plus t'étonner : ton épouſe a l'audace

De s'adresser à toi pour demander sa grace.
J'ai cru que Don Gusman, tout fier, tout rigoureux,
Tout terrible qu'il est, doit être généreux,
J'ai pensé qu'un guerrier, jaloux de sa puissance,
Peut mettre l'orgueil même à pardonner l'offense:
Une telle vertu séduirait plus nos cœurs,
Que tout l'or de ces lieux n'éblouit nos vainqueurs.
Par ce grand changement de ton ame inhumaine,
Par un effort si beau tu vas changer la mienne;
Tu t'assures ma foi, mon respect, mon retour,
Tous mes vœux (s'il en est qui tiennent lieu d'amour.)
Pardonne... je m'égare... éprouve mon courage.
Peut-être une Espagnole eût promis davantage;
Elle eût pu prodiguer les charmes de ses pleurs;
Je n'ai point leurs attraits, & je n'ai point leurs mœurs.
Ce cœur simple & formé des mains de la nature,
En voulant t'adoucir redouble ton injure:
Mais enfin c'est à toi d'essayer désormais
Sur ce cœur indompté la force des bienfaits.

GUSMAN.

Eh bien! si les vertus peuvent tant sur votre ame,
Pour en suivre les loix, connaissez-les, Madame.
Etudiez nos mœurs, avant de les blâmer.
Ces mœurs sont vos devoirs; il faut s'y conformer.
Sachez que le premier est d'étouffer l'idée
Dont votre ame à mes yeux est encor possédée;
De vous respecter plus, & de n'oser jamais
Me prononcer le nom d'un rival que je hais;
D'en rougir la première, & d'attendre en silence

Ce que doit d'un barbare ordonner ma vengeance.
Sachez que votre époux, qu'ont outragé vos feux,
S'il peut vous pardonner, eſt aſſez généreux.
Plus que vous ne penſez je porte un cœur ſenſible,
Et ce ce n'eſt pas à vous à me croire inflexible.

SCENE III.

ALZIRE, EMIRE.

EMIRE.

Vous voyez qu'il vous aime, on pourrait l'attendrir.

ALZIRE.

S'il m'aime, il eſt jaloux; Zamore va périr:
J'aſſaſſinais Zamore en demandant ſa vie.
Ah! je l'avais prévu. M'auras-tu mieux ſervie?
Pourras-tu le ſauver? Vivra-t-il loin de moi?
Du ſoldat qui le garde as-tu tenté la foi?

EMIRE.

L'or qui les ſéduit tous vient d'éblouir ſa vue.
Sa foi, n'en doutez point, ſa main vous eſt vendue.

ALZIRE.

Ainſi, graces aux cieux, ces métaux déteſtés
Ne ſervent pas toujours à nos calamités.
Ah! ne perds point de tems: tu balances encore!

EMIRE.

Mais aurait-on juré la perte de Zamore?
Alvarès aurait-il aſſez peu de crédit?
Et le conſeil enfin....

ALZIRE.

Je crains tout: il ſuffit.

Tu vois de ces tyrans la fureur despotique,
Il pensent que pour eux le ciel fit l'Amérique,
Qu'ils en sont nés les Rois; & Zamore à leurs yeux,
Tout Souverain qu'il fut, n'est qu'un séditieux.
Conseil des meurtriers! Gusman! peuple barbare!
Je préviendrai les coups que votre main prépare.
Ce soldat ne vient point: qu'il tarde à m'obéir!

EMIRE.

Madame, avec Zamore il va bientôt venir;
Il court à la prison. Déja la nuit plus sombre
Couvre ce grand dessein du secret de son ombre.
Fatigués de carnage & de sang enivrés,
Les tyrans de la terre au sommeil sont livrés.

ALZIRE.

Allons, que ce soldat nous conduise à la porte:
Qu'on ouvre la prison, que l'innocence en sorte.

EMIRE.

Il vous prévient déja; Céphane le conduit:
Mais si l'on vous rencontre en cette obscure nuit,
Votre gloire est perdue, & cette honte extrême....

ALZIRE.

Va, la honte serait de trahir ce que j'aime.
Cet honneur étranger, parmi nous inconnu,
N'est qu'un fantôme vain qu'on prend pour la vertu:
C'est l'amour de la gloire, & non de la justice,
La crainte du reproche, & non celle du vice.
Je fus instruite, Emire, en ce grossier climat,
A suivre la vertu sans en chercher l'éclat.
L'honneur est dans mon cœur, & c'est lui qui m'ordonne
De sauver un héros que le ciel abandonne.

SCENE IV.

ALZIRE, ZAMORE, EMIRE, un ſoldat.

ALZIRE.

Tout eſt perdu pour toi; tes tyrans ſont vainqueurs :
Ton ſupplice eſt tout prêt : ſi tu ne fuis, tu meurs.
Pars, ne perds point de tems; prends ce ſoldat pour guide.
Trompons des meurtriers l'eſpérance homicide;
Tu vois mon déſeſpoir, & mon ſaiſiſſement.
C'eſt à toi d'épargner la mort à mon amant,
Un crime à mon époux, & des larmes au monde.
L'Amérique t'appelle, & la nuit te ſeconde;
Prends pitié de ton ſort, & laiſſe-moi le mien.

ZAMORE.

Eſclave d'un barbare, épouſe d'un Chrétien,
Toi qui m'as tant aimé, tu m'ordonnes de vivre!
Eh bien, j'obéirai : mais oſes-tu me ſuivre?
Sans trône, ſans ſecours, au comble du malheur,
Je n'ai plus à t'offrir qu'un déſert & mon cœur.
Autrefois à tes pieds j'ai mis un diadême.

ALZIRE.

Ah! qu'était-il ſans toi? qu'ai-je aimé que toi-même?
Et qu'eſt-ce auprès de toi que ce vil univers?
Mon ame va te ſuivre au fond de tes déſerts.
Je vais ſeule en ces lieux, où l'horreur me conſume,
Languir dans les regrets, ſécher dans l'amertume,
Mourir dans le remords d'avoir trahi ma foi,
D'être au pouvoir d'un autre, & de brûler pour toi.

Pars, emporte avec toi mon bonheur & ma vie;
Laisse-moi les horreurs du devoir qui me lie.
J'ai mon amant ensemble & ma gloire à sauver.
Tous deux me sont sacrés; je les veux conserver.

ZAMORE.

Ta gloire! Quelle est donc cette gloire inconnue?
Quel fantôme d'Europe a fasciné ta vue?
Quoi, ces affreux sermens, qu'on vient de te dicter,
Quoi! ce temple Chrétien que tu dois détester,
Ce Dieu, ce destructeur des dieux de mes ancêtres,
T'arrachent à Zamore, & te donnent des maîtres?

ALZIRE.

J'ai promis; il suffit : il n'importe à quel Dieu.

ZAMORE.

Ta promesse est un crime; elle est ma perte; adieu.
Périssent tes sermens, & le Dieu que j'abhorre!

ALZIRE.

Arrête. Quels adieux, Arrête, cher Zamore!

ZAMORE.

Gusman est ton époux!

ALZIRE.

Plains-moi, sans m'outrager.

ZAMORE.

Songe à nos premiers nœuds.

ALZIRE.

Je songe à ton danger.

ZAMORE.

Non, tu trahis, cruelle, un feu si légitime.

ALZIRE.

Non, je t'aime à jamais; & c'est un nouveau crime.
Laisse-moi mourir seule : ôte-toi de ces lieux.

Zamore....

Quel déſeſpoir horrible étincelle en tes yeux?
Zamore....

ZAMORE.

C'en eſt fait.

ALZIRE.

Où vas-tu?

ZAMORE.

Mon courage
De cette liberté va faire un digne uſage.

ALZIRE.

Tu n'en ſaurais douter, je péris ſi tu meurs.

ZAMORE.

Peux-tu mêler l'amour à ces momens d'horreurs?
Laiſſe-moi, l'heure fuit, le jour vient, le tems preſſe:
Soldat, guide mes pas.

SCENE V.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

JE ſuccombe, il me laiſſe:
Il part, que va-t-il faire? O moment plein d'effroi!
Guſman! Quoi c'eſt donc lui que j'ai quitté pour toi!
Emire, ſuis ſes pas, vole, & reviens m'inſtruire,
S'il eſt en ſûreté, s'il faut que je reſpire.
Va voir ſi ce ſoldat nous ſert ou nous trahit.

(*Emire ſort.*)

Un noir preſſentiment m'afflige & me ſaiſit;
Ce jour, ce jour pour moi ne peut être qu'horrible.
O toi! Dieu des Chrétiens, Dieu vainqueur & terrible!

Je connais peu tes loix. Ta main du haut des cieux
Perce à peine un nuage épaissi sur mes yeux;
Mais si je suis à toi, si mon amour t'offense,
Sur ce cœur malheureux épuise ta vengeance.
Grand Dieu! conduit Zamore au milieu des déserts;
Ne serais-tu le Dieu que d'un autre univers?
Les seuls Européens sont-ils nés pour te plaire?
Es-tu tyran d'un monde, & de l'autre le père?
Les vainqueurs, les vaincus, tous ces faibles humains,
Sont tous également l'ouvrage de tes mains.
Mais de quels cris affreux mon oreille est frappée!
J'entends nommer Zamore. O ciel! on m'a trompée.
Le bruit redouble; on vient. Ah! Zamore est perdu.

SCENE VI.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

CHÈRE Emire, est-ce toi? qu'a-t-on fait? qu'as-tu vu?
Tire-moi par pitié de mon doute terrible.

EMIRE.

Ah! n'espérez plus rien: sa perte est infaillible.
Des armes du soldat, qui conduisait ses pas,
Il a couvert son front, il a chargé son bras.
Il s'éloigne: à l'instant, le soldat prend la fuite;
Votre amant au palais court & se précipite.
Je le suis en tremblant, parmi nos ennemis,
Parmi ces meurtriers dans le sang endormis,
Dans l'horreur de la nuit, des morts & du silence.

Au palais de Gufman, je le vois qui s'avance :
Je l'appellais en vain de la voix & des yeux :
Il m'échappe, & foudain j'entends des cris affreux ;
J'entends dire, qu'il meure : on court, on vole aux armes.
Retirez-vous, Madame, & fuyez tant d'allarmes :
Rentrez.

ALZIRE.

Ah! chère Emire, allons le fecourir.

EMIRE.

Que pouvez-vous, Madame, ô ciel!

ALZIRE.

Je peux mourir.

SCENE VII.

ALZIRE, EMIRE, D. ALONZE, gardes.

ALONZE.

A MES ordres fecrets, Madame, il faut vous rendre.

ALZIRE.

Que me dis-tu, barbare, & que viens-tu m'apprendre?
Qu'eft devenu Zamore?

ALONZE.

En ce moment affreux,
Je ne puis qu'ânnoncer un ordre rigoureux.
Daignez me fuivre.

ALZIRE.

O fort! ô vengeance trop forte!
Cruels, quoi, ce n'eft point la mort que l'on m'apporte?

Quoi Zamore n'est plus! & je n'ai que des fers!
Tu gémis, & tes yeux de larmes sont couverts!
Mes maux ont-ils touché les cœurs nés pour la haine?
Viens, si la mort m'attend, viens, j'obéis sans peine.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIERE.

ALZIRE, gardes.

ALZIRE.

PRÉPAREZ-VOUS pour moi vos ſupplices cruels,
Tyrans, qui vous nommez les juges des mortels?
Laiſſez-vous dans l'horreur de cette inquiétude
De mes deſtins affreux flotter l'incertitude?
On m'arrête, on me garde, on ne s'informe pas,
Si l'on a réſolu ma vie ou mon trépas.
Ma voix nomme Zamore, & mes gardes pâliſſent.
Tout s'émeut à ce nom : ces monſtres en frémiſſent.

SCENE II.

MONTEZE, ALZIRE.

ALZIRE.

AH mon père!

MONTÈZE.

Ma fille, où nous as-tu réduits?
Voilà de ton amour les exécrables fruits.
Hélas! nous demandions la grace de Zamore;
Alvarès avec moi daignait parler encore :
Un ſoldat à l'inſtant ſe préſente à nos yeux;
C'était Zamore même, égaré, furieux.

Par ce déguisement la vue était trompée ;
A peine entre ses mains j'aperçois une épée.
Entrer, voler vers nous, s'élancer sur Gusman,
L'attaquer, le frapper, n'est pour lui qu'un moment.
Le sang de ton époux rejaillit sur ton père.
Zamore au même instant dépouillant sa colère,
Tombe aux pieds d'Alvarès, & tranquille, & soumis,
Lui présentant ce fer, teint du sang de son fils,
J'ai fait ce que j'ai dû, j'ai vengé mon injure,
Fais ton devoir, dit-il, & venge la nature.
Alors il se prosterne, attendant le trépas.
Le père tout sanglant se jette entre mes bras;
Tout se réveille, on court, on s'avance, on s'écrie,
On vole à ton époux, on rappelle sa vie;
On arrête son sang, on presse le secours
De cet art inventé pour conserver nos jours.
Tout le peuple à grands cris demande ton supplice.
Du meurtre de son maître il te croit la complice...

ALZIRE.

Vous pourriez !...

MONTÈZE.

Non, mon cœur ne t'en soupçonne pas.
Non, le tien n'est pas fait pour de tels attentats ;
Capable d'une erreur, il ne l'est point d'un crime;
Tes yeux s'étaient fermés sur le bord de l'abîme.
Je le souhaite ainsi, je le crois, cependant
Ton époux va mourir des coups de ton amant.
On va te condamner; tu vas perdre la vie
Dans l'horreur du supplice & dans l'ignominie;

Et je retourne enfin, par un dernier effort,
Demander au conſeil & ta grace & ma mort.

ALZIRE.

Ma grace ! à mes tyrans ! les prier ! vous, mon père ?
Oſez vivre & m'aimer, c'eſt ma ſeule prière.
Je plains Guſman ; ſon ſort a trop de cruauté :
Et je le plains ſurtout de l'avoir mérité.
Pour Zamore il n'a fait que venger ſon outrage ;
Je ne peux excuſer ni blâmer ſon courage.
J'ai voulu le ſauver, je ne m'en défends pas.
Il mourra..... Gardez-vous d'empêcher mon trépas.

MONTÈZE.

O ciel ! inſpire-moi : j'implore ta clémence.

Il ſort.

SCENE III.

ALZIRE *ſeule.*

O Ciel ! anéantis ma fatale exiſtence.
Quoi, ce Dieu que je ſers me laiſſe ſans ſecours !
Il défend à mes mains d'attenter ſur mes jours.
Ah ! j'ai quitté des dieux, dont la bonté facile
Me permettait la mort, la mort mon ſeul aſyle.
Eh, quel crime eſt-ce donc devant ce Dieu jaloux,
De hâter un moment qu'il nous prépare à tous ?
Quoi, du calice amer d'un malheur ſi durable
Faut-il boire à longs traits la lie inſupportable !
Ce corps vil & mortel eſt-il donc ſi ſacré,
Que l'eſprit qui le meut ne le quitte à ſon gré !
Ce peuple de vainqueurs armé de ſon tonnerre,

A-t-il le droit affreux de dépeupler la terre!
D'exterminer les miens! de déchirer mon flanc!
Et moi je ne pourrai disposer de mon sang!
Je ne pourrai sur moi permettre à mon courage
Ce que sur l'univers il permet à sa rage!
Zamore va mourir dans des tourmens affreux.
Barbares!

SCENE IV.

ZAMORE *enchaîné*, ALZIRE, gardes.

ZAMORE.

C'EST ici qu'il faut périr tous deux.
Sous l'horrible appareil de sa fausse justice,
Un tribunal de sang te condamne au supplice.
Gusman respire encor; mon bras désespéré
N'a porté dans son sein qu'un coup mal assuré.
Il vit pour achever le malheur de Zamore;
Il mourra tout couvert de ce sang que j'adore;
Nous périrons ensemble à ses yeux expirans;
Il va goûter encor le plaisir des tyrans.
Alvarès doit ici prononcer de sa bouche
L'abominable arrêt de ce conseil farouche.
C'est moi qui t'ai perdue; & tu péris pour moi.

ALZIRE.

Va, je ne me plains plus; je mourrai près de toi.
Tu m'aimes, c'est assez; bénis ma destinée,
Bénis le coup affreux qui rompt mon hyménée;
Songe que ce moment, où je vais chez les morts,

Eſt le ſeul où mon cœur peut t'aimer ſans remords.
Libre par mon ſupplice, à moi-même rendue,
Je diſpoſe à la fin d'une foi qui t'eſt due.
L'appareil de la mort élevé pour nous deux,
Eſt l'autel où mon cœur te rend ſes premiers feux.
C'eſt-là que j'expirai le crime involontaire
De l'infidélité que j'avais pu te faire.
Ma plus grande amertume, en ce funeſte ſort,
C'eſt d'entendre Alvarès prononcer notre mort.

ZAMORE.

Ah! le voici, les pleurs inondent ſon viſage.

ALZIRE.

Qui de nous trois, ô ciel, a reçu plus d'outrage?
Et que d'infortunés le ſort aſſemble ici!

SCENE V.

ALZIRE, ZAMORE, ALVARÈS, gardes.

ZAMORE.

J'ATTENDS la mort de toi; le ciel le veut ainſi;
Tu dois me prononcer l'arrêt qu'on vient de rendre;
Parle ſans te troubler, comme je vais t'entendre;
Et fais livrer ſans crainte aux ſupplices tout prêts,
L'aſſaſſin de ton fils, & l'ami d'Alvarès.
Mais que t'a fait Alzire? & quelle barbarie
Te force à lui ravir une innocente vie?
Les Eſpagnols enfin t'ont donné leur fureur:
Une injuſte vengeance entre-t-elle en ton cœur?
Connu ſeul parmi nous par ta clémence auguſte,

Tu veux donc rènoncer à ce grand nom de juste !
Dans le sang innocent ta main va se baigner !

ALZIRE.

Venge-toi, venge un fils, mais sans me soupçonner.
Epouse de Gusman, ce nom seul doit t'apprendre
Que loin de le trahir je l'aurais su défendre.
J'ai respecté ton fils, & ce cœur gémissant
Lui conserva sa foi, même en le haïssant.
Que je sois de ton peuple applaudie ou blâmée,
Ta seule opinion fera ma renommée.
Estimée en mourant d'un cœur tel que le tien,
Je dédaigne le reste, & ne demande rien.
Zamore va mourir, il faut bien que je meure;
C'est tout ce que j'attends, & c'est toi que je pleure.

ALVARÈS.

Quel mélange, grand Dieu, de tendresse & d'horreur !
L'assassin de mon fils est mon libérateur.
Zamore !... oui, je te dois des jours que je déteste;
Tu m'as vendu bien cher un présent si funeste...
Je suis père, mais homme; & malgré ta fureur,
Malgré la voix du sang qui parle à ma douleur,
Qui demande vengeance à mon ame éperdue,
La voix de tes bienfaits est encor entendue.
Et toi qui fus ma fille, & que dans nos malheurs,
J'appelle encor d'un nom qui fait couler nos pleurs,
Va, ton père est bien loin de joindre à ses souffrances
Cet horrible plaisir que donnent les vengeances.
Il faut perdre à la fois, par des coups inouis,
Et mon libérateur, & ma fille, & mon fils.

Le conſeil vous condamne : il a dans ſa colère
Du fer de la vengeance armé la main d'un père.
Je n'ai point refuſé ce miniſtère affreux...
Et je viens le remplir, pour vous ſauver tous deux.
Zamore, tu peux tout.

ZAMORE.

Je peux ſauver Alzire ?
Ah, parle, que faut-il ?

ALVARÈS.

Croire un Dieu qui m'inſpire.
Tu peux changer d'un mot & ſon ſort & le mien ;
Ici la loi pardonne à qui ſe rend Chrétien.
Cette loi, que naguère un ſaint zèle a dictée,
Du ciel en ta faveur y ſemble être apportée.
Le Dieu qui nous apprit lui-même à pardonner,
De ſon ombre à nos yeux ſaura t'environner :
Tu vas des Eſpagnols arrêter la colère ;
Ton ſang ſacré pour eux eſt le ſang de leur frère :
Les traits de la vengeance, en leurs mains ſuſpendus,
Sur Alzire & ſur toi ne ſe tourneront plus.
Je réponds de ſa vie, ainſi que de la tienne ;
Zamore, c'eſt de toi qu'il faut que je l'obtienne.
Ne ſois point inflexible à cette faible voix ;
Je te devrai la vie une ſeconde fois.
Cruel, pour me payer du ſang dont tu me prives,
Un père infortuné demande que tu vives.
Rends-toi Chrétien comme elle, accorde-moi ce prix
De ſes jours, & des tiens, & du ſang de mon fils.

ZAMORE *à Alzire.*

Alzire, jusque-là chéririons-nous la vie?
La racheterions-nous par mon ignominie?
Quitterai-je mes dieux pour le Dieu de Gusman?
à Alvarès.
Et toi, plus que ton fils, feras-tu mon tyran?
Tu veux qu'Alzire meure, ou que je vive en traître!
Ah! lorque de tes jours je me suis vu le maître,
Si j'avais mis ta vie à cet indigne prix,
Parle, aurais-tu quitté les dieux de ton pays?

ALVARÈS

J'aurais fait ce qu'ici tu me vois faire encore.
J'aurais prié ce Dieu, seul être que j'adore,
De n'abandonner pas un cœur tel que le tien,
Tout aveugle qu'il est, digne d'être Chrétien.

ZAMORE.

Dieux! quel genre inoui de trouble & de supplice
Entre quels attentats faut-il que je choisisse?
à Alzire.
Il s'agit de tes jours: il s'agit de mes dieux.
Toi, qui m'oses aimer, ose juger entr'eux.
Je m'en remets à toi; mon cœur se flatte encore
Que tu ne voudras point la honte de Zamore.

ALZIRE.

Ecoute. Tu sais trop qu'un père infortuné
Disposa de ce cœur, que je t'avais donné;
Je reconnus son Dieu: tu peux de ma jeunesse
Accuser, si tu veux, l'erreur ou la faiblesse.
Mais des loix des Chrétiens mon esprit enchanté,
Vit chez eux, ou du moins, crut voir la vérité;

Et ma bouche abjurant les dieux de ma patrie,
Par mon ame en ſecret ne fut point démentie.
Mais renoncer aux dieux que l'on croit dans ſon cœur,
C'eſt le crime d'un lâche, & non pas une erreur :
C'eſt trahir à la fois, ſous un maſque hypocrite,
Et le Dieu qu'on préfère, & le Dieu que l'on quitte :
C'eſt mentir au ciel même, à l'univers, à ſoi.
Mourons, mais en mourant ſois digne encor de moi ;
Et ſi Dieu ne te donne une clarté nouvelle,
Ta probité te parle, il faut n'écouter qu'elle.

ZAMORE.

J'ai prévu ta réponſe : il vaut mieux expirer,
Et mourir avec toi, que ſe déshonorer.

ALVARÈS.

Cruel, ainſi tous deux vous voulez votre perte !
Vous bravez ma bonté, qui vous était offerte.
Ecoutez, le temps preſſe : & ces lugubres cris....

SCÈNE VI.

ALVARÈS, ZAMORE, ALZIRE, ALONZE,
Américains, Eſpagnols.

ALONZE.

On amène à vos yeux votre malheureux fils.
Seigneur, entre vos bras il veut quitter la vie.
Du peuple qui l'aimait, une troupe en furie,
S'empreſſant près de lui, vient ſe raſſaſier
Du ſang de ſon épouſe & de ſon meurtrier.

SCÈNE DERNIERE.

ALVARÈS, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE, Américains, soldats.

ZAMORE.

Cruels, sauvez Alzire, & pressez mon supplice.

ALZIRE.

Non, qu'une affreuse mort tous trois nous réunisse.

ALVARÈS.

Mon fils mourant, mon fils, ô comble de douleur!

ZAMORE *à Gusman*

Tu veux donc jusqu'au bout consommer ta fureur?
Viens, vois couler mon sang, puisque tu vis encore;
Viens apprendre à mourir en regardant Zamore.

GUSMAN *à Zamore.*

Il est d'autres vertus que je veux t'enseigner:
Je dois un autre exemple, & je viens le donner.
à Alvarès.
Le ciel qui veut ma mort, & qui l'a suspendue,
Mon père, en ce moment, m'amène à votre vue.
Mon ame fugitive, & prête à me quitter,
S'arrête devant vous... mais pour vous imiter.
Je meurs; le voile tombe, un nouveau jour m'éclaire.
Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière.
J'ai fait jusqu'au moment, qui me plonge au cercueil,
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.
Le ciel venge la terre: il est juste, & ma vie
Ne peut payer le sang dont ma main s'est rougie.
Le bonheur m'aveugla, l'amour m'a détrompé:

Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé.
J'étais maître en ces lieux; seul j'y commande encore :
Seul je puis faire grace, & la fais à Zamore.
Vis, superbe ennemi, sois libre, & te souvien,
Quel fut & le devoir, & la mort d'un Chrétien.

A Montèze qui se jette à ses pieds.

Montèze, Américains, qui fûtes mes victimes,
Songez que ma clémence a surpassé mes crimes.
Instruisez l'Amérique, apprenez à ses Rois,
Que les Chrétiens sont nés pour leur donner des loix.

A Zamore.

Des Dieux, que nous servons, connais la différence :
Les tiens t'ont commandé le meurtre & la vengeance;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre & de te pardonner.

ALVARÈS.

Ah, mon fils! tes vertus égalent ton courage.

ALZIRE.

Quel changement, grand Dieu! quel étonnant langage!

ZAMORE.

Quoi, tu veux me forçer moi-même au repentir!

GUSMAN.

Je veux plus, je te veux forcer à me chérir.
Alzire n'a vécu que trop infortunée,
Et par mes cruautés, & par mon hyménée.
Que ma mourante main la remette en tes bras.
Vivez sans me haïr, gouuernez vos Etats,
Et de vos murs détruits rétablissant la gloire,
De mon nom, s'il se peut, bénissez la mémoire.

à Alvarès.

Daignez servir de père à ces époux heureux :

Que du ciel par vos ſoins le jour luiſe ſur eux !
Aux clartés des Chrétiens ſi ſon ame eſt ouverte,
Zamore eſt votre fils, & répare ma perte.

ZAMORE.

Je demeure immobile, égaré, confondu ;
Quoi donc, les vrais Chrétiens auraient tant de vertu !
Ah ! la loi qui t'oblige à cet effort ſuprême,
Je commence à le croire, eſt la loi d'un Dieu même.
J'ai connu l'amitié, la conſtance, la foi ;
Mais tant de grandeur d'ame eſt au-deſſus de moi :
Tant de vertu m'accable, & ſon charme m'attire.
Honteux d'être vengé, je t'aime & je t'admire.

Il ſe jette à ſes pieds.

ALZIRE.

Seigneur, en rougiſſant je tombe à vos genoux.
Alzire en ce moment voudrait mourir pour vous.
Entre Zamore & vous mon ame déchirée,
Succombe au repentir dont elle eſt dévorée.
Je me ſens trop coupable, & mes triſtes erreurs...

GUSMAN.

Tout vous eſt pardonné, puiſque je vois vos pleurs.
Pour la dernière fois, approchez-vous mon père,
Vivez longtems heureux, qu'Alzire vous ſoit chère.
Zamore, ſois Chrétien ; je ſuis content, je meurs.

ALVARÈS *à Montèze.*

Je vois le doigt de Dieu marqué dans nos malheurs.
Mon cœur déſeſpéré ſe ſoumet, s'abandonne
Aux volontés d'un Dieu, qui frappe & qui pardonne.

Fin du cinquième & dernier Acte.

TABLE

TABLE

Des Pièces contenues dans ce troisième Volume.

Fin de la Table.

